85.143(3)
P64

Biblioteka Jagiellońska

A. Coypel In. C. Simonneau sculp.

Ego nec Studium sine divite vena
Nec rude quid prosit videt ingenium

85.143 Пил6
биографии художников

PK
3M

ABREGÉ
DE LA VIE
DES PEINTRES,
Avec des reflexions sur leurs Ouvrages,

Et un Traité du Peintre parfait;
De la connoissance des Desseins;
De l'utilité des Estampes.

Par M. DE PILES.

SECONDE EDITION,

Revûë & corrigée par l'Auteur; avec un abregé de sa Vie, & plusieurs autres additions.

A PARIS,

Chez JACQUES ESTIENNE, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à la Vertu.

MDCCXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

85,143(3)
Р64

Центральная городская
Публичная библиотека
им. Н. А. НЕКРАСОВА

63.72/69

944416

ЦУНБ им. Н.А. Некрасова
Отдел хранения фондов

PREFACE.

PLusieurs Auteurs ont écrit & même fort au long, les vies des Peintres; Vasari, Ridolfi, Carlo Dati, Baglioni, Soprani, le Comte Malvasie, Pietre Bellori, Van Mandre, & Corneille de Bie, en ont fait quatorze gros volumes. Depuis peu Felibien nous en a donné cinq, & Sandrart un grand in folio, sans compter plusieurs vies particulieres qui ont été imprimées : ainsi je ne prétens rien dire de nouveau dans cét abregé. J'y ai seulement eu en vûë la commodité des Peintres & des curieux qui n'ont pas beaucoup de tems à donner à

une lecture de plaisir, ou qui ayant déja lû les originaux, seront bien-aises qu'on leur en rafraichisse la memoire. D'ailleurs ce qui grossit la plûpart des livres dont nous venons de parler, c'est des descriptions de Tableaux qui ne sont pas du goût de tout le monde, & qui demandent une fort grande attention. J'ay donc crû que je devois d'autant plus me dispenser de rapporter icy ces descriptions, qu'il est aisé d'y avoir recours. Je me suis donc contenté de donner, autant que je l'ay pû faire, une idée generale des Peintres, dont les Ouvrages sont en quelque estime dans le monde. J'ay voulu seulement toucher en peu de mots

les choſes les plus eſſentielles : comme le païs, le pere, le jour de la naiſſance, le maître, les Ouvrages en general avec les lieux où ils ſe trouvent, le talent, les actions remarquables, le tems de la mort, & les diſciples de chaque Peintre : & quand j'ay manqué de ſatisfaire à quelqu'unes de ces circonſtances, c'eſt que je n'en ay pas été éclairci.

Je ne parle que des principaux Peintres, c'eſt-à-dire, de ceux qui ont contribué au renouvellement de la Peinture, ou qui l'ont élevée au degré de perfection, dans lequel nous la voyons, ou enfin dont les Ouvrages ont entrée dans les cabinets des Curieux : car il y

a beaucoup de Peintres, qui bien qu'ils ne soient pas du premier ordre, ne laissent pas d'être fort estimez. On en trouvera icy quelques-uns dont le merite est mediocre generalement parlant, mais qui ont quelque talent particulier, ou qui font connoître que la Peinture n'a pas été négligée dans le païs où ils ont pris naissance. Il y en a dont on ne dit que peu de chose, & d'autres même que l'on ne fait que nommer pour ne point perdre le fil de l'histoire, & pour marquer seulement le tems où ils vivoient; parce qu'ils peuvent être connus de quelques Curieux, s'ils ne le sont pas de tous. Il y en a aussi où je me

ſuis étendu davantage, parce que perſonne n'en a encore écrit, ou que j'en rapporte des particularitez dont j'ay eu de nouveaux memoires ; ſi j'en ay obmis quelques-uns faute de notion ou faute d'exactitude, je tâcheray de réparer ce deffaut dans une autre édition.

Quoy que cet abregé ſoit comme je viens de dire d'une aſſez grande commodité pour bien des gens, il n'a point été la principale intention de cet Ouvrage, & je n'y ay pas tant regardé la connoiſſance des actions des Peintres, que celle du degré de leur merite. C'eſt dans cette vûë que j'ay mis à la fin de la vie des principaux Maîtres, c'eſt-à dire, de ceux dont

on parle le plus, les reflexions que j'ay crû les plus propres à découvrir leur caractere. Car pour les autres dont les Ouvrages ſont peu connus, ou qui ne doivent être conſiderez que comme des diſciples attachez à leurs Maîtres, ainſi que des branches à leur tronc; j'ay crû qu'il ſuffiroit d'avoir inſeré dans leur vie le peu que j'en avois à dire, & que d'ailleurs le Lecteur en auroit aſſez peu de curioſité.

Comme il n'y a point de Peintre mediocre qui n'ait quelquefois bien peint, ny d'excellent Peintre qui n'ait fait des choſes mediocres, ce n'eſt pas ſur un nombre choiſi de leur Tableaux, mais ſur le

general de leurs Ouvrages que j'expoſeray mes ſentimens.

J'ay déliberé long-tems ſi je les abondonnerois au public, & j'en ay prévû tous les inconveniens & toutes les difficultez. Dans une matiere où l'on confond ſouvent le goût avec la raiſon, il eſt impoſſible de contenter tout le monde : Je ſuis perſuadé que les Curieux qui ont des Tableaux d'un Peintre, trouveront que je n'en auray pas parlé aſſez avantageuſement : Enfin j'ay connu que ce n'étoit point aſſez pour découvrir les talens des grands maîtres, d'avoir vû les plus beaux Tableaux de l'Europe, & que l'attention que j'ay apportée à les examiner, n'eſtoit

point un assez bon garant pour autoriser mes paroles : mais qu'il falloit une profonde connoissance des Principes de la Peinture, & du génie pour en faire l'application. J'avouë que j'ay trouvé cette entreprise au dessus de mes forces ; & n'ayant rien voulu dire de mon chef, je me suis contenté de mesurer mes pensées aux maximes établies par les meilleurs Peintres & par les meilleurs auteurs qui ont tâché dans leurs Ouvrages de nous proposer la perfection.

C'est donc pour mettre à couvert de temerité les jugemens que j'ay faits des Ouvrages en géneral des principaux Peintres, que j'ay trouvé à pro-

pos de donner icy l'idée du Peintre parfait, ſur laquelle je me ſuis reglé. Quoyque j'aye tâché de la rendre juſte, je ne prétens pas ôter à perſonne la liberté d'en faire l'application ſelon ſon goût, comme je le fais ſelon le mien : car je ſuis bien perſuadé que chacun ne voit pas également tout ce qu'il y a à voir dans un Ouvrage, & ſi mon deſſein n'eſt pas en cela au gré de quelques-uns, d'autres ſeront bien-aiſes qu'on leur ait au moins donné lieu d'exercer leur jugement.

ABREGE' DE LA VIE
DE
M. DE PILES.

IL eſt juſte de traiter en peu de mots ce qui regarde la perſonne & les talens de M. de Piles, & de luy rendre, à peu-prés, les honneurs qu'il a rendus luy-même aux hommes célebres dont il parle dans cet ouvrage.

Roger de Piles étoit d'une famille du Nivernois diſtinguée dans le païs par la Nobleſſe, par les biens, & par les emplois. Il naquit à Clamecy l'an 1635. Il fut tenu ſur les fonts de baptême par le Duc de Bellegarde, qui étoit pour lors à Clamecy, & par la Ducheſſe de Nevers. Il fit ſes premieres études partie à Nevers & partie à Auxerre, & vint enſuite à Paris pour y étu-

dier en Philoſophie. Il étoit logé chez ſon oncle l'Abbé d'Orbec, Chanoine de l'Egliſe Cathédrale, d'où il alloit tous les jours au College du Pleſſis. Comme il avoit de l'eſprit & de la pénétration, il réuſſiſſoit également bien dans les ſciences ſpeculatives & dans les lettres humaines. Quand ſon cours fut fini & qu'il eût pris les premiers dégrez, il étudia pendant trois ans la Théologie dans les Ecoles de Sorbonne; mais ni les études profanes ni les ſacrées ne l'occupoient pas tout entier, & la Peinture a fait dans tous les tems de ſa vie une partie de ſon application. Il s'attacha de bonne heure à deſſiner, ſous le célebre Frere Luc Recollet, deſſinateur & compoſiteur aſſez bon, mais mauvais coloriſte: en quoy M. de Piles a eu dans la ſuite un grand avantage ſur ſon maître. Celuy-cy trouvant dans ſon éleve un Goût naturel & de grandes diſpoſitions, le

mit bien-tôt en état de deſſiner d'après l'Antique. Ils prirent l'un pour l'autre une amitié qui n'a fini qu'avec leur vie.

Il avoit fait en même tems connoiſſance avec Alphonſe du Freſnoy, qui l'eſtima aſſez pour luy communiquer ſon poëme Latin ſur la peinture, qui n'avoit point encore paru. M. de Piles en ſentit auſſi-tôt tout le mérite ; mais jugeant auſſi qu'un ouvrage Latin, où la briéveté avec la geſne des vers met ſouvent de l'obſcurité, ne ſeroit pas à la portée de tous les Peintres, il le traduiſit en François, parce que M. du Freſnoy qui avoit promis de le traduire differoit toûjours, ſoit qu'il en craignît la peine, ſoit qu'il aimât mieux s'occuper à de nouvelles choſes, que de revenir ſur les mêmes idées, ſans aucun autre profit pour luy que de faire paſſer dans une langue vulgaire, ce qu'il avoit ſçû exprimer dans une langue ſça-

vante. Il sçût gré à M. de Piles de son travail, & revit avec soin sa traduction. La mort qui le surprit avant que M. de Piles eût achevé les remarques, luy déroba le plaisir de voir ses préceptes expliquez dans toute leur étenduë avec une clarté & une intelligence merveilleuse.

Cet ouvrage qui est le premier que M. de Piles ait composé n'a pourtant pas paru le premier. Car comme le manuscrit de M. de Piles étoit parmi les papiers de du Fresnoy, qui à sa mort furent mis entre les mains de M. Mignard, M. de Piles fut quelques années sans le ravoir. On ne peut pas soupçonner que cet habile Peintre eût peine à voir publier en François le secret de son Art. Il est plus juste de croire que M. Mignard avoit une si haute idée du poëme Latin, que selon luy, nulle traduction ne pourroit luy faire honneur. Ce fut appa-

remment dans cette vûë qu'il ſe contenta de le faire paroître en Latin ; mais le peu de débit qu'eut l'ouvrage fit voir qu'il s'étoit trompé, & juſtifia le deſſein de M. de Piles : car ayant retiré, comme il put, ſa traduction des mains de M. Mignard, il la fit imprimer à côté du Latin avec ſes remarques, & dans le cours de l'année il eût le plaiſir d'en voir trois éditions. M. Dryden fameux Poëte Anglois dont entre autres ouvrages nous avons une traduction entiere de Virgile en vers Anglois, a redonné en proſe Angloiſe tout ce que contient l'édition de M. de Piles. Il y a joint une longue & belle Préface ſur le parale-le de la poëſie & de la Peinture, & des additions qui augmentent le mérite de ſon Livre, qui eſt un des derniers que M. Dryden ait donné au Public. Il parut à Londres en 1695 & l'on n'a rien oublié pour faire une impreſſion qui répondît à la réputa-

tion de l'original & du traducteur.

Dans le tems que M. de Piles travailloit ſur du Freſnoy, il étoit déja auprés de M. Amelot, celuy qui eſt aujourd'huy Conſeiller d'Etat, & que la grandeur de ſon génie & de ſes emplois rendent depuis longtems célebre dans toute l'Europe. Car en l'année 1662. M. Ménage qui connoiſſoit M. de Piles pour loger avec luy dans la même maiſon du Cloître Nôtre-Dame, crût rendre ſervice à M. Amelot, Maître des Requêtes, & ancien Preſident du grand Conſeil, en le luy propoſant pour l'éducation de ſon fils qui avoit ſept ans. Un homme ſage eſt bien heureux quand il donne ſes ſoins à un enfant dont le naturel ſe porte de luy-même à la vertu. C'eſt ce qui rendit ſi agréable à M. de Piles un emploi que les autres trouvent ſi rude. Il entra donc chez M. le Preſident Amelot en 1662. & demeura auprés de ſon fils pendant

tout le cours de ſes études, qui fut d'environ neuf ans. Il voyoit avec raviſſement le ſuccez de ſes ſoins, qui d'ailleurs ont été la ſource de ſa fortune, & de la grande conſidération qu'il a eûë depuis dans le monde. Il a toûjours conſervé un attachement *veritable pour toute la* maiſon de Meſſieurs Amelot, & il en a toûjours été traité avec beaucoup d'amitié & de diſtinction. M. le Preſident, pere de ſon éleve, avoit ſolidement travaillé à luy faire un établiſſement. Et aprés ſa mort, qui arriva en 1671. Madame la Preſidente Amelot continua toûjours d'avoir chez elle M. de *Piles:* & pour reconnoître ſes ſervices, elle luy donna un fonds conſiderable, qui placé ſur l'Hôtel de Ville de Lion, pouvoit le mettre à ſon aiſe le reſte de ſa vie.

Au commencement de l'année 1673. M. Amelot qui avoit alors dix-huit ans, & qui venoit de finir

ſon Droit, alla en Languedoc avec ſon oncle l'Evêque de Lavaur, celuy qui depuis fut Archevêque de Tours. L'envie de s'inſtruire & de mettre à profit un tems que les autres jeunes gens n'ont que trop accoûtumé de perdre, luy fit demander à Madame la Preſidente Amelot la permiſſion de faire le voyage d'Italie. Elle y conſentit avec plaiſir, & luy envoya M. de Piles à Montpellier pour l'accompagner. M. de Piles eut lieu de ſatisfaire ſon goût pour la Peinture pendant ce voyage qui fut de quatorze mois, & il vit tout à loiſir ce qu'il y a de plus beau & de plus précieux en Italie. M. le Duc & M. le Cardinal d'Eſtrées étoient pour lors à Rome : M. Amelot étoit logé avec-eux dans le Palais Farnéſe. Et ce ne fut pas un avantage médiocre pour M. de Piles, que de ſe faire connoître à ces deux illuſtres Freres, & ſur tout au Cardinal, qui joignoit à ſes gran-

des qualitez une inclination naturelle pour les beaux Arts, dont il connoiſſoit tout le prix. M. Amelot revenu à Paris en 1674. & auſſi-tôt reçû Conſeiller au Parlement, rendit à M. de Piles tout ſon loiſir.

Ce fut pour lors qu'il écrivit ſur la Peinture, & que joignant la théorie à la pratique, il ſe rendit illuſtre parmi les Peintres & parmi les connoiſſeurs. Son mérite luy attira auſſi l'eſtime & l'amitié de pluſieurs perſonnes de qualité, qui aimoient encore plus en luy ſa probité & ſa candeur, que ſes talens. M. le Duc de Richelieu luy a ſouvent donné des marques d'une bonté particuliere : il vouloit l'avoir ſans ceſſe auprés de luy, & comme M. de Piles luy avoit dédié quelques-uns de ſes ouvrages, il luy fit preſent d'un fameux tableau de Rubens, qui répreſente David & Abigaïl : & qui a été depuis à M. le Duc de Grammont.

En 1682. M. Amelot, qui depuis

cinq ans, étoit Maître des Requêtes, fut nommé Ambaſſadeur du Roy à Veniſe. Il engagea M. de Piles à l'accompagner en qualité de Secretaire de l'Ambaſſade. Ce voyage avoit duré prés de trois ans, pendant leſquels M. de Piles ſe délaſſoit des affaires, par la vûë des beaux tableaux qui ſont l'ornement de cette grande Ville, lorſque M. Amelot reçût ordre de paſſer à l'Ambaſſade de Portugal. Dans le même tems M. de Louvois, qui étoit Miniſtre de la guerre, & Sur-Intendant des Bâtimens, ayant ſçû que M. Amelot avoit auprés de luy un homme d'une grande intelligence dans la Peinture, & capable même de quelque choſe de plus important à l'Etat, écrivit à M. Amelot de diſpoſer M. de Piles à aller en Allemagne voir les riches Cabinets que l'on diſoit y être en grand nombre, ſur tout à Gratz, afin d'y acheter des Tableaux pour le Roy.

Mais il ordonna en même tems à M. de Piles de passer à Vienne, où le Marquis de Chiverny étoit alors Envoyé extraordinaire du Roy ; & de s'informer exactement de la situation des affaires. M. de Piles ayant exécuté avec tout le soin possible cette commission, revint à Paris en rendre compte au *Ministre*, & rejoindre M. Amelot, qui partit en 1685. pour Lisbonne, où il l'accompagna en la même qualité qu'il avoit eüe auprés de luy à Venise. Comme on avoit parlé de marier M. le Prince de Conty le dernier mort, qui étoit alors Prince de la Roche-Sur-Yon avec l'Infante de Portugal, fille du premier lit du feu Roy Pierre II. M. de Piles se chargea de faire comme il pourroit le Portrait de cette Princesse. Il la voyoit à la Tribune de l'Eglise, lorsque le hazard luy faisoit déranger le voile qui luy couvroit le visage. Ce même hazard faisoit qu'il la

voyoit quelquefois aux fenêtres du Palais : & quoyqu'il ne l'eût vûë qu'à peine, il en avoit tellement saisi tous les traits, qu'il en fit un Portrait trés-resſemblant, que M. Amelot conſerve encore dans ſon Cabinet. En 1687. M. de Piles ayant été envoyé à la Cour par M. Amelot avec des dépêches de conſequence, il revint par Madrid ; & comme rien ne le preſſoit, il y demeura huit jours pour voir les magnifiques Tableaux du Roy d'Eſpagne, tant au Palais de Madrid qu'à l'Eſcurial. Le Marquis de Feuquiere qui étoit alors Ambaſſadeur du Roy en Eſpagne, fit à M. de Piles tout l'accueil que méritoit la place qu'il occupoit, & la réputation qu'il avoit de vertu, d'eſprit & d'intelligence.

M. de Piles ne pouvoit quitter M. Amelot. Il le ſuivit dans l'ambaſſade de Suiſſe en 1689. il y ſigna le traité de neutralité, que M. Amelot avoit conclu avec les Cantons;

& parce que ce traité étoit très-agréable au Roy, M. Amelot pour donner une marque de distinction à M. de Piles, le chargea de le porter à Sa Majesté.

En 1692. M. de Piles fut envoyé en Hollande pour y demeurer *incognito*, sur les prétextes que luy fournissoit sa réputation parmi les curieux de peinture, & en effet pour y agir de concert avec les personnes qui souhaittoient la paix. Nous ne dirons point icy ce qui le fit découvrir pour ce qu'il étoit : il suffit de dire qu'il fût arresté par ordre de l'Etat, & retenu prisonnier à la Haye pendant l'espace de deux ans, mais le peuple de la Haye qui étoit las de la guerre, & qui apprit que M. de Piles n'étoit en prison que pour avoir voulu procurer la paix, s'étant mis en devoir de le délivrer, on le transfera au Château de Louvestein, où il fut gardé encore pendant trois ans, c'est-à-dire, jusqu'à la

la paix de Riſwik. Il s'occupa dans ſa priſon à compoſer les Vies des Peintres : & comme dans une ſolitude ſi grande & ſi longue on ne peut pas toûjours travailler, il s'amuſoit à élever des oyſeaux, & à leur apprendre mille choſes. Il leur donna à tous la liberté le jour qu'il la recouvra luy-même. Malgré ces délaſſemens, ſa ſanté fut fort alterée par les incommoditez & la longueur de ſa priſon. A ſon retour en France, le Roy luy donna une penſion.

M. Amelot, qui depuis dix ans étoit Conſeiller d'Etat, fut choiſi en 1705. pour aller à la Cour d'Eſpagne Ambaſſadeur extraordinaire. M. de Piles l'y ſuivit malgré ſon grand âge & ſes infirmitez ; mais l'air de Madrid luy fut ſi contraire, qu'il fut obligé d'en revenir la même année. Depuis ce voyage il a vêcu encore quatre ans dans ſes occupations ordinaires & dans une grande pieté. Il mourut le 5. d'Avril de l'an-

née 1709. âgé de ſoixante-quatorze ans.

Il avoit l'eſprit naturellement reglé & méthodique, ſes idées étoient nettes & juſtes : ce qui étoit cauſe qu'on n'a jamais vû varier en luy ni les jugemens, ni la conduite de ſa vie, qui a été d'une égalité parfaite. Il étoit bon amy, ſeur, fidele, & trés-diſcret. Ces qualitez étoient la ſuite de ſon caractére vray & ſimple. Il avoit un grand fonds de religion, & il rempliſſoit ſcrupuleuſement tous ſes devoirs.

Sa maniere de peindre conſiſtoit dans une imitation parfaite des objets, & dans une grande intelligence du Clair-obſcur & du Coloris. Les principes qu'il s'étoit faits là-deſſus étoient ſi ſeurs, qu'ils luy tenoient lieu de l'uſage de peindre qu'il n'avoit pas. Il prenoit plaiſir à faire les Portraits de ſes amis. Il a peint entre autres feu M. Deſpreaux & Madame Dacier, & le mérite de ces

deux illuſtres perſonnes rendront ſon ouvrage immortel.

Il avoit pris ſoin de raſſembler un grand nombre de deſſeins des plus excellens maîtres, & entre autres pluſieurs études de Raphaël, que M. Croiſat le jeune a acheptées de ſes héritiers.

Dans les differens ouvrages que M. de Piles a donnés au public ſur la peinture, il a fait voir une grande admiration pour les Tableaux de Rubens, avec lequel il avoit non ſeulement un rapport de Goût, mais encore quelque reſſemblance du côté de l'eſprit : car ils l'ont eû tous deux capable d'affaires. Mais pour ne parler que de la Peinture, quelques perſonnes accuſent M. de Piles d'avoir trop donné à Rubens. Nous n'entreprendrons pas de décider cette queſtion, qui a été agitée par de grands maîtres, dont les uns ſoûtenoient le Coloris, les autres le deſſein. Nous dirons ſeule

ment, & il eſt trés-vray, que dans les écrits que M. de Piles a publiez ſur ce ſujet, il a parfaitement bien démêlé les principes géneraux de la peinture, & principalement les principes du Clair-obſcur, dont ſes plus grands Adverſaires ont profité.

M. de Piles étoit Conſeiller d'honneur de l'Academie de Peinture & de Sculpture, dans laquelle il liſoit ſouvent les ſçavantes diſſertations qu'il donnoit enſuite au public. Il étoit lié d'amitié avec pluſieurs des plus célebres Peintres, & ſur tout avec M. Coypel, qui eſt preſentement à la tête de cette Academie. Leur amitié avoit commencé à Rome, lorſque M. Coypel n'étant encore qu'un enfant promettoit déja le grand ſuccez qu'il a eu depuis. M. de Piles pour une marque particuliere de ſon eſtime & de ſon amitié, luy a laiſſé en mourant une Vierge du Corrége peinte à *guazze*.

Les ouvrages qu'il a publiez sont : I. *Abregé d'Anatomie accommodé aux Arts de Peinture & de Sculpture, & mis dans un ordre nouveau, dont la méthode est trés-facile & débaraßée de toutes les difficultez & choses inutiles, qui ont toûjours été un grand obstacle aux Peintres pour arriver à la perfection de leur Art. Ouvrage trés-utile à ceux qui font profession du Dessein. Mis en lumiere par François Tortebat, Peintre du Roy dans son Academie Royale de Peinture & de Sculpture 1667.* On doit certainement à M. de Piles cet ouvrage, quoyqu'il ait paru sous un autre nom : c'est ce qu'on peut voir à la page 153. du Cours de Peinture. Du reste les Figures sont tirées du Livre de Vezale pour lequel le Titien les avoit dessinées. Tortebat étoit Peintre & Conseiller de l'Academie de Peinture. Il peignoit dans la maniere de Voüet dont il étoit gendre, & dont il avoit été éleve.

II. *Conversations sur la connoissance de la Peinture, & sur le jugement qu'on doit faire des Tableaux, où par occasion il est parlé de la Vie de Rubens, & de quelques uns de ses plus beaux ouvrages.* 1677.

III. *Dissertation sur les ouvrages des plus fameux Peintres.* 1681.

IV. *Les premiers Elémens de la Peinture pratique, enrichis de Figures de proportion mesurées sur l'Antique, dessinées & gravées par Jean-Baptiste Corneille, Peintre de l'Academie Royale.* 1684.

V. *L'Art de Peinture de C. A. du Fresnoy, traduit en François, enrichi de Remarques.*

VI. *Vies des Peintres, &c.* Cet ouvrage a été aussi traduit en Anglois. Dans l'édition que l'on donne icy au public, on a ajouté pour la satisfaction des curieux, le second article de M. de la Hire, celui de M. Mignard, celui de M. Coypel, celui de Mademoiselle Cheron, & celui de Carlo

Maratti. Ces articles qui ſont de mains differentes, rendront le Recüeil plus complet.

VII. *Dialogue ſur le Coloris.* 1699

VIII. *Cours de Peinture par principes* 1708.

TABLE
DES CHAPITRES
LIVRE PREMIER.

L'IDE'E *du Peintre parfait, pour servir de régles aux jugemens que l'on doit porter sur les Ouvrages des Peintres.* Page 1

Remarques & Eclairciſſemens ſur la précédente Idée.

CHAPITRE PREMIER. *Du Génie.* 12

CHAP. II. *De la néceſſité du Génie.* 14

CHAP. III. *Qu'il eſt bon de ſe ſervir des Etudes d'autruy ſans aucun ſcrupule.* 16

CHAP. IV. *De la Nature. Des Actions de la Nature, & des Actions d'habitude, & d'éducation.* 21

CHAP. V. *En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au deſſus de la Nature.* 22

CHAP. VI. *De l'Antique.* 24

CHAP. VII. *Du grand Goût.* 27

CHAP. VIII. *De l'Eſſence de la Peinture.* 28

CHAP. IX. *Si la fidelité de l'Hiſtoire eſt de l'Eſſence de la Peinture.* 29

CHAP. X. *Des Idées imparfaites de la Peinture.* 33
CHAP. XI. *Comment les reſtes de l'Idée imparfaite de la Peinture ſe ſont conſervez depuis ſon rétabliſſement dans l'eſprit de pluſieurs.* 35
CHAP. XII. *Compoſition. Premiere Partie de la Peinture.* 41
CHAP. XIII. *Deſſein. Seconde Partie de la Peinture.* 42
CHAP. XIV. *Des Attitudes.* 43
CHAP. XV. *Des Expreſſions.* ibid.
CHAP. XVI. *Des Extrêmitez.* 44
CHAP. XVII. *Des Draperies.* 45
CHAP. XVIII. *Du Païſage.* 48
CHAP. XIX. *De la Perſpective.* 49
CHAP. XX. *Du Coloris. Troiſiéme Partie de la Peinture.* 50
CHAP. XXI. *De l'Accord des Couleurs.* 51
CHAP. XXII. *Du Pinceau.* 53
CHAP. XXIII. *Des Licences.* 54
CHAP. XXIV. *De quelle autorité les Peintres ont répréſenté ſous des Figures humaines les choſes divines, & celles qui ſont ſpirituelles ou inanimées.* 55
CHAP. XXV. *Des Figures nuës, & où l'on peut s'en ſervir.* 60
CHAP. XXVI. *De la Grace.* 64
CHAP. XXVII. *Des Deſſeins.* 66

CHAP. XXVIII. *De l'utilité des Estampes, & de leur usage.* 74
CHAP. XXIX. *De la connoissance des Tableaux.* 91

LIVRE II.

Abregé de la Vie des Peintres Grecs, & premiérement de l'origine de la Peinture. 105

LIVRE III.

Abregé de la Vie des Peintres Romains & Florentins. 129

LIVRE IV.

Abregé de la Vie des Peintres Venitiens. 241

LIVRE V.

Abregé de la Vie des Peintres Lombards. 287

LIVRE VI.

Abregé de la Vie des Peintres Allemans & Flamans. 334

LIVRE VII.

Abregé de la Vie des Peintres François. 446
Des differens Goûts des Nations. 538

NOMS DES PEINTRES, dont on a ſeparé les Réflexions ſur leurs Ouvrages d'avec leurs Vies.

LEONARD DE VINCI. 157
Raphaël. 165
Jules Romain. 176
Polidore de Caravage. 187
Le Parméſan. 195
Perin del Vago. 200
Michelange Bonarotti, 210
Jean Bellin. 243
Le Giorgion. 246
Le Titien. 250
Les Baſſans. 280
Tintoret. 261
Paul Véronéſe. 266
Le Corrége. 287
Les Caraches. 290
Le Guide. 305
Le Dominiquin. 312

Lanfranc. 316
L'Albane. 321
Le Guerchin. 324
Michelange de Caravage. 328
Albert Dure. 336
Rubens. 382
Vandeik. 403
Rembrant. 421
Pouſſin. 457
Stella. 472
Du Freſnoy. 483
Champagne. 497
Le Brun. 505

LIVRE PREMIER.

L'IDE'E DU PEINTRE PARFAIT,

Pour servir de régle aux jugemens que l'on doit porter sur les ouvrages des Peintres.

LE Génie est la premiere chose que l'on doit supposer dans un Peintre. C'est une partie qui ne peut s'acquerir ni par l'étude, ni par le travail ; il faut qu'il soit grand pour répondre à l'étenduë d'un Art qui renferme autant de connoissances que la Peinture, & qui éxige beaucoup de tems & d'application pour les acquerir. Supposé donc une heureuse naissance, le Peintre doit regarder la nature visible, comme son objet ; il doit en avoir une idée, non seulement comme elle se voit fortuitement dans les sujets particuliers : mais comme elle doit être en elle-même selon sa perfection, & comme

Le Genie.

La Nature parfaite.

elle seroit en effet, si elle n'étoit point détournée par les accidens.

L'Antique. Comme il est très difficile de trouver cet état parfait de la nature, il faut que le Peintre se prévale de la recherche que les Anciens en ont faite avec beaucoup de soins & de capacité, & qu'il se serve des exemplaires qu'ils nous en ont laissez dans les ouvrages de Sculpture, qui malgré la fureur des Barbares, se sont conservez, & sont venus jusqu'à nous. Il faut, dis-je, qu'il ait une suffisante connoissance de l'Antique, & qu'il luy serve pour faire un bon choix du naturel : parce que l'*Antique* a toûjours été regardé par les habiles de tous les tems comme la régle de la Beauté.

Le grand Goût. Qu'il ne se contente pas d'être éxact & régulier, qu'il répande encore un grand goût dans tout ce qu'il fera, & qu'il évite sur tout ce qui est bas & insipide.

Ce grand Goût dans l'Ouvrage du Peintre est, Un usage des effets de la nature bien choisis, grands, extraordinaires, & vrai-semblables : *Grands*, parce que les choses sont d'autant moins sensibles qu'elles sont petites ou partagées ; *Extraordinaires*, car ce qui est ordinaire ne touche point, & n'attire pas l'attention ; *Vrai-semblables*, parce qu'il faut que ces choses grandes & extraordinaires paroissent possibles, & non chimeriques.

Qu'il ait une idée juſte de ſa profeſſion que l'on définit de cette ſorte, *Un Art, qui par le moyen du deſſein & de la couleur, imite ſur une ſuperficie plate tous les objets viſibles.* Par cette définition on doit comprendre trois choſes, le Deſſein, le Coloris & la Compoſition : & bien que cette derniére partie n'y paroiſſe pas bien nettement exprimée, elle peut néanmoins s'entendre par ces derniers mots, *Objets viſibles*, qui embraſſent la matiére des ſujets que le Peintre ſe propoſe de répréſenter. Le Peintre doit connoître & pratiquer ces trois parties dans la plus grande perfection qu'il eſt poſſible. On va les expoſer ici avec les parties qui en dépendent. *Définition de la Peinture.*

La Compoſition contient deux choſes, l'Invention & la Diſpoſition. Par l'Invention, le Peintre doit trouver & faire entrer dans ſon ſujet les objets les plus propres à l'exprimer & à l'orner : & par la Diſpoſition il doit les ſituer de la maniere la plus avantageuſe, pour en tirer un grand effet, & pour contenter les yeux, en faiſant voir de belles parties : il faut qu'elle ſoit bien contraſtée, bien diverſifiée, & liée de groupes. *La Compoſition I. Partie.*

Que le Peintre deſſine correctement d'un bon goût & d'un ſtile varié, tantôt héroïque & tantôt champêtre, ſelon le carac- *Le Deſſein II. Partie.*

tére des figures que l'on introduit : car l'élegance des contours qui convient aux Divinitez, par exemple, ne convient nullement aux gens du commun : les Heros & les soldats, les forts & les foibles, les jeu- & les vieillards doivent avoir chacun leurs diverses formes ; sans compter que la Nature, qui se trouve differente dans toutes ses productions demande du Peintre une varieté convenable. Mais que le Peintre se souvienne que de toutes les maniéres de dessiner, il n'y en a de bonne, que celle qui est mêlée du beau naturel & de l'Antique.

Les Attitudes. Que les Attitudes soient naturelles, expressives, variées dans leurs actions, & contrastées dans leurs membres : qu'elles soient simples ou nobles, animées ou moderées selon le sujet du Tableau & la discrétion du Peintre.

Les Expressions. Que les Expressions soient justes au sujet ; que les principales figures en ayent de nobles, d'élevées & de sublimes, & que l'on tienne un milieu entre l'éxageré & l'insipide.

Les Extrémitez. Que les Extrémitez, j'entens la tête, les pieds, & les mains soient travaillées avec plus de précision & d'éxactitude que tout le reste, & qu'elles concourent ensemble à rendre plus expressives l'action des figures.

Que les Draperies ſoient bien jettées, que les plis en ſoient grands, en petit nombre autant qu'il eſt poſſible, & bien contraſtées; que les étofes en ſoient épaiſſes, ou legeres ſelon la qualité & la convenance des figures; qu'elles ſoient quelquefois ouvragées & d'eſpéce differente, & quelquefois ſimple, ſuivant la convenance des ſujets & des endroits du Tableau, qui demandent plus ou moins d'éclat pour l'ornement du Tableau & pour l'œconomie du tout enſemble. *Les Draperies.*

Que les Animaux ſoient principalement caractériſez par une touche ſpirituelle & ſpecialle. *Les Animaux.*

Que le Païſage ne ſoit point coupé de trop d'objets, qu'il y en ait peu, mais qu'ils ſoient bien choiſis. Et en cas qu'une grande quantité d'objets y ſoient renfermez, il faut qu'ils ſoient ingénieuſement groupez de lumiéres & d'ombres, que le ſite en ſoit bien lié & bien dégagé, que les arbres en ſoient différens de forme, de couleur, & de touche autant que la prudence & la varieté de la Nature le requiérent, & que cette touche ſoit toûjours légére & fretillante, pour parler ainſi: que les devans ſoient riches, ou par les objets, ou du moins par une plus grande éxactitude de travail qui rend les choſes vrayes & *Le Païſage &c.*

palpables : que le Ciel ſoit léger, & qu'aucun objet ſur la Terre ne luy diſpute ſon caractére à rien, à la réſerve des eaux tranquilles & des corps polis qui ſont ſuſceptibles de toutes les couleurs qui leurs ſont oppoſées : des celeſtes comme des terreſtres. Que les nüages ſoient d'un bon chois, bien touchez & bien placez.

La Perſpective. Que la Perſpective ſoit réguliére, & non d'une ſimple pratique peu éxacte.

Le Colors. III. Partie. Que dans le Coloris, qui comprend deux choſes, la Couleur locale, & le Clair obſcur ; le Peintre ait grand ſoin de s'inſtruire de l'une & de l'autre : c'eſt ce qui le diſtingue des artiſans qui ont de commun avec luy les meſures & les proportions ; & c'eſt encore ce qui le rend le plus véritable & le plus parfait imitateur de la Nature.

La couleur locale. La Couleur locale n'eſt autre choſe que celle qui eſt naturelle à chaque objet en quelque lieu qu'il ſe trouve, laquelle le diſtingue des autres objets, & qui en marque parfaitement le caractére.

Le Clair-obſcur. Et le Clair-obſcur eſt l'art de diſtribuer avantageuſement les lumiéres & les ombres, tant ſur les objets particuliers, que dans le général du Tableau : ſur les objets particuliers, pour leur donner le relief & la rondeur convenable : & dans le général

du Tableau, pour y faire voir les objets avec plaisir, en donnant occasion à la vuë de se reposer d'espace en espace, par une distribution ingénieuse de grands clairs, & de grandes ombres, lesquels se prêtent un mutuel secours par leur opposition; en sorte que les grands clairs sont des repos pour les grandes ombres; comme les grandes ombres sont des repos pour les grands clairs. Mais quoique le Clair-obscur comprenne, comme nous avons dit, la science de bien placer tous les clairs & toutes les ombres, néanmoins il s'entend plus particuliérement des grandes ombres & des grandes lumiéres. Leur distribution en ce dernier sens, se peut faire de quatre façons. Prémiérement par les ombres naturelles des corps. 2. Par les groupes: c'est-à-dire, en disposant les objets d'une maniére que les lumiéres se trouvent liées ensemble, & les ombres pareillement ensemble, comme on le voit à peu près dans une grape de raisin, dont les grains du côté de la lumiére font une masse de clair, & les grains du côté opposé font une masse d'ombre, mais que le tout ne forme qu'un groupe & comme un seul objet; en sorte pourtant qu'en cet artifice il ne paroisse aucune affectation: mais que les objets se trouvent ainsi situez naturellement & comme par hazard. 3. Par

les accidens d'une ombre dont la cauſe eſt ſuppoſée hors du Tableau. 4. Et enfin par la nature & le corps des couleurs que le Peintre peut donner aux objets ſans en alterer le caractére. Cette partie de la Peinture eſt le plus grand moyen dont le Peintre ſe puiſſe prévaloir pour donner de la force à ſes ouvrages, & pour rendre ſes objets ſenſibles tant en general qu'en particulier.

Je ne vois pas que l'artifice du Clair-obſcur ait été connu dans l'Ecole Romaine avant Polydore de Caravage, qui le trouva & qui s'en fit un principe : & je ſuis étonné que les Peintres qui l'ont ſuivi ne ſe ſoient pas aperçus que le grand effet de ſes ouvrages vient des repos qu'il a obſervez d'eſpace en eſpace, en groupant ſes lumiéres d'un côté & ſes ombres d'un autre, ce qui ne ſe fait que par l'intelligence du Clair-obſcur. Je ſuis étonné, dis-je, *qu'ils ayent* laiſſé échaper cette partie ſi néceſſaire, & qu'ils l'ayent fait ſans s'en apercevoir. Cela n'empêche pas néanmoins qu'il n'y ait quelques Ouvrages parmi ceux des Peintres Romains, où il ſe trouve du Clair-obſcur : mais on doit regarder cela comme un bon moment du Genie, ou comme l'effet du hazard plûtôt que d'un principe bien établi.

André Boſcoli Peintre Florentin a eu de forts preſſentimens du Clair-obſcur, com-

me on le voit par ſes Ouvrages : mais on doit au Giorgion le rétabliſſement de ce principe, dont le Titien ſon Competiteur s'étant aperçu, il s'en eſt prévalu dans tout ce qu'il a fait depuis.

Dans la Flandre, Otho Venius en jetta des fondemens ſolides, & les communiqua à Rubens ſon Eléve : celuy-ci les rendit plus ſenſibles, & en fit tellement connoître les avantages & la neceſſité, que les meilleurs Peintres Flamans qui l'ont ſuivi, ſe ſont rendus recommandables par cette partie : car ſans elle, tous les ſoins qu'ils ont pris d'imiter ſi fidéllement les objets particuliers de la Nature, ne ſeroient d'aucune conſidération.

L'accord des Couleurs.

Que dans la diſtribution de ſes couleurs il y ait un accord qui faſſe le même effet pour les yeux, que la Muſique pour les oreilles.

Unité d'objet.

Que s'il y a pluſieurs groupes de Clair-obſcur dans un Tableau, il faut qu'il y en ait un qui ſoit plus ſenſible, & qui domine ſur les autres, en ſorte qu'il y ait unité d'objet, comme dans la Compoſition, unité de ſujet.

Le Pinceau.

Que le Pinceau ſoit hardi & léger s'il eſt poſſible ; mais ſoit qu'il paroiſſe uni, comme celuy du Corrége, ou qu'il ſoit inégal & raboteux, comme celuy de Rem-

brant, il doit toûjours être moëlleux.

Les Licences. Enfin si l'on est contraint de prendre des licences, qu'elles soient imperceptibles, judicieuses, avantageuses, & autorisées; les trois premiéres especes sont pour l'Art du Peintre, & la derniére regarde l'Histoire.

La Grace. Un Peintre qui possede son Art dans tous les détails que l'on vient de répréſenter, peut à la vérité s'assûrer d'être habile, & de faire infailliblement de belles choses: mais ses Tableaux ne pourront être parfaits si la Beauté qui s'y trouve n'est accompagnée de la Grace.

La Grace doit assaisonner toutes les parties dont on vient de parler, elle doit suivre le Genie; c'est elle qui le soutient & qui le perfectionne: mais elle ne peut, ni s'acquerir à fond, ni se demontrer.

Un Peintre ne la tient que de la *Nature*, il ne sçait pas même *si elle est en luy*, ni à quel dégré il la possede, ni comment il la communique à ses Ouvrages: elle surprend le Spectateur qui en sent l'effet sans en pénétrer la veritable cause: mais cette Grace ne touche son cœur que selon la disposition qu'elle y rencontre. On peut la définir, *Ce qui plaît, & ce qui gagne le cœur sans paſſer par l'eſprit.*

La Grace & la Beauté, sont deux choses

differentes : la Beauté ne plaît que par les régles, & la Grace plaît sans les regles. Ce qui est Beau n'est pas toûjours Gracieux, & ce qui est gracieux n'est pas toûjours beau ; mais la Grace jointe à la Beauté, est le comble de la Perfection : C'est ce qui a fait dire à un de nos plus illustres Poëtes, *Et la Grace plus belle encor que la Beauté.*

On a donné cette Idée du Peintre parfait le plus en abregé qu'on a pû, pour ne point ennuyer ceux qui n'ont aucun doute sur les choses qu'elle contient. Mais pour ceux qui en désirent des preuves, on a tâché de les satisfaire dans les Remarques suivantes, dans lesquelles les uns & les autres trouveront que j'y traite plusieurs matiéres qui se sont présentées naturellement, & qui ne leur seront peut-être pas indifférentes.

Les Remarques suivantes répondent par Chapitres aux parties qui composent l'Idée du Peintre parfait, desquelles on a parlé dans le précedent Abregé, & le Lecteur doit supposer ces parties dans les Chapitres qui en traitent pour les éclaircir.

REMARQUES ET ECLAIRCISSEMENS sur la précedente Idée.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

PAr le mot de *Génie*, on a entendu diverſes choſes. Les Anciens ont crû que c'étoit un eſprit commis à la garde de l'homme, & qui luy inſpiroit les bonnes & les mauvaiſes actions. Les Payens en ont fait une Divinité ; & la plûpart des hommes le prennent pour le feu de l'imagination qui produit une abondance de penſées, & pour cette *inſpiration* ſecrette & cet entouſiaſme qui enfante les productions extraordinaires. Mais pour le concevoir par raport ſeulement aux *Sciences* & aux beaux *Arts* ; & pour en donner une idée diſtincte, je croy que l'on peut dire avec beaucoup de raiſon,

Que nous aportons le Génie en naiſſant, & qu'il eſt confondu & mêlé avec l'eſprit, comme une eſſence eſt confonduë & mêlée dans un verre d'eau ; ou plûtôt que c'eſt l'eſprit même en tant qu'il eſt porté vers une ſcience préferablement à une autre. Il

eſt, pour ainſi dire, le tyran des facultez de l'ame : il les contrains à tout quitter, & les entraîne pour le ſervir dans les ouvrages où il eſt emporté luy-même par la rapidité de ſa nature ; & lorſque les organes viennent à s'alterer, l'Eſprit & le Genie s'affoibliſſent également.

Le Génie demeure comme enſeveli dans l'inaction, juſqu'à ce qu'il ſoit ébranlé par les occaſions *qui* ont du raport avec luy & *qui* ſont de ſon reſſort. Il eſt comme la corde d'un inſtrument, laquelle ne donne aucun ſon à moins qu'on ne la touche.

Le Génie eſt en ſoy d'une auſſi grande étenduë que les régles de l'Art dont il contient les ſemences : Et quoyqu'il contienne toutes les ſemences de l'Art, il n'agit jamais ſûrement quand il agit ſeul par une impulſion ſecrette dont il ne ſçait pas la cauſe, & ne produit alors que comme une terre abandonnée.

Mais lorſqu'il eſt cultivé par les régles & qu'il ſe les eſt appropriées, il ſe met au-deſſus d'elles, il leur commande en maître, il les rejette quand il luy plaît pour leur ſubſtituer quelque choſe de plus heureux : *Il* en diſpoſe enfin comme d'un bien dont il eſt *en poſſeſſion* & qu'il croit luy apartenir.

Mais la Nature qui ménage ſes tréſors, quand elle a donné du génie pour un Art,

elle ne l'a donné que rarement universel pour toutes les parties qu'il contient. Peu de Peintres peuvent se vanter, par exemple, d'avoir été si universels dans leur profession qu'ils ayent eu pour toutes les parties qu'elle contient cette pénétration pour concevoir & cette facilité pour agir, que le genie donne à ceux qui le possedent. Tel en a pour le dessein qui n'a jamais rien compris dans l'artifice du Coloris : Tel réussit dans les Portraits, tel autre dans le Païsage : l'un se sent porté & se plaît à imiter exactement les naïvetez du naturel duquel il ne sçait point choisir, ni animer les belles expressions. Ainsi chacun se trouve partagé de genie selon qu'il a plû à la Nature de luy en donner, & nous devons toûjours estimer les talens particuliers qu'elle distribuë, & les respecter quand ils sont extraordinaires.

CHAPITRE II.

De la nécessité du Genie.

LEs hommes ont beau travailler pour surmonter les obstacles qui les empêchent d'atteindre à la perfection, s'ils ne sont nez avec un talent particulier pour les Arts qu'ils ont embrassez, ils seront toû-

jours dans l'incertitude d'arriver à la fin qu'ils ſe propoſent. Les régles de l'Art & les exemples d'autruy peuvent bien leur montrer les moyens d'y parvenir : mais ce n'eſt point aſſez que ces moyens ſoient ſûrs, il faut encore qu'ils ſoient faciles & agréables.

Or cette facilité ne ſe rencontre que dans ceux, qui avant de s'inſtruire des régles, & de voir les Ouvrages des autres, ont conſulté leur inclination, & ont examiné s'ils étoient attirez par une lumiére intérieure à la profeſſion qu'ils vouloient ſuivre. Car cette lumiére de l'eſprit, qui n'eſt autre choſe que le Génie, nous montrant toûjours le chemin le plus court & le plus facile, nous rend infailliblement heureux, & dans les moyens, & dans la fin.

Le Génie eſt donc une lumiére de l'eſprit, laquelle conduit à la fin par des moyens faciles.

C'eſt un préſent que la Nature fait aux hommes dans le moment de leur naiſſance, & quoy qu'elle ne le donne ordinairement que pour une choſe en particulier, elle eſt quelquefois aſſez libérale pour le rendre général dans un ſeul homme. On en a vû pluſieurs de cette ſorte, & ceux qui ſont aſſez heureux pour avoir reçû cette plénitude d'influences, ſont avec fa-

cilité tout ce qu'ils veulent faire, & ce leur eſt aſſez de s'appliquer pour réüſſir. Il eſt vray que le Génie particulier n'étend pas ainſi ſon pouvoir ſur toutes ſortes de connoiſſances : mais il pénétre d'ordinaire plus avant dans celle qui eſt de ſa domination.

Il faut donc du Génie, mais un Génie éxercé par les régles, par les réflexions, & par l'aſſiduité du travail. Il faut avoir beaucoup vû, beaucoup lû, & beaucoup étudié pour diriger ce Génie, & pour le rendre capable de produire des choſes dignes de la poſterité.

Cependant comme le Peintre ne peut, ni voir, ni étudier toutes les choſes que demande la perfection de ſon Art, il eſt bon qu'il ſe ſerve ſans ſcrupule des études d'autruy.

CHAPITRE III.

Qu'il eſt bon de ſe ſervir des études d'autruy ſans aucun ſcrupule.

IL n'eſt pas poſſible de bien répréſenter les objets, non ſeulement qu'on n'a point vûs, mais qu'on n'a point deſſinez. Si un Peintre n'a point vû de Lion, il ne ſçauroit peindre un Lion ; & s'il en a vû, il ne peut répréſenter cet animal qu'imparfaite-

ment à moins qu'il ne l'ait dessiné ou peint d'après Nature, ou d'après l'Ouvrage d'un autre.

Sur ce pied on ne doit pas blâmer un Peintre, qui n'ayant jamais vû ni étudié l'objet qu'il a à représenter, se sert des études d'un autre, plûtôt que de faire de son caprice quelque chose de faux : il est nécessaire enfin qu'il ait dans sa mémoire, ou dans son porte-feüille, ses propres études, ou celles d'autruy.

Après que le Peintre a rempli son esprit de la vûë des belles choses, il y ajoûte ou diminuë selon son goût & selon la portée de son jugement : & ce changement se fait en comparant les Idées de ce qu'on a vû, & en choisissant ce que l'on en trouve de bon. Raphaël, par exemple, qui dans sa jeunesse n'avoit chez le Pérugin son Maître que les Idées des Ouvrages de ce Peintre, les ayant ensuite comparez avec ceux de Michelange & avec l'Antique, a choisi ce qui luy a semblé de meilleur, & s'est fait un Goût épuré, tel que nous le voyons dans ses Ouvrages.

Le Génie se sert donc de la mémoire comme d'un vase où il met en réserve les Idées qui se présentent ; il les choisit avec l'aide du jugement, & en fait pour ainsi dire une provision, dont il se sert quand

l'occaſion s'en préſente ; mais il n'en tire que ce qu'il y a mis, & n'en peut tirer autre choſe. C'eſt ainſi que Raphaël a tiré de ſes études les hautes idées qu'il a priſes de l'Antique, de même qu'Albert & Lucas ont tiré de leur méchant fond les Idées Gottiques que la pratique de leur tems & la nature de leur païs leur avoient fournies.

Un homme qui a du Génie peut inventer un ſujet en général : mais s'il n'a fait l'étude des objets particuliers, il ſera embaraſſé dans l'éxécution de ſon Ouvrage, à moins qu'il n'ait recours aux études que les autres en ont faites.

Il eſt même fort vray-ſemblable que ſi un Peintre n'a ni le tems, ni la commodité de voir la Nature, pourvû qu'il ait un beau Génie, il pourra étudier d'après les Tableaux, les Deſſeins, & les Eſtampes des Maîtres qui ont ſçû choiſir les beaux endroits, & les mettre en œuvre avec intelligence ; tel, par éxemple, qui voudra faire du Païſage, & qui n'aura jamais vû, ou qui n'aura pas aſſez obſervé les païs propres à être peins par leur bizarrerie, ou par leur agréement, fera très-bien de profiter des Ouvrages de ceux qui ont étudié ces païs-là, ou qui ont repréſenté dans leurs païſages des effets extraordinaires de la Nature. Il pourra régarder les produc-

tions de ces habiles Peintres, comme s'il régardoit la Nature, & s'en ſervir dans la ſuite pour inventer quelque choſe de luy-même.

Il trouvera deux avantages en étudiant d'abord après les Ouvrages des habiles Maîtres : Le premier eſt, qu'il y verra la Nature débaraſſée de beaucoup de choſes qu'on eſt obligé de rejetter quand on la copie : le ſecond eſt, qu'il apprendra par là à faire un bon chois de la Nature, à n'en prendre que le beau, & à rectifier ce qu'elle a de défectueux. Ainſi un Génie bien réglé & ſoûtenu de la Téorie, ſert à mettre utilement en uſage, non ſeulement ſes Etudes propres, mais encore celles des autres.

Leonard de Vinci a écrit que les taches qui ſe trouvent ſur un vieux mur, formans des Idées confuſes de differens objets, peuvent exciter le Génie, & l'aider à produire. Quelques-uns ont crû que cette propoſition faiſoit tort au Génie, ſans en donner de bonnes raiſons. Il eſt certain cependant que ſur un tel mur, ou ſur telle autre choſe maculée, non ſeulement il y a lieu de concevoir des Idées en général, mais chacun en conçoit de differentes ſelon la diverſité des Génies, & que ce qui ne s'y voit que confuſément, ſe débroüille & ſe

forme dans l'esprit selon le Goût de celuy en particulier qui la regarde. En sorte que l'un voit une Composition belle & riche, & les objet conformes à son Goût, parce que son Génie est fertile & son Goût bon; & l'autre n'y voit au contraire rien que de pauvre & de mauvais Goût, parce que son Génie est froid, & son Goût mauvais.

Mais de quel caractére que soient les esprits, chacun peut trouver sur cet objet de quoy exciter son imagination, & produire quelque chose qui lui appartienne. L'imagination s'échauffant ainsi peu à peu, se rendra capable en voyant quelques figures, d'en concevoir un grand nombre, & d'enrichir la scene de son sujet par quelques objets indécis qui y donneront lieu. Il pourra même facilement arriver que l'on enfantera par ce moyen des idées extraordinaires, qui d'ailleurs ne seroient pas venuës dans l'esprit.

Ainsi ce que dit Leonard de Vinci ne fait aucun tort au Génie, il peut au contraire servir à ceux qui en ont beaucoup, comme à ceux qui n'en n'ont guerres. J'ajoûterois seulement à ce que dit cet Auteur: Que plus on a de Génie, & plus on voit de choses dans ces sortes de taches ou de lignes confuses.

CHAPITRE IV.

DE LA NATURE.

Des actions de la Nature, & des actions d'habitude & d'éducation.

LA Nature n'eſt pas ſeulement détournée par les accidens qui ſe rencontrent dans ſes productions actuelles : mais encore par les habitudes que contractent les choſes produites. On peut donc conſiderer les actions de la Nature de deux maniéres, ou lorſqu'elle agit elle-même de ſon bon gré, ou lorſqu'elle agit par habitude au gré des autres.

Les actions purement de la Nature, ſont celles que les hommes feroient, ſi dès leur enfance on les laiſſoit agir ſelon leur propre mouvement ; & les actions d'habitude & d'éducation, ſont celles que les hommes font par le moyen des inſtructions & des exemples qu'ils ont reçûs. De celles-cy il y en a autant que de Nations, & ces actions d'habitude ſont tellement mêlées parmi les actions purement naturelles, qu'il eſt à mon ſens très difficile d'en connoître la différence. Les Peintres doivent néanmoins tâcher de faire cette différence ; car ils ont ſouvent des ſujets à traiter, où ils

doivent ſuivre la pure Nature, ou en tout, ou en partie. Il eſt bon qu'ils n'ignorent pas les actions différentes dont les principales Nations ont revêtu la Nature : mais comme leur différence vient de quelque affectation, qui eſt un voile qui déguiſe la vérité, la principale étude du Peintre doit être de débroüiller & de connoître en quoy conſiſte le vray, le beau & le ſimple de cette même Nature, laquelle tire toutes ſes beautez & toutes ſes graces du fond de ſa pureté & de ſa ſimplicité.

Il eſt viſible que les anciens Sculpteurs ont recherché cette ſimplicité naturelle, & que Raphaël a puiſé dans leurs Ouvrages avec le bon Goût, celle qu'il a répanduë dans ſes figures. Mais quoy que la Nature ſoit la ſource de la Beauté, l'Art, dit-on communément, la ſurpaſſe ; pluſieurs Auteurs en ont parlé dans ces termes, & c'eſt un Problême qu'il eſt bon de réſoudre.

CHAPITRE V.

En quel ſens on peut dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature.

LA Nature doit être conſiderée de deux maniéres, ou dans les objets particuliers, ou dans les objets en général, & en

elle-même. La Nature eſt ordinairement défectueuſe dans les objets particuliers, dans la formation deſquels elle eſt, comme nous venons de dire, détournée par quelques accidens contre ſon intention, qui eſt toûjours de faire un Ouvrage parfait. Mais ſi on la conſidere en elle-même dans ſon intention & dans le général de ſes productions, on la trouvera parfaite.

C'eſt dans ce général que les anciens *Sculpteurs* ont puiſé la perfection de leurs Ouvrages, & d'où Polyclète a tiré les belles proportions de la Statuë qu'il fit pour la poſterité, & qu'on appella la Régle. Il en eſt de même des Peintres. Les effets avantageux de la Nature leur ont donné envie de les imiter, & une expérience heureuſe a réduit peu à peu ces mêmes effets en Préceptes. Ainſi ce n'eſt pas d'un ſeul objet, mais de pluſieurs objets que les Régles de l'Art ſe ſont établies.

Si l'on compare l'Art du Peintre, qui a été formé ſur la Nature en général, avec une production particuliére de cette Maîtreſſe des Arts, il ſera vray de dire que l'Art eſt au-deſſus de la Nature : mais ſi on le compare avec la Nature en elle-même, qui eſt le modéle du Peintre, cette propoſition ſe trouvera fauſſe.

En effet, à bien conſidérer les choſes,

quelque soin que les Peintres ayent pris jusqu'à present d'imiter la Nature, on trouvera qu'elle leur a laissé beaucoup de chemin à faire pour arriver jusqu'à sa perfection, & qu'elle contient une source de beautez qu'ils n'épuiseront jamais. C'est ce qui fait dire que dans les Arts on apprend encore tous les jours, parce que l'expérience & les réflexions découvrent sans cesse quelque chose de nouveau dans les effets de la Nature, qui sont sans nombre & toûjours differens les uns des autres.

CHAPITRE VI.

De l'Antique.

ON appelle de ce mot tous les Ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture qui ont été faits en Egypte, en Gréce & en Italie, depuis Alexandre le Grand jusqu'à l'invasion des Gots, qui par leur fureur & leur ignorance firent périr tous les beaux Arts. Le mot d'Antique néanmoins est plus particulierement en usage pour signifier les Sculptures de ces tems-là, soit les Statuës & les bas Réliefs, ou les Médailles & les Pierres gravées. Tous ces Ouvrages ne sont pas également bons : mais dans les médiocres même, il y a un certain caractére

caractére de beauté qui fait que les Connoisseurs les distinguent des Ouvrages modernes.

Ce n'est pas de ces Sculptures modernes que l'on entend parler icy, c'est des Sculptures Antiques les plus parfaites, & que l'on ne regarde qu'avec étonnement. Les anciens Auteurs les ont mises au-dessus de la Nature, & ne loüoient la beauté des hommes, qu'autant qu'elle avoit de conformité avec les belles Statuës.

* *Usque ab ungulo ad capillum summum est festivissima.*
Est ne? Considera: vide signum pictum pulcrè videris.

Je pourrois citer beaucoup d'autoritez des Anciens, pour prouver ce que j'avance, mais pour ne rien répeter, je renvois le Lecteur à ce que j'ay dit touchant l'Antique dans mon Commentaire, sur l'Art de Peinture de Charles-Alfonse du Fresnoy, & je me contenteray de rapporter icy ce que disoit un Peintre moderne, qui avoit beaucoup pénétré dans la connoissance de l'Antique, c'est le fameux Poussin: Raphaël, disoit-il, est un Ange comparé aux autres Peintres; c'est un Asne comparé aux Auteurs des Antiques. L'expression est extraor-

* *Plaute Epidiq. Act.* 5.

dinaire : je me ſerois contenté de dire que Raphaël eſt autant au-deſſous des Anciens, que les Modernes ſont au-deſſous de luy ; mais j'examineray cette penſée plus exactement dans la vie de Raphaël.

Il eſt certain que peu de perſonnes ſont capables de découvrir toute la fineſſe qui eſt dans les Sculptures Antiques ; parce qu'il faut pour cela un eſprit proportionné à ceux des Sculpteurs qui les ont faites, & que ces hommes avoient le Goût ſublime, la Conception vive, & l'Exécution éxacte & ſpirituelle. Ils ont donné à leurs Figures des proportions conformes au caractére de ces figures : Ils ont deſſigné les Divinitez par des contours plus coulans, plus élégans, & d'un plus grand Goût que ceux des hommes ordinaires. Ils ont fait un choix épuré de la belle Nature, & ils ont excellemment remedié à l'impuiſſance où la matiére qu'ils employoient les mettoient de tout imiter.

Le Peintre ne ſçauroit donc mieux faire que de tâcher à pénétrer l'excellence de ces Ouvrages, pour connoître la pureté de la Nature, & pour deſſiner plus doctement & plus élégamment. Néanmoins comme il y a dans la Sculpture pluſieurs choſes qui ne conviennent point à la Peinture, & que le Peintre a d'ailleurs des moyens d'imiter la Nature plus parfaitement que le Sculp-

teur, il faut qu'il regarde l'Antique comme un Livre qu'on a traduit dans une autre langue, dans laquelle il suffit de bien rapporter le sens & l'esprit, sans s'attacher servilement aux paroles de l'Original.

CHAPITRE VII.

Du grand Goût.

L'On a vû dans la définition que j'ay donnée du grand Goût par rapport aux Ouvrages de Peinture, qu'il ne s'accommode point des choses ordinaires. Or le *médiocre* ne se peut souffrir tout au plus que dans les Arts qui sont nécessaires à l'usage ordinaire, & non dans ceux qui n'ont été inventez que pour l'ornement du monde & pour le plaisir. Il faut donc dans la Peinture quelque chose de grand, de piquant, d'extraordinaire, capable de surprendre, de plaire, d'instruire, & c'est ce qu'on appelle le grand Goût : c'est par luy que les choses communes deviennent belles, & que les belles deviennent sublimes & merveilleuses ; car en Peinture le grand Goût, le Sublime & le Merveilleux ne sont que la même chose.*

* Voyez le dernier Chapitre de ce Livre où il est traité *du Goût, par rapport aux Nations.*

Voyez aussi ce qu'on a dit *du Goût*, page 35. des Conversations sur la Peinture ; & dans les termes de Peinture, au mot *Goût.*

CHAPITRE VIII.

De l'Essence de la Peinture.

NOus avons dit que la Peinture est un Art, qui par le moyen du Dessein & de la Couleur, imite sur une superficie plate tous les objets visibles. C'est *ainsi à peu* près que la définissent tous ceux qui en ont parlé, & personne ne s'est avisé jusqu'à présent de trouver à redire *à cette définition.* Elle contient trois parties, la Composition, le Dessein, & le Coloris, qui sont l'Essence de la Peinture, comme le Corps, l'Ame, & la Raison sont l'Essence de l'Homme. Et de même que ce n'est que par ces trois derniéres parties que l'Homme fait paroître plusieurs propriétez & plusieurs convenances qui ne sont pas de son Essence, mais qui en sont l'ornement; comme par éxemple, les Sciences & les Vertus: tout de même aussi ce n'est que par les parties essentielles de son Art, que le Peintre fait connoître une infinité de choses qui relevent le prix de ses Tableaux, quoy qu'elles ne soient point de l'Essence de la Peinture; telles sont les proprietez d'inf-

truire & de divertir. Sur quoy l'on peut faire une queſtion aſſez conſidérable, qui eſt de ſçavoir ſi la fidelité de l'hiſtoire eſt de l'eſſence de la Peinture.

CHAPITRE IX.

Si la fidelité de l'Hiſtoire eſt de l'Eſſence de la Peinture.

IL paroît que la Compoſition, qui eſt une partie eſſentielle de la Peinture, comprend les objets qui entrent dans l'Hiſtoire, & qui en font la fidelité, que par conſequent cette fidelité doit être eſſentielle à la Peinture, & que le Peintre eſt dans la derniere obligation de s'y conformer.

A quoy on répond, que ſi la fidelité de l'*Hiſtoire* étoit eſſentielle à la Peinture, il n'y auroit point de Tableau où elle ne dût ſe rencontrer : Or il y a une infinité de beaux Tableaux qui ne répréſentent aucune Hiſtoire ; comme ſont les Tableaux Allégoriques, les Païſages, les Animaux, les Marines, les Fruits, les Fleurs, & pluſieurs autres qui ne ſont qu'un effet de l'imagination du Peintre.

Il eſt vray cependant que le Peintre eſt obligé d'être fidéle dans l'Hiſtoire qu'il ré-

préſente, & que par la recherche curieuſe des circonſtances qui l'accompagnent, il augmente la beauté & le prix de ſon Tableau : mais cette obligation n'eſt pas de l'eſſence de la Peinture, elle eſt ſeulement une bienſéance indiſpenſable, comme la Vertu & la Science le ſont dans l'Homme. Ainſi de même que l'homme n'en eſt pas moins Homme pour être ignorant & vicieux, le Peintre n'en eſt pas moins Peintre pour ignorer l'Hiſtoire. Et s'il eſt vray que les Vertus & les Sciences ſont les ornemens des Hommes, auſſi eſt-il certain que les Ouvrages des Peintres ſont d'autant plus eſtimables qu'ils font paroître de fidélité dans les ſujets hiſtoriques qu'ils répréſentent ; ſuppoſé d'ailleurs qu'il n'y manque rien de l'imitation de la Nature, qui eſt leur eſſence.

De ſorte qu'un Peintre peut être fort habile dans ſon Art, & fort ignorant dans l'Hiſtoire. Nous en voyons preſque autant d'exemples qu'il y a de Tableaux du Titien, de Paul Veronéſe, du Tintoret, des Baſſans, & de pluſieurs autres Venitiens : Ils ont mis leur principal ſoin dans l'Eſſence de leur Art ; c'eſt-à-dire, dans l'imitation de la Nature, & ils ſe ſont moins appliquez aux choſes acceſſoires qui peuvent être ou n'être point, ſans que l'Eſſence en ſoit alterée. C'eſt apparemment dans ce ſens là que

les Curieux regardent les Tableaux des Peintres que je viens de nommer, puiſqu'ils les achétent au poids de l'or, & que ces Ouvrages ſont du nombre de ceux qui tiennent le premier rang dans leurs Cabinets.

Il ne faut pas douter que ſi cette Eſſence dans les Tableaux des Peintres Vénitiens avoit été accompagnée des ornemens qui en relévent le prix, je veux dire de la fidélité de l'Hiſtoire & de la Chronologie, ils en ſeroient beaucoup plus eſtimables: mais d'un autre côté, il eſt certain que la fidelité de l'Hiſtoire ne peut ſervir qu'à nous inſtruire, & que nous devons chercher dans leurs Tableaux l'imitation de la Nature préferablement à toutes choſes. S'ils nous inſtruiſent, à la bonne heure, s'ils ne le font pas, nous aurons toûjours le plaiſir d'y voir une eſpéce de création qui nous divertit, & qui met nos paſſions en mouvement.

En effet, ſi je veux apprendre l'Hiſtoire, ce n'eſt point un Peintre que je conſulteray, il n'eſt Hiſtorien que par accident; mais je liray les Livres qui traitent de l'Hiſtoire, & dont l'obligation eſſentielle n'eſt pas ſeulement de raconter les faits, mais de les raconter avec fidelité.

Cependant je ne prétens pas icy excuſer un Peintre de ce qu'il eſt mauvais Hiſtorien, car l'on eſt toûjours blâmable de faire

mal ce que l'on entreprend. Si un Peintre ayant à traiter un ſujet hiſtorique, ignore les objets qui doivent entrer dans ſa Compoſition pour la rendre fidéle, il doit ſoigneuſement s'en inſtruire, ou par les Livres, ou par le moyen des Sçavans; & l'on ne peut nier que la négligence qu'il apportera en cela ne ſoit inéxcuſable. J'en excepte néanmoins ceux qui ont peint des ſujets de dévotion, où *ils ont introduits* des Saints de différens tems & de differens païs, non pas de leur choix, mais par une complaiſance forcée pour les perſonnes qui les faiſoient travailler, & dont la trop grande ſimplicité ne leur permettoit pas de faire réflexion ſur les choſes acceſſoires qui peuvent contribuer à l'ornement de la Peinture.

L'*Invention*, qui eſt une partie eſſentielle de cet Art, conſiſte ſeulement à trouver les objets qui doivent entrer dans un *Tableau*, ſelon que le *Peintre ſe les imagine*, faux ou vrais, fabuleux ou *hiſtoriques*. Et ſi un Peintre s'imaginoit qu'Aléxandre fût vêtu comme nous le ſommes aujourd'huy, & qu'il répréſentât ce Conquerant avec un Chapeau & une Perruque comme font les Comediens, il feroit ſans doute une choſe très-ridicule, & une faute très groſſiére : mais cette faute ſeroit contre l'Hiſtoire, & non pas contre la Peinture; ſuppoſé

d'ailleurs que les choſes répréſentées le fuſſent ſelon toutes les Régles de cet Art.

Mais quoy que le Peintre répréſente la Nature par Eſſence, & l'Hiſtoire par Accident, cet Accident ne luy doit pas être de moindre conſidération que l'Eſſence, s'il veut plaire à tout le monde, & ſur tout aux gens de Lettres, & à ceux qui conſiderant un Tableau plûtôt par l'eſprit que par les yeux, font principalement conſiſter ſa perfection à répréſenter fidélement l'Hiſtoire, & à exprimer les paſſions.

CHAPITRE X.

Des Idées imparfaites de la Peinture.

IL y a peu de perſonnes qui ayent une Idée bien nette de la Peinture, j'y comprens les Peintres mêmes, dont pluſieurs mettent toute l'Eſſence de leur Art dans le Deſſein, & d'autres ne le font conſiſter que dans la Couleur. La plûpart des perſonnes qui ont à ſoûtenir dans le monde un caractere ſpirituel, & entr'autres les gens de Lettres, ne regardent d'ordinaire la Peinture que par l'Invention, & que comme un pur effet de l'imagination du Peintre. Ils éxaminent la Peinture de ce côté là ſeulement, & ſelon qu'elle leur paroît plus ou moins

ingénieuſe, ils loüent plus ou moins le Tableau, ſans en conſiderer l'effet, ni à quel dégré le Peintre a porté l'imitation de la Nature. C'eſt dans ce ſens que Saint Auguſtin dit que la connoiſſance de la Peinture & de la Fable eſt ſuperfluë, quoy que dans le même endroit ce Pere loüe les Sciences profanes.

C'eſt en vain pour ces ſortes de perſonnes que le Titien, le Géorgion & Paul Veronéſe ſe ſont épuiſez, & qu'ils ont pris tant de peine pour porter ſi loin l'imitation de la Nature. C'eſt en vain que leurs Ouvrages ſont regardez par les plus habiles Peintres comme les Exemplaires les plus parfaits; ou plûtôt, c'eſt inutilement qu'on fait voir des Tableaux à ces perſonnes là, puiſque les Eſtampes correctes pourroient ſuffire pour exercer leur jugement, & pour remplir l'étenduë de leur connoiſſance.

Je reviens à Saint Auguſtin, & je dis que s'il avoit eu une véritable Idée de la Peinture, qui n'eſt autre que l'imitation du vray, & qu'il eût fait réfléxion que par cette imitation on peut élever en mille manieres le cœur des Fidéles à l'amour Divin, il auroit fait le Panégyrique de ce bel Art avec d'autant plus de chaleur qu'il étoit luy-même très-ſenſible à tout ce qui peut porter à Dieu.

Un autre Pere avoit une Idée de la Peinture plus juſte, c'eſt Saint Grégoire de Nice, qui après avoir fait une deſcription du Sacrifice d'Abraham, dit ces paroles: *J'ay ſouvent jetté les yeux ſur un Tableau qui repréſente ce ſpectacle digne de pitié, & je ne les ay jamais retiré ſans larmes*, tant la Peinture ſçait répreſenter les choſes, comme ſi elles ſe paſſoient effectivement.

CHAPITRE XI.

Comment les reſtes de l'Idée imparfaite de la Peinture ſe ſont conſervez dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, depuis le rétabliſſement de cet Art.

JE viens de faire voir que l'Eſſence de la Peinture conſiſtoit dans une fidéle imitation, à la faveur de laquelle les Peintres peuvent inſtruire & divertir ſelon la meſure de leur Génie. J'ay parlé enſuite des fauſſes Idées de la Peinture, & je tâcheray dans ce Chapitre de montrer comment ces Idées imparfaites ſe ſont gliſſées juſqu'à nous.

La Peinture comme les autres Arts n'a été connuë que par le progrés qu'elle a fait dans l'eſprit des hommes. Ceux qui commencérent à la renouveller en Italie, & qui

par conſequent n'en pouvoient avoir que de foibles Principes, ne laiſſérent pas de s'attirer de l'admiration par la nouveauté de leurs Ouvrages : Et à meſure que le nombre des Peintres s'augmenta, & que l'émulation leur donna des lumiéres, les Tableaux augmentérent de prix & de beauté. Il ſe forma des Amateurs & des Connoiſſeurs, & les choſes étant venuës à un certain point, on commença à croire qu'il étoit comme impoſſible que le *Pinceau* pût rien faire de plus parfait que ce qu'on admiroit en ces tems-là.

Les grands Seigneurs viſitoient les Peintres, les Poëtes chantoient leurs loüanges, & dès l'an 1300. Charles I. Roy de Naples, paſſant par Florence, alla voir Cimabué, qui étoit en réputation ; & Côme de Médicis étoit tellement charmé des Ouvrages de Philippe Lippi, qu'il mit tout en uſage pour vaincre la bizarrerie & la pareſſe de ce Peintre, afin d'en avoir des Tableaux.

Cependant il eſt aiſé de juger par les reſtes de ces premiers Ouvrages, que la Peinture de ce ſiécle-là étoit très-peu de choſe, ſi nous la comparons à celle que nous voyons aujourd'huy de la main des bons Maîtres. Car non ſeulement les parties qui dépendent de la Compoſition & du Deſſein n'étoient pas encore aſſaiſonnées du bon Gout,

qui leur eſt venu depuis : mais celle du Coloris étoit abſolument ignorée, & dans la Couleur des objets en particulier, qu'on appelle Couleur Locale, & dans l'intelligence du Clair-obſcur, & dans l'harmonie du tout-enſemble. Il eſt vray qu'ils employoient des Couleurs, mais la route qu'ils tenoient en cela étoit triviale, & ne ſervoit pas tant à répréſenter la vérité des objets, qu'à nous en faire reſſouvenir.

Dans cette ignorance du Coloris, où les Peintres avoient été élevez, *ils* ne concevoient pas le pouvoir de cette partie en*chantereſſe*, ni à quel dégré elle étoit capable de faire monter leurs Ouvrages. Ils ne juroient encore que ſur la parole de leurs Maîtres, & n'étant occupez qu'à s'aplanir le chemin qu'on leur avoit montré, l'Inven*tion* & le Deſſein faiſoit toute leur étude.

Enfin après pluſieurs années, le bon Génie de la *Peinture* ſuſcita de grands Hommes dans la Toſcane, & dans le Duché d'Urbain, qui par la ſolidité de leur Eſprit, par la bonté de leur Génie, & par l'aſſiduité de leurs Etudes, élevérent les Idées des connoiſſances qu'ils avoient reçûës de leurs Maîtres, & les portérent à un degré de perfec*tion*, qui fera l'admiration de la Poſtérité.

Ceux à qui on eſt principalement rede-

vable de cette perfection, ſont, Léonard de Vinci, Michelange, & Raphaël : mais ce dernier, qui s'eſt élevé au-deſſus des autres, a acquis tant de parties dans ſon Art, & les a portées à un dégré ſi haut, que les loüanges qu'on luy en a données, ont fait croire que rien ne luy manquoit, & ont fixé en ſa Perſonne toute la perfection de la Peinture.

Comme il eſt néceſſaire dans la Profeſſion de cet Art de commencer par le Deſſein, & qu'il eſt conſtant que la ſource du bon Goût & de la Correction ſe trouve dans les Sculptures Antiques & dans les Ouvrages de Raphaël qui en ont tiré leur plus grand mérite, la plûpart des jeunes Peintres ne manquent pas d'aller à Rome pour y étudier ; s'ils n'en reviennent pas fort habiles, ils en rapportent du moins de l'eſtime pour les Ouvrages qu'on y admire, & la tranſmettent à tous ceux qui les écoûtent. C'eſt ainſi qu'un grand nombre de Curieux & d'Amateurs de la Peinture ont conſervé ſur la foy d'autruy, ou ſur l'autorité des Auteurs cette prémiere Idée qu'ils ont reçûë ; ſçavoir, que toute la perfection de la Peinture eſt dans les Ouvrages de Raphaël.

Les Peintres Romains ſont auſſi demeurez la plûpart dans cette opinion, & l'ont

insinuée aux Etrangers, ou par l'amour de leur païs, ou par leur négligence pour le Coloris qu'ils n'ont jamais bien connu, ou par la préference qu'ils ont donnée aux autres parties de la Peinture, lesquelles étant en grand nombre les occupent le reste de leur vie.

On ne s'étoit donc attaché jusques-là qu'à ce qui dépend de l'Invention & du Dessein. Et quoy que Raphaël ait inventé très-ingénieusement, qu'il ait dessiné d'une Correction & d'une Elégance achevée, qu'il ait exprimé les passions de l'ame avec une force & une grace infinie, qu'il ait traité ses sujets avec toute la convenance & toute la noblesse possible, & qu'aucun Peintre ne luy ait disputé l'avantage de la primauté dans le grand nombre des parties qu'il a possedées; il est constant néanmoins qu'il n'a pas pénétré dans le Coloris assez avant pour rendre les objets bien vrais & bien sensibles, ni pour donner l'Idée d'une parfaite imitation.

C'est pourtant cette imitation & cette sensation parfaite qui fait l'essentiel de la Peinture, comme je l'ay fait voir. Cette perfection vient du Dessein & du Coloris; & si Raphaël & les habiles Peintres de son tems n'ont eu cette derniére partie qu'imparfaitement, l'Idée de l'Essence de la

Peinture qui vient de l'effet de leurs Ouvrages, doit être imparfaite, auſſi bien que celle qui s'eſt introduite ſucceſſivement dans l'eſprit de quelques perſonnes, d'ailleurs très-éclairées.

Les Ouvrages du Titien & des autres Peintres qui ont mis au jour leurs penſées à la faveur d'une fidéle imitation, devroient, ce me ſemble, avoir détruit les mauvais reſtes dont nous parlons, & avoir redreſſé les Idées ſelon que la Nature & la Raiſon l'éxigent d'un eſprit juſte. Mais comme les jeunes gens n'emportent en ſortant de Rome pour aller à Veniſe qu'un eſprit & des yeux prévenus, & qu'ils ne font d'ordinaire dans cette derniére Ville que peu de ſéjour, ils n'y voyent que comme en paſſant les beaux Ouvrages qui pourroient leur donner une juſte Idée de la Peinture; auſſi bien loin d'y contracter une habitude du bon Coloris, qui feroit valoir les Etudes qu'ils auroient faites à Rome, & qui les rendroit irréprochables ſur toutes les parties de leur Profeſſion, ils en ſortent comme ils y ſont entrez.

Mais ce qui eſt étonnant, c'eſt que certains Curieux qui ſont encore prévenus de cette fauſſe Idée, ſont tellement épris de la beauté des Tableaux Vénitiens, qu'ils en donnent, avec raiſon, un fort grand prix,

quoy que ces Tableaux n'ayent presque point d'autre mérite que par l'Idée, que j'ay établie de l'Essence de la Peinture.

CHAPITRE XII.

COMPOSITION.

Première Partie de la Peinture.

ON ne s'est servi jusqu'icy que du mot d'Invention pour signifier la prémiére Partie de la Peinture : plusieurs l'ont même confonduë avec le Génie, d'autres avec une fertilité de pensées, d'autres enfin avec la disposition des objets : mais toutes ces choses sont différentes les unes des autres. J'ay crû que pour donner une juste Idée de la prémiére Partie de la Peinture, il falloit l'appeller Composition, & la diviser en deux ; l'Invention & la Disposition. L'Invention trouve seulement les objets du Tableau, & la Disposition les place. Ces deux Parties sont différentes à la verité : mais elles ont tant de liaison entr'elles, qu'on peut les comprendre sous un même nom.

Dans les sujets tirez de l'Histoire ou de la Fable : l'Invention se forme par la lecture, c'est un pur effet de l'Imagination dans les sujets Métaphoriques : elle contri-

buë à la fidelité de l'Hiſtoire, comme à la netteté des Allegories, & de quelque maniére que l'on s'en ſerve, elle ne doit point tenir en ſuſpend l'Eſprit du Spectateur par aucune obſcurité. Mais quelque fidellement ou ingénieuſement que ſoient choiſis les objets qui entrent dans le Tableau, ils ne feront jamais un bon effet, s'ils ne ſont diſpoſez avantageuſement ſelon que l'œconomie & les regles de l'Art le demandent; & c'eſt le juſte aſſemblage de ces deux Parties que j'appelle Compoſition. Ainſi je la définis de cette ſorte : *Une partie de la Peinture qui trouve avec convenance & qui place avec avantage les objets dont le Peintre ſe ſert pour exprimer ſon ſujet.*

CHAPITRE XIII.

DESSEIN.

Seconde Partie de la Peinture.

LE bon Goût & la Correction du Deſſein ſont ſi néceſſaires dans la Peinture, qu'un Peintre qui en eſt dépourvû eſt obligé de faire des miracles d'ailleurs pour s'attirer quelque eſtime ; & comme le Deſſein eſt la baſe & le fondement de toutes les autres Parties, que c'eſt luy qui termine

les Couleurs & qui débroüille les objets, ſon élegance & ſa correction ne ſont pas moins néceſſaires dans la Peinture que la pureté du langage dans l'Eloquence.

Les Peintres qui réduiſent par habitude toutes leurs Figures ſous un même air & ſous une même proportion, n'ont jamais bien conçû que la Nature n'eſt pas moins admirable dans la varieté que dans la beauté de ſes productions, & que par un mêlange diſcret de l'une & de l'autre ils arriveroient à une parfaite imitation.

CHAPITRE XIV.

Des Attitudes.

DAns les Attitudes la Pondération & le Contraſte ſont fondez dans la Nature. Elle ne fait aucune action qu'elle ne faſſe voir ces deux parties; & ſi elle y manquoit, elle ſeroit, ou privée de mouvement, ou contrainte dans ſon action.

CHAPITRE XV.

Des Expreſſions.

LEs Expreſſions ſont la pierre de touche de l'eſprit du Peintre. Il montre par la juſteſſe dont il les diſtribuë, ſa pénétration

& ſon diſcernement : mais il faut le même eſprit dans le Spectateur pour les bien appercevoir, que dans le Peintre pour les bien exécuter.

On doit conſiderer un Tableau comme une Scéne, où chaque Figure joüe ſon rôlle. Les Figures bien deſſinées & bien coloriées ſont admirables à la verité, mais la plûpart des gens d'eſprit, qui n'ont pas encore une Idée bien juſte de la Peinture, ne ſont ſenſibles à ces parties, qu'autant qu'elles ſont accompagnées de la vivacité, de la juſteſſe & de la délicateſſe des Expreſſions. Elles ſont un des plus rares talens de la Peinture, & celuy qui eſt aſſez heureux pour les bien traiter, y intereſſe non ſeulement les parties du viſage, mais encore toutes celles du corps, & fait concourir à l'Expreſſion généralle du ſujet les objets mêmes les plus inanimez, par la maniére dont il les expoſe. Les expreſſions vives & naturelles ſont ſouvent oublier ou du moins ſuppléer à l'imagination ce qui manque d'ailleurs dans un Tableau.

CHAPITRE XVI.

Des Extrémitez.

COmme les Extrémitez, c'eſt-à-dire, la tête, les pieds, & les mains, ſont

plus connuës & plus remarquées que les autres parties, que ce ſont elles qui nous parlent dans les Tableaux, elles doivent être plus terminées que les autres choſes, ſuppoſé que l'action où elles ſeront employées, les diſpoſent & les placent d'une maniére à être bien vûës.

CHAPITRE XVII.

Des Draperies.

ON dit en terme de Peinture, jetter *une Draperie*, pour dire habiller une Figure, & luy donner une Draperie. Ce mot de jetter me paroît d'autant plus expreſſif, que les Draperies ne doivent point être arangées comme les habits dont on ſe ſert dans le monde : mais qu'en ſuivant le caractere de la pure Nature, laquelle eſt éloignée de toute affectation, les plis ſe trouvent comme par hazard au tour des membres, qu'ils les faſſent paroître ce qu'ils ſont ; que par un artifice induſtrieux ils les contraſtent en les marquant, & qu'ils les careſſent, pour ainſi dire, par leurs tendres ſinüoſitez, & par leur moleſſe.

Les anciens Sculpteurs, qui n'avoient pas l'uſage des différentes Couleurs, parce qu'ils travailloient le même Ouvrage ſur une

même matiére, ont évité la grande étenduë des plis, de peur, qu'étant au tour des membres, ils n'attiraſſent les yeux, & n'empêchaſſent de voir en repos le nud de leurs Figures. Ils ſe ſont très-ſouvent ſervis de linges moüillez pour draper, ou bien ils ont multiplié les mêmes plis, afin que cette répétition fît une eſpéce de hachûre, qui par ſon obſcurité, rendit plus ſenſibles les membres qu'elles entourent. Ils ont obſervé cette derniére méthode plus ordinairement dans les Bas-reliefs. Mais dans l'une & dans l'autre maniére dont ils ont traité leurs Draperies, ils ont obſervé un ordre merveilleux de placer les plis.

Le Peintre, qui par la diverſité de ſes Couleurs & de ſes lumiéres, doit ôter l'équivoque des membres d'avec les Draperies, peut bien ſe regler ſur le bon ordre des plis de l'Antique ; mais il ne doit pas en imiter le nombre, & il doit varier ſes étofes ſelon le caractére de ſes Figures. Les Peintres, qui n'ont point connu la liberté qu'ils avoient en cela, ſe ſont faits autant de tort, en ſuivant les Sculptures Antiques, que les Sculpteurs en voulant ſuivre les Peintres.

La raiſon pour laquelle les plis doivent marquer le nud, c'eſt que la Peinture eſt une ſuperficie plate, qu'il faut anéantir en

trompant les yeux, & en ne laiſſant rien d'équivoque. Le Peintre eſt donc obligé de garder cet ordre dans toutes ſes Draperies, de quelque nature qu'elles puiſſent être, fines, ou groſſes, travaillées ou ſimples; mais qu'il préfere ſur tout la majeſté des plis à la richeſſe des étofes, qui ne conviennent que dans les Hiſtoires dans leſquelles elle a été, où pourroit être vrayſemblablement employée ſelon les tems & les coûtumes.

Comme le Peintre doit éviter la dureté & la roideur dans les plis, & empêcher qu'ils ne ſentent, comme on dit, le manequin, il doit de même uſer avec prudence des Draperies volantes. Car elles ne peuvent être agitées que par le vent dans un lieu où l'on peut raiſonnablement ſuppoſer qu'il ſouffle; ou par la compreſſion de l'air, quand la Figure eſt ſuppoſée en mouvement. Ces ſortes de Draperies ſont avantageuſes, parce qu'elles contribuënt à donner de la vie aux Figures par le contraſte: mais il faut bien prendre garde que la cauſe en ſoit naturelle & vrayſemblable, & de ne pas faire dans un même Tableau des Draperies volantes de côtez differens, lorſqu'elles ne peuvent être agitées que par le vent, & que la Figure eſt en repos; défaut dans lequel ſont tombez ſans y penſer pluſieurs habiles Peintres.

CHAPITRE XVIII.

Du Païſage.

SI la Peinture eſt une eſpece de création, elle en donne des marques encore plus ſenſibles dans les Tableaux de Païſages que dans les autres. On y voit plus généralement la Nature ſortie de ſon cahos, & les Elémens plus débroüillez ; la Terre y eſt parée de ſes differentes productions, & le Ciel de ſes météores. Et comme ce genre de Peinture contient en racourci tous les autres, le Peintre qui l'exerce, doit avoir une connoiſſance univerſelle des parties de ſon Art. Si ce n'eſt pas dans un ſi grand détail que ceux qui peignent ordinairement l'Hiſtoire, du moins ſpéculativement & en général. Et s'il ne termine pas tous les objets en particulier qui compoſent ſon Tableau, ou qui accompagnent ſon Païſage, il eſt obligé du moins d'en ſpecifier vivement le goût & le caractére, & de donner d'autant plus d'eſprit à ſon Ouvrage qu'il ſera moins fini.

Je ne prétens pas néanmoins exclure de ce talent l'éxactitude du travail, au contraire, plus il ſera recherché, & plus il ſera précieux. Mais quelque terminé que ſoit

soit un Païsage, si la comparaison des objets ne les fait valoir, & ne conserve leur caractére, si les sites n'y sont bien choisis, ou n'y sont suppléez par une belle intelligence du Clair-obscur, si les touches n'y sont spirituelles, si l'on ne rend les lieux animez par des Figures, par des Animaux, ou par d'autres objets, qui sont d'ordinaire en mouvement, & si l'on n'y joint au bon Goût de Couleur & aux sensations extraordinaires la vérité & la naïveté de la Nature, le Tableau n'aura jamais d'entrée dans l'estime, non plus que dans le Cabinet des véritables Connoisseurs.

CHAPITRE XIX.

De la Perspective.

UN Auteur a dit, que Perspective & Peinture étoient la même chose, parce qu'il n'y a point de Peinture sans Perspective. Quoy que la proposition soit fausse, absolument parlant, d'autant que le corps qui ne peut être sans ombre, n'est pas pour cela la même chose que l'ombre; néanmoins elle est véritable dans ce sens, que le Peintre ne peut se passer de Perspective dans toutes ses opérations, & qu'il ne tire pas une Ligne, & ne donne pas un coup de

Pinceau qu'elle n'y ait part, du moins habituellement. Elle regle la mésure des formes & la dégradation des Couleurs en quelque lieu du Tableau qu'elles se rencontrent. Le Peintre est forcé d'en reconnoître la necessité, & quoy qu'il en ait, comme il doit une habitude consommée, il s'exposera souvent à faire de grandes fautes contre cette science, s'il néglige de la consulter de nouveau, du moins dans les endroits les plus visibles, & de prendre la Régle & le Compas pour ne rien hazarder, & pour ne point s'exposer à la censure.

Michelange a été blâmé pour avoir négligé la Perspective, & les plus grands Peintres d'Italie ont été tellement persuadez que sans elle on ne pouvoit rendre une Composition réguliere, qu'ils l'ont voulu sçavoir à fond. On voit même dans quelques Desseins de Raphaël, une Echelle de dégradation, tant il étoit régulier sur ce Point.

CHAPITRE XX.

DU COLORIS.

Troisiéme Partie de la Peinture.

LA maniere peu convenable dont plusieurs de nos Peintres parloient du Co-

loris me fit entreprendre sa défense par un Dialogue que je fis imprimer il y a vingt-quatre ans. Pour moy je n'ay rien de meilleur à dire aujourd'huy que ce qui est contenu dans ce petit Ouvrage; je prie le Lecteur d'y avoir recours. J'ay tâché d'y faire voir le mérite du Coloris le plus nettement qu'il m'a été possible.

CHAPITRE XXI.

De l'Accord des Couleurs.

DAns les differentes especes de Couleurs, & dans les divers tons de lumiere qui servent à la Peinture ; il y a une harmonie & une dissonance, comme il y en a dans une Composition de Musique ; car dans la Musique il ne faut pas seulement que les Notes soient justes, mais encore il faut que dans l'exécution les Instrumens soient d'accord. Et comme les Instrumens de Musique ne conviennent pas toûjours les uns aux autres ; par exemple, le Luth avec le Haut-bois, ni le Claveſſin avec la Muzette : de même, il y a des Couleurs qui ne peuvent se trouver ensemble sans offenser la vûë, témoin le Vermillon avec les Verds, les Bleus & les Jaunes. Mais comme les Instrumens les plus ai-

gus se sauvent parmi quantité d'autres, & font quelquefois un très-bon effet ; ainsi les Couleurs les plus opposées, étant placées bien à propos entre plusieurs autres qui sont en union, rendent certains endroits plus sensibles, lesquels doivent dominer sur les autres, & attirer les regards davantage.

Le Titien (comme je l'ay remarqué ailleurs) en a usé de la sorte dans le Tableau qu'il a fait du Triomphe de Bacchus ; en effet, ayant placé Ariadne sur un des côtez du Tableau, & ne pouvant par cette raison la faire remarquer par les éclats de la lumiere qu'il a voulu conserver dans le milieu, il luy a donné une Echarpe de Vermillon sur une Draperie Bleuë, & pour la détacher de son fond, qui est déja une mer Bleuë, & parce que c'est une des principales Figures du sujet sur laquelle il veut que l'œil soit attiré. Paul Véronése s'est servi du même artifice dans sa Nôce de Cana ; car le Christ, qui est la principale Figure du sujet, étant un peu enfoncé dans le Tableau, il n'a pû le faire remarquer par le brillant du Clair-obscur ; c'est pourquoy il l'a vêtu de Bleu & de Vermillon, afin que la vuë se portât sur cette Figure.

CHAPITRE XXII.

Du Pinceau.

LE terme de Pinceau se prend quelquefois pour la source de toutes les parties de la Peinture, comme lorsqu'on dit, que le Tableau de la Transfiguration de Raphaël est le plus bel Ouvrage qui soit sorti de son Pinceau : & quelquefois il s'entend de l'Ouvrage même ; & l'on dit, par exemple, de tous les Peintres de l'Antiquité, le plus sçavant Pinceau est celuy d'Apelle. Mais icy le mot de Pinceau signifie simplement la façon exterieure dont le Peintre l'a manié pour employer les Couleurs. Et lorsque ces mêmes Couleurs n'ont point été trop agitées, ni trop tourmentées par le mouvement d'une main pésante, & qu'au contraire le mouvement en paroît libre, prompt & léger ; on dit que l'Ouvrage est d'un beau Pinceau. Mais ce Pinceau libre est peu de chose si la tête ne le conduit, & s'il ne sert à faire connoître que le Peintre possede l'intelligence de son Art. En un mot, le beau Pinceau est à la Peinture ce qu'est à la Musique une belle voix ; l'un & l'autre sont estimez à proportion du grand effet & de l'harmonie qui les accompagne.

CHAPITRE XXIII.

Des Licences.

LEs Licences ſont ſi néceſſaires, qu'il y en a dans tous les Arts. Elles ſont contre les Régles à prendre les choſes à la lettre, mais à les prendre ſelon l'eſprit, les Licences ſervent de Régles quand elles ſont priſes bien à propos. Or il n'y a perſonne de bon ſens qui ne les trouve à propos, lorſqu'elles contribuent à faire plus d'effet dans l'Ouvrage où on les employe, & que par leur moyen le Peintre arrive plus efficacement à ſa fin, qui eſt d'impoſer à la vuë. Mais il n'eſt pas donné à tous les Peintres de les employer utilement. Il n'y a que les grands Génies qui ſoient au-deſſus des Régles, & qui ſçachent ſe ſervir ingénieuſement des Licences; ſoit qu'ils les employent pour l'eſſence de leur Art, ſoit qu'elles regardent l'Hiſtoire. Celles-cy méritent plus d'attention, & l'on en va parler dans l'Article ſuivant.

CHAPITRE XXIV.

De quelle autorité les Peintres ont representé sous des Figures humaines les choses Divines, & celles qui sont spirituelles ou inanimées.

L'Ecriture nous parle en plusieurs endroits des Apparitions de Dieu aux hommes, ou réellement par le ministére des Anges, ou en vision par des songes & des extases. Il y a une belle description de Dieu sous la forme d'un Vieillard dans le septiéme Chapitre de Daniel, vers. 9. L'Ecriture nous parle aussi de plusieurs Apparitions d'Anges sous des formes humaines; c'est pourquoy l'Eglise dans le Concile de Nicée n'a point fait difficulté de permettre aux Peintres de representer Dieu le Pere sous la forme d'un Auguste Vieillard, & les Anges sous des formes humaines.

Il paroît aussi que dans les sujets qui regardent la Religion, le Peintre ne fera point mal s'il peint comme vivantes les choses mêmes inanimées, quand il suit en cela l'Idée que l'Ecriture sainte nous en donne; & le Spectateur ne doit pas se scandaliser facilement quand il voit dans quelques Tableaux des sujets saints, qui sont mêlez

avec quelques fictions Poëtiques ; car les fictions & la Poëſie ne ſont pas neceſſairement quelque choſe de profane. Le Livre de Job, les Pſeaumes de David & l'Apocalypſe ſont tout Poëtiques & pleins d'expreſſions figurées, ſans compter les Paraboles qui ſont dans le reſte de l'Ecriture. Ainſi, c'eſt ſuivant le Texte ſacré que Raphaël dans le paſſage du Jourdain a peint ſous une Figure humaine ce Fleuve, qui repouſſe ſes eaux du côté de leur ſource. Il eſt autoriſé en cela par l'Ecriture ſainte, qui, pour ſe proportionner à l'intelligence des hommes, a coûtume d'exprimer les choſes Divines ſous la figure des choſes humaines, & qui pour l'inſtruction des Fidéles, ſe ſert d'idées & de comparaiſon palpables & ſenſibles. Nous en avons même un paſſage au ſujet des Fleuves, dans le 97e Pſeaume, où il eſt dit, que *les fleuves battront des mains, & que les montagnes treſſailleront de joye en la préſence du Seigneur.* Le Peintre qui a intention d'inſtruire & d'édifier, ne ſçauroit ſuivre un meilleur modéle.

Le Pouſſin qui dans ſon Tableau de Moïſe trouvé, a tenu la même conduite pour repreſenter le Fleuve du Nil, en a été blâmé par quelques perſonnes, & voici la raiſon qu'ils en apportent.

Ils diſent qu'il ne faut point mêler les

faux Dieux avec les choſes de nôtre Religion ; que les fleuves ſont de fauſſes Divinitez qui étoient adorées par les Payens, qu'elles ne doivent point être introduites dans les Hiſtoires ſaintes, & qu'il ſuffit au Peintre de repreſenter un fleuve ſimplement, & non en figure.

A quoy il eſt aiſé de répondre, que l'Ecriture ſainte, en introduiſant des fleuves ſous des figures humaines, n'a point eu intention de parler de ceux que les Payens adoroient, & que pouvant s'expliquer naturellement & ſimplement, elle s'eſt néanmoins ſervie d'un ſtile figuré, ſans crainte de ſeduire les Fidéles : Ainſi le Peintre Chrétien en ſuivant la même route, eſt fort éloigné de vouloir alterer la vérité de l'Hiſtoire ; il veut au contraire, en ſe conformant à ſon Original, la faire entendre avec plus de vivacité & plus d'élégance.

Mais à l'égard des Divinitez Payennes qui ſont introduites comme telles, & avec les caractéres qui les font connoître, il y a plus de difficulté à les admettre dans les Compoſitions. De Sçavans hommes ont agité cette matiére par rapport à la Poëſie, & le Procez en eſt encore à juger. Mais le Peintre, qui n'a pas d'autre langage pour s'exprimer que ces ſortes de figures, bien loin d'être blâmable de s'en ſervir, ſera

toûjours applaudi des Sçavans qui les verront ingénieusement & prudemment employées dans ſes Tableaux.

Car les fauſſes Divinitez peuvent être conſiderées de deux manieres, ou comme Dieux, ou comme figures ſymboliques. Comme Dieux, le Peintre ne les peut repreſenter que dans les ſujets purement profanes, où il en eſt queſtion en cette qualité; & comme figures ſymboliques, il peut s'en ſervir avec diſcretion en toute autre rencontre où il les jugera néceſſaires.

Rubens, qui de tous les Peintres s'eſt le plus ingénieuſement & le plus doctement ſervi de ces ſymboles, comme on le peut voir par le Livre de l'Entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers, & par les Tableaux de la Galerie de Luxembourg, a été cenſuré par quelques perſonnes, pour avoir introduit dans ſes Compoſitions ces figures allégoriques, & pour avoir, dit-on, mêlé la fable avec la vérité.

Mais par l'uſage que Rubens a fait de ces ſymboles, il n'a point confondu la fable avec la vérité; c'eſt plûtôt pour exprimer cette même vérité qu'il s'eſt ſervi des ſymboles de la fable. En effet, dans la Peinture de la Naiſſance de Louis XIII. il a repreſenté au haut du Tableau ſur des nuées un peu éloignées, Caſtor ſur ſon Cheval

aîlé, & à côté Apollon dans ſon Char qui monte en haut, pour marquer que ce Prince eſt né le matin, & que l'accouchement fut heureux.

D'où l'on peut inferer que le Peintre n'a point eu la penſée de repreſenter des Dieux comme Dieux, mais ſeulement de peindre Caſtor comme une conſtellation qui rend heureux les évenemens, & le char d'Apollon qui va en *haut*, pour ſignifier le *tems du matin*.

Et ſi le Peintre, dans la vûë de s'exprimer avec plus d'élégance, juge à propos de repreſenter les Divinitez de la fable parmi les figures hiſtoriques, il faut conſiderer ces ſymboles comme inviſibles, & comme n'y étant que par leur ſignification allegorique.

C'eſt dans ce ſens que le ſecond Concile de *Nicée*, autoriſé en cela par l'Ecriture, a permis de repreſenter aux yeux des Fidéles Dieu le Pere & les Anges ſous des figures humaines. Cependant il y auroit encore plus d'inconvenient à peindre les Perſonnes de la ſainte Trinité & les Anges, qu'il n'y en a à introduire dans la ſcéne d'un Tableau des Divinitez payennes. Et les Chrétiens, étant prévenus contre ces apparences, entrent tout d'un coup dans l'eſprit du Peintre, & les regardent com-

me n'y étant point, & comme un accident qui ne corrompt point la vérité.

L'autorité de peindre des aîles aux Anges se peut tirer de ceux de l'Arche d'Alliance, & du 9e. Chapitre de Daniel v. 21. Mais ces passages n'obligent pas à donner indispensablement des aîles aux Anges, puisqu'il est certain qu'ils ont toûjours apparu sans aîles. Le Peintre néanmoins peut en user indifferemment, selon que son Art, le bon sens, & l'instruction des Fidéles l'exigeront.

Mais n'étant pas à propos de se servir en toutes sortes d'occasions de ce qui est permis, le Peintre doit user avec moderation de l'autorité qu'il tire en cela de l'Ecriture sainte, & prendre garde, qu'en voulant ménager l'avantage de son Art, il n'altere la verité & la sainteté du sujet qu'il aura à traiter.

CHAPITRE XXV.

Des Figures nuës, & où l'on peut s'en servir.

LEs Peintres & les Sculpteurs qui sont fort sçavans dans le Dessein, cherchent ordinairement les occasions de faire du nud, pour s'attirer de l'estime & de la distinc-

tion : Et en cela ils ſont très-loüables, pourvû qu'ils demeurent dans les bornes de la vérité de l'Hiſtoire, de la vray-ſemblance, & de la modeſtie. Il y a des ſujets qui ſont plus favorables à repreſenter du nud les uns que les autres ; & l'on s'en peut ſervir dans les ſujets qui repreſentent ou les Fables, ou les païs chauds, dont nous n'avons point de relation ſur les modes, & point de connoiſſance parmi les Ouvrages *des anciens tems*. Caton le Cenſeur, au rapport de Plutarque, travailloit tout nud parmi ſes Ouvriers lorſqu'il étoit revenu du *Senat* ; & Saint Pierre étoit nud lorſque Nôtre Seigneur s'apparut à luy après ſa Réſurrection, & qu'il le trouva pêchant avec d'autres Apôtres.

On ſe peut encore ſervir du nud dans la repreſentation des ſujets allégoriques, dans celle des Dieux & des Heros de l'Antiquité Payenne : & enfin dans les autres rencontres où l'on peut ſuppoſer la ſimple Nature, & où le froid & la malignité ne régnent point. Car les habits n'ont été inventez que pour garentir les hommes du froid & de la honte.

Il y a encore aujourd'huy beaucoup de Peuples qui vont tout nuds, parce qu'ils habitent *des païs* chauds, où l'habitude les a mis à couvert de l'indécence & de la honte.

Enfin la régle générale qu'on doit ſuivre en cela, eſt, comme nous avons dit, qu'il n'y ait rien contre la modeſtie & le vray-ſemblable.

Les Peintres repreſentent la plûpart de leurs Figures la tête & les pieds nuds, & cela eſt conforme aux loix de la ſimple Nature, qui à l'égard de ces deux parties s'accoûtume facilement à la nudité. Nous en voyons des exemples, non ſeulement dans les païs chauds, mais encore au milieu des plus froides montagnes des Alpes, où les enfans mêmes vont pieds nuds, l'Eté parmi les pierres & les cailloux, l'hyver parmi la néige & les glaçons.

Mais ſi on a égard à la verité de l'Hiſtoire, on trouvera que le nud eſt une licence dont les Peintres ſe ſont mis en poſſeſſion, & de laquelle ils ſe ſervent utilement pour l'avantage de leur Art; mais auſſi dont ils abuſent aſſez ſouvent. Je n'en excepte, ni Raphaël, ni le Pouſſin. Ils ont repreſenté les Apôtres pieds nud contre ce qui eſt dit formellement dans l'Evangile, où Nôtre Seigneur leur ordonnant de ne prendre aucune précaution pour leurs habits, leur dit poſitivement de ſe contenter des ſouliers qu'ils avoient aux pieds, ſans en porter d'autres. Et dans les Actes des Apôtres, quand l'Ange délivra Saint

Pierre, il luy dit de mettre sa ceinture, & d'attacher ses souliers : d'où l'on doit inférer qu'ils s'en servoient ordinairement.

Il en est de même de Moïse, qui dans la vision du Buisson ardent, fut averti de quitter ses souliers, & qui cependant est representé par Raphaël pieds nuds dans les autres actions de sa vie, comme si Moïse n'avoit eu de chaussure que dans le tems qu'il gardoit les troupeaux de son beau-pere. On pourroit rapporter icy quantité d'exemples où Raphaël & plusieurs autres Peintres après luy ont fait des Figures sans chaussure, contre l'Histoire & la vraisemblance.

On remarque que les Sculpteurs Grecs ont fait plus ordinairement des Figures nuës que les Romains : je n'en sçai pas d'autre raison, sinon que les Grecs ont choisi des sujets plus convenables au desir qu'ils avoient de faire admirer la profondeur de leur Science dans la construction & dans l'assemblage des parties du corps humain. Ils representoient dans leurs Statuës plûtôt des Dieux que des hommes, & dans leurs Bas-reliefs, plûtôt des baccanales & des sacrifices, que des histoires. Les Romains au contraire, qui vouloient par leurs Statuës & par leurs Bas-reliefs transmettre à la posterité la mémoire de leurs Empereurs,

se sont trouvez indispensablement obligez, pour ne rien faire contre l'Histoire, d'habiller leurs Figures selon la mode de leurs tems.

CHAPITRE XXVI.

De la Grace.

IL est si nécessaire que la Grace entre dans la Peinture, qu'il n'est pas besoin d'en rapporter aucunes preuves. Il se rencontre seulement une difficulté sur ce point: Sçavoir si la Grace est nécessaire dans toutes sortes de sujets; dans les Combats comme dans les Fêtes; dans les soldats, comme dans les femmes.

Je conclus pour l'affirmative : & la raison que j'en donne est, que bien que la Grace se laisse d'abord appercevoir sur le visage, ce n'est pas néanmoins dans cette seule partie qu'elle réside. Elle consiste principalement dans le tour que le Peintre sçait donner à ses objets pour les rendre agréables, même à ceux qui sont inanimez : d'où il s'ensuit que non seulement il peut y avoir de la Grace dans la fierté d'un Soldat, par le tour qu'on aura donné à son air & à son attitude, mais qu'il y en peut avoir aussi

dans une Draperie ou dans quelqu'autre chose, par la maniere dont elle sera disposée.

Après cette Idée que je viens de donner du Peintre parfait, & les preuves que j'ay apportée de chacune de ses parties, il ne reste plus que d'en faire l'application aux Ouvrages de Peinture, & de les mettre comme dans la balance, non pour en rejetter entiérement ceux qui n'auront pas toutes les qualitez que j'ay taché d'établir, mais pour les estimer selon leur poids.

L'on peut au reste se servir de cette même Idée pour juger des Desseins des différens Maîtres ; j'entends du dégré de leur bonté : Car pour connoître l'originalité d'un Dessein, & le nom du Peintre qui en est l'Auteur, il est comme impossible d'en donner des régles, & difficile d'en parler avec justesse. Je hazarderay néanmoins d'exposer icy ce que j'ay pensé sur ce sujet, dans l'espérance que cette témérité suscitera dans la suite quelque personne éclairée, qui redressera & qui augmentera le peu que j'en auray dit.

CHAPITRE XXVII.

Des Desseins.

LEs Desseins dont on veut parler *icy* sont les pensées que les Peintres expriment ordinairement sur du papier pour l'exécution d'un Ouvrage qu'ils méditent. On doit encore mettre au nombre des Desseins les Etudes des grands Maîtres, *c'est-à-dire*, les parties qu'ils ont dessinées d'après Nature ; comme des têtes, des mains, des pieds, & des Figures entieres ; des Draperies, des Animaux, des Arbres, des Plantes, des Fleurs ; & enfin tout ce qui peut entrer dans la Composition d'un Tableau. Car soit que l'on considere un bon Dessein, par rapport au Tableau dont il est l'Idée, ou par rapport à *quelque* Partie dont il est l'étude, *il merite* toûjours l'attention des Curieux.

Quoy que la connoissance des Desseins ne soit pas si estimable ni si étenduë que celle des Tableaux, elle ne laisse pas d'être délicate & piquante, à cause que leur grand nombre donne plus d'occasion à ceux qui les aiment, d'exercer leur critique, & que l'Ouvrage qui s'y rencontre est tout esprit. Les Desseins marquent davantage le carac-

tére du Maître, & font voir ſi ſon génie eſt vif ou peſant ; ſi ſes penſées ſont élevées ou communes ; & enfin s'il a une bonne habitude & un bon Goût de toutes les parties qui peuvent s'exprimer ſur le papier. Le Peintre qui veut finir un Tableau, tâche de ſortir, pour ainſi dire, de luy-même, afin de s'attirer les loüanges qu'on donne aux parties dont il ſent bien qu'il eſt dépourvû : mais en faiſant un Deſſein, il s'abandonne à *ſon génie*, & ſe fait voir tel qu'il eſt. C'eſt pour cette raiſon que dans les Cabinets des Grands, on y voit non ſeulement des Tableaux, mais que l'on y conſerve encore les Deſſeins des bons Maîtres.

Cependant il y a peu de Curieux de Deſſeins, & parmi ces Curieux, s'il y en a qui connoiſſent les manieres, il y en a bien peu qui en connoiſſent le fin. Les Demi-Connoiſſeurs n'ont point de paſſion pour cette curioſité, parce que ne pénétrant pas encore aſſez avant dans l'eſprit les Deſſeins, ils n'en peuvent goûter tout le plaiſir, & ſont plus ſenſibles à celuy que donnent les Eſtampes qui ont été gravées avec ſoin d'après les bons Tableaux. Cela peut venir auſſi par la crainte d'être trompez, & de prendre, comme il arrive aſſez ſouvent, des Copies pour des Originaux, faute d'experience.

Il y a trois choſes en général à remarquer dans les Deſſeins : la Science, l'Eſprit, & la Liberté. Par la Science, j'entends une bonne Compoſition, un Deſſein correct & de bon Goût, avec une loüable intelligence du Clair-obſcur : ſous le terme d'*Eſprit*, je comprens, l'expreſſion vive & naturelle du ſujet en général, & des objets en particulier : la Liberté n'eſt autre choſe qu'une habitude que la main a contractée pour exprimer promptement & hardiment *l'Idée* que le Peintre a dans l'eſprit : Et ſelon qu'il entre de ces trois choſes dans un Deſſein, il en eſt plus ou moins eſtimable.

Quoy que les Deſſeins libres portent ordinairement beaucoup d'Eſprit avec eux, tous les Deſſeins librement faits ne ſont pas pour cela ſpirituellement touchez ; & ſi les Deſſeins ſçavans n'ont pas toûjours de la Liberté, il s'y rencontre ordinairement de l'Eſprit.

Je pourrois nommer icy quantité de Peintres, dont les Deſſeins ont beaucoup de Liberté ſans aucun Eſprit, où dont la main hardie ne produit que des expreſſions vagues. J'en pourrois nommer auſſi de fort habiles, dont les Deſſeins paroiſſent eſtantez, quoy que ſçavans & ſpirituels ; parce que leur main étoit retenuë par leur jugement, & qu'ils ſe ſont attachez préférable-

ment à toutes choſes, à la juſteſſe de leurs contours, & à l'expreſſion de leur ſujet. Mais je croy qu'il eſt mieux de ne nommer perſonne, & d'en laiſſer le jugement aux autres.

On peut dire à la loüange de la Liberté, qu'elle eſt ſi agréable, qu'elle couvre ſouvent, & fait excuſer beaucoup de défauts, qu'on attribuë plûtôt à une impetuoſité de veine, qu'à l'inſuffiſance. Mais il faut dire auſſi que la Liberté de main ne paroît preſque plus Liberté, quand elle eſt renfermée dans les bornes d'une grande régularité, encore qu'elle y ſoit effectivement. C'eſt ainſi que dans les Deſſeins de Raphaël les plus arrêtez, il y a une Liberté délicate qui n'eſt bien ſenſible qu'aux yeux ſçavans.

Enfin il y a des Deſſeins où il ſe rencontre peu de correction, qui ne laiſſent pas d'avoir leur mérite, parce qu'il y a beaucoup d'*Eſprit* & de Caractére. On peut mettre ſous cette eſpece les Deſſeins de Guillaume Baur, ceux de Rembrant, ceux du Bénédette, & de quelques autres.

Les Deſſeins touchez & peu finis ont plus d'Eſprit, & plaiſent beaucoup plus que s'ils étoient plus achevez, pourvû qu'ils ayent un bon Caractére, & qu'ils mettent l'Idée du Spectateur dans un bon chemin. La raiſon en eſt que l'imagination y ſupplée tou-

tes les parties qui y manquent, ou qui n'y ſont pas terminées, & que chacun les voit ſelon ſon Goût. Les Deſſeins des Maîtres qui ont plus de Génie que de Science, donnent ſouvent occaſion de faire l'éxpérience de cette vérité. Mais les Deſſeins des Excellens Maîtres, qui joignent la *Solidité* à un beau Génie, ne perdent rien pour être finis; auſſi doit-on eſtimer les Deſſeins ſelon qu'ils ſont terminez, ſuppoſé que les autres choſes y ſoient également.

Quoy que l'on doive préférer les Deſſeins dans leſquels il ſe trouve plus de parties, l'on ne doit pas rejetter pour cela ceux où il ne s'en rencontreroit qu'une ſeule, pourvû qu'elle y ſoit d'une maniere à faire voir quelque Principe, ou qu'elle porte avec elle une ſingularité ſpirituelle, qui plaiſe, ou qui inſtruiſe.

On ne doit pas non plus rejetter ceux qui ne ſont qu'eſquiſſez, & où l'on ne voit qu'une très-légere Idée, & comme l'eſſay de l'imagination : parce qu'il eſt curieux de voir de quelle maniére les habiles Peintres ont conçû d'abord leurs penſées avant que de les digerer, & que les eſquiſſes font encore connoître de quelle touche le grands Maîtres ſe ſervoient pour caractériſer les choſes avec peu de trais. *Ainſi* pour ſatisfaire plainement à la curioſité, il ſeroit bon

d'avoir d'un même Maître des Deſſeins de toutes les façons ; c'eſt-à-dire, non ſeulement de ſa premiere, de ſa ſeconde, & de ſa derniere maniere, mais encore des eſquiſſes très-legers, auſſi bien que des Deſſeins très-finis. J'avouë cependant que les Curieux purement ſpéculatifs, n'y trouveroient pas ſi-bien leur compte que ceux qui, ayant auſſi de la pratique manuelle, ſont plus capables de goûter cette curioſité.

Il y a une choſe, qui eſt le Sel des Deſſeins, & ſans laquelle je n'en ferois que peu ou point du tout de cas ; & je ne puis mieux l'exprimer que par le mot de Caractére. Ce Caractére donc conſiſte dans la maniére dont le Peintre penſe les choſes, c'eſt le ſceau qui le diſtingue des autres, & qu'il imprime ſur ſes Ouvrages comme la vive image de ſon Eſprit. C'eſt ce Caractére qui remuë nôtre imagination ; & c'eſt par luy que *les habiles* Peintres, après avoir étudié ſous la *Diſcipline* de leurs Maîtres, ou d'après les Ouvrages des autres, ſe ſentant forcez par une douce violence à donner l'eſſort à leur Génie, & à voler de leurs propres aîles.

J'exclue donc du nombre des bons Deſſeins ceux qui ſont inſipides, & j'en trouve de trois ſortes. Premierement ceux des Peintres, qui, bien qu'ils produiſent de

grandes Compositions, & qu'ils ayent de l'exactitude & de la correction, répandent néanmoins dans leurs Ouvrages une froideur qui transit ceux qui les regardent. Secondement, les Desseins des Peintres, qui ayant plus de mémoire que de Génie, ne travaillent que par la reminiscence des Ouvrages qu'ils ont vûs, ou qui se servent avec trop peu d'industrie, & trop de servitude de ceux qu'ils ont présens. En troisiéme lieu, les Desseins des Peintres qui s'attachent à la maniere de leurs Maîtres sans en sortir, ni sans l'enrichir.

La connoissance des Desseins comme celle des Tableaux, consiste en deux choses ; à découvrir le nom du Maître, & la bonté du Dessein.

Pour connoître si un Dessein est d'un tel Maître, il faut en avoir vû beaucoup d'autres de la même main avec attention, & avoir dans l'Esprit une Idée *juste* du Caractére de son Génie, & du Caractére de sa Pratique. La connoissance du Caractére du Génie demande une grande étenduë, & une grande netteté d'Esprit pour retenir les Idées sans les confondre ; & la connoissance du Caractére de la Pratique dépend *plus* d'une grande habitude, que d'une grande capacité : c'est pour cela que les *plus* habiles Peintres ne sont pas toûjours ceux qui décident

décident avec plus de juſteſſe en cette matiére. Mais pour connoître ſi un Deſſein eſt beau, & s'il eſt Original ou Copie, il faut avec le grand uſage beaucoup de délicateſſe & de pénétration ; je ne croy pas même qu'on le puiſſe faire ſans avoir outre cela quelque Pratique manuelle du Deſſein, encore peut-on s'y laiſſer ſurprendre.

Il me paroît qu'il eſt aiſé d'inferer de tout ce que l'on *vient de lire*, que la comparaiſon des Ouvrages de Peinture avec l'Idée que l'on a établie du *Peintre parfait*, eſt le meilleur moyen pour bien connoître le *degré d'eſtime* qui leur eſt dû ; mais comme on n'a pas d'ordinaire un aſſez grand nombre de Tableaux en ſa diſpoſition, ni des Deſſeins aſſez finis pour exercer ſa critique, & pour s'acquerir en peu de tems une habitude de bien juger, les bonnes Eſtampes pourront tenir lieu de Tableaux ; car à la réſerve de la Couleur Locale, elles ſont ſuſceptibles de toutes les parties de la Peinture. Et outre qu'elles abrégeront le tems, elles ſont très-propres à remplir l'Eſprit d'une infinité de connoiſſances. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de trouver icy ce que j'ay penſé ſur cette matiére.

CHAPITRE XXVIII.

De l'utilité des Eſtampes, & de leur uſage.

L'Homme naît avec un déſir de ſçavoir, & rien ne l'empêche tant de s'inſtruire, que la peine qu'il a d'apprendre, & la facilité qu'il a d'oublier; deux choſes dont la plûpart des hommes ſe plaignent avec beaucoup de raiſon: car depuis que l'on recherche les Sciences & les Arts, & que pour les penetrer on a mis au jour une infinité de Volumes, on nous a mis en même tems devant les yeux un objet terrible & capable de rebuter nôtre eſprit & nôtre mémoire. Cependant nous avons plus que jamais beſoin de l'un & de l'autre, ou du moins, de trouver les moyens de les aider dans leurs fonctions. En voicy un très-puiſſant, & qui eſt une des plus heureuſes productions des derniers ſiécles. C'eſt l'Invention des Eſtampes.

Elles ſont arrivées dans nôtre ſiécle à un ſi haut degré de perfection, & les bons Graveurs nous en ont donné un ſi grand nombre ſur toutes ſortes de matiéres, qu'elles ſont devenuës les dépoſitaires de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus curieux dans le monde.

Leur Origine eſt de 1460. Elle vient d'un nommé Maſo Finiguérra Orfévre de Florence, qui gravoit ſur ſes Ouvrages, & qui en les moulant avec du ſouffre fondu, s'apperçût que ce qui ſortoit du moule marquoit dans ſes empreintes les mêmes choſes que la graveure, par le moyen du noir que le ſouffre avoit tiré des tailles. Il eſſaya d'en faire autant ſur des bandes d'argent avec du papier humide, en paſſant un rouleau bien uni par deſſus, ce qui luy réüſſit. Cette nouveauté donna envie à un autre Orfévre de la même Ville, nommé *Baccio Baldini* de tenter la même choſe, le ſuccés luy fit graver pluſieurs planches de l'Invention & du Deſſein de Sandro Botticello; & ſur ces Epreuves André Manteigne, qui étoit à Rome, ſe mit auſſi à graver pluſieurs de ſes propres Ouvrages.

La connoiſſance de cette Invention ayant paſſé en Flandres, Martin d'Anvers, qui étoit alors un Peintre fameux, grava quantité de Planches de ſon Invention, & en envoya pluſieurs Eſtampes en Italie, leſquelles étoient marquées de cette façon, M. C. Vaſari, dans la Vie de Marc-Antoine en rapporte la plûpart des ſujets, dont il y en a un entr'autres, (c'eſt la viſion de Saint Antoine) que Michelange, encore fort jeune, trouva d'une Invention ſi extraordi-

naire, qu'il voulut la colorier. Après Martin d'Anvers, Albert Dure commença à paroître, & nous a donné une infinité de belles Estampes, en bois & au burin, qu'il envoya ensuite à Venise pour les faire vendre. Marc Antoine qui s'y trouva alors, fut si surpris de la beauté de ces Ouvrages, qu'il en copia trente-six pieces qui représentent la Passion de Nôtre-Seigneur : & ces Copies furent reçûës dans Rome avec d'autant plus d'admiration, qu'elles étoient plus belles que les Originaux. Dans ce même tems Ugo du Carpi, Peintre Italien, d'une capacité médiocre, mais d'un Esprit inventif, trouva par le moïen de plusieurs Planches de bois la maniére de faire des Estampes qui ressemblassent aux Desseins de Clair-obscur. Et quelques années après on découvrit l'Invention des Estampes à l'eau forte, que le Parmésan mit aussi-tôt en usage.

Ces premieres Estampes attirérent par leur nouveauté l'admiration de tous ceux qui les virent, & les habiles Peintres qui travailloient pour la gloire, voulurent s'en servir pour faire part au monde de leurs Ouvrages. Raphaël entr'autres employa le burin du fameux Marc-Antoine pour graver plusieurs de ses Tableaux & de ses Desseins ; & ces admirables Estampes ont été autant de Renommées, qui ont porté le

nom de Raphaël par toute la Terre. Depuis Marc-Antoine un grand nombre de Graveurs se sont rendus recommandables, en Allemagne, en Italie, en France, & dans les Païs-Bas, & ont mis au jour, au burin, & à l'eau forte une infinité de sujets de tous genres, Histoires, Fables, Emblêmes, Devises, Médailles, Animaux, Païsages, Fleurs, Fruits, & généralement toutes les productions visibles de l'Art & de la Nature.

Il n'y a personne de quelque Etat & de quelque Profession qu'il soit, qui n'en puisse tirer une grande utilité : les Théologiens, les Réligieux, les Gens dévots, les Philosophes, les hommes de Guerre, les Voyageurs, les Géographes, les Peintres, les Sculpteurs, les Architectes, les Graveurs, les Amateurs des beaux Arts, les Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, & enfin ceux, qui n'ayant point de profession particuliere que celle d'être honnêtes gens, veulent orner leur Esprit des connoissances qui peuvent les rendre plus estimables.

On ne prétend pas que chaque personne soit obligée de voir tout ce qu'il y a d'Estampes pour en tirer de l'utilité : Au contraire, leur nombre presque infini & qui présenteroit tout à la fois tant d'Idées differentes ; seroit plûtôt capable de dissiper l'Esprit, que de l'éclairer. Il n'y a que ceux,

qui en naissant, l'ont apporté d'une grande etenduë & d'une grande netteté, ou qui l'ont exercé quelque tems dans la vûë de tant de diverses choses, qui puissent les voir toutes sans confusion, & en profiter.

Mais chaque particulier peut choisir des sujets qui puissent, ou rafraîchir sa mémoire, ou fortifier ses connoissances, & suivre en cela l'inclination qu'il a pour les choses de son Goût & de sa profession.

Aux Théologiens, par exemple, rien n'est plus convenable que les Estampes qui regardent la Réligion & les Mystéres, les Histoires saintes & tout ce qui découvre les premiers Exercices des Chrêtiens & leur persécution, les Bas-reliefs Antiques, qui instruisent en beaucoup d'endroits des Cérémonies de la Réligion Payenne, & enfin tout ce qui a rapport à la nôtre, soit saint, soit profane.

Aux Dévots, les sujets qui élévent l'Esprit à Dieu, & qui peuvent l'entretenir dans son Amour.

Aux Réligieux, les Histoires sacrées en général, & ce qui concerne leur Ordre en particulier.

Aux Philosophes, toutes les Figures démonstratives qui regardent non seulement les expériences de Phisyque, mais toutes

celles qui peuvent augmenter les connoiſſances qu'ils ont des choſes naturelles.

A ceux qui ſuivent les Armes, les Plans & les Elévations des Places de guerre, les Ordres de Batailles, & les Livres de Fortification, dont les Figures démonſtratives font la plus grande partie.

Aux Voyageurs, les Vûës particuliéres des Palais, des Villes, & des lieux conſidérables, pour les préparer aux choſes qu'ils ont à voir, ou pour en conſerver les Idées quand ils les auront vûës.

Aux Géographes, les Cartes de leur Profeſſion.

Aux Peintres, tout ce qui peut les fortifier dans les parties de leur Art ; comme les Ouvrages Antiques, ceux de Raphaël & du Carrache pour le bon Goût, pour la correction du Deſſein, pour la grandeur de maniére, pour le choix des airs de Tête, des paſſions de l'Ame, & des Attitudes : ceux du Corrége pour la grace & pour la fineſſe des expreſſions : ceux du Titien, du Baſſan & des Lombards pour le caractere de la vérité, & pour les naïves expreſſions de la Nature, & ſur tout pour le Goût du Païſage : ceux de Rubens pour un caractére de grandeur & de magnificence dans ſes Inventions, & pour l'artifice du Clair-obſcur : ceux enfin, qui, bien que défec-

tueux dans quelque partie, ne laissent pas de contenir quelque chose de singulier & d'extraordinaire. Car les Peintres peuvent tirer un avantage considérable de toutes les differentes manieres de ceux qui les ont précedez.

Aux Sculpteurs, les Statuës, les Bas-reliefs, les Médailles, & les autres Ouvrages Antiques avec ceux de Raphaël, de Polydore, & de toute l'Ecole Romaine.

Aux Architectes, les Livres qui concernent leur Profession, & qui sont pleins de Figures démonstratives de l'Invention de leurs Auteurs, ou copiées d'après l'Antique.

Aux Graveurs, un chois de Piéces de différentes manieres, soit au burin ou à l'eau-forte. Ce chois leur doit servir aussi pour voir le progrès de la Graveure depuis Albert Dure jusqu'à présent. Ils examineront avec soin les Ouvrages de Marc-Antoine, de Corneille Cort, des Carraches, des Sadelers, de Goltius, de Muler, de Vostermans, de Pontius, de Bolsvert, de Visscher; & enfin d'un grand nombre d'autres Graveurs que je ne nomme point, qui ont eu un Caractére particulier, & qui par differentes voyes se sont tous efforcez d'imiter, ou la Nature, quand ils ont fait de leur Invention, ou les Tableaux de diffe-

rentes manières, quand ils ont eu pour fin la fidelité de leur imitation. En comparant ainsi l'Ouvrage de tous ces Maîtres, ils peuvent juger qui sont ceux qui ont le mieux entendu la conduite des Tailles, le ménagement de la lumiére, & la valeur des tons par rapport au Clair-obscur ; qui ont sçu le mieux accorder dans leur burin la délicatesse avec la force, & l'esprit de chaque chose avec l'extrême exactitude ; afin que profitant de ces Lumieres, ils ayent la loüable ambition d'égaler ces habiles Maîtres, ou de les surpasser.

Aux Curieux de l'Histoire & de l'Antiquité, tout ce que l'on voit de gravé de l'Histoire Sainte & Profane, & de la Fable; les Bas-Reliefs Antiques, la Colonne Trajanne & la Colonne Antonine, les Livres de Médailles & de Pierres gravées, & plusieurs Estampes qui ont du rapport à la connoissance qu'ils veulent s'acquerir, ou se conserver.

A ceux enfin, qui, pour être plus heureux & plus honnêtes gens, veulent se former le Goût aux bonnes choses, & avoir une teinture raisonnable des beaux Arts, rien n'est plus nécessaire que les bonne Estampes. Leur vûë avec un peu de réflexion les instruira promptement & agréablement de tout ce qui peut éxercer la raison, &

fortifier le jugement. Elles rempliront leur mémoire des choſes curieuſes de tous les tems & de tous les Païs: & en leur apprenant les differentes Hiſtoires, elles leur apprendront les diverſes maniéres dans la Peinture. Ils en jugeront promptement par la facilité qu'il y a de feüilleter quelques papiers, & de comparer ainſi les Productions d'un Maître avec celles d'un autre. De maniére qu'en épargnant le tems, elles épargneront encore la dépenſe. Car il eſt preſque impoſſible d'amaſſer en un même lieu des Tableaux des meilleurs Peintres dans une quantité ſuffiſante, pour ſe former une Idée complete ſur l'Ouvrage de chaque Maître. Et quand avec beaucoup de dépenſe on auroit rempli un Cabinet ſpacieux de Tableaux de differentes maniéres, il ne pourroit y en avoir que deux ou trois de chacune; ce qui ne ſuffit pas pour porter un jugement bien précis du Caractere du Peintre, ni de l'étenduë de ſa capacité. Au lieu, que par le moyen des Eſtampes, vous pouvez ſur une table voir ſans peine les Ouvrages des differens Maîtres, en former une Idée, en juger par comparaiſon, en faire un chois, & contracter par cette pratique une habitude du bon Goût & des bonnes manieres, ſur tout, ſi cela ſe fait en préſence de quelque perſonne qui ait du diſ-

cernement dans ces ſortes de choſes, & qui en ſçache diſtinguer le bon d'avec le médiocre.

Mais pour ce qui eſt des Connoiſſeurs & des Amateurs des beaux Arts, on ne peut leur rien préſcrire, tout eſt ſoûmis, pour ainſi parler, à l'empire de leur connoiſſance ; ils l'entretiennent par la vûë, tantôt d'une choſe, & tantôt d'une autre, à cauſe de l'utilité qu'ils en reçoivent & du plaiſir qu'ils y prennent. Ils ont celuy de voir dans ce qui a été gravé d'après les Peintres fameux, l'origine, le progrès & la perfection des Ouvrages ; ils les ſuivent depuis le Giotto & André Manteigne, juſqu'à Raphaël, au Titien & aux Caraches. Ils éxaminent les differentes Ecoles de ces tems-là, ils voyent en combien de branches elles ſe ſont partagées par la multiplicité des Diſciples, & en combien de façons l'Eſprit humain eſt capable de concevoir une même choſe, qui eſt l'Imitation, & que de là ſont venuës tant de diverſes maniéres, que les Païs, les Tems, les Eſprits, & la Nature par leur diverſité nous ont produites.

Entre tous les bons effets qui peuvent venir de l'uſage des Eſtampes, on s'eſt icy contenté d'en rapporter ſix, qui feront juger facilement des autres.

Le premier eſt de divertir par l'Imita-

tion, & en nous répréſentant par leur Peinture les choſes viſibles.

Le 2e. eſt de nous inſtruire d'une maniére plus forte & plus prompte que par la parole. *Les choſes*, dit Horace, *qui entrent par les oreilles prennent un chemin bien plus long, & touchent bien moins que celles qui entrent par les yeux, leſquels ſont des témoins plus ſûrs & plus fidéles.*

Le 3e. D'abréger le tems que l'on employeroit à relire les choſes qui ſont échapées de la mémoire, & de la rafraichir en un coup d'œil.

Le 4e. De nous répréſenter *les choſes* abſentes comme ſi elles étoient devant nos yeux, & que nous ne pourrions voir que par des voyages pénibles, & par de grandes dépenſes.

Le 5e. De donner les moyens de comparer pluſieurs choſes enſemble *facilement*, par le peu de lieu que *les Eſtampes* occupent, par leur grand nombre, & par leur diverſité.

Et le 6e. De former le Goût aux bonnes choſes, & de donner au moins une *einture* des beaux Arts, qu'il n'eſt pas permis aux honnêtes gens d'ignorer.

Ces effets ſont généraux : mais chacun en peut ſentir de particuliers ſelon ſes lumiéres & ſon inclination ; & ce n'eſt que par

ces effets particuliers que chacun peut regler la collection qu'il en doit faire.

Car il eſt aiſé de juger, que dans la diverſité des conditions dont on vient de parler, la curioſité des Eſtampes, l'ordre & le chois qu'il y faut tenir dépendent du Goût & des vûës que chacun peut avoir.

Ceux qui aiment l'Hiſtoire, par éxemple, ne recherchent que les ſujets qui y ſont renfermez, & pour ne laiſſer rien échaper à leur curioſité, ils y tiennent cet ordre, qu'on ne peut aſſez loüer. Ils ſuivent celuy des Païs, & des Tems : Tout ce qui regarde chaque Etat en particulier eſt contenu dans un ou dans pluſieurs Porte-feüilles, & l'on y trouve :

Premierement les Portraits des Souverains qui ont gouverné un Païs, les Princes & les Princeſſes qui en ſont deſcendus, ceux qui ont tenu quelque rang conſidérable dans l'Etat, dans l'Egliſe, dans les Armes, dans la Robe : ceux qui ſe ſont rendus recommandables dans les differentes Profeſſions, & les Particuliers qui ont quelque part dans les Evénemens hiſtoriques. Ils accompagnent ces Portraits de quelques lignes d'écriture, qui marquent le caractére de la Perſonne, ſa Naiſſance, ſes Actions remarquables, & le tems de ſa Mort.

2. La Carte générale & les Cartes parti-

culiéres de cet Etat, les Plans & les Elévations des Villes, ce qu'elles enferment de plus conſidérable ; les Châteaux, les Maiſons Royalles, & tous les lieux qui ont mérité d'être donnez au Public.

3. Tout ce qui a quelque rapport à l'*Hiſtoire* : comme les Entrées de Ville, les Carouzels, les Pompes Funébres, les Catafalques, ce qui regarde les Cérémonies, les Modes & les Coûtumes ; & enfin toutes les Eſtampes particuliers qui ſont *hiſtoriques*.

Cette recherche qui eſt faite pour un Etat eſt continuée pour tous les autres avec la même ſuite & la même œconomie. Cet ordre eſt ingénieuſement inventé, & l'on en eſt redevable à un Gentilhomme, * aſſez connu d'ailleurs par ſon mérite extraordinaire, & par le nombre de ſes Amis.

Ceux qui ont de la paſſion pour les beaux Arts en uſent d'une autre maniére. Ils font des Recueils par rapport aux Peintres & à leurs Eléves. Ils mettent, par éxemple, dans l'Ecole Romaine, Raphaël, Michelange, leurs Diſciples, & leurs Contemporains. Dans celle de Veniſe, le Giorgion, le Titien, les Baſſans, Paul Véronéſe, Tintoret, & les autres Vénitiens. Dans celle de Parme, le Corrége, le Parméſan, &

* *Mr. de Ganiéres.*

ceux qui ont suivi leur Goût. Dans celle de Bologne, les Caraches, le Guide, le Dominiquain, l'Albane, Lanfranc, & le Guarchin. Dans celle d'Allemagne, Albert Dure, Holbens, les petits Maîtres, Guillaume Baure, & autres. Dans celle de Flandres, Otho-Vénius, Rubens, Vandeik, & ceux qui ont pratiqué leurs maximes : ainsi de l'Ecole de France, & de celles des autres Païs.

Quelques-uns assemblent leurs Estampes par raport aux Graveurs, sans avoir égard aux Peintres ; d'autres par rapport aux sujets qu'elles répréſentent, d'autres d'une autre façon, & il est juste de laisser à chacun la liberté d'en user selon ce qui luy semblera le plus utile & le plus agréable.

Quoy qu'on puisse en tout tems & à tout âge tirer de l'utilité de la vûë des Estampes, néanmoins celuy de la Jeunesse y est *plus propre* qu'un autre : parce que le fort des jeunes gens est la mémoire, & qu'il faut pendant qu'on le peut se servir de cette partie de l'ame, pour en faire un amas, & pour les instruire des choses qui doivent contribuer à leur former le jugement.

Mais si l'usage des Estampes est utile à la Jeunesse, il est d'un grand plaisir & d'un agréable entretien à la Vieillesse. C'est un tems propre au repos & aux réfléxions, &

dans lequel, n'étans plus diſſipez par les amuſemens des premiers âges, nous pouvons avec plus de loiſir goûter les agrémens que les Eſtampes ſont capables de nous donner; ſoit qu'elles nous apprennent des choſes nouvelles, ſoit qu'elles nous rappellent les Idées de celles qui nous étoient déja connuës; ſoit qu'ayant du Goût pour les Arts, nous jugions des differentes Productions que les Peintres & les Graveurs nous ont laiſſées; ſoit que n'ayant point cette connoiſſance, nous ſoyons flattez de l'eſpérance de l'acquérir; ſoit enfin que nous ne cherchions dans ce plaiſir, que celuy d'éxciter agréablement nôtre attention par la beauté & par la ſingularité des objets que les Eſtampes nous offent. Car nous y trouvons les Païs, les Villes, & les lieux conſidérables que nous avons lûs dans les Hiſtoires, ou que nous avons vûs nous-mêmes dans nos Voyages. De maniére que la grande varieté, & le grand nombre des choſes rares qui s'y rencontrent, peuvent même ſervir de Voyage, mais d'un Voyage commode & curieux à ceux qui n'en ont jamais fait, ou qui ne ſont pas en état d'en faire.

Ainſi il eſt conſtant par tout ce que l'on vient de dire, que la vûë des belles Eſtampes, qui inſtruit la Jeuneſſe, qui rappelle

& qui affermit les connoiſſances de ceux qui ſont dans un âge plus avancé ; & qui remplit ſi agréablement le loiſir de la Vieilleſſe, doit être utile à tout le monde.

On n'a point crû devoir entrer dans un plus grand détail de tout ce qui peut rendre recommandable l'uſage des Eſtampes ; l'on croit que le peu qu'on en a dit eſt ſuffiſant pour induire le Lecteur à tirer des conſéquences conformes à ſes vûës & à ſes beſoins.

Si les Anciens avoient eu en cela le même avantage que nous avons aujourd'huy, & qu'ils euſſent par le moyen des Eſtampes tranſmis à la Poſtérité tout ce qu'ils avoient de beau & de curieux, nous connoîtrions diſtinctement une infinité de belles choſes dont les Hiſtoriens ne nous ont laiſſé que des idées confuſes. Nous verrions ces ſuperbes Monumens de Memphis & de Babylone, & ce Temple de Jeruſalem que Salomon avoit bâti dans ſa magnificence. Nous jugerions des Edifices d'Athénes, de Corinthe & de l'ancienne Rome, avec plus de fondement encore & de certitude, que par les ſeuls fragmens qui nous en ſont reſtez. Pauſanias, qui nous fait une déſcription ſi éxacte de la Gréce, & qui nous y conduit en tous lieux comme par la main, auroit accompagné ſes Diſcours de Figures

démonſtratives, qui ſeroient venuës juſqu'à nous, & nous aurions le plaiſir de voir, non ſeulement les Temples & les Palais de cette fameuſe Grece tels qu'ils étoient dans leur perfection, mais nous aurions auſſi hérité des anciens Ouvriers l'Art de les bien bâtir. Vitruve, dont les démonſtrations ont été perduës, ne nous auroit pas laiſſé ignorer tous les inſtrumens & toutes les machines qu'il nous décrit, & nous ne trouverions pas dans ſon Livre tant de lieux obſcurs, ſi les Eſtampes nous avoient conſervé les Figures qu'il avoit faites, & dont il nous parle luy-même. Car en fait d'Arts, elles ſont les lumiéres du Diſcours, & les véritables moyens par où les Auteurs ſe communiquent : C'eſt encore faute de ces moyens que nous avons perdu les Machines d'Archiméde & de Héron l'Ancien, & la connoiſſance de beaucoup de Plantes de Dioſcoride, de beaucoup d'Animaux, & de beaucoup de Productions curieuſes de la Nature, que les veilles & les méditations des Anciens nous avoient découvertes. Mais ſans nous arrêter à regretter des choſes perduës, profitons de celles que les Eſtampes nous ont conſervées, & qui nous ſont préſentes.

L'Idée que je viens d'exposer du Peintre parfait, peut à mon avis aider les Curieux dans le jugement qu'ils feront de la Peinture : mais comme la Connoissance des Tableaux demande encore quelque chose de plus pour être tout-à-fait complette, j'ay crû être obligé de dire icy ce qui me paroît sur cette matiére.

CHAPITRE XXIX.

De la Connoissance des Tableaux.

UNe des choses les plus essentielles dans la connoissance des Tableaux, c'est le Génie, il en faut dans le bon Connoisseur ainsi que dans le bon Peintre : mais comme le Génie ne peut s'acquerir, il faut toûjours le supposer, ou du moins au deffaut du Génie un grand amour pour la Peinture.

Il y a trois sortes de Connoissances sur le fait des Tableaux.

La prémiere consiste à découvrir ce qui est bon & ce qui est mauvais dans un même Tableau.

La seconde regarde le nom de l'Auteur.

Et la troisiéme va à sçavoir, si un Tableau est Original ou Copie.

I.

Ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

La prémiére de ces Connoissances, qui est sans doute la plus difficile à acquérir, suppose de la pénétration & de la finesse d'Esprit, avec une intelligence des Principes de la Peinture. Et de la mesure de ces choses, dépend celle de la connoissance de cet Art. La pénétration & la délicatesse de l'Esprit servent à juger de l'Invention, de l'Expression générale du sujet, des Passions de l'Ame en particulier, des Allégories, & de ce qui dépend du Costume * & de la Poëtique: Et l'intelligence des Principes fait trouver la cause des effets que l'on admire, soit qu'ils viennent du bon Gout, de la Correction ou de l'Elégance du Dessein; soit que les Objets y paroissent disposez avantageusement, ou que les Couleurs, les Lumiéres & les Ombres y soient bien entenduës.

Ceux qui n'ont pas cultivé leur Esprit par les connoissances des Principes, au moins speculativement, pourront bien être sensi-

* *Mot de l'Art, qui signifie les modes, les tems, & les lieux.*

bles à l'effet d'un beau Tableau : mais ils ne pourront jamais rendre raiſon des jugemens qu'ils en auront porté.

J'ay tâché par l'Idée que j'ay donnée du Peintre parfait, de venir aux ſecours des lumiéres naturelles, dont les Amateurs de Peinture ſont déja pourvûs. Je ne prétens pas néanmoins les faire pénétrer dans tous les détails des parties de la Peinture, ils ſont plûtôt de l'obligation du Peintre, que du Curieux, je voudrois ſeulement mettre leur bon Eſprit ſur des voyes qui pûſſent les conduire à une connoiſſance, qui découvrit, du moins en général, ce qu'il y a de bon & de mauvais dans un Tableau.

Ce n'eſt pas que les Amateurs de ce bel Art, qui auroient aſſez de Génie & d'inclination ne pûſſent entrer, pour ainſi dire, dans le Sanctuaire, & acquérir la connoiſſance de tous ces détails, par les lumiéres que des réfléxions ſérieuſes leur procureroient inſenſiblement.

Le Goût des Arts étoit tellement à la mode du tems d'Alexandre, que pour les connoître un peu à fond, on faiſoit apprendre à deſſiner à tous les jeunes Gentilshommes ; de ſorte que ceux qui avoient du talent, le cultivoient par l'éxercice ; ils s'en prévaloient dans l'occaſion, & ſe diſtinguoient par la ſupériorité de leur connoiſſance. Je

renvoye donc ceux, au moins qui n'ont pas acquis cette pratique manuelle, à l'Idée que j'ay donnée de la perfection.

II.

De quel Auteur est un Tableau.

La connoissance du nom des Auteurs vient d'une grande pratique, & pour avoir vû avec application quantité de Tableaux de toutes les Ecoles, & des principaux Maîtres qui les composent. De ces Ecoles on en peut comter six : la Romaine, la Vénitienne, la Lombarde, l'Allemande, la Flamande, & la Françoise. Et après avoir acquis par un grand Exercice une idée distincte de chacune de ces Ecoles, s'il est question de juger de qui est un Tableau, on doit raporter cet Ouvrage à celle de qui on croira qu'il approche le plus; & quand on aura trouvé l'Ecole, il faudra donner le Tableau à celuy des Peintres qui la composent, dont la maniére a plus de conformité avec cet Ouvrage. Mais de connoître bien cette maniére particuliére du Peintre, c'est à mon avis où consiste la plus grande difficulté.

On voit des Curieux qui se font une idée d'un Maître sur trois ou quatre Tableaux qu'ils en auront vûs, & qui croyent après cela avoir un titre suffisant pour décider sur sa maniére, sans faire réfléxion aux

soins plus ou moins grands que le Peintre aura pris à les faire, ni à l'âge auquel il les aura faits.

Ce n'eſt pas ſur les Tableaux particuliers du Peintre : mais ſur le general de ſes Ouvrages qu'il faut juger de ſon mérite. Car il n'y a point de Peintre qui n'ait fait quelques bons & quelques mauvais Tableaux, ſelon ſes ſoins & le mouvement de ſon Génie. Il n'y en a point auſſi qui n'ait eu ſon commencement, ſon progrés & ſa fin ; c'eſt-à-dire, trois manieres : la premiére, qui tient de celle de ſon Maître ; la ſeconde, qu'il s'eſt formée ſelon ſon Goût, & dans laquelle réſide la meſure de ſes talens, & de ſon Génie ; & la troiſieme, qui dégénére ordinairement en ce qu'on appelle maniére : parce qu'un Peintre, après avoir étudié long-tems d'après la Nature, veut joüir, ſans la conſulter davantage, de l'habitude qu'il s'en eſt faite.

Quand un Curieux aura donc bien conſideré les differens Tableaux d'un Maître, & qu'il s'en ſera formé une idée complette de la maniére que je viens de le dire, alors il luy ſera permis de juger de l'Auteur d'un Tableau, ſans être ſoupçonné de témérité. Cependant quoy qu'un bon Connoiſſeur, habile par ſes talens, par ſes réfléxions, & par ſa longue expérience, puiſſe quelque-

fois se tromper sur le nom de l'Auteur, il sera du moins vray de dire, qu'il ne peut se tromper sur la justesse & sur la solidité de ses sentimens.

En effet, il y a des Tableaux faits par des Disciples, qui ont suivi leurs Maîtres de fort près, & dans le sçavoir, & dans la maniére. On a vû plusieurs Peintres qui ont suivi le Goût d'un autre Païs que le leur, comme il y en a eu, qui, dans leur Païs même, ont passé d'une maniére à une autre, en changeant ainsi & en cherchant une maniére particuliere, ils ont fait plusieurs Tableaux fort équivoques, & dont il est difficile de déterminer l'Auteur.

Néanmoins, cet inconvénient ne manque pas de reméde pour ceux, qui, non contens de s'attacher au caractére de la main du Maître, ont assez de pénétration pour découvrir celuy de son Esprit : un habile homme peut facilement communiquer la maniére dont il éxécute ses Desseins : mais non pas la finesse de ses pensées. Ce n'est donc pas assez pour découvrir l'Auteur d'un Tableau, de connoître le mouvement du Pinceau, si l'on ne pénétre dans celuy de l'Esprit : & bien que ce soit beaucoup d'avoir une idée juste du Goût que le Peintre a dans son Dessein, il faut encore entrer dans le caractére de son Génie, & dans

dans le tour qu'il eſt capable de donner à ſes conceptions.

Je ne pretens pas néanmoins réduire au ſilence ſur cette matiere un Amateur de Peinture, qui n'aura, ni vû, ni examiné ce grand nombre de Tableaux, il eſt bon au contraire de parler pour acquerir & pour augmenter la connoiſſance. Je voudrois ſeulement que chacun meſurât ſon ton ſur ſon experience : la modeſtie qui ſiéd bien à ceux qui commencent, convient même aux plus experimentez, ſur tout dans les choſes difficiles.

III.

Si un Tableau eſt Original, ou Copie.

Mon intention n'eſt pas de parler icy des Copies médiocres, qui ſont d'abord connuës de tous les Curieux, encore moins des mauvaiſes, qui paſſent pour telles aux yeux de tout le monde. Je ſuppoſe une Copie faite par un bon Peintre, laquelle merite une ſerieuſe réflexion, & mette en ſuſpend, au moins durant quelque tems, la déciſion des Connoiſſeurs les plus habiles. Et de ces Copies, j'en trouve de trois ſortes.

La premiere eſt faite fidelement, mais ſervilement.

La ſeconde, eſt legere, facile, & non fidele.

Et la troiſiéme eſt fidele, & facile.

La premiere, qui est servile & fidele, rapporte, à la verité, le Dessein, la Couleur & les Touches de l'Original : mais la crainte de passer les bornes de la precision, & de manquer à la fidelité, appesantit la main du Copiste, & la fait connoître ce qu'elle est, pour peu qu'elle soit examinée.

La seconde, seroit plus capable d'imposer, à cause de la legereté du Pinceau, si l'infidelité des contours ne redressoit des yeux habiles.

Et la troisiéme, qui est fidele & facile, & qui est faite par une main sçavante & legere, & sur tout dans le tems de l'Original, embarasse les plus grands Connoisseurs, & les met souvent au hazard de prononcer contre la verité, quoy que selon la vraisemblance.

S'il y a des choses qui semblent favoriser l'originalité d'un Ouvrage, il y en a aussi qui paroissent la détruire ; comme la répetition du même Tableau, l'oubli où il a été durant beaucoup de tems, & le prix modique qu'il a coûté. Mais encore que ces considerations puissent être de quelque poids, elles sont souvent très-frivoles faute d'avoir été bien examinées.

L'oubli d'un Tableau vient souvent, ou des mains entre lesquelles il tombe, ou du lieu où il est, ou des yeux qui le voyent, ou

du peu d'amour que celuy qui le poſſede peut avoir pour la Peinture.

Le prix modique procede ordinairement de la neceſſité ou de l'ignorance de celuy qui vend.

Et la repetition d'un Tableau, qui eſt une cauſe plus ſpecieuſe, n'eſt pas toûjours une raiſon bien ſolide. Il n'y a preſque point de Peintre qui n'ait repeté quelqu'un de ſes Ouvrages, parce qu'il luy aura plû, ou parce qu'on luy en aura demandé un tout ſemblable. J'ay vû deux Vierges de Raphaël, leſquelles ayant été miſes par curioſité l'une auprés de l'autre, perſuaderent les Connoiſſeurs qu'elles étoient toutes deux Originales. Titien a répété juſqu'à ſept ou huit fois les mêmes Tableaux, comme on joüe pluſieurs fois une Comedie qui a réüſſi. Et nous voyons pluſieurs Tableaux répetez des meilleurs Maîtres d'Italie diſputer encore aujourd'huy de bonté & de primauté. Mais combien en voyons-nous d'autres qui ont trompé les Peintres mêmes les plus habiles? Et parmi pluſieurs exemples que j'en pourrois donner, je me contenteray de rapporter icy celuy de Jules Romain, que j'ay tiré de Vaſari.

Frederic II. Duc de Mantoüe, paſſant à Florence pour aller à Rome ſaluër le Pape Clement VII. vit dans le Palais de Medicis,

au-dessus d'une porte, le Portrait de Leon X. entre le Cardinal Jules de Medicis & le Cardinal de Rossi. Les Têtes étoient de Raphaël, & les Habits de Jules Romain, & le tout étoit merveilleux. En effet le Duc de Mantouë, après l'avoir considéré, en devint si amoureux, qu'il ne pût s'empêcher quand il fut à Rome de le demander au Pape. Sa Sainteté fit aussi-tôt écrire à Octavien de Medicis, qu'il fît encaisser le Tableau, & qu'il l'envoyât à Mantouë. Octavien qui étoit un grand Amateur de Peinture, & qui ne vouloit pas priver Florence d'une si belle chose, trouva moyen d'en differer l'envoy, sous prétexte de faire faire au Tableau une bordure plus riche. Ce délay donna le tems à Octavien de faire copier le Tableau par André del Sarte, qui en imita jusqu'aux petites taches qui étoient dessus. Cet Ouvrage en effet étoit si conforme à son Original, qu'Octavien luy-même avoit de la peine à les distinguer, & que pour ne s'y pas tromper, il mit une marque derriere la Copie, & l'envoya à Mantouë quelques jours après. Le Duc la reçut avec toute la satisfaction possible, ne doutant point que ce ne fût l'Ouvrage de Raphaël non plus que Jules Romain, qui étoit auprès de ce Prince, & qui seroit demeuré toute sa vie dans cette opinion, si Vasari, qui avoit vû faire la

Copie ne l'avoit désabusé. Car celuy-cy étant arrivé à Mantouë, fut très-bien reçû de Jules Romain, qui, après luy avoir montré toutes les curiositez de ce Duc, luy dit qu'il leur restoit encore à voir la plus belle chose qui fût dans le Palais, c'étoit le Portrait de Leon X. de la main de Raphaël; & le luy ayant montré, Vasari luy dit, *qu'il étoit en effet très-beau, mais qu'il n'étoit pas de Raphaël.* Jules Romain l'ayant plus attentivement consideré. *Comment*, repliqua-t'il, *il n'est pas de Raphaël? Est-ce que je ne reconnois pas mon Ouvrage, & que je ne voy pas les coups de Pinceau que j'y ay donnez moy-même? Vous n'y prenez pas assez garde*, repartit Vasari, *car je puis vous assurer que je l'ay vû faire à André del Sarte: & cela est si vray, que vous trouverez derriere la toile une marque qu'on y mit exprès pour ne le pas confondre avec l'Original.* Jules Romain ayant donc tourné le Tableau, & s'étant apperçû de la verité fût fort étonné, & dit: *Je l'estime autant que s'il étoit de Raphaël, & même davantage; car il n'est pas naturel d'imiter un si excellent Homme, jusqu'à tromper.*

Puisque Jules Romain, tout habile qu'il étoit, après avoir été averti, & après avoir examiné le Tableau, persistoit vivement à se tromper dans le Jugement qu'il faisoit sur son propre Ouvrage, comment pourroit-on

trouver étrange que des Peintres, moins habiles que luy, se laissassent surprendre sur l'Ouvrage des autres ? C'est ainsi que la verité se peut quelquefois cacher à la science la plus profonde, & que manquer sur les faits, n'est pas toûjours manquer à la justesse de ses jugemens.

Cependant quelque équivoque que soit un Tableau sur l'originalité ; il porte néanmoins assez de marques exterieures pour donner lieu à un Connoisseur d'en dire, sans témerité, ce qu'il en pense bonnement ; non pas comme une derniere décision, mais comme un sentiment fondé sur une solide connoissance.

Il me reste encore à dire quelque chose sur les Tableaux, qui ne sont ni Originaux, ni Copies, lesquels on appelle Pastiches, de l'Italien, *Pastici*, qui veut dire, Pâtez : car comme les choses differentes qui assaisonnent un Pâté ne sont mêlées ensemble que pour faire sentir un seul goût, de même toutes les imitations qui composent un pastiche ne tendent qu'à faire paroître une verité.

Un Peintre qui veut tromper de cette sorte, doit avoir dans l'esprit la maniere & les principes du Maître dont il veut donner l'idée, afin d'y réduire son Ouvrage, soit qu'il y fasse entrer quelque endroit d'un

Tableau que ce Maître aura déja fait, soit que l'Invention étant de luy, il imite avec legereté, non seulement les Touches, mais encore le Goût du Dessein, & celuy du Coloris. Il arrive très-souvent que le Peintre, qui se propose de contrefaire la maniere d'un autre Peintre, ayant toûjours en vuë d'imiter ceux qui sont plus habiles que luy, fait de meilleurs Tableaux de cette sorte, que s'il produisoit de son propre fond.

Entre ceux qui ont pris plaisir à contrefaire ainsi la maniére des autres Peintres, je me contenteray de nommer icy David Teniers, qui a trompé, & qui trompe encore tous les jours les Curieux, non prévenus sur l'habilité qu'il avoit à se transformer en Bassan, & en Paul Véronese. Il y a de ces Pastiches qui sont faits avec tant d'adresse, que les yeux même les plus éclairez y sont surpris au premier coup d'œil. Mais après avoir examiné la chose de plus près, ils démêlent aussi-tôt le Coloris d'avec le Coloris, & le Pinceau d'avec le Pinceau.

David Teniers, par exemple, avoit un talent particulier pour contrefaire les Bassans : mais le Pinceau coulant & leger qu'il a employé dans cet artifice, est la source même de l'évidence de sa tromperie. Car son Pinceau, qui est coulant & facile, n'est ni si spirituel, ni si propre à caracteriser les

objets que celuy des Baſſans, ſur tout dans les Animaux.

Il eſt vray que Teniers a de l'union dans ſes Couleurs : mais il y regnoit un certain Gris auquel il étoit accoûtumé, & ſon Coloris n'a, ni la vigueur, ni la ſuavité de celuy de Jacques Baſſan. Il en eſt ainſi de tous les Paſtiches, & pour ne s'y point laiſſer tromper, il faut examiner, par comparaiſon à leur modele, le Goût du Deſſein, celuy du Coloris, & le Caractere du Pinceau.

LIVRE II.

ABREGÉ DE LA VIE DES PEINTRES.

De l'Origine de la Peinture.

QUOYQUE les Auteurs qui ont dit quelque chose de l'Origine de la Peinture, en ayent parlé diversement, tous conviennent néanmoins, que l'Ombre a donné occasion à la naissance de cet Art. Pline rapporte sur ce sujet l'Histoire d'une fille de Sicyone, appellée Corinthia, & il dit qu'un jeune homme qu'elle aimoit, s'étant endormi à la lumiere d'une lampe, l'ombre de son visage qui donnoit sur une muraille luy paroissoit si ressemblante, qu'elle en voulut tracer les extrêmitez, & faire ainsi le Portrait de son Amant. S'il est vray, comme il y a bien de l'apparence, que l'ombre a donné lieu à inventer la Peinture, l'Imitation est si naturelle à l'homme, qu'il n'aura pas attendu jusqu'au tems de Corinthia à tra-

cer des Figures sur son Ombre, qui est aussi ancienne que luy-même.

Mais sans s'étendre sur cette pensée, & sans chercher une source aussi incertaine qu'est celle de la Peinture, on peut dire avec beaucoup de fondement, que cet Art a pris naissance en même tems que la Sculture, l'une & l'autre ayant le Dessein pour Principe, & que dès les tems d'Abraham, où la Sculpture étoit en usage, la Peinture par consequent y étoit de la même sorte, & en pareil dégré. Elle a pû disparoître & se remontrer selon la révolution des tems. La Guerre est un Art qui détruit tous les autres, & la Peinture s'y est trouvée d'autant plus exposée, qu'elle n'est faite que pour le plaisir. Mais les beaux Arts sont comme le Phœnix, ils renaissent de leurs cendres. Ainsi il est à croire que la Peinture s'est éteinte & renouvellée plusieurs fois, même dans les premiers siecles ; quoy que dans un degré très foible, & à proprement parler, ceux à qui on en attribuë l'Invention n'en ont été que les Renovateurs

Mais pour parler le langage de ceux qui ont écrit sur cette matiere après les avoir conferez ensemble, on trouvera que Gigés Lidien a inventé la Peinture en Egypte, Euchir dans la Grece, & que Bularque l'apporta de Lidie en Italie sous le Regne de

Romulus. Ce Peintre fit un Tableau, où il repreſenta la Bataille des Magneſiens, lequel fut trouvé ſi beau par Candaule Roy de Lidie, que pour le payer, il le couvrit d'or. D'où l'on peut inferer que la Peinture étoit en honneur dès ce tems-là.

Il eſt aſſez inutile de rapporter dans cet Abregé le peu que les Auteurs diſent des premiers Peintres qui ont précedé la décadence de l'Empire : comme il ne reſte rien de leurs Ouvrages, on a peu de curioſité de ſçavoir ce qui les regarde, & de charger la memoire de leurs noms. On en peut neanmoins excepter quelques-uns, que la Renommée nous a rendus ſi celebres, qu'il ſeroit honteux de les ignorer. J'en trouve ſix de ce nombre : Zeuxis, Parraſius, Pamphile, Timanthe, Apelle, & Protogene. Ils vivoient dans le ſiecle d'Alexandre le Grand, où les beaux Arts étoient dans leur vigueur : & quoy que nous n'ayons point de leurs Ouvrages, on peut néanmoins juger du degré de leur perfection par ceux de Sculpture du même ſiécle, qui ſont venus juſqu'à nous, & par le grand prix dont on les payoit ; car on a donné à Timanthe, & enſuite à Apelle, pour un ſeul Tableau, juſqu'à cent talens, qui valent de nôtre monnoye, cent quatre-vingt mille livres.

Nous avons à la verité quelques morceaux

de Peinture Antique, mais ni les tems, ni les Auteurs n'en ſont point connus : le plus conſiderable eſt à Rome dans la Vigne Aldobrandine, il repreſente un Mariage. Cet Ouvrage eſt d'un grand Goût de Deſſein, & tient beaucoup de la Sculpture & des Basreliefs Grecs. Il eſt ſec & ſans intelligence de Groupes, ni du Clair-obſcur : mais il eſt à croire que tous les ouvrages de Peinture qui ſe faiſoient alors, ſur tout en Grece, n'étoient pas de la même ſorte ; car ce que nous liſons de Zeuxis & de Parraſius, qui ont trompé par leur Pinceau, non ſeulement les Animaux, mais les Peintres mêmes, doit nous perſuader qu'ils avoient penetré dans les Principes de la Peinture plus avant que l'Auteur de cet Ouvrage. Il eſt vray qu'ils n'avoient pas l'uſage de peindre à l'huile, laquelle donne tant de force aux Couleurs ; mais ils pouvoient avoir des Secrets que nous ignorons. En effet, Pline nous dit qu'Apelle ſe ſervoit d'un vernis qui donnoit de la vigueur à ſes Couleurs & qui les conſervoit. Quoy qu'il en ſoit, on ne peut aller contre le témoignage univerſel des anciens Auteurs qui ont parlé des Peintres de ces tems-là, & des Ecrits deſquels on doit inferer que la Peinture y étoit dans un haut degré de perfection, & que le nombre des habiles Peintres y étoit fort

grand. On en raportera donc icy seulement les Principaux.

ABREGE'

De la Vie des six principaux Peintres de Grece.

ZEUXIS.

ZEUXIS, natif d'Heraclée dans la Macedoine, apprit les premiers Elemens de la Peinture dans la 85e. Olympiade, quatre cens ans avant Jesus-Christ. Il s'y attacha fortement; & le succès répondant à la chaleur de ses Etudes, luy fit entreprendre des choses hardies, qui luy donnerent de la réputation Il étoit habile dans le Dessein: mais il a pénetré dans le Coloris plus qu'aucun Peintre de son tems. Pline dit qu'Apolodore, qui le premier a trouvé les Principes du Clair-obscur & du Coloris, ouvrit à Zeuxis les portes de la peinture, & que le même Apolodore se plaignit que Zeuxis y étoit entré si avant, qu'il avoit emporté l'Art avec luy. Les Ouvrages considerables où il fut employé luy firent acquerir de grandes richesses, & n'ayant plus rien à at-

tendre des biens de la fortune, il commença à donner liberalement ſes Tableaux, parce qu'il ne voyoit pas, diſoit-il, qu'aucun prix les pût aſſez dignement payer.

Les Agrigentins luy ayant demandé le Tableau d'une Helene nuë pour mettre dans leur Temple, ils luy envoyerent en même tems, ainſi qu'il l'avoit demandé, pluſieurs des plus belles filles de leur Païs. Il en retint cinq, & après les avoir conſiderées, il ſe fit une Idée de leurs plus belles parties pour en compoſer le corps qu'il avoit à repreſenter. *Il le peignit d'après elles; & cette* Figure, qu'il acheva avec tant de ſoin, luy parût ſi parfaite qu'il ne feignit point de dire des Peintres qui venoient l'admirer, qu'ils pouvoient bien la louër, mais non pas l'imiter.

Parraſius néanmoins luy diſputoit le premier rang, ils convinrent de faire chacun un Tableau en concurrence. Zeuxis peignit des Raiſins, & Parraſius un Rideau. L'Ouvrage du premier étant expoſé, attira des Oyſeaux qui vinrent bequeter les Raiſins qu'il avoit peints. Zeuxis tout glorieux du ſuffrage de ces Animaux, dit à Parraſius qu'il fît donc voir ſon Tableau, & qu'on tirât ce Rideau qui le couvroit: mais ſe trouvant ſurpris par ce même Rideau, qui étoit le Tableau de Parraſius, il confeſſa

ingenuëment qu'il étoit vaincu, & que n'ayant trompé que les Oyseaux, Parrasius l'avoit trompé luy même, tout Peintre qu'il étoit.

Zeuxis peignit un Jeune homme quelque tems après, qui portoit une Corbeille de Raisins, & voyant que les Oyseaux les venoient aussi bequeter, il avoüa avec la même franchise, que si les Raisins étoient bien peints, il falloit que la Figure le fut bien mal: puisque les Oyseaux n'en avoient aucune peur.

Agatharque, qui voyoit avec impatience, que Zeuxis employoit beaucoup de tems à finir ses Ouvrages, luy dit un jour, que pour luy il peignoit ses Tableaux avec assez de promptitude. Vous êtes bien heureux, répondit Zeuxis, je ne fais mes Ouvrages qu'avec beaucoup de tems & d'application; parce que je désire qu'ils soient bien, & que je suis persuadé que l'estime des choses faites en peu de tems, dure peu de tems aussi.

Quoy que Zeuxis fût generalement estimé dans son siécle, il a néanmoins eu ses adversaires. Aristote luy a reproché de n'avoir pas eu le talent d'exprimer comme il faut les passions de l'ame: Quintilien dit, qu'il faisoit les extrémitez de ses Figures trop puissantes, & qu'il imitoit en cela Homere, qui se plaisoit dans les descriptions

qu'il faiſoit des corps, à leur donner des membres forts & robuſtes, même à ceux des femmes. Pline fait mention des Ouvrages de Zeuxis, & Lucien décrit avec beaucoup de ſoin le Tableau qu'il fit de la Famille d'un Centaure. Feſtus rapporte que le dernier Tableau de ce Peintre fut le Portrait d'une Vieille, & que cet Ouvrage le fit tant rire, qu'il en mourut. Quoi que la choſe ſoit difficile à croire, elle n'eſt pas ſans exemple.

Les Competiteurs de Zeuxis furent, Timanthe, Androcide, Eupompe, & Parraſius.

PARRASIUS.

PARRASIUS, natif d'Ephéſe, Fils & Diſciple d'Evenor, étoit Emule de Zeuxis. On peut voir dans la Vie de ce dernier les Tableaux qu'*ils* ont faits en concurrence. Ils paſſoient tous deux pour les plus habiles de leur tems, qui étoit le tems des habiles : & Quintilien dit, qu'*ils* ont élevé la Peinture dans un haut dégré de perfection ; Parraſius pour le Deſſein, & Zeuxis pour le Coloris.

Les Auteurs s'accordent à donner à Parraſius la gloire d'avoir deſſiné très-correctement & très-élegamment, & d'avoir ré-

préſenté les corps, non comme la Nature les avoit produits, mais comme elle pouvoit les produire ; c'eſt, ſelon cette grande idée qu'il a écrit de la Simmétrie des Corps.

Il excelloit entr'autres choſes dans l'ajuſtement des coëffures, dans la diſtribution des cheveux, & dans les agremens de la bouche : mais ſur tout dans l'expreſſion des paſſions de l'ame, qualité qu'on ne peut aſſez loüer.

Il avoit beaucoup de Genie & d'élevation d'eſprit : mais les loüanges qu'on luy donnoit, & qu'il croyoit mériter, le rendirent extrémement orgueilleux ; il parloit des autres avec mépris, & de ſoy-même, comme ayant conduit l'Art à ſa derniere perfection. Il ne faiſoit pas de difficulté de ſe nommer le Maître & le Prince de la Peinture : Il étoit magnifique en tout ce qui environnoit ſa perſonne, ſans affectation néanmoins, & ſans contrainte.

Il avoit accoûtumé de s'entouſiaſmer dans ſes Productions. Il ne ſe mettoit jamais au travail qu'il ne fût prévenu d'une diſpoſition à y trouver du plaiſir ; & il adouciſſoit ſon travail en chantant d'un ton moderé pour luy ſeul. Il a fait quantité d'Ouvrages, dont les plus conſiderables ſont rapportez dans le 35e. Livre de Pline, que les Curieux pourront conſulter.

PAMPHILE.

PAMPHILE, né sous le Regne de Philippe, eut la Macédoine pour Patrie, Eupompe pour Maître, & le fameux Apelle pour Disciple. Il avoit une si grande Idée de son Art, qu'il ne croyoit pas qu'on y pût être habile sans l'étude des belles Lettres, & de la Géometrie; il étoit luy-même fort sçavant en ces deux choses. Sa réputation luy attira des Disciples considerables : il n'en prenoit point qu'ils ne luy payassent un talent; c'est-à-dire, six cens écus de nôtre monnoye durant l'espace de dix années, qu'il les retenoit dans l'Etude de la Peinture; Apelle & Melanthius luy donnerent cette somme, que Bede dit être pour chaque année seulement.

Ce fut par son avis & par son credit que d'abord à Sicyone, & ensuite dans toute la Grece, les Jeunes gens d'une naissance libre & distinguée apprenoient à dessiner avant toutes choses, & que la Peinture se conserva depuis dans un si grand honneur, qu'il fut défendu par un Edit à tous autres qu'à ceux qui étoient nobles, d'exercer cet Art. D'où l'on peut inferer, que, si la Peinture a été estimée dans l'Antiquité par les

Peuples les plus polis, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'aujourd'huy les Princes éclairez l'aiment & la protégent, & que les gens d'eſprit ſe font un honneur de s'y connoître.

TIMANTHE.

TIMANTHE vivoit dans le même tems que Pamphile. On ne ſçait point le lieu de ſa naiſſance; mais il a été un des plus ſçavans & des plus judicieux Peintres de ſon ſiecle. Parmi les Ouvrages qu'il a faits, le plus célebre, & dont quantité d'Auteurs ont parlé avec éloge, eſt le Sacrifice d'Iphigenie. Cette jeune Fille y paroiſſoit d'une beauté ſurprenante, & ſembloit ſe dévoüer d'elle-même à ſa Patrie. Le Peintre qui y avoit repreſenté Calchas, Ulyſſe, Ajax, Ménélas, amis & parens de cette Fille, s'étant épuiſé à donner à chacun d'eux des caracteres differens de triſteſſe, ſelon la convenance des perſonnes, peignit Agamemnon, Pere d'Iphigenie, le viſage caché dans ſa Draperie, ne pouvant d'une autre maniere exprimer aſſez dignement les ſentimens de ſa douleur. De ſorte que les expreſſions qui paroiſſoient ſur le viſage du Frere & de l'Oncle de cette Victime, faiſoient juger de l'état douloureux où pouvoit être le Pere.

Timanthe ayant fait une autre fois dans un petit Tableau un Cyclope endormy, s'avisa, pour faire juger de sa grandeur, de peindre auprès de luy des Satyres qui mesuroient son pouce avec un tyrse, qui est une espece de bâton fort haut. Pline fait mention des principaux Ouvrages de Timanthe, & dit que ce Peintre dans tous ses Tableaux donnoit à entendre beaucoup plus de choses qu'il n'y en avoit peint.

APELLE.

APELLE, que la Renommée a mis au dessus de tous les Peintres, étoit de l'Isle de Co, dans la Grece, Fils de Pithius, & disciple de Pamphile, dont on vient de parler. Les grands Peintres, comme les grands Poëtes se sont attirez dans tous les tems la bienveillance des Souverains : Apelle en reçût des marques singulieres d'Alexandre le Grand, qui, non seulement honora ce Peintre de son estime, à cause de sa grande capacité, mais qui l'aima à cause de la candeur de ses mœurs.

Apelle apporta en naissant tant de disposition & d'inclination pour la Peinture, qu'afin de s'y rendre habile, il ne fit pas difficulté de donner à Pamphile son Maître un

talent par an. Il avoit pour maxime de ne laiſſer paſſer aucun jour ſans deſſiner : ce qui donna lieu à ce Proverbe, *Nulla dies ſine linea*, Nul jour ſans tirer quelque ligne ; c'eſt-à-dire, ſans s'exercer au Deſſein.

La force de ſon Genie & l'aſſiduité de ſes Etudes ne luy donnérent pas cette bonne opinion que les habiles prennent ordinairement d'eux mêmes. Il ne voulut juger de ſa capacité que par la comparaiſon de celle des autres qu'il alloit viſiter. Tout le monde ſçait ce qui arriva entre luy & Protogene. Celuy-cy demeuroit dans l'Iſle de Rhodes, où Apelle fit un voyage exprès pour voir ſes Ouvrages, qu'il ne connoiſſoit que de réputation : mais n'ayant trouvé dans la Maiſon de Protogene qu'une vieille femme, qui luy demanda ſon nom ; je vais le mettre ſur cette toile, luy dit-il, & prenant un Pinceau avec de la couleur, il y deſſina quelque choſe d'une extrême délicateſſe. Protogene étant de retour, la vieille luy raconta ce qui s'étoit paſſé, & luy montra la toile. Mais luy, regardant avec attention la beauté de ces traits, dit que c'étoit Apelle qui étoit venu, ne croyant pas qu'un autre fut capable de faire une ſi belle choſe. Et prenant d'une autre couleur, il fit ſur les mêmes traits un contour plus correct & plus délicat. Et ſortant enſuite, il donna ordre,

que, ſi celuy qui étoit venu retournoit, on luy montrât ce contour, & qu'on luy dit que c'étoit-là celuy qu'il cherchoit. Apelle revint auſſi-tôt, mais honteux de ſe voir vaincu, prit d'une troiſiéme couleur, & parmi les traits qui avoient été faits, il en conduiſit de ſi ſçavans & de ſi merveilleux, qu'il y épuiſa toute la ſubtilité de l'Art. Protogene les vit à ſon tour, & confeſſant qu'il ne pouvoit mieux faire, quitta la partie, & courut chercher Apelle avec empreſſement. Pline qui écrit cette Hiſtoire, dit qu'il a vû la toile avant qu'elle eut été conſumée dans l'incendie du Palais de l'Empereur, & qu'il n'y avoit autre choſe deſſus que quelques lignes qu'on avoit aſſez de peine à diſtinguer: mais qu'on eſtimoit cette toile plus qu'aucun des Tableaux parmi leſquels elle étoit.

C'eſt à peu près de cette ſorte qu'il faut entendre cet endroit de Pline : car de l'entendre d'une ſimple ligne partagée le long de ſon étenduë, cela eſt contraire au bon ſens, & choque tous ceux qui ſçavent un peu ce que c'eſt que Peinture.

Ce qui peut avoir donné lieu à cette mauvaiſe interpretation, eſt à mon avis le mot de *linea* mal entendu : car *linea* en cet endroit ne veut dire autre choſe que Deſſein, ou Contour. Pline s'en ſert luy-même en cette ſignification dans un autre endroit, où

il dit d'Apelle, qu'il ne passoit aucun jour sans dessiner ; *Nulla dies sine linea* ; car ce n'est pas à tirer de simples lignes qu'Apelle s'occupoit, mais à se faire une habitude d'un Dessein correct.

On doit entendre de même le mot de *Subtilitas*, non pour donner l'idée d'une ligne très-déliée, mais de la précision & de la finesse du Dessein. Ainsi la subtilité n'est pas dans la ligne, *simplement* comme ligne, *mais dans l'intelligence* de l'Art, qu'on fait connoître par des lignes.

J'avouë pourtant que le mot de *Tenuitas*, qui se rencontre dans le même endroit de Pline peut faire quelque difficulté, elle n'est pas néanmoins sans réponse ; car on peut fort bien entendre par ce mot, la finesse & la précision d'un contour. Mais je soûtiens encore qu'il seroit tout-à fait contre le bon sens, d'entendre que la Victoire dans le Combat d'Apelle & de Protogéne ne consistât qu'à faire une ligne plus déliée qu'une autre ; & que si Pline, qui s'est mal expliqué en cet endroit, l'a entendu de cette derniere façon, il avoit peu de connoissance des beaux Arts : quoy qu'il soit aisé de juger d'ailleurs qu'il les aimoit passionément.

L'envie, qui se rencontre ordinairement parmi les gens de la même Profession, ne

trouva point d'entrée dans l'ame d'Apelle, & s'il cherchoit à s'élever, c'etoit par rapport à ſon Art dont il connoiſſoit l'étenduë, & dont il aimoit la gloire. D'où vient qu'il n'avoit pas moins de ſoin de l'avantage de ſes Emules, que du ſien propre, & qu'ayant reconnu la capacité de Protogéne, il le rendit recommandable aux Rhodiens, & luy fit payer des Ouvrages incomparablement plus que ce Peintre n'avoit accoûtumé de les vendre.

Apelle étoit circonſpect, mais facile dans ſes Productions. L'Elegance & la Grace qu'il répandoit dans ſes Tableaux n'empêchoient point la vérité que le Peintre doit à la Nature, & il faiſoit ſes Portraits avec tant de fidelité, que quelques Aſtrologues ne faiſoient pas de difficulté de s'en ſervir pour tirer l'horoſcope des perſonnes qu'il avoit peintes.

Alexandre qui viſitoit ſouvent Apelle, par le plaiſir que luy donnoit ſa converſation & ſes manieres, trouvoit bon qu'il luy parlât ſans complaiſance; ce Prince en avoit même beaucoup pour luy: il le témoigna bien à l'occaſion du Portrait de Campaſpe, qu'il luy fit faire. Campaſpe étoit très belle, & celle de toutes les Concubines de ce Prince qui luy tenoit le plus au cœur; & comme Alexandre s'apperçût qu'elle avoit

percé

percé du même trait celuy d'Apelle, il la luy donna, faisant voir par là, dit Pline, non seulement l'affection qu'il avoit pour ce Peintre, mais qu'après avoir vaincu les Nations, il sçavoit encore se vaincre soy-même : Grand par son courage, s'écrie-t'il, mais plus Grand encore par l'empire qu'il avoit sur ses passions.

Apelle fit plusieurs fois le Portrait d'Alexandre, & comme ce Monarque ne trouvoit pas à propos de laisser profaner son Image par la main des Ignorans, il fit un Edit, par lequel il défendit à tous les Peintres de faire son Portrait, à l'exception du seul Apelle : de même qu'il ne donna permission par le même Edit qu'à Pyrgotele de graver ses Médailles, & à Lisipe de les representer par la fonte des métaux.

Quoy qu'Apelle fût fort exact dans son Ouvrage, il sçavoit jusqu'à quel point il devoit travailler sans fatiguer son Esprit. Il dit un jour, parlant de Protogéne, qu'il étoit habile, mais qu'il gâtoit souvent les belles choses qu'il faisoit à force de les vouloir perfectionner ; qu'il ne sçavoit pas quitter son travail, que le trop étoit plus à craindre que le trop peu, & que s'étoit être bien sçavant que de sçavoir ce qui suffit.

Un de ses Disciples luy montrant un Ta-

bleau pour en ſçavoir ſon ſentiment, & ce Diſciple luy diſant qu'il l'avoit fait fort vîte, & qu'il n'y avoit employé qu'un certain tems. *Je le voy bien ſans que vous me le diſiez*, répondit Apelle, *& je ſuis étonné que dans ce peu de tems-là même, vous n'en ayiez pas fait davantage de cette ſorte.*

Un autre Peintre luy faiſant voir le Tableau d'une Helene qu'il avoit peinte avec ſoin, & qu'il avoit ornée de beaucoup de Pierreries, il luy dit : *O mon amy, n'ayant pû la faire belle, vous n'avez pas manqué de la faire riche.*

Mais s'il diſoit ſon ſentiment avec ſimplicité, il recevoit de la même maniere celuy des autres : & pour en éloigner toute complaiſance, il expoſoit ſes ouvrages aux paſſans, & ſe tenoit caché derriere pour écouter ce qu'on en diroit, dans le deſſein d'en profiter. De ſorte qu'un Cordonnier paſſant un jour devant la maiſon d'Apelle, & y trouvant un Tableau ainſi expoſé, reprit avec liberté quelque défaut qu'il apperçût à une Sandale, laquelle fut changée incontinent aprés : mais le lendemain repaſſant par le même endroit, tout glorieux de voir qu'on avoit profité de ſa critique, cenſura auſſi tôt une Cuiſſe où il n'y avoit rien à redire : ce qui obligea Apelle de ſortir de derriere ſa toile, & de dire au Cordonnier

que ſon jugement ne paſſoit pas la Sandale; ce qui paſſa dans la ſuite en Proverbe. Je ne ſçay s'il y a beaucoup d'Apelles aujourd'huy, mais il y a des Cordonniers plus que jamais.

Une autre marque de la ſimplicité d'Apelle, c'eſt qu'il avoüoit qu'Amphion l'emportoit ſur luy pour la Diſpoſition, & Aſclépiodore pour la régularité du Deſſein: *pour luy il ne le cedoit à perſonne pour la Grace, qui étoit ſon talent particulier.* Quand il regardoit les Ouvrage des grands Peintres, il en admiroit les beautez, mais *il n'y trouvoit pas*, diſoit-il ingenuëment, cette Grace, que luy ſeul ſçavoit répandre dans tout ce qu'il peignoit.

Apelle n'a jamais peint ſur les murailles, ni ſur aucune autre choſe qu'on n'auroit pû ſauver d'un embrazement. Il vouloit qu'on pût tranſporter les Ouvrages des habiles Peintres d'un Païs dans un autre, & ne pouvoit ſouffrir qu'un Tableau ne pût appartenir qu'à un ſeul Maître; parce que la Peinture, diſoit-il, eſt un bien commun à toute la Terre.

Pline fait la deſcription des plus beaux Ouvrages d'Apelle, & l'on peut juger de leur excellence par le prix qu'il en recevoit: car on les luy payoit quelquefois cent talens, & d'autres fois ſans compte, & avec profuſion.

PROTOGE'NE.

PROTOGE'NE étoit de Caune, Ville de Carie, sujete aux Rhodiens. On ne sçait qui étoient, ni son Maître, ni ses Parens. Il est assez vray-semblable qu'il n'a point eu d'autre Maître que les Ouvrages publics, & que ses Parens étoient pauvres : car il l'étoit si fort luy même, qu'il étoit contraint au commencement de peindre des Navires pour gagner sa vie. Sa plus grande ambition n'étoit pas de se faire riche, mais de se faire habile. C'est pour cela qu'il vivoit retiré du commerce du monde, afin d'être moins distrait dans les Etudes qu'il jugeoit necessaires pour la perfection de son Art.

Il finissoit extrêmement ses Tableaux. Apelle dit de luy, qu'il ne sçavoit pas se retirer de dessus son Ouvrage, & qu'à force de le travailler il en diminuoit la beauté, & fatiguoit son Esprit. Il vouloit que les choses peintes parussent vrayes, & non vray-semblables : ainsi à force d'exiger de son Art plus qu'il ne devoit, il en retiroit moins qu'il n'auroit pû faire.

Le plus beau de ses Ouvrages est le Tableau de Jalisus. Plusieurs Auteurs en parlent sans en faire la description, & sans dire

quel étoit ce Jalisus, que quelques-uns croyent avoir été un insigne Chasseur.

Pendant sept années que Protogéne employa à peindre ce Tableau, il ne prit point d'autre nourriture que des Lupins cuits dans de l'eau, qui luy servoient de boire & de manger, afin que cet aliment simple & léger luy laissât toute la liberté de son imagination.

Apelle ayant vû cet Ouvrage, en fut tellement frappé, qu'il resta sans parole, n'ayant point de termes pour exprimer l'Idée de beauté que ce Tableau avoit formé dans son Esprit. Ce fut ce même Tableau qui sauva la Ville de Rhodes, que le Roy Démétrius tenoit assiegée, parce que ne pouvant la prendre que du côté où travailloit Protogéne, & par où ce Prince avoit résolu d'y mettre le feu, il aima mieux renoncer à sa conquête, que de perdre une si belle chose.

Protogéne avoit son Attelier dans un jardin au Fauxbourg de Rhodes, c'est-à dire, dans le Camp des Ennemis, sans que le bruit des Armes fut capable de le distraire de son travail. Et le Roy l'ayant fait venir, & luy ayant demandé avec quelle assurance il pouvoit ainsi travailler dans les dehors d'une Ville assiegée; il luy répondit, qu'il sçavoit bien que la Guerre qu'il avoit entre-

prise étoit contre les Rhodiens, & non pas contre les Arts. Ce qui obligea le Roy de luy donner des Gardes pour sa sureté, étant ravi de pouvoir conserver cette Main sçavante qu'il avoit sauvée.

Aulugéle rapporte que les Rhodiens pendant le Siege de leur Ville envoyerent une Ambassade à Démétrius, pour le prier de sauver ce Tableau de Jalisus : ils luy répresenterent que s'il étoit Victorieux, il pourroit orner son Triomphe de ce rare Ouvrage ; & que s'il étoit contraint de lever le Siege, on pourroit luy reprocher, que ne les ayant pû vaincre, il avoit retourné ses Armes contre Protogéne ; ce qu'ayant écouté paisiblement de la bouche des Ambassadeurs, il fit retirer son Armée, & épargna par ce moyen, & le Tableau de Jalisus, & la Ville de Rhodes.

Je ne rapporteray point icy ce Combat mémorable de concurrence entre Apelle & Protogéne, le Lecteur pourra le voir dans la Vie d'Apelle : j'ajoûteray seulement que ce dernier ayant demandé à Protogéne combien il se faisoit payer de ses Tableaux, & Protogéne luy ayant répondu, une somme assez modique, (selon le triste sort de ceux qui sont contraints de travailler pour gagner leur vie,) Apelle touché de l'injustice qu'on faisoit à la beauté de ses Ouvrages, luy paya cinquante talens pour un seul

Tableau, il fit même courir le bruit qu'il vouloit le faire passer & le vendre pour son Ouvrage propre. Ce qui ouvrit les yeux aux Rhodiens sur le mérite de Protogéne, & leur fit retirer des mains d'Apelle le Tableau qu'il avoit acheté, mais ce ne fût qu'en augmentant le prix.

Pline dit que ce Peintre travailla aussi de Sculpture. Consultez cet Auteur, si vous en voulez sçavoir davantage des Ouvrages de Protogéne, desquels il parle, aussi bien que de plusieurs autres habiles Peintres. Je rapporteray pourtant icy un endroit de Quintilien, où l'on voit les talens particuliers de six fameux Peintres. *Protogéne*, dit-il, *excelloit pour l'exactitude*; *Pamphile & Mélanthius pour l'ordonnance*; *Antiphilus pour la facilité*; *Théon Samien pour la fécondité des Idées*; *& Apelle pour la Grace & pour les Conceptions ingénieuses.*

Pline dit que les habiles Peintres de ce tems là ne se servoient que de quatre couleurs capitales, dont ils composoient toutes les autres. Ce n'est point icy le lieu de raisonner là-dessus, non plus que sur la comparaison de la Peinture Antique avec la Moderne. On peut dire seulement que si la Peinture à huile, qui a été mise en usage depuis 250. ans, a un grand avantage sur la Détrempe pour la facilité de peindre, &

pour l'union des Couleurs, les Anciens avoient des Vernis qui donnoient de la force à leurs couleurs brunes ; & que leur blanc étoit plus blanc & plus éclatant que le nôtre. De sorte qu'ayant par ce moyen plus d'étenduë de degrez de Clair-obscur, ils pouvoient imiter certains objets avec plus de force & de verité, qu'on ne fait par le moyen de l'huile. Le Titien a connu cet avantage, & s'en est voulu servir dans quelques Tableaux où il a employé du blanc à détrempe, mais la diversité de ces deux façons d'employer les couleurs, est une sujettion qui a pû dégoûter le Titien de cette pratique.

Je diray encore des Peintres & des Sculpteurs de ces tems-là, que reconnoissant qu'il n'y avoit point d'Ouvrage si accomply où l'on ne pût ajoûter toûjours quelque perfection, ils observerent, en mettant leur nom, d'exprimer que l'Ouvrage n'étoit pas achevé, quoy qu'ils y eûssent fait tout leur possible : Nous en voyons des exemples sur les Statuës Grecques, où l'on trouve, par exemple : *Glicon d'Athénes, faisoit cet Ouvrage*; *Praxitéle, faisoit cet Ouvrage*; *Athénodore, Lysipe*, &c. *faisoit cet Ouvrage*, & non pas, *a fait*.

Bien des gens aujourd'huy ne sont pas si scrupuleux, & sont bien éloignez de croire que ce qui sort de leurs mains ne soit pas dans la derniere perfection.

LIVRE III.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ROMAINS ET FLORENTINS.

CIMABUE'

LEs beaux Arts s'étant éteints dans l'Italie par l'invasion des Barbares, le Sénat de Florence fit venir des Peintres de la Grece pour rétablir la Peinture dans la Toscane, & Cimabué fut leur premier Disciple. Ce Peintre étoit d'une noble Famille de Florence, & ses Parens qui luy trouverent de la disposition pour les Sciences, l'y firent appliquer. Il s'y exerça quelque tems : mais l'arrivée de ces Peintres Grecs réveilla son inclination, & le détermina entierement du côté de la Peinture. Les progrès considerables qu'il y fit augmenterent son courage, & luy acquirent tant de réputation, que Charles I. Roy de Naples, pas-

ſant par Florence, alla voir Cimabué, & crût être fort régalé par la vuë des Ouvrages de ce Peintre. L'on en voit encore quelques reſtes à Florence. Il peignit, ſelon l'uſage du tems, à fraiſque & à détrempe, la Peinture à l'huile n'étant pas encore trouvée: Il ſçavoit auſſi l'Architecture. Il mourut en 1300. âgé de 70. ans, & eut pour Diſciple Giotto.

ANDRE' TAFFI

DE Florence, ſe rendit recommendable par une nouvelle ſorte de Peinture. Il quitta Florence pour aller à Veniſe, où l'on avoit appellé quelques Peintres Grecs, comme on avoit fait à Florence. Ils y travailloient en Moſaïque dans l'Egliſe de S. Marc. André fit amitié avec eux, & entr'autres avec un nommé Appollonius, qu'il amena à Florence, où il apprit de luy la méthode & les ſecrets de cette Peinture, qui avoit la grace de la nouveauté, & qui étoit curieuſe à cauſe de ſa durée. Ils firent enſemble pluſieurs Hiſtoires de la Bible dans l'Egliſe de Saint Jean, & ces Ouvrages mirent Taffi en réputation. Mais il en fit un qui luy attira beaucoup plus de gloire, & une grande récompenſe du Public; C'étoit un Chriſt de la hauteur de ſept Coudées, qu'il avoit

travaillé avec un grand soin. Les loüanges qu'il en reçût luy furent d'un grand préjudice ; car se voyant estimé de tout le monde, il négligea les soins de sa Profession, pour ne songer plus qu'à gagner de l'argent, dont il étoit fort avide. Ses Ouvrages donnerent de l'émulation à Gaddo Gaddi & à Giotto, & furent comme une semence qui produisit plusieurs Peintres dans la Toscane. Il mourut âgé de 81. ans, en 1294.

GADDO GADDI

DE Florence, s'adonna aussi à la Mosaïque, où il s'attira beaucoup d'estime dans Rome & dans la Toscane, parce qu'il dessinoit mieux que tous les autres Peintres de son tems. Aprés avoir fait de grands Ouvrages en plusieurs lieux, il se retira à Florence, où il en fit de petits comme pour se reposer. Il se servoit pour cela de coquilles d'œufs, qu'il faisoit teindre en diverses couleurs, & qu'il employoit avec beaucoup de patience. Il mourut en 1312. âgé de 73. ans.

MARGARITONE'

NAtif d'Arezzo dans la Toſcane, fut Peintre & Sculpteur. Le Pape Urbain IV. luy fit faire quelques Tableaux dans S. Pierre, & Gregoire X. étant mort dans la Ville d'Arezzo, les Habitans l'employerent à travailler de Sculpture le Tombeau de ce Pape. Cette occaſion ſervit à Margaritoné pour faire voir dans un même lieu des marques de ſa capacité en l'une & en l'autre Profeſſion : car il enrichit de pluſieurs Tableaux la Chapelle où étoit la Statuë de marbre qu'il avoit faite. Il mourut âgé de 77. ans.

GIOTTO.

NE' dans un Bourg auprés de Florence, contribua beaucoup au progrés de la Peinture. Sa Mémoire s'eſt conſervée, non ſeulement par ce grand Tableau de Moſaïque qui eſt ſur la Porte de l'Egliſe de Saint Pierre de Rome, que Benoiſt IX. luy fit faire, & par les loüanges que luy ont donné les Poëtes de ſon tems : mais encore par la Statuë de marbre que les Florentins luy

éleverent sur son Tombeau. Le Proverbe Italien, *Tu sei piu rondo ché l'O di Giotto*, dont on se sert pour exprimer un Esprit grossier, est fondé sur ce que le Pape Benoist IX. voulant juger de la capacité des Peintres de Florence, qui étoient alors en grande réputation, envoya quelqu'un sur le lieu pour rapporter un Dessein de chacun d'eux ; cette personne s'étant adressée à Giotto, celuy cy fit sur du papier un Cercle parfait à la pointe du pinceau, & d'un seul trait de main : *Tenez*, luy dit-il, *portez cela au Pape, & luy dites que vous l'avez vû faire. C'est un Dessein que je vous demande*, répondit l'autre. *Allez seulement*, repliqua Giotto : *Je vous dis que Sa Sainteté ne demande pas autre chose.* C'est sur cela que le Pape luy donna la préference, & le fit venir à Rome, où il peignit entr'autres choses le Tableau de Mosaïque dont on vient de parler. Il représente la Barque de Saint Pierre, agitée par la tempête ; & il est connu de tous les Peintres sous le nom de *la Nave del Giotto*. Cette histoire du Cercle de Giotto fait voir qu'en ces tems-là la hardiesse de la main avoit la meilleure part à l'estime qu'on faisoit des Tableaux & des Peintres, & que les véritables Principes du Coloris n'étoient que peu ou point connus. Giotto a travaillé en beaucoup d'endroits : à Florence, à Pise

à Rome, à Avignon, à Naples, & en d'autres lieux d'Italie. Il mourut en 1336. âgé de 60. ans, & eut plusieurs Disciples comme on le verra dans la suite.

BONAMICO BUFALMACO

DE Florence, étoit ingenieux dans ses Compositions, & enjoüé dans sa conversation.

Comme il peignoit dans un Convent de Filles la Vie de Jesus-Christ, il y entra un jour assez mal proprement vêtu, & les Religieuses luy ayant demandé pourquoy le Maître luy-même ne venoit pas travailler, il répondit qu'il viendroit bien-tôt. Il forma cependant une Figure qu'il composa de deux chaises & d'un pot qu'il mit au dessus, les couvrit d'un manteau & d'un chapeau, & tourna cette Figure du côté de l'Ouvrage. Les Religieuses étant retournées peu de tems aprés, & étonnées de voir ce nouvel Ouvrier, il leur dit que c'étoit là le Maître. La plaisanterie reconnuë les divertit, & leur apprit en même tems que l'habit ne faisoit pas l'habile homme.

Peignant une autre fois pour l'Evêque d'Arezzo, il trouvoit souvent en retournant au travail ses Pinceaux en desordre;

& son Ouvrage tout barboüillé, il s'en mit fort en colere: & comme tous les domestiques s'en disculperent, il voulut épier celuy qui luy faisoit la piece. Ayant donc un jour quitté l'Ouvrage de bonne heure, il ne fut pas plûtôt retiré à quartier qu'il vit un Singe prendre les Pinceaux à son tour, dont il alloit gâter ce qui venoit d'être fait, si Bufalmaco ne l'en eut empêché.

Un de ses Amis nommé Bruno, le consultant sur le moyen de donner plus d'expression à son Sujet, Bufalmaco luy dit qu'il n'y avoit qu'à faire sortir les paroles de la bouche de ses Figures par des rouleaux où elles seroient écrites. Bruno crût de bonne foy cet avis, qui ne luy avoit été donné qu'en plaisantant, & s'en servit dans la suite, comme ont depuis fait très-ridiculement plusieurs Peintres, qui, pour enrichir sur Bruno, ajoûterent des réponses à des demandes, faisant faire ainsi à leurs Figures une espece de conversation. Bufalmaco mourut en 1340.

STEPHANO DE FLORENCE

&

PIETRO LAURATI

de Sienne

Disciples de Giotto, ont été les premiers qui ont pris garde à faire paroître le nud sous les Draperies, & à observer plus régulierement la Perspective. Stephano a travaillé à Florence, à Pise & à Assise, & Laurati à Sienne & à Arezzo. Stephano mourut en 1350. âgé de 49. ans.

AMBROGIO LORENZETTI

de Sienne,

ET PIETRO CAVALLINI

De Rome, étoient Disciples de Giotto. Lorenzetti joignit à la Peinture l'étude des belles Lettres & de la Philosophie, & fut le premier qui peignit les Pluyes, les Tempêtes, & l'effet des Vents. Il mourut âgé de 83. ans. Cavallini, qui étoit Peintre & Sculpteur, a fait entr'autres Ouvrages le Crucifix qui est dans l'Eglise de S. Paul de Rome, & qui, dit-on, a parlé à Sainte

Brigitte. Ce Peintre étoit régardé comme un Saint, à cauſe de ſon humilité & de ſa pieté. Il eſt enterré dans la même Egliſe de Saint Paul, ayant vêcu 85. ans.

SIMON MEMMI

DE Sienne, augmenta conſiderablement les progrés du Deſſein. Il avoit beaucoup de *Génie*, & faiſoit bien les Portraits : & comme il étoit grand Amy de Pétrarque, il peignit celuy de la belle Laure. Il mourut en 1345. âgé de 60. ans. Il eût un Frere nommé Lippo, qui mourut en 1357.

TADEO DI GADDO GADDI, ET ANGELO GADDI

ſon Fils

ONT tous deux peints dans la maniere du Giotto, dont ils avoient été Diſciples. Angélo s'eſt fort attaché à exprimer les paſſions de l'ame, & il étoit ingénieux dans ſes Inventions. Il étoit bon Architecte, & c'eſt luy qui a bâti la Tour de *Santta Maria del Fiore*, & le Pont qui eſt ſur l'Arno à Florence. Il mourut en 1350. âgé de 50. ans.

THOMAS GIOTTINO

FILS & Disciple de Stephano, dont on a parlé cy-dessus ; & parce qu'il avoit aussi été Disciple de Giotto, il fut appellé Giottino. Il fut plus habile que ses Maîtres ; mais la trop grande vivacité de son Esprit, qui rendit son corps délicat, ne luy permit pas de poursuivre le vol qu'il avoit pris. Il a travaillé beaucoup à Florence, & mourut d'épuisement & de langueur en 1356. âgé de 32. ans.

ANDRE' ORGAGNA

DE Florence, avoit dans sa jeunesse appris la Sculpture, & il étoit outre cela Poëte & Architecte : Son Génie étoit fertile, & sa maniere étoit à peu prés comme celle des autres Peintres de son tems. La plûpart de ses Ouvrages sont à Pise ; & dans le Jugement Universel qu'il a peint ; il a representé ses Amis dans la gloire du Paradis, & ses Ennemis dans les supplices de l'Enfer. Il mourut en 1389. âgé de 60. ans.

LIPPO

DE Florence, s'eſt mis fort tard à la Peinture, & n'a pas laiſſé par la bonté de ſon Eſprit de ſe faire habile homme. Il a été le premier qui a fait voir de l'intelligence dans le Coloris. Il avoit un Procés, dans lequel il s'étoit fort opiniâtré, & ayant un jour maltraité de paroles ſa Partie, elle l'attendit le ſoir au coin d'une ruë, & luy donna un coup d'épée au travers du corps, dont il mourut environ l'an 1415.

LEON-BAPTISTE ALBERT.

D'Une Famille noble de Florence, avoit l'eſprit d'une grande étenduë, & l'avoit cultivé par la connoiſſance des belles Lettres & des Mathematiques. Il étoit fort inſtruit des beaux Arts, de la Peinture, de la Sculpture, & de l'Architecture : Il a écrit en Latin de tous les trois avec beaucoup de ſuffiſance. Ses grandes ſpeculations ne luy ont pas permis de rien laiſſer de fort conſiderable de ſa Peinture. Mais comme il étoit fort aimé du Pape Nicolas V. il s'employa beaucoup dans ſes Bâtimens, dont quelques-uns ſe voyent encore avec admi-

ration. Il a auſſi écrit de l'Arithmetique, & fait quelques Ouvrages qui regardent la Vie Civile.

PIETRO DELLA FRANCESCA.

DE l'Etat de Florence, ſe plaiſoit à repreſenter des Sujets de nuit & des Combats. Le Pape Nicolas V. l'employa à peindre dans le Vatican : Il y avoit fait entr'autres deux Tableaux, qui furent mis à bas par le commandement de Jules II pour y en ſubſtituer deux autres, que Raphaël fit du miracle du ſaint Sacrement arrivé à Bolſéne, & de Saint Pierre dans ſa Priſon. Il a fait beaucoup de Portraits, & a écrit de l'Arithmetique & de la Géometrie. Il eût pour Diſciples LAURENTINO D'ANGELLO d'Arezzo, & LUCAS SIGNORELLI.

Sous le Pontificat du même Pape *Nicolas* V. travailloient à Rome & dans pluſieurs autres Villes d'Italie divers Peintres, qui étoient alors en réputation : Comme GIOVANNI D'A PONTE, AGNOLO GADDI, BERNA DE SIENNE, DUCIO, JACOB CASSENTINO, SPINELLO, ANTONIO VENETIANO, GERARDO STARNINA qui alla travailler en Eſpagne, LORENZO Religieux de CMALDOLI, TADEO BARTOLO, LORENZO BICCI, PAOLO, ſurnommé

Uccello, parce qu'il faiſoit bien des Oyſeaux ; Masaccio, qui ſe diſtingua des autres par le bon Goût qu'il fit paroître dans les Tableaux : & quoy qu'il ſoit mort à vingt-deux ans, les Ouvrages qu'il fit ne laiſſerent pas d'ouvrir les yeux aux habiles gens qui ſont venus apres luy. Il mourut en 1443. Laurentino d'Angello, Diſciple de Pietro della Francesca, & pluſieurs autres, parmi leſquels Jean Angelic merite d'être diſtingué.

JEAN ANGELIC

De Fiéſole, Réligieux de Saint Dominique, ſe rendit conſiderable par ſa Peinture : mais encore plus par ſa fervente pieté, & par une humilité ſi profonde, qu'il refuſa l'Archevêché de Florence que Nicolas V. luy offrit. Ce Pape l'employa pour les Peintures de ſa Chapelle, & luy fit faire quelques Ouvrages de Miniature dans des Livres d'Egliſe. Dans ſes meilleurs Tableaux il laiſſoit quelquefois des fautes groſſieres, pour moderer les loüanges qu'il en auroit pû eſperer. Il obſervoit de ne ſe mettre jamais à l'Ouvrage qu'il n'eût ſatisfait à ſon Office. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Florence, & les ſujets de ſes Tableaux

étoient toûjours Théologiques. Quand il luy arrivoit de peindre un Crucifix, ce n'étoit jamais sans répandre des larmes. Son habileté & sa douceur luy firent beaucoup de Disciples. Il mourut en 1455. âgé de 68. ans, & fut enterré à Sainte Marie de la Minerve, où l'on voit en marbre sa Sépulture & son Portrait.

PHILIPPE LIPPI

DE Florence, fit un usage de l'Etat Monastique bien *different de celuy de* Jean Angelic, dont nous venons de parler : car aprés avoir été élevé dans un Convent de Carmes dés l'âge de huit ans, & aprés avoir pris l'Habit à seize, il arriva que *Masaccio*, peignant une Chapelle dans le même Convent, & Lippi l'ayant vû *travailler* plusieurs fois, celuy cy conçût une grande passion pour la Peinture ; il se mit à dessiner avec attache : la grande facilité qu'il y trouva, réveilla le talent qu'il avoit pour cet Art, & l'empêcha de vacquer aux Exercices de son Convent & à l'Etude. Les loüanges de *Masaccio*, qui étoit surpris des progrés du Novice, fortifierent tellement la tentation qu'il avoit de quitter son Habit, que n'y pouvant plus résister, il sortit de son

Monaſtere. Il s'en alla dans la Marche d'Ancone, où ayant trouvé quelques Amis, avec leſquels il ſe mit ſur un Vaiſſeau pour une partie de divertiſſement, il fut pris par des Corſaires qui le menerent en Barbarie. Il y ſouffrit extrêmement pendant dix-huit mois, juſqu'à ce que s'amuſant à deſſiner un jour ſur une muraille avec du charbon le Portrait de ſon Patron, dont il avoit l'Idée pleine, il s'attira de l'admiration par la reſſemblance qu'on y trouva. Cela amolit le cœur du Patron, qui aprés luy avoir fait faire quelques Portraits, le mit en liberté. De là Lippi paſſa à Naple, où le Roy Alphonſe l'employa : mais l'amour de la Patrie le fit retourner à Florence. Il y travailla pour le Duc Côme de Médicis, duquel il gagna l'affection, & luy fit quantité d'Ouvrages. Comme l'amour des femmes le détournoit de ſon travail & luy faiſoit perdre trop de tems, ce Duc, qui étoit impatient de voir finir un Tableau qu'il luy avoit ordonné, le fit enfermer dans une chambre pour le contraindre à travailler, & luy fit donner abondamment tout ce qui luy étoit neceſſaire. Lippi au bout de deux jours couppa ſes draps par bandes, deſcendit par ſa fenêtre, & ſe mit en liberté.

Un Citoyen de Florence, luy fit faire enſuite un Tableau de Vierge pour un Monaſ-

rere où il avoit une très-belle Fille pensionnaire. Ce Pere & les Religieuses du Convent voulurent bien luy permettre de se servir de cette Pensionnaire pour modele. Comme il la peignoit, se trouvant seul avec elle, il la corrompit par ses discours, & l'Ouvrage étant fini, il enleva cette Fille, qui y consentit. Il en eut un Fils apellé Philippe, qui fut aussi Peintre.

A quelque tems de là, faisant un Ouvrage dans une Eglise de Spoléte, il devint amoureux d'une femme, & s'étant opiniâtré à la poursuivre contre les avis qu'on luy donnoit, les parens de cette femme l'empoisonnerent l'année 1488. en la cinquante-septiéme de son âge. Le Grand Duc luy fit faire une Sepulture de marbre, & *Angelus Politianus* fit son Epitaphe en vers Latins.

Tous les Peintres précedens n'ont point eu le secret de peindre à l'huile, *ils peignoient* à fresque ou à détrempe, & pour cette derniere sorte de Peinture ils détrempoient leurs Couleurs, tantôt avec des œufs, & tantôt avec de l'eau mêlée de gomme, ou de colle fonduë.

ANTOINE DE MESSINE

AINSI appellé, parce qu'il étoit de Meſſine, a été le premier des Italiens qui a peint à huile. Quelqu'affaire l'ayant appellé à Naples, il y vit un Tableau que le Roy Alfonſe avoit reçû depuis peu de Flandres : il fut ſurpris de la vivacité, de la force & de la douceur des Couleurs de ce Tableau ; & voyant d'ailleurs qu'elles pouvoient ſe nettoyer avec de l'eau ſans être effacées, il quitta toutes ſes affaires pour aller à Bruges trouver Jean Van-Eik, qu'on luy avoit dit être l'Auteur de cet Ouvrage. Il luy fit preſent de quantité de Deſſeins Italiens, & gagna tellement ſon Eſprit par ſes manieres complaiſantes, qu'il tira de luy le Secret de peindre à huile. Antoine s'en ſentit ſi obligé, qu'il voulut toûjours demeurer à Bruges pendant la vie de Jean Van-Eik. Mais après la mort de ce Peintre il retourna dans ſa Patrie, & s'alla enſuite établir à Veniſe, où il mourut, & où l'on voit une Epitaphe qui contient ſon Eloge.

Il eut entr'autres Diſciples un certain DOMINIQUE, auquel par reconnoiſſance de ſon attachement il fit part de ſon Secret. Ce Dominique fut appellé à Florence pour quelques Ouvrages : il y trouva ANDRE' DEL

CASTAGNO, qui de Païſan s'étant fait Peintre, & qui ayant vû l'eſtime où étoit cette nouvelle façon de peindre, employa toutes les ſoupleſſes & toutes les complaiſances artificieuſes dont il étoit capable pour avoir l'amitié de Dominique, & tirer par là cette nouvelle Invention. Il en vint à bout, Dominique l'aima, voulut demeurer avec luy, luy découvrit tout ce qu'il ſçavoit, & luy fit part de ſes Emplois. Mais l'avidité du gain ne laiſſa pas André long-tems en repos, il ſe mit dans l'eſprit, que s'il étoit ſeul, tout le profit de Dominique luy reviendroit, & ſans ſonger qu'il n'avoit pas d'ailleurs la même capacité, il prit la réſolution de ſe défaire de ſon Bienfaiteur. Il alla pour cet effet l'attendre un ſoir au coin d'une ruë, & l'ayant aſſaſſiné, il retourna promptement dans ſa chambre, & s'y occupa de quelque Ouvrage, comme s'il n'en étoit pas ſorti. Il avoit fait le coup ſi ſecretement, que Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, ſe fit porter chez ce cruel Amy pour en recevoir du ſecours, & mourut entre ſes bras. Cet aſſaſſinat auroit été enſeveli avec André, ſi luy-même ne l'avoit déclaré au lit de la mort. Ce fut cet André, qui pour avoir peint à Florence contre le Palais du Podeſta par ordre de la République l'Exécution des Conjurez, qui avoient conſpiré

contre les Médicis, fut appellé dans la suite *Andrea de gl'impiccati.*

Dans ce même tems travailloient dans l'Italie VITTORE' PISANO, qui étoit bon Ouvrier pour les Coins de Médailles. GENTILLE' D'A FABRIANO, que le Pape Martin V. employa à Saint Jean de Latran, & qui mourut à 80. ans.

LAURENZO COSTA, qui peignit à Bologne & à Ferrare, & qui eut pour Disciples le *Dosse* & Hercule de Ferrare.

CÔME ROSSELLI, qui peignit dans le Vatican pour Sixte IV. & qui mourut âgé de 68. ans, en 1484.

DOMINIQUE GHIRLANDAI

FLORENTIN, fut premierement Orfévre, & s'occupant plus à dessiner qu'aux Ouvrages ordinaires de cette Profession, il s'abbandonna au penchant qu'il avoit pour la Peinture. Il y fut habile : mais sa principale réputation ne vient pas tant de ses Ouvrages, que d'avoir été Maître du Grand Michelange : Il mourut en 1493. âgé de 44. ans. Il eut trois Fils, qui furent tous trois Peintres, David, Benoist & Rodolphe.

ANDRE' VERROCHIO

FLORENTIN, ſçavoit en même tems l'Orfévrie, la Géometrie, la Perſpective, la Graveure, la Muſique, la Peinture & la Sculpture. Ses Tableaux à la verité étoient peints durement, & ſes Couleurs aſſez mal entenduës : mais il étoit ſçavant dans le Deſſein, & gracieux dans ſes airs de Têtes, principalement des femmes. Il en avoit beaucoup deſſiné à la plume, qu'il manioit très bien. Il trouva le moyen de mouler avec du plâtre les viſages des perſonnes mortes & vivantes pour en faire les Portraits ; en ſorte que de ſon tems cela fut fort en uſage. Il ne ſe contentoit pas de la vraiſemblance des choſes, il vouloit les approfondir, & faiſoit ſouvent pour cela des expériences de Mathématiques. Comme il faiſoit fort bien les Chevaux, & qu'il ſçavoit l'Art de fondre & de couler les métaux, les Vénitiens voulurent ſe ſervir de luy pour eriger une Statuë Equeſtre de bronze à Barthelemi de Bergame, à qui ils devoient les bons ſuccés de leurs Armes. Il en fit le modéle de cire en grand : mais un autre luy ayant été préferé pour fondre l'Ouvrage, il en conçût tant de dépit, qu'il caſſa la tête &

les jambes à son modele, & s'enfuit. Le Sénat de Venise le fit poursuivre inutilement; & le bruit s'étant répandu, que si on l'attrapoit, il luy en coûteroit la tête, il fit réponse à cette menace, que si on luy coupoit la tête, il seroit impossible de luy en faire une autre, au lieu qu'il pouvoit facilement faire au modele de son Cheval une nouvelle tête, plus belle encore que la premiere. Cette réponse fit sa paix, mais il n'eût pas le plaisir de mettre le Cheval en place: car s'étant échauffé à le fondre, il en gagna une pleurese, dont il mourut en 1488. âgé de cinquante-six ans. Leonard de Vinci & Piétre Pérugin ont été ses Disciples.

PHILIPPE LIPPI

le Fils.

FLORENTIN, étoit Fils de ce Philippe Lippi dont nous avons parlé, & Disciple de *Sandro Boticello*. Il avoit beaucoup de vivacité & de Génie, & renouvella dans les ornemens de Clair-obscur, qu'il faisoit la maniére Antique, telle qu'on la voit dans les frises d'Architecture & ailleurs. Il peignit à Rome plusieurs choses, & entr'autres une Chapelle pour le Cardinal Caraffe dans l'Eglise de la Minerve. Il fit aussi

quelques Tableaux pour Mathias Corvinus Roy de Hongrie. Ce Lippi étoit de fort bonnes Mœurs, & sa vie étoit un grand reproche pour celle de son Pere. Il mourut en 1505. âgé de 45. ans.

BERNARDIN
PINTURRICHIO

VOulut se distinguer par une nouvelle façon de peindre : car, outre les couleurs vives qu'il employoit, il faisoit de reliefs l'Architecture & les ornemens qui se trouvoient dans la Composition de ses Tableaux ; ce qui est une chose contraire à l'Art de Peinture, qui suppose une superficie plate. Aussi personne ne l'a-t'il suivi en cela. On montre à Sienne dans la Bibliotheque du Dôme, comme une belle chose, la Vie du Pape Pie II. qu'il a peinte. Raphaël sortant de chez Piétre Pérugin l'aida dans cet Ouvrage. Pinturrichio a peint au Vatican plusieurs choses pour Innocent VIII. & pour Alexandre VI. La cause de sa mort est assez curieuse à sçavoir. Etant à Sienne, les Religieux de Saint François qui vouloient avoir un Tableau de sa main, luy donnerent une chambre pour travailler plus commodément, & afin que le lieu ne fût

embaraſſé d'aucune choſe inutile à ſon Art, ils en ôterent tous les meubles, à la réſerve d'une vieille Armoire, qui leur ſembla trop difficile à tranſporter. Pinturrichio, dont le naturel étoit vif & impatient, voulût qu'on l'ôtât à l'heure même : mais en la tranſportant, il s'en rompit une piece, dans laquelle il y avoit cinq cens Ducats d'or cachez. Cela ſurprit tellement Pinturrichio, & luy donna un *déplaiſir* ſi ſenſible de *n'avoir pû profiter de ce tréſor*, qu'il en mourut peu de tems après en l'année 1513. & la cinquante-neuviéme de ſon âge.

SANDRO BOTICELLO

FLORENTIN, fut Diſciple de *Philippe Lippi* qui avoit été Carme, & grand Compétiteur de *Dominico Ghirlandai*. Il avoit des Lettres, & fit un Commentaire ſur le Danté, qu'il accompagna de Figures. Cet Ouvrage luy conſuma beaucoup de tems, & il mourut ſans avoir la ſatisfaction de le voir imprimer. Ce fut l'année 1515. la ſoixante-dix-huitiéme de ſon âge.

ANDRE' MANTEIGNE.

NE' dans un Village auprès de Padouë, gardoit les moutons dans sa jeunesse; & comme on s'apperçût, qu'au lieu d'en avoir soin, il s'amusoit à les dessiner; on le mit chez un Peintre nommé Jacques Squarcioné, qui le trouva dans la suite si aimable, qu'il l'adopta pour son fils & l'institua son héritier. Le progrés qu'il fit en peu de tems dans la Peinture luy attira une grande réputation & beaucoup d'Ouvrage. Il n'avoit que dix-sept ans, qu'on luy fit faire le Tableau d'Autel de Sainte Sophie de Padouë, & les quatre Evangelistes. Jacques Bellin fut tellement émerveillé de cette Peinture, qu'il donna à Manteigne sa Fille en mariage. Squarcioné, qui avoit toûjours vêcu en jalousie avec Bellin, piqué d'ailleurs que ce Fils adoptif eut fait cette Alliance sans le consulter, bien loin de continuer ses loüanges & sa protection aux Ouvrages de Manteigne, les décrioit à cause de leur sécheresse & de la trop grande attache que ce Disciple avoit aux Statuës Antiques; au lieu, disoit-il, de se servir du Naturel. Ce reproche fit du bien à Manteigne, qui se corrigea, & qui néanmoins ne quitta ja-

mais l'inclination loüable qu'il avoit pour les Antiques : disant, que c'étoit à ces belles choses qu'il devoit son avancement, & qu'elles l'avoient tiré tout d'un coup de la pauvreté du Naturel. Il est vray qu'au lieu d'ajoûter au Goût de l'Antique la verité & la tendresse du Naturel, il s'est contenté de mêler quelques Portraits parmi ses Figures. Il travailla pour le Duc de Mantouë, & fit ce beau triomphe de Jules Cesar, qui a été gravé de Clair-obscur en neuf feüilles, & qui par sa beauté est aussi le Triomphe de Monteigne. Le Pape Innocent VIII. l'ayant appellé pour luy donner de l'Ouvrage, ce Duc ne voulut point le laisser aller sans le faire Chevalier de son Ordre. Manteigne grava luy-même sur des Planches d'Etain plusieurs choses d'après ses Desseins, & les Italiens le font Inventeur de la Graveure au *Burin* pour les Estampes. Il mourut à Mantouë en 1517. âgé de soixante-six ans.

FRANCESCO FRANCIA

DE Boulogne, étoit né avec tant de belles qualitez d'Esprit & de Corps, qu'il s'attira l'estime & l'amitié des grands Seigneurs. Il fut d'abord Orfévre, puis il s'adonna à graver des Coins de Médailles, où

il excella. Mais son Génie se sentant trop à l'étroit dans cet Exercice, il se tourna du côté de la Peinture, où son inclination le portoit. La facilité qu'il y trouva luy donna tant de courage & tant d'application à l'étude, qu'il devint dans cet Art un des plus habiles de son tems. Il fit plusieurs Ouvrages pour divers lieux d'Italie, principalement pour le Duc d'Urbain. La grande réputation de Raphaël luy donna de violens désirs de voir de ses Ouvrages : mais comme il ne pouvoit pas faire commodément le voyage de Rome à cause de son grand âge, il se contenta de s'en expliquer par Lettres à ses Amis, qui le dirent à Raphaël ; cela fit naître un commerce d'honnêteté entre ces deux Peintres : car Raphaël avoit oüi parler du mérite & de l'habilité de Francia. Raphaël peignoit alors ce Tableau si renommé de Sainte Cecile pour une Eglise de Bologne; lors qu'il fut achevé, il l'adressa à Francia, & le pria de le placer, & de vouloir bien auparavant corriger les fautes qu'il y trouveroit. Francia à l'ouverture de sa Lettre fut transporté de joye, il tira le Tableau de sa caisse, il l'admira, il en fut vivement touché, mais en même tems il eut le cœur si abbatu de voir cet Ouvrage fort au dessus des siens, qu'il tomba dans une mélancolie & dans une langueur, dont il mourut quel-

tems après. Ce fut en l'année 1518. la ſoixante-huitiéme de ſon âge.

LUCA SIGNORELLI

DE Cortone, étoit Diſciple de *Piétro della Franceſca*, & peignoit tellement en ſa maniere, que leurs Ouvrages ont preſque toûjours été confondus. Ce Luca étoit un habile Deſſinateur, & Michelange l'eſtimoit tant, qu'il n'a pas fait difficulté de ſe ſervir dans ſon Jugement de quelque choſe de celuy que Luca avoit peint à Orviette avec beaucoup d'imagination & de capacité. Il a peint auſſi à Lorette, à Cortone & à Rome.

Son Fils, qui étoit un jeune homme bien-fait, & dont il eſperoit beaucoup, fut malheureuſement tué à Cortone. La nouvelle qu'on luy en apporta l'affligea ſenſiblement: mais s'armant de conſtance, il le fit porter dans ſon Attelier, & ſans verſer des larmes, il le peignit pour en conſerver la mémoire, ne trouvant point de conſolation que dans ſon Art, qui luy rendoit ce que la mort luy avoit ravi. Il alla enſuite à Rome, où le Pape *Sixte* IV. l'avoit appellé, & après y avoir peints pluſieurs Sujets de la Généſe, il revint en ſa Patrie. Comme il avoit beau-

coup de bien, il ne travailla plus que pour son plaisir. Il mourut en 1521. âgé de quatre-vingt-deux ans.

PIETRO COSIMO

AInsi appellé de *Cosimo Rosselli*, dont il étoit éleve, & aux Ouvrages duquel il a long-tems travaillé, principalement au Vatican pour Sixte IV. où l'on remarque que la Peinture de l'Ecolier étoit au dessus de celle du Maître. Sa capacité luy attira beaucoup de Disciples, & entr'autres André del Sarte & François de Sangalle. Il aimoit la solitude, & vivoit d'une maniere assez extraordinaire. L'attache qu'il avoit à son Art luy faisant oublier le boire & le manger. Il craignoit si fort le Tonnere, que long-tems après qu'il étoit passé, on le trouvoit en quelque coin enveloppé de son manteau. Rien ne luy donnoit plus d'inquiétude que le cri des petits enfans, la roux frequente des enrumez, le bruit des cloches & le chant des Moines ; la pluye étoit au contraire un de ses plus grands plaisirs. Il est mort dans un délire que la paralysie luy avoit causé. Ce fut l'année 1521. la 80. de son âge.

LEONARD DE VINCI

FToit d'une noble Famille de la Toſcane, dont il ne dégenera point ; car il étoit de bonnes mœurs, & bien fait de Corps & d'Eſprit. Il eût pour tous les Arts tant de talens, qu'il les ſçavoit à fond, & les mettoit en pratique avec exactitude. Cette grande varieté de connoiſſance, au lieu d'affoiblir celle qu'il avoit de la Peinture, la fortifia à tel point, qu'il n'y a point eu de Peintre avant luy qui ait approché de ſa capacité, & qu'il n'en viendra point dont il ne ſoit regardé comme une ſource où il y a beaucoup de choſes à puiſer. Il étoit Diſciple avec *Piétre Pérugin* d'*André Verrochio*, lequel a pû luy donner occaſion de réveiller ſes talens ; car le Maître & le Diſciple étoient nez tous deux avec le même Génie, excepté que celuy de Leonard étoit plus étendu. Il a peint à Florence, à Rome & à Milan ; & beaucoup de ſes Tableaux ſe ſont répandus par toute l'Europe. Il fit entr'autres dans le Réfectoire des Dominicains de Milan, une Céne de Nôtre-Seigneur d'une beauté exquiſe. Il n'en acheva pas le Chriſt, parce qu'il cherchoit un modele propre au caractere qu'il imaginoit lorſque les Guerres l'o-

bligérent de quitter Milan. Il en avoit fait autant de Judas ; mais le Prieur du Couvent, dans l'impatience de voir finir cet Ouvrage, pressa si fort Leonard, que ce Peintre peignit la Tête de ce Religieux importun à la place de celle de Judas. Il étoit occupé sans cesse de Réflexions sur son Art, & il n'y a point de soins & d'étude qu'il n'ait mis en usage pour arriver au dégré de perfection, auquel il l'a possedé. Il étoit fort attaché à l'expression des passions de l'ame, comme une chose qu'il croyoit des plus necessaires à sa Profession, & sur tout pour s'attirer l'approbation des gens d'Esprit. Le Duc de Milan luy donna la direction d'une Academie de Peinture que ce Prince avoit établie dans la Capitale de son Etat. C'est là qu'il écrivit le Livre de Peinture, que l'on a imprimé à Paris en 1651. & dont le Poussin a fait les Figures. Il écrivit aussi beaucoup d'autres choses, qui ont été perduës lorsque Milan fut pris par François Premier. Leonard se retira à Florence, où il peignit la grande Sale du Conseil, & où il trouva la réputation de Michelange fort établie, ce qui forma une vive émulation entr'eux : Leonard étant allé à Rome à l'Election de Leon X. Michelange s'y trouva aussi, & leur jalousie s'y étant augmentée à l'excés, Leonard passa en France. Il y

fut bien reçû. Il y soûtint par sa presence & par ses Ouvrages la réputation qu'il s'étoit établie ; & le Roy François Premier luy donna toutes les marques possibles d'estime & d'amitié. Ce Prince eut une bonté pour luy si distinguée, que l'étant allé visiter dans sa maladie, Leonard se leva sur son séant pour remercier Sa Majesté, & le Roy l'embrassant pour le faire remettre dans son lit, ce Peintre expira entre ses bras en 1520. âgé de soixante-quinze ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Leonard de Vinci.

LEs Tableaux de Leonard de Vinci que l'on voit dans les Cabinets des Princes & des Particuliers ne contiennent que peu de Figures, & j'avouë que je n'ay pas vû assez clair dans ce qui nous reste des grandes Compositions de ce Peintre, pour juger de l'étenduë de son Génie. Mais ce que les Historiens ont écrit de ses Ouvrages, qui sont aujourd'huy presque entierement ruïnez, nous doit persuader qu'il avoit une veine abondante, que ses mouvemens étoient vifs, son Esprit solide, & orné de beaucoup de connoissances, & qu'ainsi ses Inventions devoient être d'une grande beau-

té. L'on en peut même juger ainſi par les Deſſeins qui ſont de ſa main, & que l'on voit entre les mains des Curieux. Enfin ce qui nous reſte de ſes Productions ſuffit pour nous perſuader que c'étoit un grand Peintre.

Son Deſſein eſt d'une grande correction & d'un grand Goût, quoy qu'il paroiſſe avoir été formé ſur le Naturel plûtôt que ſur l'Antique. Mais ſur le Naturel de la même maniere que les anciens Sculpteurs l'en ont tiré; c'eſt-à-dire, par de ſçavantes recherches, & en attribuant à la Nature, & non pas tant ſes Productions ordinaires, que les Perfections dont elle eſt capable.

Les Expreſſions de Leonard de Vinci ſont très-vives & très-ſpirituelles. J'ay un Deſſein de ſa main de cette fameuſe Céne qu'il a peinte à Milan, & dont on ne voit preſque plus aucun veſtige. Ce Deſſein ſeul eſt une preuve ſuffiſante, pour montrer combien il pénetroit dans le cœur humain, & avec quelle vivacité, quelle varieté & quelle juſteſſe il en ſçavoit répréſenter tous les mouvemens. Mais plûtôt que d'en parler ſur mon jugement, il eſt plus à propos de rapporter icy celuy de Rubens ſur le mérite d'un ſi grand Homme.

C'eſt ainſi qu'il en parle dans un Manuſcrit Latin, dont l'Original eſt entre mes

mains, & que j'ay fidélement traduit de cette sorte.

LEONARD DE VINCI *commençoit par examiner toutes choses selon les regles d'une exacte Théorie, & en faisoit ensuite l'application sur le Naturel dont il vouloit se servir. Il observoit les bienseances, & fuïoit toute affectation. Il sçavoit donner à chaque objet le caractere le plus vif, le plus specificatif & le plus convenable qu'il est possible, & poussoit celuy de la majesté jusqu'à la rendre divine. L'ordre & la mesure qu'il gardoit dans les Expressions étoit de remuer l'imagination, & de l'élever par des parties essentielles, plûtôt que de la remplir par les minuties, & tâchoit de n'être en cela, ni prodigue, ni avare. Il avoit un si grand soin d'éviter la confusion des objets, qu'il aimoit mieux laisser quelque chose à souhaiter dans son Ouvrage, que de rassasier les yeux par une scrupuleuse exactitude : mais en quoy il excelloit le plus, c'étoit comme nous avons dit, à donner aux choses un caractere qui leur fût propre, & qui les distinguât l'une de l'autre.*

Il commença par consulter plusieurs sortes de Livres. Il en avoit tiré une infinité de lieux communs, dont il avoit fait un Recueil, il ne laissoit rien échapper de ce qui pouvoit convenir à l'expression de son sujet & par le feu de

son Imagination, aussi-bien que par la solidité de son Jugement, il élevoit les choses divines par les humaines, & sçavoit donner aux hommes les dégrez differens qui les portoient jusqu'au caractere de Héros.

Le premier des exemples qu'il nous a laissez, est le Tableau qu'il a peint à Milan de la Céne de Nôtre-Seigneur, dans laquelle il a répresenté les Apôtres dans les places qui leur conviennent, & Nôtre-Seigneur dans la plus honorable au milieu de tous, n'ayant personne qui le presse, ni qui soit trop près de ses côtez. Son Attitude est grave, & ses bras sont dans une situation libre & dégagée, pour marquer plus de grandeur, pendant que les Apôtres paroissent agitez de côté & d'autre par la vehémence de leur inquietude, dans laquelle néanmoins il ne paroît aucune bassesse, ni aucune action contre la bienséance. Enfin par un effet de ses profondes spéculations, il est arrivé à un tel degré de perfection, qu'il me paroît comme impossible d'en parler assez dignement, & encore plus de l'imiter.

Rubens s'étend ensuite sur le dégré auquel Leonard de Vinci possedoit l'Anatomie. Il rapporte en détail toutes les Etudes & tous les Desseins que Leonard avoit faits, & que Rubens avoit vûs parmi les curiositez d'un nommé Pompée Leoni, qui étoit d'Arezzo. Il continuë par l'Anatomie des Che-

vaux, & par les Observations que Leonard avoit faites sur la Phisionomie, dont Rubens avoit vû pareillement les Desseins; & il finit par la méthode dont ce Peintre mesuroit le corps humain.

S'il m'est permis d'ajoûter quelque chose aux paroles de Rubens, je diray qu'il n'a pas parlé du Coloris de Leonard de Vinci; parce que n'ayant fait ses remarques que des choses qui luy pouvoient être utiles par rapport à sa profession, & n'ayant rien trouvé de bon dans le Coloris de Leonard, il a passé cette partie de la Peinture sous silence: aussi est-il vray que les carnations de Leonard donnent la plûpart dans la couleur de lie, que l'union qui se rencontre dans ses Tableaux tient beaucoup du violet, & que cette couleur y domine. Ce qui vient, à mon avis, de ce que du tems de Leonard l'usage de la Peinture à huile n'étoit pas encore bien connu, & que les Florentins ont ordinairement négligé la partie du Coloris.

PIETRE PERUGIN

NE' à Pérouse de parens fort pauvres, se mit d'abord chez un Peintre de la même Ville qui luy apprenoit peu de choses, & qui le traitoit fort mal. Sa pauvreté luy

fit avoir patience, & l'envie de gagner pour se tirer de la misere le fit dessiner jour & nuit pour s'avancer de soy-même. Dès qu'il se sentit capable de travailler pour sa subsistance, il s'en alla à Florence chercher un autre Maître, il se mit sous André Verrochio avec Leonard de Vinci. Il s'y rendit habile, & y prit une maniere gracieuse dans les airs de Tête, que son Maître pratiquoit, principalement dans les Têtes de femmes. Il a fait quantité d'Ouvrages, & presque tous pour des Eglises & pour des Convents. Un jour comme il travailloit à fraisque pour des Religieux de Florence, qui sont auprès de la Porte Pindane, le Prieur qui luy fourniſſoit de l'azur d'Outremer ne luy en donnoit qu'à mesure qu'il l'employoit en sa présence ; mais le Pérugin voyant cette défiance nettoyoit à tous momens dans un pot d'eau, aux yeux mêmes du Prieur, les broſſes dont il se servoit actuellement, en sorte qu'il sortoit des pinceaux autant d'azur qu'il en étoit entré dans l'Ouvrage : le Prieur cependant étoit tout étonné que l'enduit tirât une si grande quantité d'Outremer, & ne croyans pas en avoir assez pour finir l'Ouvrage, il alla songer au moyen de s'en pourvoir ; mais le Pérugin ayant écoulé l'eau de son pot, & ayant fait secher l'Outremer qui étoit au

fond, le rendit au Prieur, & luy dit, qu'un autrefois il ne se défât pas d'un honnête homme. Cependant il étoit luy-même fort avare & fort défiant ; & parce qu'il étoit aussi fort laborieux, il gagna du bien à Florence & à Rome, où il travailla pour Sixte IV. Il se retira à Pérouse, où il fit encore beaucoup d'Ouvrages, aidé de Raphaël & de ses autres Disciples. Pérugin avoit épousé une très-belle femme, qui luy servoit de modele pour ses Vierges, & il l'aimoit avec passion. Il n'aimoit pas moins son argent ; car lorsqu'il s'alloit promener dans les Domaines qu'il avoit acquis au tour de Pérouse, il portoit toûjours avec soy la cassette où il mettoit son argent, jusqu'à ce qu'un filou s'en étant apperçû, le déchargea en chemin de ce fardeau. Pérugin en eût tant de douleur, qu'il en mourut quelque tems après en 1524. âgé de soixante-dix huit ans.

RAPHAEL SANZIO

NAquit à Urbin le jour du Vendredy Saint en 1483. Son Pere étoit un Peintre fort médiocre, & son Maître fut Pietre Pérugin. Ses principaux Ouvrages sont à fraisque dans les Sales du Vatican, & ses

Tableaux de chevalet ſont diſperſez en divers lieux de l'Europe. Comme il avoit l'Eſprit excellent, il connut que la perfection de la Peinture n'étoit pas bornée à la capacité du Pérugin ; & pour chercher ailleurs les moyens de s'avancer, il alla d'abord à Sienne, où le Pinturrichio ſon Ami le mena pour faire les cartons des Tableaux de la Bibliotheque : mais à peine en avoit-il fait quelques-uns, que ſur le bruit des Ouvrages que Leonard de Vinci & Michelange faiſoient à Florence, il s'y tranſporta pour les voir & pour en profiter. En effet, dès qu'il eût conſideré la maniere de ces deux Grands Hommes, il prît la réſolution de changer celle qu'il avoit contractée chez ſon Maître ; il retourna à Pérouſe, où il trouva beaucoup d'occaſions d'exercer ſon Pinceau : mais le reſſouvenir des Ouvrages de Leonard de Vinci luy fit faire une ſeconde fois le voyage de Florence, & après y avoir travaillé quelque tems à fortifier ſa maniere, il alla à Rome, où Bramante ſon parent, qui avoit préparé l'Eſprit du Pape ſur le mérite de Raphaël, luy procura l'Ouvrage de Peinture qu'on devoit faire au Vatican. Raphaël commença par le Tableau qu'on appelle l'Ecole d'Athénes, puis la Diſpute du ſaint Sacrement, & enſuite les autres qui ſont dans la Chambre de la Signature. Les

ſoins qu'il y prit ſont incroyables ; auſſi ne furent ils pas infructueux, car la réputation de ces Ouvrages porta le nom de Raphaël par tout le Monde. Il forma la délicateſſe de ſon Goût ſur les Statuës & ſur les Basreliefs Antiques qu'il deſſina long-tems avec une extrême application. Et il joignit à cette délicateſſe une grandeur, de maniere que la vuë de la Chapelle de Michelange luy inſpira tout d'un coup. * Ce fut Bramante ſon Amy qui l'y fit entrer contre la défenſe generale que luy en avoit fait Michelange en luy en confiant la clef. Outre les peines que Raphaël ſe donnoit en travaillant d'après les Sculptures, il entretenoit des gens qui luy deſſinoient dans l'Italie & dans la

* Piétre Bellori dans ſon Livre intitulé : *Deſcritioni delle imagini dipinte d'a Raphaëlle nelle Camere del Vaticano*, combat cette Hiſtoire de toute ſa force, & prétend que Raphaël ne doit ſon grand Goût qu'à l'étude qu'il a faite d'après l'Antique. Mais Vaſari, qui a connu Michelange & Raphaël, &, qui, bien loin d'avoir été contredit par aucun Ecrivain de ces tems-là, ſe trouve ſoutenu en cela par trois Auteurs qui ont écrit en particulier la Vie de Michelange. Mais ce qui eſt une grande préſomption, que Raphaël ait voulu profiter des Ouvrages de Michelange pour agrandir ſa maniere, c'eſt que j'ay un Deſſein de la main de Raphaël ; au dos duquel Deſſein eſt une Etude du même Raphaël, deſſinée d'après une Figure que Michelange a peinte dans la Chapelle du Pape.

Grece tout ce qu'ils pouvoient découvrir des Ouvrages Antiques, dont il profitoit selon l'occasion. On remarque qu'il n'a laissé que peu ou point du tout d'Ouvrages imparfaits, & qu'il finissoit extrêmement ses Tableaux, quoy que très-promptement. Il se donnoit tous les soins possibles pour les réduire dans un état qu'il n'eut rien à se reprocher ; & c'est pour cela qu'on voit de luy un crayon de petites parties : comme des mains, des pieds, des morceaux de draperies, qu'il dessinoit trois ou quatre fois pour un même sujet, afin de prendre ce qui luy en sembleroit de *meilleur*. Quoy qu'il ait été fort laborieux, on voit fort peu de Tableaux faits de sa propre main ; il s'occupoit plus ordinairement à dessiner, pour ne point laisser inutiles le grand nombre d'Eleves qui ont exécuté ses Desseins en plusieurs endroits, principalement *dans* les Loges, & dans les Apartemens du Vatican ; dans l'Eglise de Nôtre-Dame de la Paix, & dans le Palais Ghigi, à la réserve de la Galatée & d'un seul Angle, où sont les trois Déesses qu'il a peint luy-même. Son temperamment doux le fit aimer de tout le monde, & principalement des Papes de son tems. Le Cardinal de Sainte Bibiane luy offrit sa Niéce en mariage, & Raphaël s'y étoit engagé : mais dans l'attente du Chapeau

peau de Cardinal que Leon X. luy avoit fait eſperer, il en differoit toûjours l'exécution.

La paſſion qu'il avoit pour les femmes le fit perir à la fleur de ſon âge : car un jour qu'il s'y étoit exceſſivement abandonné, il ſe trouva ſurpris d'une fiévre ardente, & les Medecins, à qui il avoit celé la cauſe de ſon mal, l'ayant traité comme d'une pleureſie, acheverent d'éteindre les reſtes de chaleur qui étoient dans un corps déja épuiſé. Sa mort arriva le même jour que ſa naiſſance : il mourut le Vendredy-Saint de l'année 1520. en la trente-ſeptiéme de ſon âge. Le Cardinal Bembo fit ſon Epitaphe, qu'on lit dans l'Egliſe de la Rotonde où il fut enterré. Je n'en rapporteray que ces deux Vers :

Ille hic eſt Raphaël timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens & moriente mori.

Ses Diſciples furent Jules Romain, Jean-Franceſque Penni, ſurnommé, *il Fattoré*, Pellegrin de Modéne, Perrin del Vague, Polidor de Caravage, Mathurin, Bartholomæo d'a Bagna Cavallo, Timothée d'a Urbino, Vincent d'a San Geminiano, Jean d'Udiné, & autres. Quelques Flamans fort habiles ont auſſi été ſes Diſciples, & l'ont aidé dans l'exécution de ſes grands Ouvra-

ges : comme Bernard Van-Orlay de Bruxelles, Michel Coxis de Malines, & autres, qui, étant retournez en leur Païs, eurent soin de l'exécution de ses Desseins de Tapisserie. Outre ses Eleves, il y avoit une grande quantité de jeunes Etudians & d'Amateurs de Peinture, qui frequentoient sa maison, & qui l'accompagnoient souvent à la promenade. Michelange l'ayant un jour rencontré accompagné de cette sorte, luy dit en passant, qu'il marchoit suivi comme un Prevôt : & Raphaël luy répondit ; que luy il alloit tout seul comme le Bourreau. Il y eût toûjours beaucoup de *jalousie* entre ces deux grands Peintres, comme il arrive d'ordinaire entre les personnes de la même Profession, lorsque leurs sentimens ne sont point reglez par la modestie.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Raphaël.

DEpuis le rétablissement de la Peinture en Italie, il n'y a point eu de Peintre qui ait acquis tant de réputation que Raphaël. Il avoit un Génie fort élevé, & pensoit très-finement ; sa veine étoit fertile, & l'auroit paru bien davantage, si elle n'avoit point été moderée par la grande exac-

titude avec laquelle il terminoit toutes choſes.

Il étoit riche dans ſes Inventions. Il paroît qu'il avoit des Principes très délicats pour diſpoſer les choſes qu'il avoit inventées ; & ſi ſes Figures n'étoient pas groupées de lumieres & d'ombres, elles l'étoient par leurs actions d'une maniere ſi ingénieuſe, que les groupes en ont été toûjours regardées avec plaiſir. Ses Attitudes ſont nobles ſelon leurs convenances, contraſtées ſans affectation, expreſſives, naturelles, & font voir de belles parties.

Son Deſſein eſt trés-correct, & il y a joint la juſteſſe, la nobleſſe & l'élegance de l'Antique à la naïveté de la Nature, ſans affecter aucune maniere. Il a fait voir beaucoup de varieté dans ſes Figures, & encore plus dans ſes airs de Têtes, qu'il tiroit de la Nature comme de la mere de la Diverſité, en y ajoûtant toûjours un grand Caractere dans le Deſſein.

Ses Expreſſions ſont juſtes, fines, élevées, piquantes ; elles ſont moderées ſans froideur, & vives ſans exageration.

Ses Draperies ont été de petite maniere dans ſes commencemens, mais de grand Goût ſur la fin, & jettées avec un bel artifice ; les plis en ſont dans un bel ordre, & marquent toûjours le nud en le flattant,

pour ainſi dire, avec délicateſſe, principalement à l'endroit des jointures.

On peut néanmoins reprocher à Raphaël d'avoir habillé ſes Figures preſque toûjours de même etoffe dans les ſujets qui en pourroient ſouffrir la varieté & en recevoir plus d'ornement : Je parle pour les ſujets hiſtoriques ; car pour les fabuleux & pour les allegoriques, dans leſquels on introduit des Divinitez, on doit y avoir plus d'égard à la majeſté des plis qu'à la richeſſe des étoffes.

Comme Raphaël prenoit un extrême ſoin de deſſiner correctement, & qu'il étoit jaloux, pour ainſi dire, de ſes Contours, il les a marquez un peu trop durement, & ſon Pinceau eſt ſec, quoy que leger & uni. Son Païſage n'eſt ni de grand Goût, ni d'un beau-faire.

Ses Couleurs locales n'ont rien de brillant ni de choquant ; elles ne ſont ni bien vrayes ni bien ſauvages : mais les ombres en ſont un peu trop noires. Il n'a jamais eu pour le Clair-obſcur une intelligence bien nette, quoy qu'il ſemble par ſes derniers Ouvrages qu'il l'ait cherché, & qu'il ait tâché de l'acquerir : comme on le peut voir dans les Tapiſſeries des Actes des Apôtres, & dans ſon Tableau de la Transfiguration. Mais ce qui manquoit à Raphaël du côté du

Coloris, se fait oublier par quantité d'autres parties qu'il a possedées. Il a fait des Portraits si bien entendus de couleur & de lumiere, que de ce côté-là ils pourroient entrer en comparaison avec ceux du Titien, Il en est de même du Saint Jean qui est dans le Cabinet de Monsieur le Premier Président ; car ce Tableau dans toutes les parties de la Peinture merite d'être reconnu pour le Chef-d'œuvre de Raphaël.

Le Poussin a dit de ce grand Peintre, qu'il étoit un Ange comparé aux Peintres Modernes, & qu'il étoit un Asne comparé aux Antiques. Ce jugement ne peut regarder que les pensées, le goût & la justesse du Dessein, & les Expressions. Les pensées de l'Antique sont simples, élevées & naturelles, celles de Raphaël le sont aussi : le Dessein de l'Antique est correct, varié selon les convenances, & d'un grand Goût ; celuy de Raphaël l'est tout de même : l'Antique est sçavant & précis dans la collocation des muscles, & délicat dans leurs offices ; Raphaël n'a point ignoré cette partie. Il faut avoüer néanmoins que ceux qui ont étudié soigneusement l'Anatomie par rapport à la Peinture, peuvent observer sur l'Antique une plus grande précision, & une plus grande délicatesse encore dans l'action des muscles qu'on ne la voit : je ne diray pas dans

Raphaël, mais dans quelque Peintre que ce soit.

Je tombe d'accord que cette grande justesse & cette grande délicatesse de l'action des muscles regle la précision des contours : mais je ne vois pas que Raphaël s'en soit assez écarté pour le réputer un Asne en comparaison de l'Antique. Le Poussin pouvoit se contenter de dire, comme je l'ay remarqué ailleurs ; que dans la partie du Dessein, l'Antique étoit autant au dessus de Raphaël, que Raphaël étoit au dessus des autres Peintres. Il est vray que Raphaël a formé la grandeur de son Goût sur les belles Statuës, & qu'au sortir de chez le Pérugin son Maître, elles luy enseignerent le bon chemin ; il les suivit tête baissée au commencement : mais s'étant apperçû sur la fin que le chemin de la Peinture étoit different de celuy de la Sculpture, il ne retint des enseignemens de celle-cy que ce qu'il en falloit pour son Art, & du reste il s'en éloigna à mesure qu'il avançoit en âge & en lumiere. On remarque sensiblement cette difference dans les Tableaux qu'il a peints en differens tems, dont les derniers approchent plus du caractere de la Nature.

Au contraire, le Poussin aussi-bien qu'Annibal Carrache, quitterent ce qu'ils avoient de ce caractere de la Nature à me-

ſure qu'ils s'attacherent plus fortement à l'Antique. Ils pouvoient tenir la même conduite que Raphaël, faire l'un, & non pas omettre l'autre ; car cet excellent Homme n'a pas ſeulement retenu de l'Antique le bon Goût, la nobleſſe & la beauté, mais il y a vû une choſe, que, ni le Pouſſin, ni le Carache n'y ont pû appercevoir. C'eſt la Grace. Ce don de la Nature luy avoit été fait avec tant de plenitude, qu'il l'a répanduë dans tout ce qui eſt ſorti de ſon Pinceau : il n'y a perſonne qui luy puiſſe diſputer cet avantage, à moins que ce ne ſoit le Corrége ; & ſi la Grace a réparé ce qui manquoit à celuy-cy du côté de la régularité du Deſſein, Raphaël en a fait un uſage, qui a mis dans un beau jour la profonde connoiſſance qu'il avoit, non ſeulement dans le Deſſein, mais encore toutes les parties qui luy ont attiré la réputation du premier Peintre du monde.

GIROLAMO GENGA

QUI étoit auſſi d'Urbin, étudia ſous Piétre Pérugin en même tems que Raphaël. Il s'adonna particulierement à l'Architecture, & mourut en 1551. âgé de ſoixante-quinze ans.

JULES ROMAIN

ETOit le bien-aimé Disciple de Raphaël, tant à cause de son habileté dans la Peinture, que pour l'agrément de ses mœurs. Il avoit pris entierement le Goût de son Maître, non seulement dans l'exécution des Desseins qu'il en recevoit, mais encore dans ce qu'il faisoit de luy-même. Raphaël le traitoit comme s'il eût été son Fils, & l'institua son héritier avec Jean-Francesque Penni, surnommé *il Fattoré*. Après la mort de Raphaël, ces deux Peintres acheverent plusieurs Ouvrages que leur Maître avoit laissez imparfaits. Jules Romain étoit non seulement excellent Peintre, mais il entendoit encore parfaitement l'Architecture. Le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. l'employa pour bâtir le Palais, qu'on appelle aujourd'huy la Vigne Madame; & après en avoir conduit l'Architecture, il en fit la peinture & les ornemens.

La mort de Leon X. déconcerta un peu Jules Romain par l'Election d'Adrien VI. dont le Pontificat, qui ne dura qu'un an, auroit éteint les beaux Arts dans Rome, s'il eût duré long-tems : mais Clement VII. luy succeda. Il ne fût pas plûtôt élû, qu'il

fit travailler Jule Romain à la Sale de Conſtantin, où l'Hiſtoire de cet Empereur avoit été commencée par Raphaël qui en avoit fait tous les Deſſeins. Cet Ouvrage étant achevé, Jules s'occupa à faire pluſieurs Tableaux pour des Egliſes & pour des Particuliers. Sa maniere commença à changer, & à donner dans le rouge & dans le noir pour le Coloris, & dans le ſévére pour le Deſſein.

Frederic de Gonzagues Marquis de Mantouë, informé de la capacité de Jules, l'attira dans ſes Etats ; ſa bonne fortune l'y conduiſit : car ayant fait les Deſſeins de vingt Eſtampes fort diſſoluës, qui avoient été gravées par Marc-Antoine, & auſquelles l'Aretin avoit ajoûté autant de Sonnets, il auroit été ſéverement puni s'il ſe fût trouvé à Rome dans ce tems là ; le traitement qu'on fit à Marc-Antoine en eſt une preuve. On mit ce Graveur en priſon ; il ſouffrit beaucoup, & il luy en auroit couté la vie, ſi le credit du Cardinal de Médicis & celuy de Bache Bandinelle ne l'euſſent ſauvé. Cependant Jules Romain travailloit à Mantouë, où il donnoit des marques éternelles de ſon extrême habileté dans l'Architecture & dans la Peinture. Il y bâtit le Palais du T. & rendit la Ville de Mantouë plus belle, plus forte & plus ſaine. Et

à l'égard de ſes Ouvrages de Peinture, on peut dire que c'eſt principalement à Mantouë que le Génie de Jules Romain a pris l'eſſort, & qu'il s'eſt montré tel qu'il étoit. Il mourut à Mantouë en 1546. âgé de cinquante quatre ans, au grand regret du Marquis, qui l'aimoit extrêmement. Il laiſſa un Fils nommé Raphaël, & une Fille mariée à Hercule Malateſte. Entre ſes Diſciples, les meilleurs ont été le Primatice qui vint en France, & un Mantoüan, nommé Rinaldi, qui mourut jeune.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jules Romain.

JULES ROMAIN a été le premier, le plus ſçavant & le plus perſeverant des Diſciples de Raphaël. Son Imagination qui étoit comme enſevelie dans l'exécution des Deſſeins de ſon Maître pendant tout le tems qu'il demeura ſous ſa diſcipline, prît tout d'un coup l'eſſort quand elle ſe vît en liberté, ou plutôt comme un torrent, qui, ayant été retenu, rompt ſes digues, & ſe fait un cours impetueux; de même, Jules Romain, après avoir produit pluſieurs Tableaux de chevalet, & peint des grands Ouvrages dans les Sales du Vatican ſur les

Deſſeins de Raphaël, ſoit devant, ou après la mort de cet illuſtre Maître, changea auſſitôt de maniere, & ſe laiſſa emporter par le cours rapide de ſon Génie dans les Ouvrages qu'il peignit à Mantouë. Ce n'étoit plus cette veine gracieuſe, ni ce doux feu d'Imagination, qui, tout empruntez qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de mettre en doute ſi quelques Tableaux qui ſortoient de ſa main étoient de luy ou de ſon Maître. Etant donc tout-à-fait à luy, il anima ſes Ouvrages par des Idées plus ſéveres, plus extraordinaires, & plus expreſſives encore, mais moins naturelles que celles de Raphaël: ſes Inventions étoient ornées de Poëſies, & ſes Diſpoſitions peu communes, & de bon Goût.

Les Etudes qu'il avoit faites dans les belles Lettres luy furent d'un grand ſecours dans celles de la Peinture; car en deſſinant les Sculptures Antiques, il en tira les marques d'érudition, que nous voyons dans ſes Tableaux.

Il ſemble qu'il n'ait été occupé que de la grandeur de ſes penſées Poëtiques, & que pour les exécuter avec le même feu qu'il les avoit conçuë, il ſe ſoit contenté d'une pratique de Deſſein dont il avoit fait choix, ſans varier, ni ſes airs de têtes, ni ſes Draperies. Il eſt même aſſez viſible que ſon Co-

oris, qui n'a jamais été fort bon, soit devenu encore plus négligé; car ses Couleurs locales, qui donnent dans la brique & dans le noir, ne sont soûtenuës d'aucune intelligence de Clair-obscur. Sa façon de dessiner fiere, & ses Expressions terribles luy sont tellement tournées en habitude, que ses Ouvrages en sont très-aisez à reconnoître. Cette maniere est très-grande à la verité, parce qu'il l'avoit formée sur les Bas-reliefs Antiques qu'il avoit étudiez très soigneusement, & principalement ceux des Colomnes Trajane & Antoniane, qu'il a entierement dessinées. Mais ces belles choses qui suffisent pour faire seules un Sculpteur habile, ont besoin d'être accompagnées des veritez de la Nature pour former un grand Peintre: les Draperies qui contribuent ordinairement à la majesté des Figures, sont la honte des siennes; car elles sont pauvres, & de mêchant Goût.

On voit peu de varieté dans ses airs de Tête, celle qu'on trouve dans ses Ouvrages consiste seulement dans la differente espece d'objets dont il a rempli ses Compositions, & dans les ajustemens qui les enrichissent: elle vient de l'universalité de son Genie pour tous les genres de Peinture; car il a fait également bien les Figures, les Païsages & les Animaux; en sorte que ses Ou-

vrages seront toûjours, en ce qu'ils contiennent, l'admiration de tous les habiles gens.

JEAN-FRANCESQUE PENNI

surnommé

IL FATTORE',

CE dernier nom luy fut donné à cause du soin qu'il prenoit de la dépense & du menage de Raphaël, chez lequel il a toûjours demeuré avec Jules Romain. Il étoit fort habile, principalement dans le Dessein. Il a fait beaucoup de choses sur les pensées de Raphaël, qui passent pour être de Raphaël même, sur tout dans le Palais Ghisi, comme on le peut remarquer quand on l'examine avec attention. Il avoit une inclination particuliere pour le Païsage, qu'il faisoit très-bien, & qu'il enrichissoit de belles fabriques.

Après la mort de son Maître il s'associa avec Jules Romain & Perrin del Vague. Tous trois ensemble acheverent ce que Raphaël avoit laissé d'imparfait, tant de l'Histoire de Constantin, que de quelques autres Ouvrages du Palais de Belvedere. Mais ils se séparerent à l'occasion d'une Copie

que le Pape vouloit faire faire du Tableau de la Transfiguration, parce que ce Tableau avoit été destiné pour la France. Il Fattoré alla à Naples, dans le dessein de travailler pour le Marquis del Vaste, mais sa complexion délicate ne luy permit pas d'y vivre long-tems, il y mourut en 1528. âgé seulement de quarante ans.

LUCA PENNI

EToit Frere de Jean Francesque dont on vient de parler. Il travailla quelque tems avec Perrin del Vague *son Beau-frere à* Gennes & en d'autres lieux d'Italie. Il passa ensuite en Angleterre, où il fit plusieurs choses pour le Roy Henry VIII. & pour divers Marchands. Il peignit aussi à Fontainebleau pour François premier ; & en dernier lieu, il s'attacha à la Graveure.

ANDRE' DEL SARTE

DE Florence, étoit Fils d'un Tailleur d'habits qui le mit chez un Orfevre, où il demeura sept ans, pendant lesquels il avoit plus d'attache à dessiner qu'à travailler d'Orfévrerie. De là il entra chez un Peintre médiocre, nommé Jean Barile, qu'il quitta bien-tôt après pour aller à Florence

ſous Pietro Coſimo. Il employoit chez ce Peintre tous les Dimanches & toutes les Fêtes à deſſiner d'après les bons Maîtres, mais ordinairement d'aprés Leonard de Vinci, & d'aprés Michelange, ce qui le rendit habile en peu d'années. Il trouva ſon Maître trop lent dans l'exécution de ſes Ouvrages, & ſe retira. Il fit amitié avec Francia Bigio : ils demeurerent enſemble, & peignirent pluſieurs choſes dans Florence & dans quelques Monaſteres du voiſinage. Il a fait beaucoup de Vierges. On luy reprochoit de s'être ſervi des Eſtampes d'Albert Dure dans un Ouvrage qu'il fit pour les Carmes. Baccio Bandinelli voulut apprendre la Peinture de luy, mais comme André le mit d'abord à des Ouvrages difficiles, il dégoûta ce Diſciple, qui ſe jetta du côté de la Sculpture. La réputation d'André s'étant accruë, il fit des Tableaux pour divers lieux : il en fit un entr'autres qui luy attira de grandes loüanges, & qui eſt une des meilleures choſes qu'il ait faites ; c'eſt un Saint Sebaſtien pour l'Egliſe de S. Gal.

Il vint en France ſur les inſtances de François Premier. Il y fit quelques Tableaux, & quoy qu'il eût commencé celuy de Saint Jerôme pour la Reine, il quitta cet Ouvrage : il obtint du Roy ſon congé pour aller à Florence, ſous prétexte d'amener ſa

femme, de qui il venoit, disoit-il, de recevoir une Lettre fort pressante : mais au lieu de revenir dans le tems qu'il avoit promis, il mangea l'argent qu'il avoit gagné, & celuy qu'il avoit reçû du Roy pour acheter des Tableaux. Enfin aprés avoir fait quelques Ouvrages avec Francia Bigio, pour se tirer de la misere, il mourut de la peste à Florence, abandonné de sa femme & de ses Amis, l'an 1530. le quarante-deux de son âge. Il laissa plusieurs Eleves, entr'autres Giacomo d'a Pontormo, Andrea Squazella, qui travailla en France, Giacomo Sandro, Francesco Salviati, & Georges Vasari.

Le même Vasari raconte qu'André del Sarte copioit si parfaitement, qu'un jour Octavien de Medicis luy ayant fait faire une Copie du Portrait de Leon X, avec quelques Cardinaux, pour envoyer au Duc de Mantouë, au lieu de l'Original que le Pape Clément VII. avoit promis à ce Prince, il le fit avec tant de justesse, que Jules Romain, qui, sous la conduite de Raphaël en avoit fait les habits, la prît toûjours pour l'Original, & dit à Vasari, qui l'en vouloit desabuser, *Ne vois-je pas les propres coups que j'y ay donné moy-même ?* Cependant Vasari luy ayant fait voir la toile par derriere, Jules Romain fut convaincu de la verité.

J'ay rapporté cet endroit plus au long dans le Chapitre 27. de la Connoissance des Tableaux.

JACQUES DE PONTORME

DE la Toscane, à l'âge de treize ans se mit tous la Discipline de Leonard de Vinci, puis sous celle de Mariotto Albertinelli, qu'il quitta pour Pierre de Cosimo, & celuy cy pour André del Sarte, d'où il se retira n'ayant encore que dix neuf ans. Il se mit donc en son particulier, quoy que pauvre, & s'adonna tellement à l'Etude, que ses premiers Ouvrages publics firent dire à Michelange que ce jeune homme éleveroit la Peinture jusqu'au Ciel. Pontorme n'étoit jamais content de ce qu'il faisoit : mais les loüanges qu'on luy donnoit soûtenoient son courage. Il fit beaucoup d'Ouvrages à Florence, qui luy donnerent de la réputation. Ayant entrepris de peindre la Chapelle de Saint Laurent pour le Duc de Florence, & voulant dans cet Ouvrage, qui dura douze ans, se montrer supérieur à tous les autres, il fit voir au contraire qu'il étoit devenu inférieur à luy-même. Il étoit fort honnête homme & fort humble : mais ce qu'on ne peut assez loüer, c'est que parmi ces bonnes qualitez, il ne pouvoit souffrir qu'on

dit du mal des absens, dont il prenoit toûjours le parti. Tous ses Ouvrages ont été faits à Florence, où il est mort d'hydropisie en 1556. âgé de soixante-trois ans.

BACCIO BANDINELLI

DE Florence. Son nom est Barthelemi, dont on a fait le diminutif Baccio. Son Pere étoit Orfevre, & son Maître s'appelloit Jean-Francesco Rustico, habile Sculpteur, chez lequel Leonard de Vinci alloit fort souvent; car Rustico & Leonard étoient tous deux Eleves d'André Verrochio, qui étoit Sculpteur, Peintre & Architecte, & qui avoit beaucoup de connoissance dans les Mathématiques. Quoy que Baccio Bandinelli ait fait avec d'extrêmes soins toutes les Etudes necessaires pour devenir un sçavant Peintre, ses Tableaux n'ont jamais été bien reçûs, à cause du Coloris qui n'en valoit rien. Ce mauvais succés luy fit abandonner la Peinture, & l'obligea de ne songer plus qu'à la Sculpture, dans laquelle il a été un fort habile homme. Il avoit une grande estime de ses propres Ouvrages jusqu'à les mettre en paralelle avec ceux de Michelange, dont il supportoit la réputation avec peine. Ses Ouvrages sont à Rome

& à Florence, où il eſt mort en 1559. âgé de ſoixante-douze ans.

POLIDORE DE CARAVAGE

NAtif du Bourg de Caravage dans le Milanois, vint à Rome dans le tems que le Pape Leon X. faiſoit travailler à quelques Edifices du Vatican, & ne ſçachant à quoy s'occuper pour gagner ſa vie, car il étoit fort jeune, il ſe mit à ſervir de manœuvre & à porter le mortier aux Maſſons qui travailloient à ce Bâtiment. Il exerça ce penible & bas employ juſqu'à l'âge de dix-huit ans. Raphaël employoit alors dans le même lieu pluſieurs jeunes Peintres, qui exécutoient ſes Deſſeins. Polidore, qui portoit ſouvent le mortier dont on faiſoit l'enduit de leur fraiſque, fut touché par la vuë des Peintures, & ſollicité par ſon Génie de ſe faire Peintre. Il s'attacha d'abord aux Ouvrages de Jean d'Udiné, & le plaiſir qu'il avoit de voir travailler ce Peintre, commença à développer le talent qu'il avoit pour la Peinture. Il ſe rendit aſſidu & complaiſant auprés de ces jeunes hommes qu'il voyoit travailler; il fit amitié avec eux, & leur ayant communiqué ſon deſſein, il en reçût des leçons qui augmenterent ſon cou-

rage. Il se mit à dessiner avec ardeur, & il avança si prodigieusement, que Raphaël en fut étonné, & qu'à quelque tems de là il l'employa parmi les autres : mais il se distingua si fort dans la suite, que comme il eût plus de part à l'exécution des Loges de Raphaël, il en eût la principale gloire. Les soins qu'il sçavoit que son Maître avoit pris de dessiner les Sculptures Antiques, luy firent prendre le même chemin ; il passa les jours & les nuits à dessiner ces belles choses, & à faire une Etude exacte de l'Antiquité. Les Ouvrages infinis qu'il a faits à Rome, & dont il a enrichi les Façades de plusieurs Bâtimens le font assez connoître.

Il a fait peu de Tableaux de chevalet, & presque tous ses Ouvrages sont à fraisque & d'une même couleur, à l'imitation des Bas reliefs. Il s'est quelquefois servi dans ces sortes d'Ouvrages de la maniere qu'on appelle Egratignée, laquelle consiste dans la préparation d'un fond noir sur lequel on applique un enduit blanc ; & en ôtant cet enduit avec une pointe de fer, on découvre par hachûre ce noir qui fait les ombres. Cette maniere resiste davantage aux injures du tems, mais elle fait moins de plaisir à la vûë, car elle est fort dure. L'amour que Polidore avoit pour l'Antique ne luy a point fait oublier les recherches qu'un Pein-

tre doit faire du Naturel, car il étoit habile par l'un & par l'autre.

Il fit dans les commencemens une étroite amitié avec Mathurin de Florence, & la conformité de leur Genie les fit Compagnons d'Etude & d'Emplois, ce qui dura jusqu'à la mort de Mathurin, laquelle arriva par la peste en 1526. Polidore, aprés avoir conjointement avec Mathurin, rempli Rome de ses Ouvrages, songeoit à joüir tranquillement du fruit de ses travaux, lorsqu'en 1527. Rome fut assiegée par les Espagnols, & que les habiles gens se virent forcez de succomber aux malheurs de la Guerre, ou de s'enfuir. Polidore prit le parti d'aller à Naples, où il fut contraint de travailler avec des Peintres médiocres sans pouvoir se faire distinguer; car la Noblesse du Païs étoit alors plus curieuse de beaux Chevaux que de Peinture. Se voyant donc sans Employ, & contraint de dépenser ce qu'il avoit gagné à Rome, il passa en Sicile; & comme il étoit aussi bon Architecte que bon Peintre, ceux de Messine luy donnerent la conduite des Arcs de Triomphe qu'on dressa à l'Empereur Charles Quint, lorsqu'il retourna de l'expedition de Tunis. Cet Ouvrage fini, Polidore ne trouvant plus à Messine d'Employ proportionné à la grandeur de son Genie, & n'y étant plus

retenu que par les careſſes d'une femme qu'il aimoit, il prit la réſolution de retourner à Rome, & retira dans ce deſſein l'argent qu'il avoit à la Banque : mais comme il étoit à la veille de ſon départ, ſon valet, qui épioit depuis long-tems l'occaſion de le voler, s'étant aſſocié avec quelques gens de ſa trempe, ils le ſurprirent dans ſon lit, où ils l'étranglerent, & le percerent de coups de poignards. Aprés avoir commis cette horrible aſſaſſinat, ils porterent le Corps de Polidore prés la porte de la femme qu'il aimoit, pour faire croire que quelque rival l'avoit tué dans cette maiſon : mais Dieu permit que le crime fut découvert. Les Aſſaſſins s'étant ſauvez, on ne ſongeoit plus qu'à plaindre la triſte deſtinée de Polidore, lorſque le valet, feignant de la plaindre auſſi en preſence d'un Homme de qualité, ami de ſon Maître, le faiſoit d'une maniere ſi peu naturelle, que le Gentilhomme s'en apperçût, & le fit arrêter. Le valet ſe défendit mal, il fut appliqué à la queſtion, il avoüa tout, & fut condamné à être écartelé. Polidore fut extrêmement regretté des Habitans de Meſſine, qui luy firent d'honorables Obſeques dans l'Egliſe Cathédrale, où il fut enterré en 1543.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Polidore.

DAns l'avidité que Polidore avoit d'apprendre, il crût qu'il ne pouvoit mieux faire que de suivre les traces de son Maître : & sçachant que Raphaël avoit formé son Goût de Dessein sur les Sculptures Antiques, il se mit à les étudier fort assiduëment, il s'y attacha avec tant d'amour, que la principale occupation de sa vie a été de les imiter. On en voit encore de beaux restes aux Façades de plusieurs Maisons à Rome, sur lesquelles il a peint des Bas-reliefs de son Invention.

Son Génie qui étoit extrêmement vif & fertile, & l'Etude qu'il avoit faite sur les Bas-reliefs, le porterent à representer des Combats & des Sacrifices, des Vases antiques, des Trophées d'Armes, & des ornemens composez de tout ce que l'Antiquité nous a laissé de plus remarquable en cette matiere.

Mais ce qui est tout à-fait surprenant, c'est que nonobstant l'extrême application qu'il donnoit aux Sculptures Antiques, il ait reconnu la necessité du Clair-obscur dans la Peinture, & qu'il ait été le seul de l'Ecole

Romaine qui s'en soit fait des principes, & qui l'ait pratiqué: En effet les grandes masses de lumiere & d'ombre qu'il a observées font bien voir qu'il étoit persuadé que les yeux avoient besoin de ces repos pour joüir des Tableaux plus à leur aise. C'est en vûë de ce principe que dans les Frises qu'il a peintes de blanc & de noir, il a ramassé ses objets dont il a composé des Groupes avec tant d'intelligence, qu'il n'est pas possible d'en voir de plus beaux ailleurs.

L'amour qu'il avoit pour l'Antique, ne l'a point empêché d'étudier le naturel, & son goût de Dessein, qui est très grand & & très-correct, est un mélange de l'un & de l'autre: Il en avoit une pratique facile & excellente, & ses airs de Têtes sont fiers, nobles & expressifs.

Ses pensées sont élevées, ses dispositions remplies d'attitudes bien choisies; ses Draperies bien jettées, & ses Païsages d'un bon Goût.

Son Pinceau étoit leger & moëleux: mais depuis la mort de Raphaël, qui l'employa dans les grands Ouvrages du Vatican, il a très rarement colorié, ne s'appliquant plus qu'à des Ouvrages à fraisque de Clair-obscur.

Le Génie de Polidore a beaucoup de rapport à celuy de Jules Romain; leurs Conceptions

ceptions étoient vives & formées sur le goût de l'Antique ; leur Dessein grand & severe, & la voye qu'ils ont tenuë étoit nouvelle & extraordinaire : la difference qui est entr'eux, c'est que Jules Romain animoit ses Compositions Poëtiques par la seule impetuosité de sa veine ; & que Polidore avoit une attention particuliere à se servir du contraste, comme du plus puissant moyen pour donner de l'ame & du mouvement à ses Ouvrages. Il paroît encore que le génie de Polidore a été plus naturel, plus pur & mieux reglé que celuy de Jules Romain.

ANDREA COSIMO,

&

MORTUO D'A FELTRO

ONt été les premiers qui ont mis les Ornemens en usage dans les Ouvrages de Peinture moderne, l'un & l'autre s'y sont rendus fort habiles, & ont travaillé de Clair-obscur de la maniere qu'on appelle Egratignée, en Italien *Sgrafitti*. André a vêcu 64. ans, & Mortuo s'étant mis dans les Armes, faute d'Ouvrages, fut tué à 45. ans dans un combat qui se donna entre les Vénitiens & les Turcs.

MAISTRE ROUX

NE' à Florence, n'a point eu de Maître dans la Peinture; il s'eſt attaché aux Ouvrages de Michelange, & a voulu ſe faire une maniere particuliere; ſon genie étoit fecond, & ſa maniere de deſſiner un peu ſauvage, quoique ſçavante. Il a beaucoup travaillé à Rome & à Perouſe du tems de Raphaël; les malheurs qui agiterent ſa vie, luy donnerent occaſion de venir en France, où François I. luy donna une penſion & la direction des Ouvrages qui ſe faiſoient alors à Fontainebleau; Sa Majeſté luy donna auſſi une Chanoinie de la Sainte Chapelle, de ſorte que l'affection du Roy, & ſon propre merite le mirent en grande réputation. On peut juger de ſon habileté par la grande Galerie de Fontainebleau, qui eſt de ſa main.

Maître Roux étoit bien fait, & il avoit cultivé ſon eſprit par pluſieurs connoiſſances: mais il ternit toutes ſes belles qualitez, par la mort honteuſe qu'il ſe procura à luy-même, car ayant fait arrêter François Pellegrin ſon intime ami, ſur le ſoubçon que celuy-cy luy avoit volé une ſomme conſiderable, il le mit entre les mains de la Juſtice, qui après l'avoir appliqué à la Queſ-

tion, le déclara innocent. Pellegrin étant en liberté publia un Libelle contre Maître Roux, qui ne croyant pas se pouvoir montrer jamais avec honneur, envoya querir à melun du poison, sous prétexte d'en faire du Vernix, & le prit à Fontainebleau, dont il mourut en 1541.

FRANCOIS MAZZOLI,

dit

LE PARMESAN,

NAquit à Parme l'an 1504. il apprit la Peinture de deux de ses cousins, & s'avança fort en peu de tems par la vivacité & la facilité d'esprit dont la nature l'avoit pourvû. La réputation des Ouvrages de Raphaël & de Michelange l'attirerent à Rome, n'ayant encore que vingt ans ; il y étudia avec beaucoup d'assiduité d'aprés les bonnes choses, & sur tout d'aprés Raphaël ; il y peignit plusieurs Tableaux, qui le firent estimer, & qui luy acquirent l'affection du Pape Clement VII. Il étoit si appliqué à son Ouvrage, que le même jour que les Espagnols entrerent dans Rome, & qu'ils en firent le pillage, les Soldats trouverent le Parmesan, qui travailloit avec tranquillité, com-

me autrefois Protogene dans Rhodes ; cette sécurité surprit les premiers Espagnols, qui entrerent chez luy : la beauté de sa Peinture les surprit & les toûcha de telle sorte qu'ils se retirerent sans luy faire aucun mal ; mais aprés ceux là, il en vint d'autres qui luy prirent tout ce qu'il avoit. Il s'en retourna en sa Patrie, & passant par Bologne, il trouva l'occasion de faire beaucoup d'Ouvrages, qui l'y arrêterent assez long-tems, aprés quoy il se rendit à Parme, où il peignit encore beaucoup. Il joüoit bien du Luth, & y donnoit quelquefois plus de tems qu'à sa Peinture. Ce qu'on luy peut reprocher avec fondement, est de s'être tellement abandonné à la Chymie, qu'il en quitta non seulement la Peinture, mais le soin de sa propre personne, & qu'il en devint tout sauvage. Il a gravé en bois de Clair-obscur, quelques-uns de ses Desseins, & plusieurs à l'eau-forte, ayant été le premier qui ait mis en usage cette sorte de Graveure, du moins en Italie. Il entretenoit chez luy un Graveur appellé Antonio Frentano, qui luy vola à Bologne toutes ses planches de bois & de cuivre, & tous ses Desseins : & bien qu'on en eût recouvert une bonne partie, ce vol mit le Parmesan comme au desespoir : Enfin s'étant opiniâtré à la Chymie, il y perdit son tems, son argent, & sa

ſanté, & mourut dans un état miſerable d'une diarée, accompagnée de fievre, en 1540. n'ayant que trente-ſix ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Parmeſan.

LE genie du Parmeſan étoit entierement tourné du côté de l'agrément & de la gentilleſſe; & quoy qu'il imaginât avec facilité, il ne ſongeoit pas tant à remplir ſes Compoſitions d'objets convenables, qu'à deſſiner ſes Figures d'un air gracieux, & à leur donner des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties, & qui donnaſſent de la vie & de l'action. Mais comme il n'avoit pas l'eſprit d'une grande étenduë, l'attention qu'il donnoit à ſes Figures en particulier diminuoit beaucoup celle qu'il devoit à l'Expreſſion de ſes Figures en general. Ses penſées d'ailleurs étoient aſſez communes, & l'on ne voit pas qu'il ait penetré bien avant dans le cœur de l'homme, ni dans les paſſions de l'ame : mais bien que la Grace, qui eſt dans ſes Ouvrages, ne ſoit pour ainſi dire que ſuperficielle, elle ne laiſſe pas de ſurprendre les yeux par beaucoup de charmes.

Il inventoit facilement, & donnoit beau-

coup de Grace à ſes Attitudes, auſſi bien qu'à ſes Têtes ; & l'on peut juger par ſes Ouvrages, qu'il cherchoit plûtôt à plaire par cet endroit, qu'il n'étoit occupé de la veritable expreſſion de ſon Sujet. Il conſultoit peu la Nature, qui eſt la mere de la diverſité, ou il la réduiſoit à l'habitude qu'il avoit contractée, gracieuſe, à la verité ; mais qui tomboit en ce qu'on appelle maniere. Le Peintre, qui regarde la Nature comme ſon objet, la doit conſiderer dans la varieté comme dans le nombre de ſes effets : & ſi l'on pardonne au Peintre la réïteration dans un même Ouvrage, ce ne doit être qu'à l'égard de ſes Deſſeins, pour leſquels il ne doit pas conſulter ſi exactement la Nature, ni prendre les mêmes ſoins qui ſont reſervez pour les Tableaux. Je ſçay d'ailleurs, que quelques Etudes que les Peintres faſſent d'aprés le Naturel, leur Goût particulier les détermine toûjours à de certains chois qui les rappellent, & dans lequel ils tombent inſenſiblement. Il eſt certain que le Parmeſan a ſouvent réïteré les mêmes airs & les mêmes proportions : mais ſon chois eſt ſi beau, que ce qui a fait plaiſir une fois dans ſes Ouvrages, le fait encore par tout où il ſe retrouve.

Son Goût de Deſſein eſt ſvelte & ſçavant, mais idéal & maniere. Il affectoit de faire

les extrêmitez des membres délicates, & un peu décharnées. Ses Attitudes ſont nobles, vives, & agréablement contraſtées; ſes airs de Têtes gracieux, plûtôt que de grand Gout; ſes Expreſſions, generales & ſans caractere; ſes Draperies legeres, & bien contraſtées: elles ſont à la verité d'une même étoffe, & les plis en ſont fort indecis: mais comme ils ſont en petit nombre, ils donnent un Goût de grandeur aux parties qu'elles couvrent. Il en a fait ſouvent de volantes, qui donnent beaucoup de mouvement à ſes Figures, mais dont la cauſe n'eſt pas toûjours fort juſte.

Malgré la vivacité de ſon Eſprit & la facilité de ſon Pinceau il a fait peu de Tableaux, ayant employé la plus grande partie de ſon tems à faire des Deſſeins & à graver des Planches. Le peu que j'ay vû de ſa Peinture me donne une idée d'un aſſez bon Clair-obſcur: mais ſa Couleur locale eſt fort ordinaire & peu recherchée. C'eſt le Parmeſan, qui le premier a trouvé le ſecret, par le moyen de deux Planches de cuivre, d'imprimer ſur un papier de demie teinte le blanc & le noir, & de donner ainſi plus de rondeur aux Eſtampes: mais il n'a pas continué de ſe ſervir de cette Invention, qui demande trop de ſoin; voyant d'ailleurs que ſes Eſtampes, toutes ſimples,

étoient recherchées de tout le monde, & qu'elles servoient même de modele à plusieurs habiles Peintres de son tems.

PERRIN DEL VAGA

NE' dans la Toscane, où il fut élevé dans une grande pauvreté, n'avoit que deux mois quand sa Mere mourut. Son Pere étoit Soldat, & une Chevre fut sa nourisse. Etant venu jeune à Florence, on le mit chez un Epicier, où il s'attacha particulierement à porter aux Peintres les Couleurs & les Pinceaux dont ils avoient besoin. Il prit de là occasion de dessiner, & se rendit en peu de tems le plus habile des jeunes Peintres de Florence. Un Peintre mediocre, nommé Vaga, s'en allant à Rome le mena avec luy, d'où vient qu'on l'a toûjours depuis appellé del Vaga; car son nom est Buonaccorsi. A Rome il travailloit la moitié de la semaine pour les Peintres, & il employoit l'autre moitié avec les Dimanches & les Fêtes à dessiner pour son Etude. Il faisoit un mélange de toutes les bonnes choses : tantôt on le trouvoit parmi les ruïnes à rechercher les Ornemens Antiques, ou à dessiner les Bas-reliefs, tantôt dans la Chapelle de Michelange, & tan-

tôt dans les Sales du Vatican ; s'attachant auſſi en même tems à l'Anatomie & aux autres Etudes qui ſont neceſſaires pour faire un grand Peintre. Les fruits de cette conduite le firent bientôt connoître des plus habiles ; en ſorte que Raphaël le prit avec Jean d'Udiné pour l'aider dans l'exécution de ſes Deſſeins.

De tous ceux qui travailloient de ſon tems, il n'y en avoit point qui entendît ſi bien les ornemens, ni qui donnât dans le Goût de Raphaël avec plus d'aſſurance, de Grace & de hardieſſe, ainſi qu'on en peut juger entr'autres choſes par les Tableaux des Loges qu'il a exécutez ; ſçavoir, le paſſage du Jourdain, la chûte des murs de Jerico, le combat où Joſué fit arrêter le Soleil, la Nativité de Nôtre-Seigneur, le Batême & la Cene. L'affection qu'avoit pour luy Raphaël luy procura d'autres Ouvrages conſiderables dans le Vatican, & Perrin luy en vouloit marquer ſa reconnoiſſance, par une attache particuliere : mais la peſte le fit ſortir de Rome, & retourner à Florence, où aprés avoir fait quelques Ouvrages il revint à Rome, parce que la maladie y avoit ceſſé. Raphaël étant mort Perrin s'aſſocia avec Jules Romain & Franceſco il Fattoré, pour les Ouvrages qui reſtoient à faire dans le Vatican ; & pour cimenter leur

amitié, il épouſa dans le même tems la Sœur de Franceſco en 1525. Mais en 1527. le Siege que les Eſpagnols mirent devant Rome les ſépara. Perrin y fut pris, & racheté d'une groſſe rançon. Il s'en alla à Gennes, où il eut occaſion de peindre un Palais que le Prince Doria venoit d'y faire bâtir. Il ſe ſervit dans cet Ouvrage de cartons dont il fit voir publiquement l'uſage à un Peintre nommé Jerôme Treviſan qui s'en étoit raillé, & à pluſieurs autres qui y étoient accourus dans l'eſprit d'en profiter. De là il paſſa à Piſe pour s'y établir, à la ſollicitation de ſa femme : mais aprés y avoir fait quelques Ouvrages, il retourna à Genes, & y travailla encore pour le même Prince Doria. Enſuite il alla une ſeconde fois à Piſe, & de-là à Rome, où le Pape Paul III. & le Cardinal Farneſe luy donnerent tant d'ouvrage, qu'il fut contraint d'en commettre l'exécution à d'autres, ſe contentant d'en faire les Deſſeins.

En ce même tems le Pape fit venir le Titien à Rome pour y faire quelques Portraits, & Perrin en conçût tant de chagrin & de jalouſie, qu'il mit tout en uſage pour l'obliger de n'y faire que peu de ſéjour, & de s'en retourner à Veniſe, ce qui luy réüſſit : le grand nombre des Ouvrages de Perrin, & la vivacité avec laquelle il y tra-

vailloit épuiſerent ſes Eſprits dans la fleur de ſon âge ; de ſorte qu'à quarante-deux ans il ne paſſoit plus le tems qu'à voir ſes Amis, & il vivoit ainſi doucement lorſqu'une apoplexie l'emporta l'an 1547. le quarante-ſeptiéme de ſon âge.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Perrin del Vaga.

DE tous les Diſciples de Raphaël il n'y en a point qui ait conſervé plus longtems le caractere de ſon Maître que Perrin del Vague ; j'entends le caractere exterieur, & comme on dit, la maniere de deſſiner : car il s'en faut beaucoup qu'il ait penſé auſſi finement que luy. Il avoit un Genie ſingulier pour décorer les lieux ſelon leur uſage. Ses Inventions en ce genre de Peinture ſont très-ingenieuſes, il y a par tout de l'Ordre & de la Grace, & les Diſpoſitions qui ſont mediocres dans ſes Tableaux ſont merveilleuſes dans ſes Ornemens. Il les a compoſez de grandes, de petites & de moyennes parties, qui ſont placées avec tant d'intelligence, qu'elles ſe font valoir l'une l'autre par la comparaiſon & par le contraſte : les Figures qu'il y a fait entrer ſont diſpoſées & deſſinées du Goût de Raphaël ; & ſi Ra-

phaël luy a donné dans les commencemens, comme il faisoit à Jean d'Udiné, de legers Esquisses d'Ornemens, il les a exécutez dans un détail admirable ; & par l'habitude qu'il y a contractée, & par la vivacité de son Esprit, il s'est acquis en ce genre une réputation universelle. La Tapisserie des sept Planettes en sept pieces, dont Perrin fit les Desseins pour Diane de Poitiers, & qui est aujourd'huy chez Monsieur le Premier Président, est une preuve suffisante pour confirmer ce que je viens de dire.

JEAN D'UDINE',

AInsi appellé, à cause de la Ville d'Udiné dans le Frioul, dans laquelle il naquit en 1494. Il alla fort jeune à Venise, & son inclination le portant à la Peinture, il se mit sous la Discipline du Giorgion où il passa quelques années. De là il alla à Rome, où Balthazar Castilioni, Secretaire du Duc de Mantouë, le donna à Raphaël. Jean d'Udiné faisoit bien les Figures, mais comme il s'étoit appliqué particulierement à l'Etude des Animaux, & sur tout des Oyseaux, dont il avoit fait un Livre ; que d'ailleurs il avoit étudié avec soin les Ornemens Antiques, & qu'il se plaisoit à peindre d'a-

prés Nature les objets inanimez qui ſervent aux ajuſtemens & aux décorations des Ouvrages, toutes ces choſes luy étoient plus faciles à faire & plus avantageuſes pour acquerir de la gloire. Cela fit que Raphaël l'employa à exécuter les Ornemens qui entroient dans la Compoſition de ſes Tableaux, ou qui les accompagnoient. Il luy fit faire auſſi les Ornemens de Stuc, qu'il entendoit fort bien, le tout ſur les Deſſeins de Raphaël, ou du moins ſur ſes Eſquiſſes. Les Inſtrumens de Muſique qui ſont dans le Tableau de la Sainte Cecile de Bologne, par exemple, ſont de la main de Jean d'Udiné, auſſi bien que tous les Ornemens des Loges, & ceux de la Vigne Madame. C'eſt à luy que nous devons le renouvellement du Stuc & la façon de l'employer. C'eſt luy qui a trouvé la veritable matiere dont les Anciens ſe ſervoient pour cette ſorte de travail, qui étoit de la chaux & de la poudre de marbre très-fine : ce qui a toûjours été pratiqué depuis par les Ouvriers modernes. Jean d'Udiné avoit toûjours eſperé quelque récompenſe du Pape Leon X. qui étoit fort content de ſes Ouvrages : mais s'en voyant fruſtré par la mort de ce Pontife, il ſe dégoûta de la Peinture, & ſe retira à Udiné. Quelque tems aprés avoir quitté ſa Profeſſion, qui fut en 1550. il luy reprit

envie de retourner à Rome par un motif de devotion, & quoy qu'il se fût mis en habit de Pelerin, & que déguisé de cette sorte il se mêla parmi le bas peuple, Vasari l'ayant rencontré par hazard à la Porte Pauline, le reconnût, & le fit résoudre de travailler pour le Pape Pie IV. pour lequel Jean d'Udiné fit ensuite plusieurs Ouvrages d'Ornemens. Il étoit si fort attaché au plaisir de la Chasse, qu'on le croit inventeur de la Vache artificielle dont on se sert pour approcher des Oyseaux sauvages. Il mourut en 1564. âgé de soixante-dix ans, & fut enterré dans l'Eglise de la Rotonde, auprés de Raphaël son Maître comme il l'avoit désiré.

PELLEGRIN DE MODENE

A Travaillé avec les autres Disciples de Raphaël aux Ouvrages du Vatican, & a fait de son chef plusieurs Tableaux dans Rome. Aprés la mort de son Maître il s'en retourna à Modene, où il a beaucoup travaillé. Il mourut des blessures qu'il reçût en voulant sauver son Fils, qui venoit de commettre un meurtre dans une Place publique de la Ville de Modene.

DOMINIQUE BECCAFUMI,

Autrement appellé,

MICARIN DE SIENNE,

NE' dans un Village prés de Sienne, étoit Fils d'un Païſan * dont il gardoit les moutons. Un Bourgeois de Sienne appellé Beccafumi, paſſant par hazard auprés de luy s'apperçût qu'il traçoit avec un bâton des Figures ſur le ſable d'un ruiſſeau ; cela luy en donna bonne opinion & excita ſa bienveillance ; il le prit à ſon ſervice, & le fit apprendre à deſſiner. Comme le Genie de Dominique le portoit du côté de la Peinture, il s'y rendit habile ; il copia d'abord quelques Tableaux d'aprés le Perugin ; enſuite il alla à Rome, où il ſe fortifia extrêmement d'aprés les Ouvrages des bons Maîtres, ſur tout d'aprés ceux de Raphaël & de Michelange. Se ſentant en état de ſe ſoûtenir par luy même, il s'en retourna à Sienne, il fit beaucoup de Tableaux à huile & à détrempe, & de grands Ouvrages à fraiſque, qui le mirent en credit. Mais ce qui ſoûtiendra long-tems ſa réputation, c'eſt l'Ouvrage du Pavé de la grande Egliſe

* Ce Païſan s'appelloit Pacio, & avoit accoûtumé d'appeller ſon Fils Mécarino.

de Sienne: Cet Ouvrage eſt de Clair obſcur, & ſe fait par le moyen de deux ſortes de pierres de rapport, l'une blanche pour les jours, l'autre de demie teinte, pour en former les ombres : & ces pierres étant ainſi jointes dans les dimenſions convenables au Clair-obſcur des objets que l'on y veut répreſenter, on y donne le trait, l'union, la rondeur & les forces par des hachures aſſez profondes pour recevoir la poix noire dont on les remplit. J'ay un Deſſein en forme de Friſe, de la longueur de trois aunes, que Beccafumi a fait dans la derniere exactitude pour l'exécution de ce Pavé. Un Peintre de Sienne nommé Duccio inventa cette maniere de travail en 1356. mais Beccafumi l'a beaucoup perfectionnée. Il a gravé pluſieurs choſes en Bois ſur ſes Deſſeins. Il travailloit auſſi fort bien de Sculpture, & ſçavoit couler les métaux. Il en donna des preuves dans la Ville de Genes, où il alla ſur la fin de ſa vie; & aprés y avoir fait voir d'autres marques de ſa capacité & de ſon induſtrie; il y mourut en 1549. âgé de ſoixante-cinq ans.

BALTHAZAR PERUZZI,

DE la même Ville de Sienne, étoit en réputation dans le même tems. Il a peint au Palais Ghisi, dans les Eglises, & sur les Façades de beaucoup de Maisons de Rome. Il sçavoit fort bien les Mathématiques, & entendoit l'Architecture parfaitement : c'est luy qui a renouvellé les anciennes décorations de Théatres, comme il le fit paroître du tems de Leon X.

Quand le Cardinal Bernard de Bibienne fit répresenter devant ce Pape la Comedie intitulée, *La Calandra*, qui est une des premieres Comedies Italiennes qui ayent paru sur le Theatre, Baltazar en composa les Scenes, & les orna de tant de places, de ruës & de diverses sortes de Bâtimens, que la chose fut admirée de tout le monde. Aussi doit-il être consideré comme celuy qui a ouvert le chemin aux Ingenieurs & aux Machinistes en ce genre-là. Il fut employé en divers Ouvrages, tant à Saint Pierre qu'ailleurs ; & c'est luy qui prépara le magnifique Appareil du Couronnement de Clement VII. Mais il eût le malheur de se trouver à Rome en 1527. que cette Ville fut saccagée par l'Armée de l'Empereur

Charles-Quint : les Soldats qui le pillerent le maltraiterent extrêmement, & il ne se retira de leurs mains, qu'en faisant le Portrait de Charles de Bourbon. Si tôt qu'il fut en liberté, il alla s'embarquer à Porto-Hercolé pour passer à Sienne, où il arriva en chemise aprés avoir été volé. Ceux de Sienne l'employerent aux Fortifications de leur Ville. Il retourna à Rome, où il fit les Desseins de quelques Palais. Il y commença son Livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire sur Vitruve, dont il faisoit les Figures à mesure qu'il travailloit sur cet Auteur : mais sa mort arrêta cet Ouvrage en 1536. étant âgé seulement de trente-six ans. On croit qu'il fut empoisonné par ses envieux. Sebastien Serlio hérita de ses Ecrits & de ses Desseins, dont il s'est beaucoup servi dans les Livres d'Architecture qu'il a donnez au Public.

MICHELANGE BONAROTTI

Fils de Loüis Bonarotti Simoni, de l'ancienne Maison des Comtes de Canosses, nâquit en 1474. dans le château de Chiusi, qui est du territoire d'Arezzo en Toscane, dans lequel son Pere & sa Mere demeuroient alors ; ils le mirent en nourice dans un Vil-

lage appellé Settiniano, où il y avoit plusieurs Sculpteurs; le Mari de sa Nourrice l'étoit aussi : ce qui fit dire à Michelange, qu'avec le lait, il avoit sucé l'Art de la Sculpture. La violente inclination qu'il avoit pour le Dessein, obligérent ses Parens de le mettre sous la discipline de Dominique Ghirlandaï ; le progrés qu'il y faisoit excitoit tellement l'envie de ses Camarades qu'il y en eût un entre autres nommé Torrigiano qui luy donna un coup de poing dans le nez, dont il a porté les marques toute sa vie. Il crut que le meilleur moyen de se vanger, étoit de vaincre, comme il fit par ses Etudes & par ses Ouvrages, la jalousie de ses Competiteurs, & de s'acquerir l'estime des Grands.

Il se servit de l'amour que Laurent de Médicis avoit pour les beaux Arts, & il erigea dans Florence une Academie de Peinture & de Sculpture. Il y donnoit ses soins avec application & avec succés, lorsque les troubles de la Maison de Médicis le firent aller à Bologne & à Venise, d'où il retourna bien-tôt à Florence. Ce fut en ce tems-là, qu'ayant fait la Figure d'un Cupidon, il la porta à Rome, & luy ayant cassé un bras qu'il retint, il enterra le reste dans un lieu où il sçavoit qu'on devoit feüiller : cette Figure y ayant été trouvée, fut venduë pour Antique au Car-

dinal de saint Gregoire, à qui Michelange découvrit la chose, en luy montrant le bras qu'il en avoit reservé.

Les Ouvrages qu'il fit à Rome, mais beaucoup plus les avis de Bramante suscité par Raphaël, déterminerent le Pape à luy faire peindre sa Chapelle. Michelange pour se faire ayder dans cette Peinture, fit venir plusieurs Florentins, & entr'autres Grannaccio Bugiardino, & Juliano di san Gallo; ce dernier entendoit fort bien la Fraisque, où Michelange avoit peu de pratique. Cet Ouvrage étant achevé trompa l'attente de bien des Peintres, & sur tout de Raphaël, qui dans la vûë de le faire échoüer le luy avoit fait procurer par Bramante. Celuy-cy à qui, comme nous l'avons déja remarqué dans la vie de Raphaël, Michelange avoit toûjours confié la clef de la Chapelle pendant qu'on y travailloit, avec deffense de laisser voir son Ouvrage; y fit un jour entrer Raphaël, qui trouva cette Peinture d'un si grand Goût de Dessein, qu'il résolut d'en profiter. En effet, dans le premier Tableau que Raphaël peignit depuis, qui est le Prophete Isaïe, qu'on exposa aussi-tôt dans l'Eglise saint Augustin, Michelange reconnût sans hésiter l'infidelité de Bramante. Ce Trait est la plus grande loüange qu'on puisse jamais donner aux Ouvrages de Mi-

chelange, & une preuve en même tems de la bonne-foy de Raphaël, qui en cela voulut profiter de ce qu'il trouvoit de bon dans les Ouvrages de ſes ennemis, bien moins pour ſa propre gloire, que pour celle de ſa profeſſion.

Aprés la mort de Jules II. Michelange alla à Florence, où il fit cet Ouvrage admirable de la Sépulture des Ducs de Toſcane: il fut interrompu par les Guerres; car on l'obligea de travailler aux Fortifications de la Ville, & prévoyant que ces précautions qu'on avoit priſes trop tard ſeroient inutiles, il ſortit de Florence pour aller à Ferrare, & de-là à Veniſe. Le Doge Gritti tâcha de le retenir pour le faire travailler: mais tout ce qu'il en put tirer, ce fut un Deſſein pour le Pont de Rialto: car Michelange étoit encore excellent Architecte, comme on le peut voir par le Palais Farneſe, par ſa Maiſon, & par le Capitole, qui eſt un Edifice d'un grand Goût.

Etant retourné à Florence, il y peignit pour le Duc de Ferrare la Fable de Léda avec Jupiter en Cigne: mais comme on ne faiſoit pas aſſez d'eſtime de cet Ouvrage, Michelange l'envoya en France par Minio ſon Diſciple avec deux boëtes de Deſſeins, qui étoient la meilleure partie des penſées qu'il avoit faites. Le Roy François Premier

achepta la Léda qu'il fit mettre à Fontainebleau, & le reſte fut diſſipé par la mort inopinée de Minio. Cette Leda étoit repreſentée dans une paſſion d'Amour ſi vive & ſi laſcive, que M. des Noyers Miniſtre d'Etat ſous Louis XIII. l'a depuis fait brûler par principe de conſcience.

Michelange fit par ordre de Paul III. la peinture du Jugement Univerſel, qui eſt une ſource inépuiſable pour ceux qui cherchent une profondeur de Science, & un grand Goût dans le Deſſein. Michelange s'eſt donné des ſoins incroyables pour la perfection de ſon Art. Il aimoit fort la ſolitude, & diſoit que la Peinture étoit jalouſe & demandoit un homme tout ſeul & tout entier. Sur la demande qu'on luy fit ; pourquoy il ne ſe marioit pas ? il répondit, que la Peinture étoit ſa femme, que ſes Ouvrages étoient ſes Enfans.

Michelange avoit de grandes idées, qu'il ne devoit point à ſes Maîtres. La vûë des Ouvrages de l'Antiquité, & l'élevation de ſon Genie les luy avoient inſpirées. Il étoit ſçavant & correct dans ſon Deſſein, & le goût en eſt terrible, pour me ſervir de ce mot. Ceux qui n'y trouvent pas toute l'élégance de l'Antique, ſeront toûjours contraints d'avoüer, que c'eſt un puiſſant remede contre la pauvreté de la Nature or-

dinaire. Raphaël comme nous l'avons remarqué luy eſt obligé du changement, que la vûë de la Chapelle Sixte apporta à ſa maniere, qui tenoit encore beaucoup de Piétre Perrugin. Pluſieurs néanmoins qui demeurent d'accord de la grandeur des penſées de Michelange, les trouvent peu naturelles, & quelques fois extravagantes. Ils diſent auſſi que ſon Deſſein eſt chargé, quoyque ſçavant; qu'il a pris trop de licences contre les regles de la Perſpective; & qu'il n'a point entendu la partie de Coloris: On en parlera dans les Reflexions ſur ſes Ouvrages; il ſuffit de dire que ce grand Homme a non ſeulement été aimé & eſtimé de tous les Souverains de ſon tems, mais qu'il ſera encore l'admiration de toute la poſterité. Il mourut à Rome en 1564. âgé de 90. ans. Le Duc Côme de Médicis le fit deterrer la nuit en ſecret, & fit porter ſon corps à Florence, où il fut enterré une ſeconde fois dans l'Egliſe de Sainte Croix, dans laquelle on luy fit des obſeques magnifiques, & où l'on voit ſa ſepulture en marbre, qui conſiſte en trois Figures admirables; La Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, toutes trois de ſa main.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange.

MICHELANGE eſt un des premiers qui ait banni de l'Italie la petite maniere & les reſtes du Gottique. Son Genie étoit d'une vaſte étenduë, & ſon temperament avoit déterminé ſon Goût à la ſeverité & à la bizarrerie ; Enſorte neanmoins que parmi ſes imaginations bizarres, s'il y avoit des choſes extravagantes, il y en avoit auſſi d'une beauté ſinguliere, mais de quelque genre que fuſſent ſes penſées, elles avoient toûjours du Grand.

Comme les habiles gens de ce tems là faiſoient conſiſter tout le merite de la Peinture dans l'excellence du Deſſein, Michelange fit en cette partie des Etudes incroyables, & s'y rendit très-profond, comme on le voit par ſes Ouvrages de Peinture & de Sculpture : Mais il ne pût jamais joindre à ſon grand Goût, la pureté ni l'Elegance des contours : parce qu'ayant regardé le corps humain dans ſa plus grande force, & ayant peut être pouſſé trop loin ſon imagination là deſſus, il a fait les membres de ſes Figures trop puiſſans, & a chargé comme on dit ſon Deſſein. Ce n'eſt pas qu'il ait négligé

négligé l'Antique, mais c'eſt que ne voulant être redevable qu'à luy-même de la connoiſſance de ſon Art, il a encore plus examiné la Nature qu'il regardoit comme ſon objet, que les Statuës anciennes dont il ne vouloit point être copiſte.

Il entendoit parfaitement l'emboiture des os, l'emmanchement des membres, l'origine, l'inſertion, & l'office des muſcles : mais il paroît qu'il avoit peur qu'on ne s'apperçût pas combien il étoit profond en cette Science, car il a prononcé ſi fortement les parties du Corps, qu'il ſemble avoir ignoré que pardeſſus les Muſcles il y a une peau qui les adoucit. Il a néanmoins gardé en cela plus de meſure dans ſa Sculpture que dans ſa Peinture.

Ses Attitudes ſont la plûpart deſagréables, ſes airs de Tête fiers, ſes Draperies trop adhérantes, & ſes Expreſſions peu naturelles; mais parmi tout le ſauvage de ſes productions, on y trouve aſſez ſouvent de l'élevation dans les penſées, & de la nobleſſe dans les Figures. Enfin la grandeur de ſon Goût eſt proprement un remede contre la baſſeſſe du goût Flamand : il ſervit même à Raphaël, comme nous avons dit, pour le tirer de la ſechereſſe de Piétre Pérugin.

Michelange ignoro t rout ce qui dépend du Coloris, & ſes Carnations donnent en-

tierement dans la brique pour les Clairs, & & dans le noir pour les Ombres, soit qu'il ait peint ses Tableaux, ou qu'il y ait fait travailler les Peintres Florentins qu'il avoit appellez pour l'aider dans ses grands Ouvrages. Il n'en est pas de même des Tableaux que Fra-Bastian del Piombo a fait d'après les Desseins de Michelange: la Couleur en est meilleure & tient beaucoup du goût Venitien.

Mais pour revenir au Dessein de Michelange, qui est le plus grand merite de ses productions; si ce Peintre ne l'a pas rendu parfait de tout point, il y a fait remarquer du moins tant de profondeur, que ses Ouvrages peuvent contribuer beaucoup à rendre habiles les jeunes Etudians, qui auront allés de discernement pour en faire un bon usage. Cependant il y auroit lieu d'être surpris, que la réputation de Michelange se fût conservée jusqu'à nous dans un si grand éclat, s'il n'avoit été encore plus celebre par la connoissance parfaite qu'il avoit de la Sculpture, & de l'Architecture Civile & Militaire, que par celle de la Peinture.

SEBASTIEN DE VENISE,

Appellé communément

FRA-BASTIAN DEL PIOMBO,

AINSI nommé à cauſe d'un Office de Fratel del Piombo, que le Pape Clement VII. luy donna. Il étoit de Veniſe, ſon premier Maître fut Jean Bélin, qu'il quitta à cauſe du grand âge de ce Peintre, pour ſe mettre chez le Giorgion, où il prit un bon goût de couleur qu'il n'a jamais quitté. Il étoit déja en réputation à Veniſe, lorſque Auguſtin Ghiſi le mena à Rome, où il s'attacha à Michelange. Celuy-cy luy en ſçût ſi bon gré qu'il prit un ſoin extraordinaire de l'avancer dans le Deſſein, & de juſtifier par-là le choix que ce Diſciple avoit fait en s'attachant à luy, au préjudice de Raphaël ſon competiteur. Car alors les Peintres de Rome étoient partagez, les uns pour Raphaël, & les autres pour Michelange. Non ſeulement Fra Baſtian ne choiſit point Raphaël pour ſon Maître, mais il en voulut faire ſon Emule; c'eſt dans ce Deſſein qu'il fit un Tableau en concurrence de celuy

de la Transfiguration que Raphaël faisoit alors pour François Premier, & dans ce Tableau Fra-Bastian représenta la Résurrection du Lazare ; cette Peinture est dans l'Eglise Cathedrale de Narbonne.

Aprés la mort de Raphaël, Fra-Bastian par son propre merite & par la puissante protection de Michelange se fut vû à la Tête des Peintres de Rome, si Jules Romain n'eût pas balancé son credit. Il est vray qu'il peignoit d'une grande maniere, & il suffit de dire que ses Ouvrages tenoient beaucoup de Michelange pour le Dessein, & du Giorgion pour le Coloris ; mais il étoit fort long à ce qu'il faisoit, ce qui l'a obligé de laisser plusieurs Ouvrages imparfaits. Il y en a un très-beau de luy dans la Chapelle du Roy à Fontainebleau ; il représente la Visitation de la Vierge.

Fra-Bastian se broüilla néanmoins avec Michelange, sur ce qu'il entreprit de faire un Ouvrage à huile contre son sentiment ; ce Maître luy disant que cette sorte de Peinture étoit propre à une femme, & que la fraisque étoit veritablement l'Ouvrage d'un homme. Comme son Office du Plomb luy donnoit de quoy subsister honnêtement, & que d'ailleurs son temperament le portoit au repos, il ne songea plus qu'à passer doucement la vie ; s'exerçant tantôt à la Poësie,

& tantôt à la Musique, car il joüoit fort bien du Luth. Il trouva le moyen de peindre à huile sur les Murailles, sans que les Couleurs en fussent alterées ; c'étoit par un enduit composé de Poix, de Mastic & de Chaux vive ; il mourut en 1547. âgé de soixante-deux ans.

DANIEL RICCIARELLI

De Volterre.

CE dernier nom qui est le plus commun luy a été donné à cause de Volterre Ville de la Toscanne, où il a pris naissance en 1509. Il fut Disciple, premierement d'Antoine de Verceil, & puis de Baltazar de Sienne : Mais dans la suite il s'attacha entierement à la maniere de Michelange qui le protegea dans les occasions ; ses plus beaux Ouvrages sont à Rome à la Trinité du Mont. Il quitta la Peinture pour se faire Sculpteur, & c'est de luy que nous avons le Cheval de Bronze qui est à la Place Royale de Paris ; ce Cheval devoit servir pour porter la Statuë d'Henry II. Mais Daniel n'eût pas le tems d'achever cet Ouvrage, prévenu par la mort qu'une trop grande application à son travail & son humeur mélancholique luy avoit avancée en 1566. dans la

cinquante-septiéme année de son âge.

FRANÇOIS PRIMATICE

NE' à Bologne de parens Nobles, qui luy voyant une forte inclination au Dessein, le laisserent aller à Mantouë, où il fut six ans sous la discipline de Jules Romain; il se rendit si habile en cet espace de tems, que sur le Dessein de Jules il faisoit des Batailles de Stuc en Bas-reliefs, & surpassoit en cela & en Peinture les autres Eleves qui étoient à Mantouë.

Il travailloit ainsi à ayder Jules Romain dans l'exécution de ses Desseins, lorsque le Roy François Premier ayant fait demander en 1531. un jeune homme qui entendît bien les Ouvrages de Stuc, on luy envoya le Primatice. La confiance que le Roy avoit en l'habileté de ce Peintre, fit que Sa Majesté l'envoya à Rome, en 1540. pour acheter des Antiques. Il en rapporta cent vingt-quatre Statuës avec quantité de Bustes, & fit mouler par Jacques Baroches de Vignole la Colomne Trajane, & les Statuës de Venus, de Laocoon, de Commode, du Tibre, du Nil, & de la Cléopatre de Belvedere; afin de les jetter en Bronze.

Aprés la mort de Maître Roux, le Primatice fut pourvû de la Charge d'Intendant

des Bâtimens, & acheva en peu de tems la Gallerie que ce Peintre avoit commencé. Il fit porter à Fontainebleau tant de Statuës, ou de Marbre, ou de Bronze, que ce lieu paroiſſoit un autre Rome. Dans les Ouvrages qu'il y fit de Peinture & de Stuc, il ſe ſervit de Roger de Bologne, de Proſpero Fontana, de Jean-Baptiſte Bagnacavallo, & ſur tout de Nicolas de Modéne qu'on appella Meſſer Nicolo, dont l'habileté & la diligence ſurpaſſoit celle des autres.

L'eſtime que toute la France conçût pour le Primatice alla à tel point, qu'on n'entreprenoit aucun Ouvrage conſiderable ſans l'avoir conſulté, & qu'il ordonnoit tout ce qui ſe faiſoit dans les Fêtes, dans les Tournois, & dans les Maſcarades. Il fut pourvû de l'Abbaye de ſaint Martin de Troyes, & vivant d'une maniere liberale & diſtinguée, il n'étoit pas ſeulement régardé comme un habile Peintre, mais comme un des Grands de la Cour. C'eſt luy & le Maître Roux qui ont apporté le bon Goût en France ; car avant eux, tout ce qui ſe faiſoit dans les Arts étoit peu conſiderable, & donnoit dans le Gotique ; le Primatice, mourut fort âgé.

PELLEGRIN TIBALDI,

dit

PELL. DE BOLOGNE

NE' à Bologne, fils d'un Architecte Milanois, eût tant de Genie pour les beaux Arts, que s'étant mis de luy-même à dessiner les belles choses, à Bologne & à Rome, il devint l'un des plus habiles de son tems en Peinture & en Architecture Civile & Militaire. Ce fut dans la Ville de Rome qu'il donna les premieres preuves de sa capacité, & que l'on rendit justice à son merite. Mais quelque bon succés qu'eussent ses Ouvrages, l'Ouvrier n'en étoit pas plus heureux; soit qu'il n'eût pas le talent de se faire valoir, ou qu'il n'eût pas celuy de se contenter. De sorte qu'un jour le Pape Gregoire XIII. étant sorti par la Porte Angelique pour prendre l'air, & s'étant détourné du grand chemin, il entendit une voix plaintive qui luy paroissoit venir de derriere un Buisson : il la suivit peu à peu, & vit un homme couché par terre au pied d'une haye : le Pape s'en approcha, & ayant reconnu Pellegrin, il luy demanda ce qu'il avoit à se plaindre. *Vous voyez*, répondit

Pellegrin, *un homme au deſeſpoir. J'aime ma Profeſſion, il n'y a point de peines que je ne me ſois données pour m'y rendre habile ; je travaille avec aſſiduité, je tâche à perfectionner mon Ouvrage juſqu'à ne le pouvoir quitter ni me contenter moy-même, & tous ces ſoins ſont ſi peu récompenſez, que je ne puis vivre de mon travail. Ne pouvant donc ſoûtenir cet état cruel, je ſuis venu icy à l'écart, réſolu d'y mourir de faim pour me délivrer des miſeres de ce monde.*

Le Pape luy fit une groſſe réprimande ſur cette étrange réſolution ; & luy ayant enſuite remis l'eſprit & fait reprendre courage, il lui promit toutes ſortes de ſecours. Comme la Peinture avoit été juſques là fort ingrate à Pellegrin, Sa Sainteté luy conſeilla de s'appliquer à l'Architecture, dans laquelle il avoit fait voir beaucoup d'habileté, & l'aſſura qu'il l'employeroit dans ſes Bâtimens. Pellegrin profita de ce conſeil. Il devint grand Architecte & grand Ingenieur, & bâtit de ſuperbes Edifices, qui devoient luy donner les moyens d'être content.

Etant retourné en ſon Païs, le Cardinal Borromée luy fit faire à Pavie le Palais de la Sapience, & il fût choiſi par les Milanois pour avoir l'Intendance du Bâtiment qui ſe faiſoit alors de leur Egliſe Cathédra-

le. De là il fût appellé en Eſpagne par Philippe II. pour travailler de Peinture & d'Architecture au Palais de l'Eſcurial. Il y fit quantité d'Ouvrages, qui plûrent tellement à ce Roy, qu'après luy avoir fait compter cent mille Ecus, il l'honora du Titre de Marquis. Pellegrin chargé d'honneurs & de biens s'en retourna à Milan, où il mourut au commencement du Pontificat de Clement VIII. âgé d'environ ſoixante-dix ans.

FRANCOIS SALVIATI

DE Florence, ſe mit d'abord à deſſiner chez André del Sarte, où il fit amitié avec Vaſari, qui étoit auſſi Diſciple du même Maître. Ils le quitterent l'un & l'autre pour Baccio Bandinelli, où ils profiterent plus en deux mois qu'ils n'avoient fait ailleurs en deux ans. François s'étant rendu très-habile, le Cardinal Salviati l'attacha à ſon ſervice, & c'eſt de là que luy vient le nom de Salviati. Sa maniere de deſſiner approcha fort de celle de Raphaël. Il travailloit également bien à fraiſque, à huile & à détrempe. Il vint en France en 1554. & y fit quelques Ouvrages à fraiſque pour le Cardinal de Lorraine, qui n'en fût pas fort ſatisfait ; ce qui dégoûta Salviati auſſi-bien

que la faveur & la réputation de Maître Roux, des Ouvrages duquel il avoit fait trop de railleries pour n'en pas apprehender les suites. Enfin étant retourné en Italie, & y ayant peint divers Tableaux à Rome, à Florence & à Venise, son humeur inquiete, chagrine & irresoluë luy causa la maladie dont il mourut en 1563. âgé de cinquante-trois ans.

TADEE' ZUCCRE

NAtif d'Agnolo in Vado dans le Territoire d'Urbain, étoit Fils d'un Peintre mediocre, qui, connoissant sa foiblesse, & préferant l'éducation de son Fils à sa propre utilité, le mena à Rome à l'âge de quatorze ans pour profiter des avis des bons Peintres: mais il s'adressa mal. Il le mit chez un certain Pierre Calabrois, dont la femme faisoit mourir de faim Tadée, & le contraignit par son avarice de chercher un nouveau Maître. Il n'en prit point d'autre néanmoins que les Ouvrages de Raphaël & les Sculptures Antiques; ce qui, étant fortifié de la beauté de son Genie, le rendit habile en peu de tems. Il étoit facile, abondant & gracieux dans ce qu'il faisoit, & moderoit la vivacité de son Esprit par une gran-

de prudence. Il n'a pas travaillé hors de l'Italie, mais seulement à Rome & à Caprarole. Il mourut en 1566. âgé de trente sept ans. Cette mort prematurée luy fit laisser beaucoup d'Ouvrages imparfaits, que son Frere Frederic acheva.

GEORGES VASARI

NAtif d'Arezzo en Toscane, fut premierement Disciple de Guillaume de Marseille, Peintre sur Verre; ensuite d'André del Sarte, & enfin de Michelange. On ne peut pas dire de luy comme de beaucoup d'autres Peintres, que son inclination pour la Peinture l'a violenté: mais l'on peut dire avec plus de vray-semblance, que ses Réflexions & son bon Esprit l'y ont déterminé, & l'y ont conduit plûtôt que son Genie. Aprés les troubles de Florence il s'en retourna en son Païs, où ayant trouvé que son Pere étoit mort de la peste, il se vît chargé de deux Freres & de trois Sœurs, qu'il étoit contraint de faire subsister du gain de son travail. Il peignoit à fraisque dans les Villages de côté & d'autre: mais ne croyant pas pouvoir gagner assez par la Peinture pour soûtenir la charge de sa famille, il quitta sa Profession pour se faire

Orfévre, à quoy il ne trouva pas mieux son compte.

Il se remit donc à la Peinture, avec une grande envie de devenir habile ; il dessina avec ardeur & avec perseverance toutes les Sculptures Antiques & tous les Ouvrages de Peintures qui étoient de quelque merite : & quoy qu'il se fût beaucoup fortifié dans la partie du Dessein, en copiant toute la Chapelle de Michelange, il ne laissa pas néanmoins de dessiner avec le *Salviati* tous les Ouvrages de Raphaël & de Balthazar de Sienne ; & non content d'avoir dessiné tout le jour, il employoit une partie de la nuit à copier ce qu'avoit dessiné son Camarade. Il se persuada qu'aprés toutes ces fatigues il étoit en état d'entreprendre toutes sortes d'Ouvrages, & d'en sortir avec succés. Il ne comptoit que pour peu de chose la partie du Coloris, parce qu'il n'en avoit pas une juste idée : aussi s'est-il bien trompé dans son calcul ; car, quoy qu'il fût un fort bon Dessinateur, ses Ouvrages ne luy ont point attiré jusqu'icy toute l'estime qu'il s'en étoit promise, ce qui vient ou de ce qu'il a ignoré l'intelligence des Couleurs, ou du moins, de ce qu'il a négligé la molesse du Pinceau. Cependant la grande pratique qu'il avoit dans le Dessein luy donnoit une merveilleuse facilité, & luy faisoit produire

quantité d'Ouvrages. Il étoit bon Architecte, & entendoit fort bien les Ornemens. Les Ouvrages qu'il fit à Florence, tant d'Architecture que de Peinture le mirent en credit dans la Maison des Médicis, où il gagna quelque argent, dont il maria deux de ses Sœurs. Il avoit beaucoup de vertus morales, qui, jointes à sa politesse, luy attirerent l'estime des Cardinaux de son tems. Celuy de Médicis, qui le protegeoit particulierement, l'engagea à travailler sur les Vies des Peintres. Il nous en a laissé trois volumes, dont Annibal Caro fait l'éloge, en disant qu'elles sont écrites poliment & judicieusement. On luy reproche néanmoins d'y avoir trop loüé les Peintres de son Païs; c'est-à-dire les Florentins. Quoy qu'il en soit, la Peinture luy doit un monument éternel, pour avoir transmis à la Posterité la mémoire de tant d'habiles Hommes, dont la plûpart des noms seroient déja ensevelis dans l'oubli, sans les soins qu'il a pris de les éterniser. Outre ces Vies de Peintres, il a fait imprimer des Raisonnemens sur les Ouvrages qu'il a peints, dont les principaux sont à Rome, à Florence & à Bologne. Il mourut à Florence en 1578. âgé de soixante-quatre ans. Son Corps fût transporté à Arezzo, où il fût enterré dans une Chapelle ornée d'Architecture, qu'il avoit fait bâtir pendant sa vie.

FREDERIC ZUCCRE

NE' dans un Village du Duché d'Urbin, appellé *Agnolo in Vado*, fût amené par ſes parens à Rome à l'occaſion du Jubilé de 1550. On le donna à ſon Frere Tadée, qui étoit déja un des celebres Peintres d'Italie ; il fût ſon Diſciple, & dans la ſuite ſentant un peu ſes forces, il porta impatiemment les corrections de ſon Frere. Ils ont beaucoup travaillé tous deux à Caprarole ; & Frederic acheva les Ouvrages que Tadée avoit laiſſé imparfaits dans Rome, où il mourut, n'ayant que trente-ſept ans. Frederic fût employé par le Pape Gregoire XIII. pour quelques Ouvrages qui luy attirerent des differens avec les Officiers de Sa Sainteté ; & pour ſe vanger de leurs mauvais offices, il fit le Tableau de la Calomnie, qui a depuis été gravé par Corneille Cort, où il répreſenta avec des oreilles d'aſne tous ceux qui l'avoient offenſé. Il l'expoſa publiquement ſur la porte de l'Egliſe de ſaint Luc le jour de la Fête de ce Saint, & ſortit de Rome pour éviter la colere du Pape.

Il travailla en France pour le Cardinal de Lorraine, & à l'Eſcurial pour Philippe II.

ſans que, ni l'un, ni l'autre fuſſent contens de ſon Ouvrage. Il fût plus heureux en Angleterre, où il fit le Portrait de la Reine Elizabeth, & quelques autres Ouvrages qui furent applaudis. Enfin aprés être retourné en Italie, & avoir travaillé quelque tems à Veniſe, Gregoire XIII. le rapella, & luy pardonna. Ce fût en ce tems-là, que ſe prévalant de la protection du Pape, il mit à exécution le Bref que Sa Sainteté avoit donné pour l'érection d'une Academie de Peinture. Il y fût élû Prince, & l'affection qu'il portoit à ſon Art, luy fit bâtir à ſes frais une Maiſon où ſe tenoit l'Aſſemblée des Peintres. Il alla enſuite à Veniſe pour y faire imprimer les Livres qu'il a compoſez ſur la Peinture. De là il paſſa à la Cour de Savoye, & dans un voyage qu'il fit à Lorette, il mourut à Ancone âgé de ſoixante-ſix ans, environ l'an 1602.

RAPHAEL D'A REGIO,

FIls d'un Païſan, qui luy faiſoit garder des Oyes, ſe déroba de ſon Pere & s'en alla à Rome, où il ſuivit le mouvement du Genie extraordinaire qu'il avoit pour la Peinture; & s'étant mis ſous la Diſcipline de Frederic Zuccre, où il ne fût qu'un an,

il y fit un si merveilleux progrés, qu'il étoit presque égal à son Maître. Il a fait plusieurs belles choses dans le Vatican, à Sainte Marie Majeure, & en d'autres lieux de Rome. Il étoit beau & bienfait, & l'on dit qu'étant devenu amoureux d'une jeune fille, sa passion fût si violente qu'il en mourut. Il avoit un Camarade nommé Paris, qui l'aidoit dans ses Ouvrages.

RICHARD

NAtif de Bresse, étoit un de ceux dont Raphaël se servoit dans ses Ouvrages du Vatican, & qui d'ailleurs n'a pas fait beaucoup parler de luy. Un jour ayant fait pour l'Eglise des Florentins un Tableau de son Invention, où il avoit répresenté Pilate qui montroit JESUS-CHRIST au Peuple, il demanda à Raphaël laquelle des Têtes luy sembloit la meilleure, croyant qu'on jugeroit en faveur de celle du Christ : mais Raphaël luy répondit que la meilleure en étoit une qui ne se voïoit que par derriere, voulant dire par là que toutes ses Expressions n'étoient pas justes au sujet qu'il répresentoit, quoy que les Têtes fussent bonnes d'ailleurs.

FREDERIC BAROCHE

NE' à Urbin, vint à Rome dans sa jeunesse, & n'a point eu d'autre Maître, à proprement parler, que les belles choses qu'il y étudia avec beaucoup de soin. Il y peignit beaucoup de choses à fraisque du tems de Paul III. & s'en étant retourné à Urbin, il y passa le reste de sa vie. Mais fort incommodé d'un vomissement & d'une foiblesse d'estomach, qui ne luy permettoit pas de travailler plus de deux heures par jour. Il a néanmoins vêcu très-long-tems avec ce mal, qui luy venoit (à ce que l'on a cru) d'avoir été empoisonné dans une salade qu'un Peintre envieux de sa réputation luy prépara dans un repas qu'il luy donna: de sorte que les remedes qui ne le guerirent pas entierement, l'empêcherent néanmoins de mourir. C'est un des plus gracieux, des plus judicieux, & des plus habiles Peintres qui ayent jamais été. Il a fait quantité de Portraits & de Tableaux d'Histoires, & son Génie étoit particulierement pour les sujets de dévotion.

On reconnoît dans ses Ouvrages un grand penchant pour la maniere du Correge; & quoy qu'il dessinât plus correctement que ce

Peintre, ſes Contours n'étoient, ni d'un ſi grand goût, ni ſi naturels. Il prononçoit trop les parties du corps, & deſſinoit les pieds d'un petit enfant, du même caractere qu'il auroit fait ceux d'un homme. Il faiſoit ſes Etudes au Paſtel, & les réduiſoit ordinairement à ſa maniere.

Il ſe ſervoit pour faire ſes Vierges, d'une Sœur qu'il avoit, & pour le petit Chriſt, d'un enfant de cette même Sœur. Il a gravé luy-même à l'eau-forte quelques-uns de ſes Tableaux. Il eſt mort à Urbin en 1612. âgé de quatre-vingt-quatre ans. Vanius a été ſon Diſciple.

FRANÇOIS VANIUS

DE Sienne, a été Diſciple du Baroche ſans luy être inferieur. Il avoit un talent extraordinaire pour les Sujets de dévotion. Il eſt mort en 1615. âgé de quarante-ſept ans.

JOSEPIN,

AInſi appellé par contraction de Joſeph d'Arpin, qui eſt un Château dans la Terre de Labour au Royaume de Naples,

où il nâquit en 1570. Il étoit Fils de Mutio Polidoro, Peintre si médiocre, qu'il n'étoit employé qu'à faire des *Ex Voto* de Village. Joseph vint à Rome, où il contracta une maniere de dessiner légere & agréable, qui dégenera dans une pratique qui ne tenoit, ni de l'Antique, ni de la Nature recherchée. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de genie, il se fit valoir auprés des Papes & des Cardinaux, qui luy procurerent beaucoup d'employ. Il eût un violent Competiteur en la personne du Caravage, dont la maniere étoit entierement opposée à la sienne. Ce qu'il a fait de plus digne d'estime, sont les Batailles qu'il a peintes au Capitole, du reste il n'a fait qu'effleurer la Peinture, sans en approfondir aucune partie. Il mourut en 1640. âgé de quatre-vingt ans. La plûpart des Peintres de son tems suivoient sa maniere, & les autres celle du Caravage.

PASQUALIN DELLA MARCA

N'Est icy nommé, que parce que en un an il fit un progrés dans la Peinture, qui passe pour un prodige. Il y a des Tableaux de luy dans l'Eglise des Chartreux

aux termes de Diocletian.

Cette exemple doit encourager ceux qui, bien qu'avancez en âge, se sentent assez de genie, assez d'ordre dans l'esprit, & assez de santé pour courir en peu de tems la Lice de la Peinture.

PIETRE TESTE

NAtif de Luques, porté dés sa jeunesse au Dessein, fut excité de voir Rome par la renommée des Peintures & des Peintres qu'on y voyoit alors. Il y alla en habit de Pellerin, & n'étant pas assez instruit de ce qui regardoit la Profession qu'il vouloit suivre, il vivoit dans la derniere misere, & passoit comme il pouvoit le tems à dessiner les Rüines, les Statuës & les Peintures de Rome. Sandrart dit qu'un jour entr'autres l'ayant trouvé dans un pitoyable état, & comme à demi brute, dessinant des Rüines au tour de Rome, il eût pitié de sa pauvreté, l'emmena chez luy, pourvût à ses vêtemens & à sa nourriture, l'employa à dessiner plusieurs choses de la Galerie Justiniane, & le recommanda ensuite à d'autres personnes qui le firent travailler. Il étoit si sauvage & si misantrope, qu'à peine Sandrart pouvoit-il joüir de sa conversation. Il

avoit déſſiné les Antiques tant de fois, qu'il les ſçavoit par cœur : mais il y avoit en cela tant de fougue & de libertinage de genie, qu'il n'a tiré pour ſon Art aucun avantage raiſonnable de toutes ſes peines : celles qu'il a priſes dans ſes Ouvrages de Peinture luy ont encore moins réüſſi, comme on le voit par le petit nombre de ſes Tableaux, par le peu de cas qu'on en fait, par ſes mauvaiſes Couleurs, & par la dureté de ſon Pinceau. Ainſi ce qu'il a fait de plus loüable, ſont ſes Deſſeins & ſes Eſtampes, dont une petite partie a été gravée par luy, l'autre par Ceſar Teſte, & quelques-unes encore par d'autres Graveurs. On y voit beaucoup d'imagination, de gentilleſſe, & de pratique : mais peu d'intelligence dans le Clair-obſcur, peu de raiſon, & peu de juſteſſe. Etant un jour aſſis ſur le bord du Tibre pour deſſiner quelque Vuë, un coup de vent enleva ſon chapeau, & en voulant le retenir, l'extenſion de ſon bras emporta ſon corps. Il tomba dans l'eau, & ſe noya ainſi malheureuſement environ l'an 1648.

PIETRE BERETIN

DE Cortone dans la Toſcane, élevé & protegé dans la Maiſon de Sachetti à

Rome, a eté l'un des plus agréables Peintres qui ayent jamais paru. Son genie étoit fecond, ſes penſées fleuries, & ſon exécution facile. Comme ſon talent étoit pour les grands Ouvrages, & que ſon imagination étoit vive, il ne pouvoit ſe contraindre à finir un Tableau de tout point ; ce qui fait que ſes petits Tableaux, quand on les voit de prés, paroiſſent fort éloignez du merite de ceux qu'il a fait en grand.

Il étoit peu correct dans le Deſſein, peu expreſſif dans les paſſions, peu régulier dans les plis de ſes Draperies, & maniere par tout. Mais par tout auſſi on voit de la Grandeur, de la Nobleſſe, & de la Grace. Non pas de cette Grace particuliere que Raphaël & le Corrége avoient en partage, & qui touche vivement le cœur des gens d'eſprit : mais une grace generale qui plaît à tout le monde, & qui conſiſte plûtôt dans l'habitude qu'il avoit de faire par tout des airs de Têtes agréables, que dans un chois ſingulier d'Expreſſions convenables à chaque objet. Car, comme je l'ay déja dit, il avoit de la peine à retourner ſur luy-même, & à deſcendre dans le détail de chaque choſe. Il ne cherchoit qu'un beau Tout-enſemble, & les Platfons des Egliſes, des Galeries, des Palais des Grands ; bien loin de l'étonner, étoient la pâture la plus convenable à ſon

genie. Il en a donné des preuves autentiques à Rome, dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire, dans le Palais des Barberins, dans le Palais Pamphile, & dans plusieurs autres lieux de Rome & de Florence.

Son Coloris n'avoit rien de mauvais, sur tout dans ses carnations, qui auroient encore été meilleures, si elles avoient été plus variées & plus recherchées. Pour les autres Couleurs locales, il ne s'est écarté de l'Ecole Romaine, qu'en leur donnant de l'union entr'elles, & cet agrément que les Italiens appellent *Vagezza*. Les Ornemens qui accompagnoient ses Ouvrages étoient d'une grande Idée : il faisoit le Paisage d'un bon goût, & il a mieux entendu la Peinture à fraisque, que tous ceux qui l'ont pratiquée avant luy.

Pietre de Cortone étoit d'un naturel doux, d'un entretien agréable, de mœurs integres, charitable, officieux, bon ami, & disant du bien de tout le monde. Il étoit si laborieux, que la goute dont il étoit fort travaillé, ne l'empêchoit pas de peindre : mais la vie trop sedentaire, & l'excés de son application augmentant ce mal peu à peu, firent mourir cet excellent Homme à l'âge de soixante ans, en 1669.

LIVRE IV.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES VENITIENS.

JACQUES BELLIN

DE Veniſe, eût pour Maître Gentillé d'a Fabriano, & fut Concurrent de ce Dominique qui fut aſſaſſiné par André del Caſtagno. Il n'eſt pas ſi connu par ſes Ouvrages, que par la bonne éducation qu'il donna à ſes Fils Gentil & Jean, qui ont été les Sources de l'Ecole Vénitienne. Il mourut environ l'an mil quatre cens ſoixante & dix.

GENTIL BELLIN

DE Veniſe, Fils aîné de Jacques dont on vient de parler, étant le plus habile des Peintres Venitiens de ſon tems, fut

employé par le Senat avec son Frere Jean à peindre dans la Sale du Grand Conseil, & fit beaucoup d'autres Ouvrages à Venise, la plûpart à détrempe, parce que la Peinture à huile n'étoit pas encore bien en usage. Mahomet II. Empereur des Turcs ayant vû un de ses plus beaux Tableaux l'admira, & desira d'en avoir l'Auteur pour le faire travailler. Il en écrivit à la Republique, qui le luy envoya. Gentil fut bien reçû du Grand Seigneur, il fit quelques Ouvrages qui plûrent à Sa Hautesse, principalement des Portraits : Et comme les Turcs ont de la veneration pour Saint Jean-Baptiste, Gentil en peignit la Décolation, & la fit voir à Mahomet, pour en avoir l'approbation, comme de ses autres Tableaux. Mais le Grand Seigneur trouva à redire que la peau du cou, dont la tête venoit d'être séparée, étoit trop haute; & pour confirmer sa critique, il envoya querir sur le champ un Esclave, à qui il fit couper la Tête en presence de Bellin, afin qu'il fût convaincu, qu'incontinent aprés la séparation de la tête, la peau se retire en bas, le Peintre fut si effrayé de cette cruelle demonstration, qu'il ne crût pas pouvoir demeurer en repos ni en sureté à Constantinople : il demanda son congé sous quelque prétexte, & il l'obtint. Le Grand Seigneur luy fit des presens, luy

mit une Chaîne d'or au cou, & écrivit à la République des Lettres de recommendation en sa faveur : ce qui fut cause que la République luy assigna une pension considerable pour toute sa vie, & le fit Chevalier de Saint Marc. Il mourut en 1501. âgé de quatre-vingt ans.

JEAN BELLIN

FRere & Disciple de Gentil Bellin, a établi les Fondemens de l'Ecole Venitienne par la pratique de l'huile, & par le soin qu'il prit de peindre toutes choses d'aprés Nature. On voit beaucoup de ses Tableaux à Venise : le dernier où il a travaillé est une Baccanale qu'il fit pour Alphonse I. Duc de Ferrare, & la mort l'ayant surpris sur cet Ouvrage, Titien l'acheva, & y fit un beau Païsage. Ce Disciple habile, mais respectueux, pour laisser la gloire du Tableau à son Maître, y écrivit ces mots : (Joannes Bellinus M. CCCCCXIV.) Giorgion fut son Disciple avec le Titien. Bellin mourut en 1512. âgé de quatre vingt-dix ans : son Portrait & celuy de son Frere sont dans le Cabinet du Roy.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Jean Bellin.

JACQUES & Gentil Bellin ont deſſiné de mechant Goût, & ont peint fort ſechement : Mais Jean Bellin ayant eu le ſecret de peindre à huile, a manié le Pinceau plus tendrement, quoyqu'il paroiſſe encore beaucoup de ſechereſſe dans ſes Ouvrages. Cependant il merite qu'on le diſtingue de ceux qui l'ont précedé, c'eſt luy qui a tranſmis liberalement aux Peintres qui l'ont ſuivi la pratique de peindre à l'huile, qu'il avoit tirée par adreſſe d'Antoine de Meſſine; & il a travaillé le premier à joindre l'union à la vivacité des Couleurs, laquelle faiſoit avant luy le plus grand merite des Peintres Venitiens; ainſi l'on voit tout enſemble dans les Tableaux de Jean Bellin une grande propreté dans ſes Couleurs, & un commencement d'harmonie qui a pû reveiller le talent du Giorgion.

Les progrés étonnans de ce Diſciple, & ceux du Titien ont même ouvert les yeux de leur Maître, car les Tableaux de la premiere maniere de Jean Bellin ſont très-ſecs, & ceux de la derniere ſont aſſez ſoûtenus de Deſſein & de Coloris, pour trouver

quelque place dans les Cabinets des Curieux, & l'on en voit quelques uns chez l'Empereur, qui tiennent du Giorgion pour la fierté de la Couleur & de la Lumiere.

Le goût de son Dessein est un peu Gottique, & ses attitudes ne sont pas d'un bon choix, mais ses airs de tête sont assez Nobles.

On ne voit point de vives expressions dans ses Tableaux, & les Sujets qu'il a traitez n'y ont gueres donné d'occasion, car la plûpart sont des Vierges. Il a néanmoins fait tous ses efforts pour copier exactement la Nature, & il a terminé plus servilement ses Ouvrages, qu'il ne s'est utilement attaché à leur donner un grand caractere.

LES DOSSES

DE Ferrare se sont rendus recommendables par leur bon Goût de couleur, & sur tout dans les Païsages qu'ils faisoient très-bien; Alphonse Duc de Ferrare les employa beaucoup, & les honora de sa bienveilleance. Ils ne furent pas si heureux auprès du Duc d'Urbin François Marie, qui les fit travailler à Fraisque dans son nouveau Palais, que l'Architecte Genga venoit de bâtir, car ce Duc n'étant pas satisfait de cette Peinture

la fit détruire. Il eſt vray que malgré tous les ſoins qu'ils y avoient apportez, ils n'ont jamais rien fait qui meritât moins de loüange, tant il eſt vray que les ſoins ſont fort inutiles dans l'exécution, quand une fois l'Ouvrage eſt mal conçû. Ils ſoûtinrent pourtant leur réputation aprés cette diſgrace; car ils firent depuis ce tems-là de fort belles choſes. L'Aîné ne pouvant plus travailler à cauſe de ſon grand âge, ſubſiſta le reſte de ſes jours d'une Penſion que le Duc Alphonſe luy donna, & mourut fort vieil. Son Cadet nommé Baptiſte luy ſurvêquit, & fit encore beaucoup d'Ouvrages.

LE GIORGION

AInſi appellé à cauſe de ſon courage & de ſa taille avantageuſe nâquit en 1478. dans le Bourg de Caſtel Franco de la Marche Tréviſane. Et quoyqu'il fût d'une naiſſance médiocre, il avoit l'eſprit fort élevé, il étoit Galant, il aimoit la Muſique, il avoit la voix agréable, & joüoit bien des Inſtrumens. Il s'exerça d'abord à deſſiner avec ſoin d'aprés les Ouvrages de Leonard de Vinci; & il ſe mit enſuite ſous Jean Bellin pour apprendre à peindre : Mais ſon génie luy ayant formé un Goût ſuperieur à celuy

de ce dernier Maître, il le cultiva par la vûë, & par la consideration du Naturel, qui dans la suite luy servit toûjours de témoin fidele dans tous ses Ouvrages. Son Goût fier & terrible plût extrêmement au Titien, qui dans la vûë d'en profiter étoit souvent chez luy, & cultivoit soigneusement l'amitié qu'ils avoient contractée chez Jean Bellin leur commun Maître ; Mais le Giorgion, qui étoit jaloux de la nouvelle maniere qu'il avoit trouvée, ne manqua pas de moyens honnêtes pour interdire sa Maison au Titien ; de sorte que dans la suite celuy-cy devint son concurrent par le soin qu'il prit de copier la Nature, & par ses réflexions, il passa même le Giorgion dans la recherche des délicatesses du Naturel ; mais ce même Giorgion s'est conservé dans la possession d'un Goût où personne n'est encore arrivé. Les Ouvrages du Giorgion sont la plûpart à Venise ; & comme il a beaucoup peint à fraisque & qu'il a peu vêcu, ses Tableaux de Cabinet sont extrêmement rares. Il mourut en 1511. âgé seulement de trente-deux ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Giorgion.

COmme le Giorgion n'a vêcu que trente-deux ans, & qu'il a fait peu de grands Ouvrages, on ne sçauroit bien juger de la grandeur de son Genie. La plus grande composition qu'il ait faite, est à Venise sur la Façade de la Maison où s'assemblent les Marchands Allemands du côté qui regarde le grand Canal. Il fit cette Peinture en concurrence du Titien, qui peignit un autre côté de ce Bâtiment; mais ces deux Ouvrages étans presque entierement ruinez par le tems, il est difficile d'en tirer une conjecture bien solide: ainsi il faut se renfermer dans un petit nombre de Tableaux de Chevalet, & dans plusieurs Portraits qu'il a faits: Et comme on se peint toûjours dans ses Ouvrages de quelque Nature qu'ils puissent être, l'on voit par ceux que le Giorgion nous a laissez, que ce Peintre avoit de la facilité dans l'esprit & de la vivacité dans l'imagination.

Son Goût de Dessein est délicat, & a quelque chose de l'Ecole Romaine, quoyqu'il ne soit pas autant prononcé qu'il seroit necessaire pour la perfection de son Art;

car le Giorgion avoit encore plus de soin de donner à ses Figures de la rondeur que de la correction.

Son Goût étoit grand, piquant, & son travail facile; c'est luy qui le premier a employé les Couleurs fieres, & l'on peut regarder comme une chose étonante le saut qu'il a fait tout d'un coup, de la maniere de Jean Bellin au degré suprême où il a porté le Coloris, en joignant à une extrême force une extrême suavité.

Il entendoit très-bien le Clair obscur, & l'harmonie du tout-ensemble; il ne se servoit pour ses Carnations que de quatre Couleurs capitales, dont le judicieux melange faisoit toute la difference des âges & des sexes. Mais dans ces quatres Couleurs, on ne doit vrai-semblablement y comprendre ni le blanc qui tient lieu de la lumiere, ni le noir qui en est la privation.

Il paroît que les Principes qu'il avoit trouvez étoient simples, qu'il les possedoit parfaitement, & que son plus grand artifice étoit de faire valoir les choses par la comparaison.

Ses Païsages sont d'un goût exquis pour les Couleurs & pour les oppositions, & il avoit joint à son Art le secret de faire monter la force de ses Couleurs, & d'en conserver la fraischeur, sur tout dans les verds.

Titien ayant connu le dégré où le Giorgion avoit élevé son Art, s'imagina que ce Peintre avoit passé les bornes de la verité; il voulut, pour ainsi dire, apprivoiser cette fierté de Coloris qu'il trouvoit trop sauvage; il la modera par une varieté de teintes, afin de rendre les Objets plus naturels & plus palpables; mais quelques efforts qu'il ait fait pour surpasser son Emule, il est vray de dire que le Giorgion s'est toûjours maintenu dans un poste d'où personne n'a pû encore jusqu'icy le dépossèder; & il est certain que si le Titien a fait courir quelques Peintres dans la carriere du bon Coloris, c'est Giorgion qui la leur a ouverte.

TITIEN VECELLI

D'Extraction Noble, nâquit à Cador dans le Frioul, l'année 1477. il n'avoit que dix ans quand ses parens le donnerent à un de ses oncles, qui demeuroit à Venise, lequel voyant l'inclination que ce jeune homme avoit pour la Peinture, le mit chez Jean Bellin, où il demeura fort longtems. Il ne faisoit ses études que sur le Naturel qu'il copioit servilement, sans rien ajoûter ni retrancher. Mais en 1507 ayant reconnu le grand effet des Ouvrages du

Giorgion, il suivit sa maniere, ensorte que sans faire de lignes il imitoit les verités de la Nature qu'il regardoit avec d'autres yeux qu'auparavant, & qu'il étudioit avec une extrême application. Cela n'empêchoit pas qu'il ne s'exerçât d'ailleurs à dessiner soigneusement, & qu'il ne se rendît habile dans la partie du dessein.

Giorgion s'étant aperçû du progrés que le Titien avoit fait pour avoir consideré sa maniere, rompit tout commerce avec luy. Ils vêcurent depuis en jalousie jusqu'à ce que la mort qui enleva Giorgion à trente-deux ans, laissât le champ libre au Titien. A l'âge de vingt-huit ans il mit au jour l'Estampe en bois du Triomphe de la Foy, où sont les Patriarches, les Prophétes, les Apôtres, les Evangelistes & les Martyrs; & cet Ouvrage donna une grande opinion de ce qu'il devoit être un jour, & fit dire, que s'il avoit vû les Antiques, il passeroit Raphaël & Michelange.

Il a peint à Fraisque dans Vicence, un Portique où il a répresenté l'Histoire de Salomon; à Venise le Palais Grimani; à Padouë quelques Histoires de Saint Antoine. Les trois Baccanales qui sont tombées dans la possession du Cardinal Aldobrandin, ont été faites à Ferrare pour le Duc Alfonse; celle de ces Baccanales où il y a une femme

nuë, qui dort sur le devant du Tableau, avoit été commencée par Jean Bellin. Titien en peignant ces trois Baccanales, se servit pour modele de sa Maîtresse appellée Violente ; il fit aussi le Portrait du Duc & de la Duchesse qui ont eté gravez par G. Sadeler.

En 1546. il fut appellé à Rome par le Cardinal Farnese, pour faire le Portrait du Pape ; il y en fit aussi d'autres, & quelques Tableaux de peu d'Ouvrage, qui furent admirez par Michelange & par Vasari, lesquels ne purent néanmoins s'empêcher de plaindre les Peintres Venitiens de s'attacher si peu au dessein. Titien a fait quantité d'Ouvrages publics & particuliers, tant à fraisque qu'à huile, sans compter une infinité de Portraits. Il a fait trois fois celuy de Charles-Quint. Cet Empereur pour s'en exprimer, disoit qu'il avoit reçû trois fois l'immortalité des mains du Titien : Aussi le fit-il Chevalier & Comte Palatin, en luy assignant en même tems une grosse pension. Henri III. ne crut pas devoir sortir de Venise, sans visiter ce Peintre, & tous les Poëtes de son tems ont celebré ses loüanges. Ses Tableaux de chevalet se sont répandus par toute l'Europe ; les plus beaux sont à Venise, en France & en Espagne. Il n'y a point de Peintre qui ait vêcu si long-

tems que le Titien, ni qui ait mené une vie si tranquile & si heureuse ; si l'on en retranche la jalousie du Pordemon, laquelle néanmoins ne tourna qu'à l'avantage du Titien ; Du reste il fut aimé & estimé de tout le monde, & comblé d'honneurs & de biens. Il mourut de la peste en 1576. âgé de quatre-vingt dix-neuf ans.

Il a eu beaucoup de Disciples, dont les principaux sont François Vecelli son Frere, Horace Vecelli son fils, le Tintoret & d'autres Venitiens.

Mais outre ces Italiens, il y avoit trois Flamans, dont le Titien faisoit grand cas, Jean Calcar, Diteric Barent, & Lambert Zustrus, qui tous trois sont morts jeunes.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Titien.

QUoyque le Titien n'eût pas un Genie brillant & élevé, il l'avoit néanmoins assez fécond pour traiter de grands sujets de toutes natures : il n'y a pas eu de Peintre plus universel, ni qui ait sçû mieux imprimer le veritable caractere à chaque objet qu'il a voulu representer. Sa premiere éducation sous Jean Bellin, la frequentation qu'il a eûë avec le Giorgion, l'Etude opi-

niâtrée de dix années à copier le Naturel avec la derniere exactitude ; mais pardeſſus toutes choſes la ſolidité de ſon eſprit & de ſes Reflexions, luy ont découvert les Myſteres de ſon Art, & l'ont fait penetrer dans l'eſſence de la Peinture plus avant qu'aucun autre Peintre ; & ſi le Giorgion luy a montré le but où il devoit tendre, il en a fraïé le chemin ſur un fond ſolide où tous ceux qui l'y ont ſuivi ſe ſont maintenus dans une eſtime particuliere, De ſorte que s'il n'y avoit jamais eu de Titien il n'y auroit peut-être jamais eu de Baſſan, de Tintoret, de Paul Veroneſe, ni quantité d'autres Maîtres, qui ont donné dans l'Europe de glorieuſes marques de leur capacité.

Mais ſi le Titien a été fidele dans l'imitation de la Nature, il l'a été très-peu dans la repreſentation de l'Hiſtoire, n'ayant preſque point fait de Tableaux où il n'ait été en cela réprehenſible.

Quoyque l'on ne voye pas un grand feu dans ſes diſpoſitions ; elles ne laiſſent pas d'être bien remplies & bien entenduës, & il étoit fort regulier à donner à ſes Figures des Attitudes qui fiſſent voir de belles parties.

Le ſoin qu'il prenoit de concerter judicieuſement le Tout-enſemble de ſes Ouvrages, luy a fait répeter pluſieurs fois les

mêmes compoſitions pour éviter de nouvelles peines ; & l'on voit de ſa main pluſieurs Tableaux de Magdeleine, & de Venus & Adonis de ſa main, où il a ſeulement changé le fond, afin qu'on ne put douter qu'ils ne fuſſent tous Originaux. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit à préſumer qu'il ſe prévaloit du ſecours de ſes Eleves, & ſur tout de trois Flamans, qui étoient d'excellens Peintres, entre leſquels Diteric Barent étoit le Diſciple favori du Titien. Aprés que de tels Eleves ont épuiſé leurs induſtries à rendre leurs Copies équivoques, & que leur Maître avec des yeux frais les a retouchées, & y a répandu ſon eſprit ; qui doute qu'elles ne doivent être eſtimées de ſa propre main, auſſi-bien que le premier Original ?

Le Titien a formé ſon Goût de Deſſein ſur la Nature ; il a fait comme Policléte, il en a recherché le beau, & il y a réüſſi dans les Femmes & dans les Enfans ; il a deſſiné celles-là d'un Goût délicat, il leur a imprimé un air Noble, & les a accompagnées de certaines coëffures & de certains ajuſtemens particuliers qui ne plaiſent pas moins par leur ſimplicité & par leur négligence que par le bon tour qu'il leur a donné ; il n'a pas été tout-à-fait ſi heureux dans les Figures d'Hommes, elles ne ſont pas toûjours correctes ni deſſinées avec élegance.

Cependant il a fait en cela comme Michelange, il s'eſt propoſé dans ſon goût de Deſſein de ſuivre la Nature dans ſa plus grande vigueur, il a tenu les Muſcles puiſſans, & il a donné par là un grand caractere à ſes Figures : la difference qui ſe trouve entre luy & Michelange, c'eſt que celuy-cy étoit plus profond dans le Deſſein, & qu'il a mêlé au goût de l'Antique une prononciation ſenſible des Muſcles ; au lieu que le Titien a négligé l'Antique, & s'eſt contenté de charger ſes Figures d'hommes en augmentant plûtôt qu'en diminuant la tendreſſe du naturel auquel il s'eſt uniquement attaché.

On ne voit point d'exageration dans ſes attitudes, elles ſont ſimples & naturelles, & il paroît que dans ſes Têtes, il a été plus occupé d'une fidele imitation de la Nature exterieure, pour ainſi dire, que d'une vive expreſſion des paſſions de l'ame.

Le Titien n'a pas toûjours peint de belles Draperies, & s'il a parfaitement imité les Etoffes, il les a ſouvent mal diſpoſées, & leurs plis tiennent plûtôt du hazard que d'un bon ordre & d'un bon principe.

Il paſſe pour très-conſtant dans l'eſprit de tous les Peintres, qu'il a fait le Païſage mieux qu'aucun autre de ſa Profeſſion. Ses Sites ſont compoſés de peu d'objets, mais

bien choisis ; les formes de ses arbres bien variées, leurs toûches légeres, moëleuses & sans maniere : mais ce qu'il a observé assez regulierement, est de faire voir dans ses Païsages quelque effet extraordinaire de la nature, lequel fait une sensation piquante, & remuë le cœur par sa singularité & par sa verité.

Tout ce qui dépend du Coloris est merveilleux dans le Titien, & s'il n'a pas été aussi fier que le Giorgion en cette Partie, il a été plus exact & plus délicat. Ses Couleurs locales sont recherchées avec une sçavante fidelité, & toûjours placées d'une maniere à faire valoir un objet par la comparaison d'un autre, ensorte qu'il supplée autant qu'il est possible par la force de son Art, à la foiblesse des Couleurs qui d'elles-mêmes ne peuvent atteindre à tous les effets de la Nature. La verité qui se trouve dans ses mêmes Couleurs locales est si grande qu'elles ne laissent aucune idée des Couleurs qui sont sur la Palette. Il semble qu'on ne sçauroit dire que les Carnations du Titien, par exemple, soient faites avec telles & telles Couleurs ; mais plûtôt, que c'est veritablement de la chair, & que ses Draperies sont de veritables étoffes : Ainsi chaque chose y conserve son caractere, sans qu'aucune des Couleurs qui en font la composition s'y fassent distinguer.

On ne peut nier que le Titien n'ait eu l'intelligence du Clair-obſcur, & quand il ne l'a pas fait paroître par le principe des Groupes de lumieres & d'ombres qu'il comparoit à la Grape de raiſin, il l'a fait ſuffiſamment connoître par la nature des Couleurs qu'il ſçavoit donner aux Draperies, & par la diſtribution des objets, dont la couleur naturelle convenoit à la place qu'il luy donnoit, ou pour venir ſur le devant, ou pour reſter ſur le derriere, ou pour contribuer aux tournans, ou enfin pour faire l'effet qu'il en vouloit tirer.

Ses oppoſitions ſont fieres & ſuaves tout enſemble, & il a tiré l'harmonie de ſes Couleurs de la connoiſſance qu'il avoit de leur nature, plûtôt que de la participation des Clairs & des Bruns, comme à fait Paul Veroneſe.

Il a extrêmement terminé ſes Ouvrages, & n'a point eu de maniere bien ſenſible dans le maniement de ſon Pinceau; parce que l'exactitude de ſes recherches & le ſoin qu'il prenoit de moderer une Couleur par une autre a effacé les apparences d'une main libre quoyqu'elle y fût en effet. Il eſt vray que les marques ſenſibles de cette liberté ne ſont pas ſans merite, elles égayent l'ouvrage, & réjoüiſſent les yeux, quand elles procedent d'une habitude épurée, & du feu

de l'imagination ; mais il y a dans les Ouvrages du Titien des touches si spirituelles & si conformes au caractere des Objets, qu'elles picquent le goût des veritables Connoisseurs beaucoup plus que les coups fort sensibles d'une main hardie.

Le Titien a eu quatre manieres, celle de Jean Bellin son Maître, celle de Giorgion son competiteur, une troisiéme qui étoit fort étudiée, mais qui luy étoit propre, & la quatriéme qui avoit dégeneré en habitude, mais toûjours solide ; la premiere étoit un peu seche ; la seconde étoit d'une extrême fierté ; comme on le peut voir par le Tableau de saint Marc, qui est à Venise dans la Sacristie de la Saluté, par celuy des cinq Saints, qui est dans la petite Eglise de saint Nicolas, & par quelqu'autres : la troisiéme consistoit dans une juste & belle imitation de la Nature ; elle étoit extrêmement travaillée par les exactes recherches qu'il faisoit en retouchant par cy par là, tantôt avec des Teintes vierges dans les Clairs, & tantôt avec des glacis dans les ombres, & qui à cause de ces minuties en paroist moins libre, mais qui est pourtant & plus forte, & plus finie.

La quatriéme étoit une maniere libre qu'il a mis en usage sur la fin de sa vie, ne pouvant plus se donner tant de fatigues, ou

croyant avoir trouvé le moyen de les surmonter ; c'est de cette derniere maniere qu'ont été peints les Tableaux de l'Annonciation & de la Transfiguration qui sont à San Salvator, le saint Jacques de san Lio, le saint Laurent des Jesuites, le saint Jerôme de sancta Maria Nova, la Pentecôte de la Saluté, & plusieurs autres de cette nature. Ainsi l'on peut voir à Venise cinquante Tableaux exposez en public, dans lesquels le Titien a donné à connoître toutes les manieres dont je viens de parler.

Au reste si les Peintres de l'Ecole Romaine ont surpassé le Titien en vivacité de genie dans les grandes Compositions & dans le goût du Dessein, personne ne luy dispute l'excellence du Coloris ; & il a toûjours été en cela la Boussole des veritables Peintres.

FRANCOIS VECELLI,

Frere du Titien,

SUivit d'abord les Armes ; mais la Paix s'étant faite en Italie, il vint trouver son frere à Venise, où s'étant adonné à la Peinture, il y prenoit un si grand vol, que le Titien étoit allarmé du Goût excellent dont il peignoit ; & craignant qu'il ne devint plus habile que luy, il le dégoûta de la Peintu-

re, & le porta à prendre une autre profeſſion. Il choiſit celle de faire des Cabinets d'Ebene ornez de Figures & d'Architecture : ce qui ne l'empêcha pas de peindre quelquefois pour ſes amis. Les Tableaux qu'il fit d'abord, & qui exciterent la jalouſie du Titien, ſont dans le goût du Giorgion, & paſſent pour être de ce Peintre dans l'eſprit de la plûpart des gens.

HORACE VECELLI,

Fils du Titien,

FAiſoit des Portraits dans la maniere de ſon Pere. Il n'a fait que peu d'autres Ouvrages ; car la Chymie l'occupoit plus que la Peinture. Il mourut de la Peſte à la fleur de ſon âge, la même année que ſon Pere, qui fut celle de 1576.

JACQUES ROBUSTI,

ſurnommé

LE TINTORET,

AInſi appellé, parce qu'il étoit fils d'un Teinturier. La vivacité de ſon eſprit le fit occuper à pluſieurs choſes dans ſa jeu-

nesse, principalement à la Musique & à la Peinture. Mais s'étant entierement déterminé à celle-cy, il se proposa Michelange pour Guide dans le Dessein, & se mit sous la discipline du Titien pour le Coloris. Il n'y perdit pas son tems; car il sçût penetrer si avant dans les principes de son Maître, qu'il luy en donna de la jalousie : l'Ecolier s'en apperçût, & s'étant retiré chez luy, il se fit par un exercice assidu une maniere particuliere, qui tendoit néanmoins toûjours à Michelange & au Titien. Tintoret continuant ainsi de s'exercer avec beaucoup d'ardeur & d'application, devint comme un prodige de Peinture, tant à cause de l'abondance de ses pensées tout extraordinaires, que par son bon goût, & par la promptitude dont il faisoit ses Tableaux, il laissoit peu de choses à peindre aux autres, parce qu'il sollicitoit puissamment les Ouvrages, & les faisoit pour le prix que l'on vouloit; aussi a-t'il rempli tout Venise de ses Peintures; & si parmi cette grande quantité il y en a beaucoup de mediocres, & comme on dit, de strapassées, il faut avoüer qu'il y en a aussi beaucoup d'excellentes. Il a fait un nombre infini de Portraits, qu'il a finis ou croquez selon l'argent dont il étoit convenu. Comme il y avoit encore une place à remplir dans la même chambre de l'Ecole

de saint Roch, où il a fait ce beau Crucifix, plusieurs Peintres se presenterent, & offrirent de faire chacun un Dessein, afin qu'on préferât celuy qui seroit trouvé le meilleur. Les Concurrens étoient Joseph Salviati, Frederic Zuccre, Paul Veronese, & le Tintoret. Les Confreres de saint Roch accepterent la proposition, & fixerent un jour pour recevoir les Desseins. Mais le Tintoret au lieu de Dessein, apporta le Tableau tout fait, & sans autre façon le mît en la place dont il étoit question. Les autres Peintres eurent beau s'en plaindre, & dire que ce n'étoit point un Tableau qu'on avoit demandé, mais un Dessein, le Tableau demeura en sa place. Les Confreres, qui auroient bien voulu un Ouvrage d'une autre maniere que de celle du Tintoret, pour le plaisir de la varieté, dirent à ce Peintre, que s'il n'ôtoit son Tableau d'où il l'avoit mis, il n'en seroit pas payé : *He bien*, leur dit-il, *je vous en fais present.* Et le Tableau est encore aujourd'huy dans le même lieu. Il est étonnant que Tintoret ayant fait tant d'Ouvrages avec une extrême vivacité, ait pû vivre quatre-vingt-deux ans, qui est l'âge où il mourut d'un mal d'estomach, qu'une trop grande application luy avoit causée. Il fût enterré dans l'Eglise de la Madonna dell Horto, en l'année 1594.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Tintoret.

DE tous les Peintres Venitiens, je n'en trouve point dont le genie ait été si fecond & si facile que celuy du Tintoret. Ce Peintre eût assez de penetration pour bien comprendre tous les Principes du Titien, ausquels il s'étoit attaché : mais il avoit trop de feu pour les exécuter exactement ; & de l'inégalité de son esprit est venue l'inégalité de ses Ouvrages. C'est ce qui fit qu'Annibal Carrache, étant à Venise, écrivit à Louis Carrache son Cousin, qu'il avoit trouvé le Tintoret quelquefois égal au Titien, & quelquefois bien au dessous du Tintoret.

L'amour qu'il avoit pour sa Profession luy a fait rechercher néanmoins tout ce qui pouvoit le rendre habile. Les soins qu'il a pris de dessiner d'aprés les bonnes choses, & entr'autres d'aprés Michelange, luy ont fait prendre un bon goût de Dessein : mais la vivacité de son imagination a souvent empêché qu'il ne fût correct. Ses Attitudes sont presque toutes contrastées à l'excés, & quelquefois extravagantes : j'en excepte les femmes, qu'il a peintes assez gracieuses.

Il a

Il a disposé ses Figures, plûtôt par rapport au mouvement qu'il vouloit donner par tout, qu'à la nature & à la vray-semblance, ce qui luy a pourtant réüssi en quelques occasions. Il a assez bien caracterisé la plûpart de ses Sujets. Ses Têtes sont dessinées d'un grand goût : mais il est rare d'en voir dont les expressions soient fines & piquantes.

Il a compris la necessité du Clair-obscur, & il l'a exécuté ordinairement par de grandes glissades de lumieres & d'ombres, qui se débroüillent en se poussant l'une l'autre par leur opposition, & dont la cause est supposée hors du Tableau, ce qui est d'un grand secours dans les grandes ordonnances, pourvû que le passage des opposez soit menagé avec esprit, & que leurs extrêmitez ne soient point trenchantes.

Ses couleurs locales sont bonnes, & ses carnations dans ses meilleurs Ouvrages approchent fort de celles du Titien : elles sont à mon avis d'un caractere meilleur que celles de Paul Veronese ; j'entends plus vrayes & plus sanguines.

Il a fait quantité de Portraits de differens merites, selon le tems qu'il y employoit, & selon l'argent qu'il en recevoit ; les meilleurs approchent fort de ceux du Titien. Son Pinceau est très-ferme & très-vigoureux ; son

labeur facile, & ſes touches ſpirituelles. Enfin Tintoret eſt un modele des plus capables de donner de l'ardeur à un jeune homme qui veut prendre avec un bon goût de couleur une maniere expeditive.

MARIA TINTORETTA

Fille du Tintoret.

INſtruite par ſon Pere, a fait quantité de Portraits, d'hommes & de femmes. Elle ſe plaiſoit à la Muſique, & joüoit fort bien de divers Inſtrumens. Son Pere l'ayant mariée à un Allemand, la voulut avoir toûjours dans ſa maiſon, à cauſe de la tendreſſe qu'il avoit pour elle: mais il eût le chagrin de la voir mourir à trente ans en 1590.

PAUL CALIARI VERONESE

NAquit à Verone en 1537. Son Pere nommé Gabriël Caliari étoit Sculpteur; ſon Maître a été un de ſes Oncles nommé Badile, dont la maniere n'étoit pas mauvaiſe. Les premiers Ouvrages publics de Paul ont été faits à Mantouë, & dans quelqu'autres Villes d'Italie, mais ayant trouvé beaucoup d'employ à Veniſe, il s'y établit.

Il s'eſt fort attaché à la nature, & il a fait tout ſon poſſible pour la voir par les yeux du Titien.

Comme il ſçavoit où prendre ſes Modeles quand il en avoit beſoin pour ſes Carnations, il avoit auſſi des étoffes de differentes natures, dont il ſe ſervoit ſelon l'occaſion. Ses Ouvrages publics ont preſque tous été faits en concurrence du Tintoret, qui travailloit en même tems d'un autre côté; & quand leurs Ouvrages étoient faits, les ſentimens des Connoiſſeurs ſe trouvoient partagez. Cependant on a toûjours trouvé plus de force dans les Ouvrages du Tintoret, & plus de grace & de magnificence dans ceux de Paul Veroneſe. On voit de ſes Tableaux par toute l'Europe, parce qu'il en a fait une quantité prodigieuſe.

Il n'y a preſque pas d'Egliſe à Veniſe qui ne conſerve quelque Ouvrage de ſa main: mais les principales marques de ſa grande capacité ſont dans le Palais de ſaint Marc, à ſaint Georges, & à ſaint Sebaſtien. Il fit un voyage à Rome à l'occaſion de Jérôme Grimani Procurateur de Saint Marc, que la République envoyoit auprés du Pape: mais il n'y demeura pas long tems, ayant laiſſé à Veniſe beaucoup d'Ouvrages commencez.

Paul Veroneſe étoit homme de bien;

pieux, civil, officieux, religieux dans ſes promeſſes, ſoigneux dans l'éducation de ſes enfans, magnifique dans ſes manieres d'agir, auſſi-bien que dans ſes habits: & quoy qu'il eut amaſſé du bien, il n'avoit pas d'autre ambition que celle de devenir habile dans la Peinture. Le Titien l'aimoit & l'eſtimoit beaucoup. Le Roy d'Eſpagne Philippe II. le vouloit avoir pour peindre à l'Eſcurial: mais Paul s'en diſpenſa à cauſe qu'il étoit occupé aux Ouvrages du Palais de ſaint Marc, & Frederic Zuccre fut envoyé en ſa place.

Il avoit une grande idée de ſa profeſſion, & diſoit que la Peinture étoit un don du Ciel, que pour en bien juger il falloit en avoir de grandes connoiſſances, qu'un Peintre ſans le ſecours de la Nature preſente ne feroit jamais rien de parfait, qu'on ne devoit point mettre dans les Egliſes de peintures qui ne fuſſent d'un habile homme, parce que l'admiration excitoit la dévotion; & qu'enfin la partie qui couronnoit toutes celles de la Peinture conſiſtoit dans la probité & dans l'integrité des mœurs. Il eſt mort d'une fievre en 1588. âgé de cinquante-huit ans. Sa ſepulture eſt à ſaint Sebaſtien, où l'on voit ſon portrait en bronze.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Paul Veronese.

QUelque beau que soit le genie d'un Peintre, quelque abondante que soit sa veine, quelque facilité qu'il ait dans l'exécution de ses pensées, s'il ne reflèchit serieusement sur le sujet qu'il a à traiter, & s'il n'échauffe son imagination par la lecture des bons auteurs, il ne produira souvent que des choses communes, & tombera quelquefois jusques dans l'ineptie. Paul Veronese en est un exemple assez sensible : son talent étoit merveilleux ; il travailloit facilement, & son genie luy auroit fait produire toûjours de belles choses si ses soins avoient toûjours secondé son genie. Il a fait une infinité de Tableaux ; & selon les lieux, & les personnes pour qui il travailloit, il meditoit plus ou moins ses Compositions. Le Palais de saint Marc à Venise, les Autels principaux des principales Eglises, & quelques maisons de Nobles conservent encore aujourd'huy ce qu'il a fait de plus beau. Mais pour les differens Autels des Eglises communes, & pour les particuliers, qui sur sa réputation, voulurent avoir des Tableaux de ce grand Peintre, il

ſemble qu'au lieu de prendre toutes les peines neceſſaires pour ſoûtenir ſa réputation, il ait travaillé ſeulement de pratique, plus occupé de l'envie d'expedier ſon ouvrage, que du ſoin de le bien faire. De ſorte que ſes inventions ſont tantôt plates, & tantôt ingenieuſes.

Son talent étoit pour les grandes Ordonnances, il les rempliſſoit agréablement. Il y mettoit beaucoup d'eſprit, de verité, & de mouvement : mais le choix des objets n'en étoit pas judicieux. Il faiſoit entrer dans ſa Compoſition tout ce que ſon imagination luy fourniſſoit de grand, de ſurprenant, de nouveau, & d'extraordinaire ; & enfin il ſongeoit plûtôt à orner la ſcene de ſon Tableau, qu'à le rendre convenable aux tems, aux coûtumes, & aux lieux : il y introduiſoit ſouvent de l'Architecture que ſon frere Bénédetto luy peignoit ordinairement, & la magnificence de ces Bâtimens donnoit de la grandeur à ſes ouvrages.

Ses diſpoſitions n'ont pas été des mieux entenduës par rapport au Clair-obſcur, il n'en avoit aucun principe, & il réüſſiſſoit en cela, tantôt bien, tantôt mal, ſelon les differens mouvemens de ſon genie. On en peut dire autant de ſes Attitudes, dont la plûpart ſont ſans choix.

Cependant il y a beaucoup de feu & de

fracas dans ſes grands Ouvrages ; mais à les examiner de prés, on trouve peu de fineſſe dans ſes expreſſions, ſoit pour le ſujet en general, ou pour les paſſions en particulier : & il eſt rare d'en voir de luy qui ſoient bien touchantes. Il a eu cela de commun avec tous les Venitiens, qui conſumoient toute leur application à imiter l'exterieur de la nature.

Ses Draperies ſont toutes modernes, ſelon le tems où il vivoit, & ſelon la rencontre des étrangers Levantins, dont il y a toûjours un grand nombre à Veniſe, & dont il ſe ſervoit pour les airs de tête, auſſi bien que pour les habillemens. Comme ſes Draperies ſont la plûpart d'étoffes de differentes eſpeces, & que les plis en ſont grands & bien entendus, elles ſont une grande partie des beautez qui ſe trouvent dans les Tableaux de Paul Veroneſe. On ne s'en étonnera pas, quand on ſçaura qu'il avoit chez luy quantité de ces belles étoffes differentes, & qu'il en fût vendu à ſon inventaire pour quatre mille livres.

Le ſoin qu'il prenoit ſouvent d'imiter les étoffes d'aprés le naturel luy a acquis une telle habitude en cela, qu'il a fait pluſieurs riches Draperies de pratique, qu'on croiroit être faites d'aprés le vray.

Quoy qu'il ait eu de l'inclination pour

le Dessein du Parmesan, le sien est néanmoins de mauvais goût, si l'on en excepte les Têtes, qui ont du grand, du noble, & quelquefois du gracieux. Ses Figures sont pourtant bien ensemble sous leurs habits : mais les Contours du nud ont peu de goût & de correction, & sur tout les pieds. Il paroît neanmoins qu'il a pris soin de dessiner les femmes avec quelque élegance, selon l'idée qu'il s'étoit fait du beau Naturel ; car pour l'Antique, il ne l'a jamais connu.

Je n'ay jamais vû de Païsages considerables de Paul Veronese : il a fait des Ciels dans quelques-unes de ses grandes Compositions qui sont merveilleux : mais ses Lointins & ses Terrasses ont un air de détrempe.

Il n'a jamais compris l'artifice du Clair-obscur, & ce qui s'en trouve dans quelques-uns de ses Tableaux, n'est que l'effet d'un bon mouvement de son genie, independamment du principe : mais pour les Couleurs locales, il les a bien entenduës, se servant pour les faire valoir, du principe de la comparaison. Quoy que son inclination le portât à une maniere vague & lumineuse, qu'il ait employé quelquefois des couleurs fortes & obscures, & que ses Carnations soient vrayes & recherchées avec des teintes vierges, elles ne sont pourtant,

ni si fraîches que celles du Titien, ni si vigoureuses & sanguines que celles du Tintoret ; il me paroît même qu'il y en a beaucoup qui tiennent un peu du plombé, ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il n'ait mis dans le general de ses Couleurs un accord admirable, principalement dans ses Draperies, ausquelles il a donné un brillant, une varieté & une magnificence qui luy sont singulieres. L'harmonie qui s'y trouve vient ordinairement des glacis & des couleurs rompuës qu'il a employées, lesquelles participant l'une de l'autre, ont infailliblement de l'union. Cependant on voit des Tableaux, qu'on dit être de luy, où les Couleurs sont aigres & discordantes : mais je ne voudrois pas garantir que tous les Tableaux qu'on attribuë à Paul Veronese, soient pour cela de sa main ; car il avoit un frere & un fils qui ont suivi sa maniere.

On voit dans ses Ouvrages un grand faire par tout ; son exécution est ferme, son pinceau leger, & sa réputation soûtenuë d'assez de parties pour le conserver dans le rang des Peintres du premier ordre.

Je n'obmettray pas icy que le Tableau des Nôces de Cana, qu'il a fait à saint Georges Major de Venise, est très-distingué de ses autres Ouvrages, & qu'il est non seulement le

triomphe de Paul Veroneſe, mais que peu s'en faut qu'il ne ſoit le triomphe de la Peinture.

BENOIST CALIARI

Peintre & Sculpteur,

EToit frere de Paul Veroneſe, & l'aidoit conſiderablement dans ſes Ouvrages, car c'étoit un homme très laborieux, ſa maniere de peindre étoit ſemblable à celle de ſon frere, & comme il étoit éloigné de toute ambition, ſes Ouvrages ont été confondus avec ceux de Paul; il mourut en 1598. âgé de ſoixante ans.

CHARLES ET GABRIEL CALIARI,

ETOient fils de Paul Veroneſe, le premier avoit un très beau genie pour la Peinture, & dès l'âge de dix-huit ans il faiſoit de belles choſes. On croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Pere s'il eût vêcu longtems : mais comme il étoit extrêmement délicat, & qu'il travailloit avec une grande application, il ſe gâta la Poitrine, & mou-

rut en 1596. en la vingt-ſixiéme année de ſon âge. Gabriel ſon frere s'exerça auſſi dans la peinture, mais comme il n'y avoit pas grand talent, il la quitta pour ſe mettre dans le négoce, où il peignit, néanmoins par intervalle. Il mourut de la peſte en 1631. âgé de ſoixante-trois ans.

JEAN-ANTOINE REGILLO

dit

PORDENON,

Etoit de Pordenon, qui eſt un Bourg du Frioul à vingt mille d'Udiné. Il étoit iſſu de l'ancienne maiſon des Sacchi, & le veritable nom de ſa branche étoit Licinio; mais l'Empereur l'ayant fait Chevalier, il prit de-là occaſion de changer ſon nom, à cauſe de la haine qu'il avoit pour un de ſes freres qui l'avoit voulu aſſaſſiner, & prit celuy de Regillo. Il n'a point eu d'autres Maîtres dans la Peinture, que le grand amour qu'il avoit pour elle, & pour les Ouvrages du Giorgion ſon amy & ſon émule: Et après avoir penetré les principes de celuy-cy, il s'attacha comme luy à imiter les beaux effets de la Nature; cela joint à la force de ſon genie & à l'ambition de ſe faire

habile l'a rendu un des plus celebres Peintres du monde.

Il ne le cedoit point au Titien, & il y avoit entr'eux une si grande jalousie, que Pordenon, craignant quelque insulte de la part de son Competiteur, etoit toûjours sur ses gardes; & lorsqu'il peignoit le Cloître de saint Estienne de Venise, il travailloit l'épée au côté avec une rondache auprés de luy, selon l'usage des braves de ce tems-là. Il avoit une veine feconde, il dessinoit d'un bon goût, & n'étoit gueres inferieur au Titien dans le Coloris; il a beaucoup travaillé à fraisque; il la faisoit avec facilité & y donnoit une grande force. Ses principaux Ouvrages publics sont à Venise, à Udiné, à Mantouë, à Vicence, à Genes, & dans le Frioul.

Il alla à Ferrare par ordre du Duc Hercules II. pour y achever des Dessеins de Tapisserie qu'il avoit commencez à Venise: mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba malade & mourut sans avoir achevé cet Ouvrage qui contenoit les Travaux d'Ulisse. Ce fut en l'année 1540. en la cinquante-sixiéme de son âge, non sans quelque soupçon de poison. Le Duc Hercules luy fit faire de somptueuses funerailles. Pordenon avoit un Neveu nommé Pordenon comme luy, & qui étoit son Disciple; on en parlera dans son lieu.

Il eut encore un autre Disciple appellé Pomponio Amalteo, qui fut son Gendre.

JEROME MUTIAN

NE' à Bresse en Lombardie, étudia quelque tems sous le Romanini, qu'il quitta pour s'attacher à la maniere du Titien: Mais cherchant à se fortifier dans le Dessein, il alla à Rome où il travailla avec Tadée Zuccre. Il y dessina beaucoup d'aprés l'Antique, & d'aprés les bons Tableaux, & y fit quantité de Portraits. Il acheva les Desseins des Bas-reliefs de la Colonne Trajane, que Jules Romain avoit commencé; il les fit graver, & Ciaconius y a joint ses explications. Le Pape Gregoire XIII. fit travailler Mutian, & ce fut en sa consideration que ce Pontife fonda à Rome l'Academie de saint Luc par un Bref que Sixte V. confirma.

Quoyque le Mutian fût habile dans l'Histoire, il faisoit encore plus volontiers le Païsage qu'il entendoit fort bien; sa maniere avoit quelque chose de la Flamande dans la touche des arbres que les Italiens n'ont pas si fort recherchée, & qui est néanmoins d'un grand Ornement dans les Païsages; il accompagnoit ses tiges d'ar-

bres, de tout ce qu'il croyoit les devoir rendre agréables, & qui leur apportoit de la varieté; il imitoit ordinairement des Châtaigniers, & disoit qu'il n'y avoit point d'arbres plus propres à être peints. Corneille Cort a gravé d'aprés luy sept grands Païsages, qui sont fort beaux. Le Mutian mourut en 1590. âgé de soixante-deux ans : Il laissa par son Testament deux maisons à l'Academie de saint Luc de Rome, & ordonna que si ses héritiers mouroient sans enfans, tous ses biens tourneroient au profit de la même Academie, pour bâtir un Hospice, où pourroient se retirer les jeunes Etudians qui viendroient à Rome, & qui auroient besoin de ce secours.

JACQUES PALME

dit,

LE VIEUX PALME,

NE' dans le Territoire de Bergame en 1548. a peint d'une grande force de couleurs soûtenuë d'un assez bon Dessein; Comme il étoit Disciple du Titien, j'ay crû qu'il étoit plus convenable de le placer dans l'Ecole Venitienne que dans celle de Lombardie où il a pris naissance. Sa ma-

niere étoit si conforme à celle de son Maître, que celuy-cy ayant commencé une descente de Croix, que la mort l'empêcha d'achever, le Palme fut choisi pour y mettre la derniere main, ce qu'il fit avec respect pour la mémoire du Titien, comme il voulut le témoigner par les paroles suivantes qu'on lit encore aujourd'huy dans ce Tableau.

Quod Titianus inchoatum reliquit,
Palma reverenter perfecit,
Deoque dicavit opus.

Entre ses Ouvrages que l'on voit à Venise, la sainte Barbe qui est dans l'Eglise de sainte Marie Formose est son plus beau, il mourut en 1596. âgé de quarante-huit ans, ce qui fait voir qu'on ne l'appelle vieux, que parce qu'il a precedé celuy qu'on appelle le jeune Palme, qui étoit son Neveu, & disciple de Tintoret, & qui a peint dans la maniere de son Maître. Il a fait quantité d'Ouvrages à Venise, où il est mort en 1623.

JACQUES DU PONT
dit
LE BASSAN,

ETOit fils d'un Peintre médiocre nommé François du Pont, lequel de Vicence s'étoit venu établir à Baſſan charmé par la ſituation du lieu, & qui eut un grand ſoin de l'éducation de Jacques, dont nous parlons. Ce Fils aprés avoir reçû de ſon Pere les premieres Inſtructions de la Peinture, alla à Veniſe, où il étudia ſous Boniface Venitien, & enſuite d'aprés les Tableaux du Titien & du Parmeſan. Etant rétourné à Baſſan, il y ſuivit la pente de ſon genie qui le portoit à peindre toutes choſes d'aprés le Naturel qu'il eut depuis toûjours preſent dans l'exécution de ſes Ouvrages. Quoy qu'il deſſinât fort bien les Figures, il s'attacha plus particulierement à l'imitation des Animaux & du Païſage, à cauſe que ces choſes éroient plus communes & plus avantageuſes dans le lieu de ſa demeure; auſſi y a t'il parfaitement réuſſi. Enfin c'étoit un excellent Peintre, ſur tout dans les ſujets de Campagne; & ſi dans les Hiſtoires ſérieuſes, qu'il n'a pas ſi ſouvent traitées, on

n'y voit pas toute la nobleſſe & toute l'élégance qui ſeroit à ſouhaiter, on y trouve du moins beaucoup de force, de fraicheur & de verité.

L'amour qu'il avoit pour ſon Art, & la facilité qu'il trouvoit dans l'exécution, luy ont fait faire une prodigieuſe quantité de Tableaux qui ſont diſperſez par toute l'Europe; car il travailloit ordinairement pour des Marchands, qui les tranſportoient en differens lieux. Il mourut en 1592. âgé de quatre-vingt-deux ans. Il laiſſa quatre Fils, François, Léandre, Jean-Baptiſte & Jérôme.

FRANÇOIS BASSAN

QUI étoit l'aîné ſe retira à Veniſe, & ſurpaſſa ſes autres freres dans ſa Profeſſion. Il étoit fort rêveur, & ſa mélancolie le jetta inſenſiblement dans une manie ſi étrange, qu'il s'imaginoit ſouvent que les Sergens le pourſuivoient. Un jour entendant heurter un peu fort à ſa porte, il crut qu'on le venoit prendre, & s'étant jetté par la fenêtre de ſa Chambre il ſe caſſa la tête contre le pavé; ce fut en l'année 1594. la quarante-quatriéme de ſon âge.

LE CHEVALIER LEANDRE

SON Frere ſuivit comme luy la maniere de Jacques leur Pere, mais il ne donnoit pas à ſes Tableaux tant de force que François. Il s'attacha plus particulierement aux Portraits. Celuy qu'il fit du Doge Marin Grimani, luy attira le Colier de ſaint Marc. Il étoit toûjours vêtu fort proprement, il aimoit la dépenſe, & frequentoit les honnêtes gens ; mais il s'étoit mis fortement dans la tête qu'on le vouloit empoiſonner. On dit que ces foibleſſes étoient naturelles aux quatre Fils de Jacques du Pont, parce que leur Mere avoit du penchant à la folie. Le Chevalier Leandre, mourut à Veniſe en 1623.

Les deux autres Freres ne ſe ſont gueres occupés qu'à copier les Ouvrages de leur Pere. Jean-Baptiſte mourut en 1613. & Jerôme, qui de Medecin s'étoit fait Peintre, mourut en 1622.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Baſſans.

JAcques Baſſan qui étoit le Pere des trois autres, eſt le ſeul dont je prétens parler

icy ; parce que je ne régarde ſes Fils que comme ſes Copiſtes, n'ayant employé dans leurs Tableaux, que les études de leur Pere, & s'il y avoit quelque choſe de plus, ils l'ont produit par réminiſcence, plûtôt que par genie ; en un mot s'ils ont quelque mérite, c'eſt une émanation de celuy de leur Pere.

Jacques Baſſan étoit véritablement né pour la Peinture ; car de tous les Peintres je n'en vois point qui ayent moins ſuivi la maniere de leurs Maîtres que celuy-cy ; il le quitta pour ſe jetter entre les bras de la nature, qui luy ayant donné ce qu'il avoit de genie luy donna auſſi dans ſa Patrie les productions les plus propres à le cultiver. Le Baſſan conſidera d'abord cette maîtreſſe des Arts par les caracteres qui la rendent plus ſenſible & plus réconnoiſſable ; il en écarta le faux, & aprés l'avoir étudiée quelque tems avec application dans des objets particuliers, il en compoſa des Tableaux d'un mérite ſingulier.

Si ſon talent n'étoit pas pour le genre héroïque ni pour les Hiſtoires, qui demandent de la dignité, il a bien traité les ſujets Champêtres, & ceux qui étoient proportionnez à la meſure de ſon genie ; car de quelque maniere que fuſſent ſes objets, il les ſçavoit diſpoſer avantageuſement pour

l'effet du tout ensemble ; & s'il a mal ajusté & mal tourné certaines choses particulieres, il les a du moins renduës vrayes & palpables

Son dessein n'étoit ni noble ni élegant, parce que la plûpart de ses sujets ne l'éxigeoient pas ainsi, mais il étoit correct dans son genre. Ses Draperies étoient tristes, & il y entroit bien autant de pratique que de verité dans leur exécution.

Ses couleurs locales conservoient très-bien leur caractere, ses carnations sont d'une grande fraischeur & d'une grande verité. Ses couleurs se lient admirablement bien avec celles de la nature. Son Païsage est d'un très bon goût, les Sites en sont bien choisis, le Clair-obscur bien entendu, les touches spirituelles, & les couleurs toûjours vrayes dans les Lointins, mais souvent trop noires dans les proches, quoy qu'il semble qu'il eût voulu par là conserver le caractere des objets lumineux. Il a fait beaucoup de sujets de nuit, & l'habitude qu'il avoit prise à faire des Ombres fortes, peut aussi avoir contribué à celles qu'il a employées quelquefois hors de propos dans des sujets de jour.

Son Pinceau qui est ferme & pâteux est conduit avec une telle justesse que personne n'a touché les animaux avec tant d'Art &

de préciſion. Je ne ſçay pas s'il y a beaucoup de ſes Tableaux en France, mais je ſçay bien que ceux que j'ay vûs dans les Egliſes de Baſſan, ont une fraîcheur & un brillant qui m'ont paru extraordinaire. & que je n'ay vû nulle part ailleurs.

JULE LICINIO

dit

PORDENON LE JEUNE

DE Veniſe, Diſciple du grand Pordenon ſon Oncle, étoit bon Deſſinateur & avoit une grande intelligence de la fraiſque. La conformité des noms a fait que l'on a confondu les Ouvrages du Neveu avec ceux de l'Oncle. Cependant il a travaillé en beaucoup d'endroits. Il a peint à fraiſque la façade d'une maiſon à Auſbourg, dans laquelle demeure preſentement M. Chanterel. Cet Ouvrage s'eſt très-bien conſervé, & pour honorer la mémoire de ſon Auteur, les Magiſtrats de la Ville y ont fait mettre cette inſcription. *Julius Licinius Civis Venetus & Auguſtanus hoc Ædificium his picturis inſignivit, hicceque ultimam manum poſuit*, *an.* 1561. c'eſt à-dire, *Jule Licinio Citoyen de Veniſe & d'Ausbourg a rendu*

cette maison célebre par cet Ouvrage de Peinture qu'il acheva en 1561. Il vivoit dans le même tems que le Bassan. On n'en sçait pas davantage, Vasari ni Rodolfi n'en ayant point parlé, peut-être à cause de la ressemblance des noms & du mérite.

On auroit dû trouver parmi les Peintres Venitiens Jean d'Udiné, qui est à la page 204. & Fra. Bastian del Piombo page 219. Mais comme les Vies de ces deux Peintres ont beaucoup de rélation avec celles de Raphaël & de Michelange, on a crû que l'on devoit les y joindre.

Je renouvelle icy l'Avertissement que j'ay donné au Lecteur dans ma Préface, que les jugemens que j'ay faits dans mes réflexions sur les Ouvrages des Peintres ne sont pas sur un nombre choisi de leurs Tableaux, mais sur le general de leurs productions.

LIVRE V.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES LOMBARS.

ANTOINE CORREGE,

AInsi appellé, de la Ville de Corrége dans le Modénois, où il nâquit en 1472. Depuis le renouvellement de la Peinture en Italie, c'eſt-à-dire, depuis Cimabué juſqu'au tems de Raphaël : cet Art qui n'avoit eu que de foibles commencemens n'eſt arrivé dans un ſi grand dégré de perfection, que peu à peu. Les Diſciples ajoûtoient toûjours quelque progrés à ce qu'ils avoient reçû de leurs Maîtres ; & il n'y a rien en cela que ce qui arrive ordinairement à tous les Arts. Mais il faut icy admirer & reſpecter un Genie, qui contre le cours ordinaire, ſans avoir vû, ni Rome, ni les Antiques, ni les Ouvrages des habiles Gens; ſans Maître, ſans protection, ſans ſortir de

son Païs, au milieu de la pauvreté & sans autre secours que l'étude de la nature, & l'affection qu'il avoit au travail, a produit des Ouvrages d'un genre sublime, & dans les pensées, & dans l'exécution. Ses principaux Ouvrages sont à Parme & à Modéne, & ses Tableaux de cabinet sont très-rares.

La renommée de Raphaël donna envie au Correge de voir Rome; il y considera attentivement les Tableaux de ce grand Peintre; & le long silence qu'il avoit gardé en les voyant fut interrompu par ces mots, *Anch'o son pittore. Encore suis-je Peintre.* Cependant tous les beaux Ouvrages qu'il avoit faits jusques-là n'avoient pû le tirer de l'extrême misere où il se trouvoit, parce que le poids de sa famille étoit grand, & la récompense de ses travaux fort petite.

Etant un jour allé à Parme recevoir un payement de deux cens livres, on le luy fit tout en monnoye de Cuivre qu'on appelle des quadrins. La joye qu'il avoit de porter cet argent à sa femme l'empêcha de faire attention au poids dont il se chargeoit dans un tems de chaleurs, & pendant douze milles de chemin qu'il faisoit à pied, de sorte que s'étant trop échauffé de cette charge, il gagna une Pleurese, dont il mourut en 1513. âgé de quarante ans.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Correge.

NOus ne voyons pas que le Correge ait rien emprunté des autres. Tout eſt nouveau dans ſes Ouvrages : ſes conceptions, ſon deſſein, ſa couleur, ſon pinceau. Et cette nouveauté ne va qu'au bien ; car ſes penſées ſont très-élevées, ſa couleur délicate & naturelle, & ſon pinceau paroît manié par la main d'un Ange. Ses contours ne ſont pas corrects à la verité, mais ils ſont d'un grand goût ; ſes airs de tête gracieux & d'un chois ſingulier, principalement des femmes & des petits enfans. Et ſi l'on joint à tout cela l'union qui paroît dans ſon travail, & le talent qu'il avoit de remuer les cœurs par la fineſſe de ſes expreſſions, on n'aura pas de peine à croire que la connoiſſance de ſon Art luy venoit plûtôt du Ciel que de ſes études.

FRANCESCO FRANCIA, qui devroit être icy, a été mis parmi les Peintres Romains à la page 153. tout de même que Polidore de Caravage à la page 187. le Parmeſan à la page 195. Pellegrin de Modene à la page 206. & le Primatice à la

page 222. Cela a été fait ainſi, parce qu'on a été plûtôt emporté par la maniere qu'ils ont ſuivie, qu'on n'a pris garde au païs où ils ſont nez. Peut-être auſſi que le Lecteur n'aura pas été fâché de trouver les Diſciples de Raphaël à la ſuite de leur Maître.

LES CARACHES,

LOUIS, AUGUSTIN, & ANNIBAL.

LEs Caraches, qui ont acquis par leurs Ouvrages tant de gloire & de réputation, étoient Loüis, Auguſtin, & Annibal, tous trois de Bologne.

Louis vint au monde en 1555. Il étoit Couſin-germain d'Auguſtin & d'Annibal, & comme il étoit plus âgé qu'eux, & qu'il s'avança de bonne heure dans ſa profeſſion, il fut auſſi leur Maître. Le ſien fut au commencement Proſper Fontaine, qui ne luy croyant pas un eſprit aſſez plein de feu, tâcha de le détourner de la Peinture, & le rebuta de maniere que Louis quitta ſon Ecole. Mais ſon talent releva ſon courage, & luy fit prendre la réſolution de n'avoir point d'autre Maître que les Ouvrages des grands Peintres. Il alla d'abord à Veniſe, où le Tintoret ayant vû de ſon ouvrage, l'en-

couragea, & luy prédit qu'il seroit un jour des premiers de sa profession : ce qui luy fit poursuivre le dessein qu'il avoit formé de se rendre habile. Il étudia donc le Titien, le Tintoret, & Paul Veronese à Venise : le Passignant, & André del Sarte à Florence : le Parmesan & le Correge à Parme : & Jules Romain à Mantouë. Mais de tous ces Maîtres, celuy qui luy toucha le cœur plus vivement, fut le Correge, dont il a depuis toûjours suivi la maniere.

Augustin nâquit en 1557. & Annibal en 1560. Leur Pere s'appelloit Antoine, & étoit Tailleur d'habits. Il tâcha de les élever avec soin. Il fit étudier Augustin, dont l'inclination sembloit le porter aux Lettres : mais comme son genie l'emportoit encore plus fortement du côté des Arts, on le mit chez un Orfevre, qu'Augustin quitta bien tôt pour retourner chez son Pere, où il s'occupa de plusieurs connoissances indifferemment. Il s'adonnoit à tout ce qui luy venoit en fantaisie : à la Peinture, à la Graveure, à la Poësie, aux Mathématiques, à joüer des Instrumens, à la Danse, & à d'autres Exercices loüables qui ornoient, mais qui partageoient son esprit.

Annibal au contraire n'avoit attention qu'à la Peinture. Cet Art qui le lia avec son Frere, les obligea tous deux de l'étudier en-

ſemble : mais la diverſité de leur tempera-ment faiſoit qu'ils ſe pointilloient ſans ceſſe, & empêchoit tout le fruit de leurs études. Auguſtin étoit timide & ſtudieux ; Annibal courageux & entreprenant : Auguſtin re-cherchoit l'amitié & la converſation des gens d'eſprit & de naiſſance, Annibal n'ai-moit que ſes égaux, & fuyoit les gens de qualité ; Auguſtin vouloit ſe prévaloir de ſon droit d'aîneſſe, & de la diverſité de ſes connoiſſances, Annibal les mépriſoit, & ne ſongeoit qu'à deſſiner : Auguſtin étoit pointilleux ſur la méthode d'étudier avec profit, & Annibal plus vif, ſe faiſoit par tout un chemin facile. Ainſi dans l'impoſ-ſibilité apparente de les accorder, leur Pere les ſépara, & envoya l'aîné chez Louis Ca-rache, qui voulut bien tôt aprés les avoir tous deux, & qui trouva par ſa douceur & par ſa prudence le moyen de moderer cette antipathie qui étoit entr'eux naturellement. Il ſe ſervit pour cela de l'ardeur qu'il avoit pour ſon Art, il leur en inſpira le même amour, & leur promit de leur communiquer les connoiſſances qu'il y avoit acquiſes ; car il paſſoit déja pour habile. Enfin le zele qu'-ils avoient pour leur profeſſion s'augmen-tant tous les jours par les progrés étonnans qu'ils y faiſoient, les lia tous trois d'ami-tié, & leur fit oublier toute autre choſe

que le soin de se rendre habiles.

Augustin néanmoins interrompoit souvent ses études de Peinture par celles de la Gravure, qu'il apprenoit de Corneille Cort, ne voulant pas quitter un exercice pour lequel il avoit fait paroître beaucoup de genie dès l'âge de quatorze ans. Mais quoy qu'il se soit rendu très sçavant en cette partie, l'amour & le talent qu'il avoit pour la Peinture, le rappelloient toûjours à cet Art, comme à son centre.

Annibal, qui ne s'écarta jamais de sa Profession, fit pour s'y fortifier un voyage dans la Lombardie & à Venise. Il fut entousiasmé dans Parme à la vûë des ouvrages du Correge : il en écrivit à Louis, & le pria d'exciter Augustin de l'y aller joindre, disant qu'ils ne pourroient jamais trouver une meilleure école pour devenir habiles ; que, ni Tibaldi, ni Colini, ni Raphaël même de la sainte Cecile, n'avoient rien fait de comparable aux merveilles qu'il voyoit dans les Tableaux du Correge ; que tout y étoit grand & gracieux, qu'Augustin & luy étudieroient ensemble ces belles choses avec plaisir, & qu'ils vivroient en bonne intelligence.

De la Lombardie, Annibal alla à Venise, où les nouveaux charmes qu'il trouva dans les Oeuvres du Titien, du Tintoret, & de

Paul Veroneſe, luy firent copier avec ſoin des Tableaux de ces grands Hommes.

Enfin aprés que chacun des trois eût mis à profit les réflexions qu'ils avoient faites ſur les Ouvrages des autres, ils s'unirent ſi parfaitement enſemble, que depuis ce tems-là ils ne ſe quitterent point. Louis continua de faire part de ſes lumieres à ſes Couſins, & ceux cy les reçûrent avec toute l'avidité & la reconnoiſſance poſſible. Il leur propoſa enſuite d'unir leurs ſentimens & leur maniere; & ſur la difficulté qu'ils luy repréſentoient de pouvoir pénetrer tous les principes d'un Art ſi profond, & d'en éclaircir tous les doutes, il leur répondit qu'il n'y avoit point d'apparence que trois perſonnes, qui ne cherchoient que la verité, & qui avoient bien vû & bien éxaminé les differentes manieres, pûſſent ſe tromper.

Ils ſe réſolurent donc de pourſuivre & d'augmenter la méthode qu'ils avoient commencée : ils firent en divers endroits quelques Ouvrages, qui malgré toutes les traverſes des envieux, leur acquirent du credit & des amis. Ainſi ſe voyans établis dans une réputation conſiderable, ils jetterent les premiers fondemens de cette célebre Academie, qu'ils établirent à Bologne, & qui a paſſé depuis ſous le nom des Caraches.

C'eſt-là que tout ce qu'il y avoit de jeunes Etudians, qui donnoient de grandes eſperances, venoient prendre des Leçons; & c'eſt-là que les Caraches enſeignoient liberalement & avec bonté les choſes qui étoient proportionnées à la portée de leurs Diſciples. Ils y établirent des modeles bien choiſis d'hommes & de femmes: Louis eût le ſoin d'y faire apporter des Statuës & des Bas reliefs Antiques. Ils y avoient des Deſſeins des meilleurs Maîtres, & des Livres curieux ſur toute matiere. Un certain Antoine de la Tour, grand Anatomiſte, y enſeignoit ce qui regarde la liaiſon & le mouvement des muſcles par rapport à la Peinture. On y faiſoit ſouvent des Conferences, & non ſeulement les Peintres, mais les Sçavans y propoſoient des difficultez; les doutes qui en réſultoient étoient toûjours éclaircis par les déciſions de Louis, à qui on avoit recours comme à l'Oracle. Tout le monde y étoit bien reçû, & les jeunes gens y étant excitez par l'émulation, paſſoient les jours & les nuits à étudier: car, bien que les heures y fuſſent reglées pour les differentes matieres que l'on y traitoit, l'on pouvoit néanmoins profiter en tout tems des Antiques, & des Deſſeins que l'on y voyoit. Le Comte Malvaſie dit, que ce qui a ſoûtenu cette Academie, c'eſt les

principes de Louis, les soins d'Augustin, & le zele d'Annibal.

La réputation des Caraches s'étant répanduë jusqu'à Rome ; le Cardinal Odoard Farnese, qui vouloit faire peindre la Galerie de son Palais, fit venir Annibal à Rome pour l'éxécution de son Dessein, & ce Peintre fit ce voyage d'autant plus volontiers, qu'il avoit une très grande envie de voir les Ouvrages de Raphaël, les Statuës & les Bas-reliefs Antiques.

Le goût qu'il prit aux Sculptures des Anciens luy fit changer sa maniere Bolognese, qui tenoit beaucoup de celle du Correge, pour suivre une méthode plus sçavante, plus recherchée & plus prononcée, mais plus séche & moins naturelle dans le dessein & dans la couleur. Il eut occasion de la mettre en usage en plusieurs Ouvrages qu'il y fit, & entre autres dans celuy de la Gallerie du Palais Farnese, où Augustin qui l'étoit venu trouver l'ayda, & pour l'ordonnance & pour l'éxécution. Mais soit qu'Augustin voulût trop régenter dans cet Ouvrage, soit qu'Annibal en voulût avoir toute la gloire, ce dernier ne pût souffrir que son frere continuât d'y travailler, quelques soûmissions & quelques offres qu'Augustin luy fit pour l'adoucir.

Le Cardinal Farnese voyant cette mes-

intelligence, envoya Auguſtin à Parme dans le deſſein de le faire travailler pour le Duc Ranuccio ſon frere. Il y peignit une Chambre; mais on luy ſuſcita pendant cet Ouvrage tant de ſujets de chagrin, que ne pouvant le ſurmonter, il ſe retira dans un Convent de Capucins pour ſe préparer à une mort qu'il tenoit prochaine. Elle arriva en 1605. étant âgé ſeulement de quarante-cinq ans.

Il laiſſa un fils naturel nommé Antoine, dont Annibal prit ſoin, le fit étudier, & l'inſtruiſit dans la Peinture. Cet Antoine a donné tant de preuves de ſa capacité, même dans le peu d'Ouvrages qu'il a laiſſé dans Rome, qu'on croit qu'il auroit ſurpaſſé ſon Oncle Annibal s'il avoit vêcû plus long tems. Il mourut à l'âge de trente-cinq ans, en 1618.

Le Comte Malvaſie, dit qu'Annibal eût tout ſujet de ſe repentir de la dureté avec laquelle il avoit traité ſon frere à Rome, & qu'ayant eu dans la ſuite des Tableaux à faire où les conſeils & l'érudition d'Auguſtin luy étoient neceſſaires, il auroit été aſſez embaraſſé ſans le ſecours de Louis Carache. Mais il n'y a gueres de vrai-ſemblance à cela, puiſque Agucchi qui avoit toûjours aſſiſté Annibal de ſes avis dans les compoſitions qu'il avoit faites, ne luy au-

roit pas manqué dans le beſoin, & que nous voyons d'ailleurs par ſes deſſeins la fertilité & la beauté de ſon genie.

On fit à Auguſtin de célebres obſeques à Bologne, dont on peut voir les circonſtances dans la deſcription que nous en a laiſſée le Comte Malvaſie.

Cependant Annibal continua la Galerie du Cardinal Farneſe, il y prit des ſoins incroyables, & quoy qu'il fût conſommé dans ſa profeſſion, il n'a pas fait la moindre choſe dans cet ouvrage qu'il n'ait conſulté la nature, ni peint la moindre partie de ſes Figures, pour laquelle il n'ait fait monter un modele ſur l'échaffaut, & n'ait ainſi deſſiné exactement toutes les Attitudes.

Bonconti l'un de ſes diſciples, étonné de tous les ſoins qu'il prenoit, & du peu d'égard qu'on y avoit, écrivant à ſon Pere, luy dit entr'autres choſes, qu'Annibal n'avoit que dix écus par mois, quoy qu'il fit des Ouvrages qui en méritoient mille, qu'il fût à l'ouvrage depuis le matin juſqu'au ſoir, & qu'il ſe tuât à force de travailler : Voicy les propres termes de la Lettre rapportée par le Comte Malvaſie. *Voglio ch ègli ſappia che Meſſer Annibale Carazzi non altro ha dal ſuo che ſcuti dieci di moneta il meſe & parte per lui e ſervitore, & una Stanzietta alli tetti, e lavora & tira la caretta tutto il*

di come un Cavallo, & fa loge camare e sale, quadri & ancone e lavori da mille scuti, e stenta, e crepa & ha poco gusto ancora di tal servitú ma questo di gratia non si dica ad alcuno. Enfin aprés des soins inconcevables, ayant mis cette Galerie dans le degré de perfection où nous la voyons, il esperoit que le Cardinal Farneſe luy donneroit une récompenſe proportionnée à la qualité de l'Ouvrage, & à l'eſpace de huit années qu'il avoit travaillé pour luy; mais un Eſpagnol nommé Dom Jean de Caſtro qui gouvernoit l'eſprit de ce Cardinal, luy perſuada que ſelon la ſupputation qu'il avoit faite, Annibal ſeroit bien payé de la ſomme de cinq cens écus d'or; on les luy porta, & il fut tellement frappé de cette injuſtice qu'il ne put dire un ſeul mot à celuy qu'on luy envoya.

Ce procedé fit une terrible impreſſion ſur ſon eſprit; le chagrin qu'il en eût le rendit tout languiſſant, & abregea de beaucoup ſa vie. De ſorte que peu aprés ſon retour de Naples où il étoit allé pour rétablir ſa ſanté que la débauche des femmes avoit d'ailleurs un peu ruinée, il mourut à Rome en 1606. âgé de quarante-neuf ans.

Pendant qu'Annibal travailloit à Rome, Louis étoit recherché de tous les côtez dans la Lombardie, principalement pour

des Tableaux d'Egliſe, où l'on peut juger de ſa capacité & de ſa facilité par le grand nombre qu'il en a faits, & par la préference qu'on luy donnoit ſur tous les autres Peintres.

Dans le tems qu'il y étoit le plus occupé; Annibal le ſolicita ſi puiſſamment d'aller à Rome pour l'aider de ſes conſeils dans l'Ouvrage de la Galerie Farneſe, qu'il ne put ſe diſpenſer de faire ce voyage; & aprés avoir corrigé pluſieurs choſes dans cette Galerie. & avoir peint luy même une de ces Figures nuës, qui ſoûtiennent le Médaillon de Sirinx, il s'en retourna à Bologne, n'ayant été que très-peu de tems à Rome. Enfin aprés avoir établi & ſoûtenu la réputation des Caraches, il mourut dans le lieu de ſa naiſſance en 1618. âgé de ſoixante-trois ans.

Louis né en 1555. *& mort en* 1618.
Auguſtin né en 1557. *& mort en* 1605.
Annibal né en 1560. *& mort en* 1609.

Les Caraches ont eu quantité de diſciples, dont les plus célebres ſont le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, Siſte Badalocchi, l'Albane, le Guerchin, Antoine Carache, le Maſtelletta, le Panico, Baptiſte, Bonconti, le Cavédon, le Taccone, &c. Quand les Caraches n'auroient pas toute la réputation qu'ils ſe ſont acquiſe par eux-mêmes

l'excellence de leurs Disciples auroit rendu leur nom célebre à la posterité.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages des Caraches.

LOrsque Michelange de Caravage & le Chevalier Josepin tenoient à Rome le timon de la Peinture, que le premier qui dessinoit d'un très-mêchant goût s'attiroit beaucoup d'éleves, parce qu'il étoit grand Coloriste, & que Josepin s'étoit jetté dans une maniere expeditive, sans goût, & sans exactitude, le bon genie de la Peinture suscita l'Ecole des Caraches pour soûtenir ce bel Art, qui couroit risque de tomber en décadence du côté de la composition, & du dessein.

La nature en pourvoyant les Caraches d'un beau genie, leur donna une ardeur incroyable pour leur profession : ils l'ont suivie par leur talent, & l'ont perfectionnée par l'assiduité de leurs études, par l'opiniâtreté de leur travail & par la docilité de leur esprit. Les mêmes principes sur lesquels ils avoient établi cette célebre Ecole, qui portoit leur nom, leur servoient de guide dans l'éxécution de leurs Ouvrages. Leurs manieres sont assez semblables, & toute la difference qui s'y rencontre ne vient

que de la diverſité de leur temperament. Louis avoit moins de feu, plus de grandeur, plus de grace & plus d'onction : Auguſtin plus de gentilleſſe, & Annibal plus de fierté & de ſingularité dans ſes penſées, plus de profondeur dans le deſſein, plus de vivacité dans les expreſſions, & plus de fermeté dans l'éxécution.

Les Caraches ont tiré des Sculptures Antiques, & de tous les meilleurs Maîtres, ce qu'ils ont pû en tirer pour ſe faire une bonne maniere, mais ils n'ont point tari les ſources ; car s'ils ont puiſé dans l'antiquité, dans Raphaël, dans le Titien, & dans le Correge beaucoup de choſes, ils en ont encore plus laiſſé qu'ils n'en ont pris.

Quoy que le caractere d'Annibal ait été plûtôt pour des ſujets prophanes, que pour ceux de dévotion, il en a traité néanmoins quelques-uns de ces derniers fort pathétiquement, & ſur tout de l'hiſtoire de ſaint François. Mais Loüis en ce genre ſurpaſſoit Annibal, en ce qu'il donnoit à ſes Vierges des airs gracieux à la maniere du Correge, le genie d'Annibal le portant plus volontiers à la fierté qu'à la délicateſſe, & à l'enjoüement qu'à la modeſtie. Pour Auguſtin il a ſouvent interrompu l'éxercice de la Peinture par la gravure qu'il entendoit parfaitement, & par d'autres exercices : ainſi

ayant fait peu de Tableaux, on les a confondus la plus grande partie avec ceux de son frere.

Comme Annibal n'avoit point étudié, & qu'il donnoit toute son attention à la Peinture ; souvent dans ses grandes Compositions il se servoit du secours de son frere Augustin, & de celuy de Monsignor Agucchi, en faisant toûjours passer leurs lumieres par celles de son genie.

Les Caraches ont tous trois dessiné d'un grand goût. Celuid'Annibal s'est encore augmenté dans le séjour qu'il fit à Rome, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a fait au Palais Farnése. Ce dessein est chargé à la vérité : mais cette charge est néanmoins si belle & si sçavante, qu'elle fait plaisir à ceux même qui la censurent ; car son goût de dessiner est un composé de l'Antique, de Michelange & de la nature. Mais comme l'affection qu'il prenoit pour les beautez nouvelles luy faisoit oublier les anciennes, la maniere Romaine luy fit quitter la Bolognese, qui étoit molle & pâteuse ; & à mesure qu'il voulut augmenter dans le goût du Dessein, il diminua dans celuy du Coloris. Ainsi ses derniers Ouvrages sont d'un Dessein plus prononcé, mais d'un Pinceau moins tendre, moins fondu, & moins agréable.

Ce défaut est commun presque à tous

ceux qui ont correctement deſſiné. Ils ont crû qu'ils perdroient le fruit de leurs travaux, s'ils laiſſoient ignorer au monde à quel point ils poſſedoient cette partie, & qu'on leur pardonneroit aſſez tout ce qui leur manque d'ailleurs, quand on ſeroit content de la régularité de leur deſſein. Ils ont eu ſi peur qu'elle n'échapât aux yeux, qu'ils n'ont point eu de ſcrupule de les offencer par la crudité de leurs Contours.

Annibal a eu un excellent goût pour le Païſage. Ses Arbres ſont d'une forme exquiſe, & d'une touche très-legere. Les deſſeins qu'il en a faits à la plume ont un caractere & un eſprit merveilleux. Ses Touches ſont choiſies, elles conſiſtent en peu de traits, mais elles expriment beaucoup, & ce que je dis de ſes Païſages convient encore à tous ſes autres deſſeins. Dans tous les objets viſibles de la nature il y a un caractere qui les ſpecifie, & qui les fait paroître plus ſenſiblement ce qu'ils ſont. Annibal a ſçû prendre ce caractere, & s'en eſt ſervi dans ſes deſſeins avec beaucoup d'eſprit & de juſteſſe.

Malgré l'eſtime qu'il avoit pour les Ouvrages du Titien & du Correge, ſon Coloris n'eſt gueres ſorti de la voye commune : il n'a pas pénetré dans l'artifice du Clair-obſcur, & ſes Couleurs locales ne ſont pas

bien précieuſes. Ainſi ce qui ſe trouve de bon dans ſes Tableaux touchant le Coloris, n'eſt pas tant l'effet des principes de l'Art, que des bons momens de ſon genie, ou des réminiſcences du Titien & du Correge.

Cependant nous ne voyons point de Peintre qui ait été plus univerſel, plus facile, ni plus aſſuré dans tout ce qu'il faiſoit, ni qui ait eu une approbation plus generale qu'Annibal.

Je ne veux pas obmettre ce que j'ay oüy dire à un grand Miniſtre d'un merite ſingulier ſur la difference qu'il trouvoit entre Raphaël & Annibal Carache : Il ſemble, me dit-il, que Raphaël ait choiſi ſes principaux modeles parmi les gens de la Cour, & Annibal dans la bourgeoiſie.

GUIDO RENI

NE' à Bologne en 1574. étoit fils de Daniel Reni, excellent Muſicien. Il étudia les principes de ſon Art chez Denis Calvart Flamand, qui étoit alors en réputation : mais l'Academie des Caraches faiſant parler d'elle à Bologne, le Guide quitta ſon Maître pour travailler ſous eux ; il s'y appliqua avec tant de ſoin, que ſes premiers Ouvrages étoient entierement dans la

maniere de ces nouveaux Maîtres, entre lesquels il eût une prédilection pour Loüis, parce qu'il trouvoit beaucoup de grace & de grandeur dans ce qu'il faisoit. Il chercha ensuite une maniere à laquelle il pût s'arrêter. Il alla à Rome, où il en copia de toutes sortes, il étoit charmé des Tableaux de Raphaël d'un côté, & la force de ceux de Caravage luy plaisoit d'un autre. Il essaya de tout, & s'arrêta enfin à une maniere qui pût plaire à tout le monde. En effet, celle qu'il s'est formée est si grande, si facile, & si gracieuse, qu'elle luy a acquis beaucoup de bien & de réputation.

Michelange de Caravage, qui se croyoit offensé par le changement subit que le Guide fit d'une maniere forte & brune à une autre toute opposée, parla des Ouvrages de ce Peintre d'une façon insultante, & qui auroit eu de grandes suites, si le Guide par sa prudence, n'avoit évité de se commettre avec un homme d'un temperament impetueux.

Le Guide étant retourné à Bologne y acquit beaucoup de gloire par le soin dont il travailloit ses Tableaux : & comme il se voyoit recherché de tous côtez par les grands Seigneurs, qui vouloient avoir de ses Ouvrages, il fixa un prix à ses Tableaux selon le nombre des Figures qui les compo-

ſoient, pour chacune deſquelles il ſe faiſoit payer cent écus Romains.

Le Guide ſe voyoit ainſi fort à ſon aiſe, & vivoit honorablement, quand la paſſion du jeu s'empara de ſon eſprit. Il y fut malheureux, & les pertes qu'il fit, le réduiſirent enfin dans la neceſſité. Ses amis prirent ſoin de luy faire enviſager ſon état : mais il ne luy fut pas poſſible de ſe corriger. Il envoyoit vendre ſous main à vil prix des Tableaux, dont il avoit refuſé beaucoup d'argent, & il n'avoit pas plûtôt reçû ce petit ſecours, qu'il alloit chercher ſes joüeurs pour avoir ſa revanche. Enfin, comme une paſſion en affoiblit une autre, celle qu'il avoit pour ſon Art diminua à tel point, qu'en travaillant il ne ſongeoit plus comme auparavant à ſa gloire : mais ſeulement à expedier ſes Tableaux pour avoir de quoy ſubſiſter. Ses principaux Ouvrages ſont dans les Cabinets des Grands. Il travailloit également bien à huile & à fraiſque. Celuy de ſes Tableaux qui a fait le plus de bruit dans Rome, eſt celuy qu'il peignit en concurrence du Dominiquin dans l'Egliſe de Saint Gregoire. Au reſte le Guide étoit de ſi bonnes mœurs, qu'à la paſſion du jeu près, c'étoit un homme accompli. Il mourut à Bologne en 1642. âgé de ſoixante-ſept ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Guide.

QUoyqu'il n'y ait pas une grande vivacité dans les productions du Guide, l'on voit néanmoins que s'il n'a pas fait beaucoup de grandes compositions, c'étoit plûtôt faute d'occasion, que de fertilité de veine. Il faut avoüer pourtant que son genie n'étoit pas également propre à traiter toutes sortes de sujets. Les matieres pathétiques & celles de dévotion étoient les plus conformes à son temperament : la grandeur, la noblesse, la douceur & la grace étoient le vray caractere de son esprit ; & il les a tellement répanduës dans tous ses Ouvrages, qu'elles sont les principales marques qui le distinguent d'avec les autres Peintres.

Il pensoit assez finement, & ses objets sont ordinairement bien disposez en général, & les figures en particulier.

Comme le Guide a été le premier & le plus affectionné de tous les éleves des Caraches, il se conforma d'abord à leur goût de dessein, & à leur maniere. Il s'en fit une dans la suite qui n'étoit pas si ferme, si prononcée, ni si sçavante que celle d'Annibal ; mais qui approche plus du ca-

ractere de la nature, ſur tout dans les extrêmitez, les têtes, les pieds & les mains. Il y obſervoit certaines tendreſſes, & y deſſinoit certaines parties d'une façon particuliere : comme les yeux grands, la bouche petite, les narines un peu ſerrées, les mains & les pieds plûtôt potelez, que ſenſiblement articulez, ſur tout les pieds un peu courts, & les orteils ſerrez : Et enfin il eſt vray ſemblable, que s'il n'a pas prononcé ſi exactement l'articulation des membres, ce n'eſt pas tant pour avoir oublié ce qu'il en ſçavoit, que pour fuïr une eſpece de pédanterie, qu'il y a, diſoit-il, à les trop marquer. Mais l'excés qu'on doit éviter, ne diſpenſe pas du milieu que l'on doit ſuivre.

Pour les Têtes, elles ſont du mérite de celles de Raphaël, ſoit dans la correction du deſſein, ſoit dans la fineſſe des expreſſions, ſur tout celles qui regardent en haut. Il faut dire auſſi qu'il a traité peu de ſujets qui fuſſent capables de luy fournir une aſſez grande diverſité d'expreſſions pour être entierement comparé en ce genre à Raphaël : cette beauté touchante, qui fait le mérite des Têtes du Guide, conſiſte à mon avis, non ſeulement dans la régularité des traits, mais encore dans un air précieux qu'il a donné aux bouches, lequel tient un milieu délicat entre le rire & le mélancolique; &

dans un accord de ces mêmes bouches, avec une certaine modestie qu'il a mise dans les yeux.

Ses Draperies sont bien jettées, & d'un grand goût; les plis en sont amples, & quelquefois cassez: il s'en servoit ingénieusement pour remplir les vuides, & pour grouper les membres & les lumieres de ses Figures, principalement quand elles étoient seules. Enfin personne n'a mieux entendu les ajustemens de draperies, ni personne n'a plus noblement habillé, sans qu'il y paroisse aucune affectation.

On ne voit point de païsage de *sa main*, & quand il traitoit quelque sujet qui en demandoit de quelque étenduë, il se servoit d'une main étrangere.

Son coloris étoit semblable à celuy des Caraches dans les Tableaux de sa premiere maniere. Il en fit même quelques-uns dans la maniere du Caravage, mais le trop grand travail qu'il y trouva, & le moyen qu'il cherchoit de plaire à tout le monde, le détermina à une maniere claire, que les Italiens appellent *Vague*. Il fit dans cette pratique plusieurs Tableaux très-agréables, & dans une grande union de couleurs, quoy que plus foibles: mais s'étant accoûtumé peu-à-peu à cette foiblesse, il négligea ses carnations, ou peut-être, les voulant faire

plus délicates, il donna dans un gris, qui alla souvent jusqu'au livide.

Pour le Clair-obscur il l'a absolument ignoré, comme a fait toute l'Ecole des Caraches, si ce n'est qu'à l'imitation de Louis Carache son principal Maître, il ne l'ait pratiqué souvent par la grandeur de son goût plûtôt que par principe, en retranchant de tous ses objets les minuties qui partagent la vûë.

Le Pinceau du Guide étoit leger & coulant, & ce Peintre étoit tellement persuadé que la liberté de la main étoit necessaire pour plaire, qu'aprés avoir quelquefois peiné son ouvrage, il donnoit par dessus des coups hardis, pour ôter l'idée du tems & du grand travail qu'il avoit coûté.

L'état où le jeu l'avoit réduit sur la fin de sa vie ne luy permit pas de se servir de cet artifice, il fallut travailler promptement pour avoir de quoy vivre, & cette promptitude laissa sur ses dernieres Peintures, qui n'étoient pas fort finies, une liberté naturelle.

Enfin, de quelque maniere, & en quelque tems qu'il ait peint ses Tableaux, il y a mis une finesse dans les pensées, une noblesse dans les figures, une douceur dans les expressions, une richesse dans les ajustemens, & par tout une grace, qui luy ont attiré une admiration universelle.

DOMINIQUE ZAMPIERI

dit

LE DOMINIQUIN

NE' à Bologne en 1581. d'une famille honnête, a été long-tems disciple des Caraches. Il avoit l'esprit tardif, mais excellent ; ce qu'il dessinoit pour ses études étoit fait avec tant de peine, & tant de circonspection, que les autres disciples ses camarades le regardoient comme un homme qui perdoit son tems ; ils disoient que ses ouvrages étoient labourez à la charuë, & ils l'appelloient le bœuf : mais Annibal qui connoissoit son caractere, leur dit, que ce bœuf à force de labourer rendroit son champ si fertile qu'un jour il nourriroit la Peinture ; Prophetie si veritable, que les Tableaux du Dominiquin sont aujourd'huy une source où il y a d'excellentes choses à puiser, & que les ouvrages publics que ce sçavant Peintre a faits à Rome, à Naples & à Grotta Ferrata, sont des témoignages éternels de sa grande capacité. Le Tableau de la Communion de saint Jerôme, qu'il fit à Rome pour l'Eglise de ce Saint plût tellement au Poussin, que ce fameux Peintre contoit

contoit la Transfiguration de Raphael, la descente de Croix de Daniel de Volterre, & le saint Jerôme du Dominiquin, pour les trois plus beaux Tableaux de Rome. Il ajoûtoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre pour les expressions que le Dominiquin. Comme il a beaucoup travaillé à fraisque, ses Tableaux à huile sont peints avec quelque sécheresse.

Il étoit bon Architecte, & le Pape Grégoire XV. luy donna l'intendance des Palais & des Bâtimens Apostoliques. Il aimoit la solitude, & lorsqu'il alloit par les ruës, on remarquoit qu'il avoit attention aux actions des particuliers qu'il rencontroit en chemin, & qu'il en dessinoit souvent quelque chose sur ses tablettes. Il étoit d'un temperament doux & avoit un procedé fort honnête ; cependant il experimenta une cruelle persécution de la part de ses envieux, & principalement à Naples ; ce qui luy causa un extrême chagrin dont il mourut en 1641. âgé de soixante ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Dominiquin.

JE ne ſçay que dire du génie du Dominiquin ; je ne ſçay pas même s'il y avoit quelque choſe dans l'ame de ce Peintre qui méritât ce nom, ou ſi la bonté de ſon eſprit & la ſolidité de ſes réflexions luy ont tenu lieu de génie & luy ont fait produire des Ouvrages dignes de la poſterité. Car il avoit apporté en naiſſant une humeur taciturne, & fort éloignée de cette activité que demande la peinture. Les études de ſa jeuneſſe ont été obſcures, ſes premiers travaux mépriſez, ſa perſeverance traitée de tems perdu, & ſon ſilence de ſtupidité. La ſeule opiniâtreté dans le travail, malgré les conſeils & la riſée de ſes camarades, luy amaſſoit peu-à-peu en ſecret un tréſor de ſcience qui devoit être découvert en ſon tems. Enfin ſon eſprit envelopé comme un Ver-à-ſoye dans ſa coque, aprés avoir long-tems travaillé dans une eſpece de ſolitude, ſe ſentant dévelopé des filets de l'ignorance, & échauffé par l'activité de ſes penſées, prit l'eſſort & ſe fit admirer non-ſeulement des Caraches qui l'avoient ſoûtenu, mais en-

core de leurs disciples qui avoient tâché de le rebuter.

Dès les commencemens ses pensées étoient judicieuses, elles s'éleverent beaucoup dans la suite, & peu s'en faut qu'elles ne soient arrivées jusqu'au sublime ; si l'on ne veut dire qu'il y ait porté quelques uns de ses ouvrages, comme les Angles du Dôme de Saint André à Rome, la Communion de saint Jerôme, le David, l'Adam & l'Eve, qui sont chez le Roy ; Notre-Seigneur qui porte sa Croix, qui est chez Monsieur l'Abbé de Camps, & quelques autres.

Il a eu un assez bon choix d'attitudes, mais il a très-mal entendu la collocation des Figures & la disposition du tout ensemble. D'ailleurs pour le goût & la correction du dessein, pour l'expression du sujet en general, & des passions en particulier ; pour la varieté & la simplicité des airs de têtes, il n'est gueres inferieur à Raphaël. Il a été comme luy très-jaloux de ses contours, & il les a marqué encore plus sechement ; & quoy qu'il n'ait pas eu tant de noblesse & de grace, il n'en a pourtant pas manqué.

Ses draperies sont très-mauvaises, très-mal jettées, & d'une dureté extrême. Son païsage est du goût des Caraches, mais exécuté d'une main pesante. Ses carnations donnent dans le gris & tiennent peu du

caractere de la verité : mais ſon clair-obſcur eſt encore plus mauvais. Son pinceau eſt peſant & ſon ouvrage fort ſec.

Comme les progrés qu'il faiſoit dans la peinture ne s'augmentoient que par le travail & par les réflexions, ſes ouvrages ont acquis avec l'âge un accroiſſement de merite, & ce ſont les derniers qui luy ont attiré plus de loüanges. Ainſi il eſt vray-ſemblable de dire que les parties de la peinture que le Dominiquin poſſedoit, étoient une récompenſe de ſes fatigues, plûtôt qu'un effet de ſon génie. Mais fatigues ou génie, ce qu'il a produit de bon eſt d'une nature à ſervir de modele à tous les Peintres qui le ſuivront.

JEAN LANFRANC

NE' à Parme le même jour que le Dominiquin en 1581. de parens pauvres, qui pour s'en décharger le menerent à Plaiſance, & le firent entrer au ſervice du Comte Horace Scotti. Il n'y faiſoit que charbonner les murailles, & trouvoit le papier trop petit pour y grifoner ſes idées. Le Comte voyant les diſpoſitions de ce jeune homme, le mit chez Auguſtin Carache, aprés la mort duquel il alla à Rome où il

étudia sous Annibal. Celuy-cy le fit travailler à saint Jacques des Espagnols, & le trouva assez capable pour luy confier l'exécution de ses desseins en des ouvrages où il a laissé de quoy douter s'ils sont du Maître ou du disciple.

Son génie étoit de peindre à fraisque dans des lieux spacieux, comme on le peut remarquer par ses grands ouvrages, & sur tout par la Coupole de saint André de Laval, où il a beaucoup mieux réussi que dans ses Tableaux de médiocre grandeur ; il dessinoit du goût d'Annibal Carache, & tant qu'il demeura sous la conduite de cet illustre Maître, il fut toûjours correct : mais aprés la mort d'Annibal il se laissa aller à l'impetuosité de son génie, sans prendre autrement garde à la régularité de son Art. Il a gravé à l'eau-forte les Loges de Raphaël, conjointement avec Sisto Badalocchi, & l'un & l'autre dédierent cet ouvrage à Annibal leur Maître. Lanfranc peignit pour Urbain VIII. l'Histoire de saint Pierre, qui a été gravée par Piétro Santi, & d'autres ouvrages dans l'Eglise de saint Pierre. Ce Pape en fut si content qu'il le fit Chevalier.

Lanfranc fut heureux dans sa famille ; sa femme qui étoit fort aimable luy donna des enfans qui de sa maison faisoient une espece de Parnasse, par les talens qu'ils avoient

pour la Poëſie & pour la Muſique ; ſa fille aînée qui chantoit & qui joüoit très-bien de divers inſtrumens y contribua plus que les autres. Il mourut en 1647. âgé de ſoixante-ſix ans.

REFLEXIONS

Snr les ouvrages de Lanfranc.

LE génie de Lanfranc, échauffé par les études qu'il fit d'aprés les ouvrages du Correge, & ſur tout d'aprés la Coupole de Parme, le porta dans un antouſiaſme de vaſtes penſées. Il chercha avidement les moyens de faire de ſemblables productions ; & celles que l'on voit de luy à Rome & à Naples perſuadent facilement qu'il étoit capable de grandes entrepriſes. Auſſi avoit-il un talent particulier pour les exécuter. Rien ne l'étonnoit, & il a fait des Figures de plus de vingt pieds de haut dans la Coupole de ſaint André de Laval, qui font un très-bon effet, & qui ne paroiſſent d'en bas que d'une proportion naturelle & convenable. On voit dans ſes grands Ouvrages qu'il vouloit joindre la fermeté du deſſein d'Annibal au grand goût & à la ſuavité du Correge. Il tâcha même d'en imiter toute

la grace : mais il ne ſçavoit pas que la nature, qui en fait preſent à qui elle veut, ne luy en avoit accordé qu'une petite meſure. Ses idées étoient capables à la verité d'embraſſer de grands Ouvrages, & ſon génie n'étoit pas aſſez ſouple pour retourner ſur luy-même, & pour s'appliquer à les terminer ; c'eſt ce qui fait que ſes Tableaux de chevalet ne ſont pas ſi eſtimables que ce qu'il a peint à fraiſque : la vivacité d'eſprit, & la liberté de main étans très propres à ce genre de Peinture.

Lanfranc eût un goût de deſſein ſemblable à celuy de ſon Maître ; c'eſt-à-dire toûjours grand & toûjours ferme : mais il n'en conſerva pas la correction juſqu'à la fin. Ses grandes compoſitions ſont un grand fracas, cependant ſi on en veut examiner le détail, on n'y trouvera aucune expreſſion qui intereſſe.

Son coloris n'eſt pas ſi recherché que celuy d'Annibal ; les teintes de ſes carnations ſont triviales, & les ombres en ſont un peu noires. Il a ignoré, comme ſon Maître, l'artifice du Clair-obſcur. Il l'a quelquefois mis en uſage comme luy par un bon mouvement de ſon eſprit, & non par principe.

Les Ouvrages de Lanfranc partent d'une veine bien oppoſée à celle du Dominiquin. Ce dernier s'eſt fait Peintre en dépit de

Minerve ; celuy-là étoit né avec un génie heureux ; Dominiquin inventoit avec peine, & digeroit ensuite ses compositions avec un jugement solide, & Lanfranc laissoit tout faire à son genie, dont les productions couloient de source : Dominiquin s'est étudié à exprimer les passions particulieres, & à surpasser son Maître dans la régularité des contours, & Lanfranc s'est contenté d'une expression generale, & de suivre Annibal dans le goût du dessein : Dominiquin, qui dans ses études avoit toûjours fait agir sa raison, augmenta sa capacité jusqu'à la mort ; & Lanfranc, qui n'étoit appuyé que sur une pratique exterieure de la maniere d'Annibal, diminua toûjours aprés la mort de ce Maître : Dominiquin exécutoit ses Ouvrages d'une main pesante & tardive, & Lanfranc l'avoit prompte & legere. Enfin il est difficile de voir deux éleves nourris dans la même école, & nez sous la même planette, qui soient plus opposez l'un à l'autre, & qui ayent des temperamens si contraires : mais cette opposition n'empêche pas qu'on ne puisse les admirer tous deux en les regardant par leurs bons côtez.

FRANÇOIS ALBANE,

NE' à Bologne en 1578. eût pour pere un Marchand de ſoye qui le voulut faire inutilement de ſa profeſſion ; car le penchant de ſon fils le portant à la Peinture, il ſe mit d'abord chez Denis Calvart où étoit le Guide : celuy-cy étant déja fort avancé, enſeigna à ſon camarade les principes du deſſein ; & étant ſorti de chez ſon Maître pour ſe mettre ſous les Caraches, il l'y attira auſſi. Aprés que l'Albane y eût fait un progrés conſiderable, il s'en alla à Rome, où l'étude des belles choſes le fortifia tellement dans ſon Art, que ç'a été un des plus ſçavans & des plus agréables Peintres d'Italie.

Etant de retour à Bologne il épouſa en ſeconde nôces une femme qui luy apporta en dot une grande beauté, & beaucoup de complaiſance ; ainſi il trouva en elle le repos de ſa maiſon, & un modele parfait pour les femmes qu'il auroit à peindre. Elle eût de beaux enfans dans la ſuite, & l'Albane prît autant de plaiſir à les peindre, que ſa femme en avoit à les tenir, ou dans ſes mains, ou ſuſpendus avec des bandelettes, ſelon l'attitude dont il avoit beſoin ; c'eſt ce qui

luy a donné occaſion de peindre tant de ſujets où Venus, les Amours, les Nymphes, & les Déeſſes avoient toûjours beaucoup de part. Il ſe ſervoit utilement & ingénieuſement des lumieres qu'il avoit reçûës des belles Lettres, pour enrichir ſes inventions des fictions de la poëſie; on luy reproche ſeulement de n'avoir pas aſſez varié ſes figures, & d'avoir donné preſque par tout le même air & la même reſſemblance. Ce qui vient de ce qu'il ſe ſervoit toûjours des mêmes modeles, & qu'il en avoit l'idée remplie. On voit fort peu de grandes figures de ſa main; & comme il a peint ordinairement en petit, ſes Tableaux ſe ſont diſperſez comme des pierres précieuſes par toute l'Europe. Ils ont été payez d'un grand prix, ſur tout dans ces derniers tems. Ils ſont devenus fort à la mode, & étant ſçavans & agréables, ils plaiſent à tout le monde. Ce Peintre a paſſé quatre-vingt-deux ans dans une vie paiſible, qu'il changea pour une meilleure en 1660. Franceſco Mola & Jean-Baptiſte Mola ont été ſes Diſciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de l'Albane.

COmme la joye plaît à la plûpart du monde, les Tableaux de l'Albane, qui inſpirent cette paſſion, ſont d'autant mieux reçûs, qu'ils ſont ſoûtenus par des penſées ingenieuſes. Son génie reveillé par l'étude des belles Lettres, le porta à enrichir ſes inventions des ornemens de la Poëſie. Sa Veine étoit abondante & facile, & il a fait un grand nombre de compoſitions remplies de figures. Il étoit ſçavant dans le deſſein; & comme il ſe ſervoit toûjours des mêmes modeles, il tomboit aiſément dans la répetition, principalement dans celle des mêmes airs de têtes qu'il rendoit fort gracieux; ce qui fait que de toutes les manieres, il n'y en a point de plus facile à connoître que celle de l'Albane.

Les ſujets qu'il a traitez ne ſont pas d'une nature à faire juger s'il ſçavoit entrer dans les differentes paſſions, & celles qu'il a exprimées tendent preſque toutes à la joye, & ne ſont pas fort fines. Ainſi l'on peut dire que la grace qui paroît dans ſes ouvrages ne vient pas ſi préciſement de ſon génie, que de l'habitude de ſa main.

Ses attitudes & ſes draperies ſont d'un aſſez bon choix. Il étoit univerſel ; & ſon Païſage, qui eſt plus agréable que ſçavant, eſt comme ſes têtes, d'un même deſſein & d'une même touche.

Son coloris eſt frais, & ſes carnations ſont de teintes ſanguines, mais peu recherchées. Il a été fort inégal dans la force de ſes couleurs, ayant fait des ſujets en pleine campagne, les uns forts de couleurs, les autres foibles. Quant au Clair-obſcur & à l'union des couleurs, quoy qu'il n'en ait pas connu le principe, le bon ſens ou le hazard l'y ont quelquefois conduit.

Son travail paroît extrêmement fini : & bien que ſes Tableaux ſoient peints avec facilité, on y voit fort peu de touches libres.

FRANCOIS BARBIERI,

ſurnommé

LE GUERCHIN DACENTO.

QUantité de Peintres ont conſervé toute leur vie le nom qui leur a été donné dans leur jeuneſſe en Italie, & qui vient quelquefois d'un défaut corporel ; comme *il Gobbo*, *il Bamboccio*, *&c.* C'eſt ainſi que François Barbieri n'a été nommé Guercino

que parce qu'il étoit louche. Ce Peintre nâquit à Bologne en 1597. Il apprit les principes de son Art chez des Peintres de Bologne d'une médiocre capacité. Il les quitta pour l'Academie des Caraches, où il dessina d'une grande maniere & d'une grande facilité, mais d'un goût naturel plûtôt qu'idéal. Lorsqu'il voulut se former une maniere de dessiner, il examina celles des Peintres de son tems. Celle du Guide & de l'Albane luy semblerent trop foibles; & sans les blâmer, il se détermina à donner à ses Tableaux beaucoup plus de force, & s'approcha de la façon de faire du Caravage qui luy plaisoit assez; étant persuadé qu'on ne pouvoit bien imiter le relief de la nature, qu'en prenant les avantages que les ombres & les couleurs fortes peuvent donner. Il étoit néanmoins fort amy du Guide, pendant la vie duquel il demeura toûjours à Cento, qui est auprés de Bologne, & ne rentra dans la Ville qu'aprés la mort de ce Peintre. Il a toûjours suivi cette façon de peindre forte, si ce n'est sur la fin, contre son sentiment, & seulement, disoit-il, pour gagner de l'argent & pour plaire aux ignorans, que la réputation du Guide & de l'Albane avoit entraînez; c'est ainsi qu'il parloit. La verité est que de tous les éleves des Caraches, il n'y en a point eu

de moins agréables. Il inventoit facilement, mais il eût été à souhaiter qu'il eût joint à la fierté de sa maniere plus de noblesse dans les airs de têtes, & plus de verité dans les couleurs locales. Ses carnations donnent un peu dans le plombé, quoy que dans le general elles ne manquent pas d'harmonie, & que ce qui est à désirer dans ses Tableaux ne puisse pas empêcher qu'il ne passe dans l'esprit des Connoisseurs pour un grand Peintre.

Au reste, s'il est recommandable par sa Peinture, il ne l'est pas moins par ses vertus morales. Il aimoit le travail & la solitude ; il étoit sincere dans ses paroles, ennemi de la raillerie, humble, civil, charitable, dévot, & d'une chasteté reconnuë. Quand il sortoit de chez luy, il étoit presque toûjours accompagné de plusieurs Peintres, qui le suivoient comme leur Maître, & le respectoient comme leur Pere : car il les assistoit de son conseil, de son crédit, & de sa bourse même, quand ils en avoient besoin. Quoyqu'il fût fort humble, il n'avoit rien de bas dans ses manieres, & il joignit à la droiture de ses mœurs une hardiesse honnête, qui le fit aimer des Grands. Comme il étoit laborieux, il amassa beaucoup de bien, qu'il employoit à faire plaisir à tout le monde. Il donna de grandes sommes

pour faire bâtir des Chapelles, & fit de belles fondations à Bologne & ailleurs. Il mourut en 1667. âgé de soixante-dix ans, & fit deux neveux ses heritiers, n'ayant point été marié, & ayant toûjours vêcu dans une grande pureté.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Guerchin.

LE Guerchin a étudié quelque tems dans l'Ecole des Caraches; cependant il ne paroît pas qu'il en ait le caractere, & son goût est singulier. Son genie étoit facile, & non pas élevé, ni ses pensées fines. On voit rarement de la noblesse dans ses figures, & ses expressions n'interessent que médiocrement.

Son goût de dessein est grand & naturel, il n'est pas néanmoins fort élégant. Son inclination a toûjours été pour un coloris fort; car ayant voulu dans les commencemens suivre le Guide son amy, & voyant que ce Peintre quittoit sa premiere maniere pour en prendre une plus claire, & comme disent les Italiens, plus vague, il se jetta sans hesiter dans celle du Caravage, qu'il a moderée selon son chois.

il a donné de l'union à ſes couleurs par l'uniformité de ſes ombres rouſſes : mais peu de fraîcheur à ſes carnations. Son goût le portoit néanmoins à imiter le vray, & il l'a fait ſouvent avec ſuccés, & quelquefois ſervilement & ſans chois. Il tiroit ſes lumieres de fort haut, & il affectoit de faire des ombres fortes pour attirer les yeux, & pour donner une grande force à ſes Ouvrages ; ce qui ſe remarque encore plus ſenſiblement dans ſes deſſeins que dans ſes Tableaux. Ces derniers ſe ſoûtiendront toûjours par la force des ombres, par l'accord des couleurs, par ce qu'il y a de grand dans le goût du deſſein, par la moleſſe du Pinceau, & par un certain caractere de verité.

MICHELANGE MERIGI,

dit communément,

MICHELANGE DE CARAVAGE

NE' dans un Bourg du Milanois appellé Caravage, s'eſt rendu très-célebre par une maniere extrêmement forte, vraye, & d'un grand effet, de laquelle il eſt Auteur. Il peignoit tout d'aprés nature dans une chambre où la lumiere venoit de fort haut. Comme il a exactement ſuivi ſes

modeles, il en a imité les défauts comme les beautez, car il n'avoit point d'autre idée que l'effet du naturel preſent. Il diſoit que les Tableaux qui n'étoient pas faits d'aprés nature, n'étoient que de la guenille, & que les figures qui les compoſoient n'étoient que de la carte peinte.

Sa maniere qui étoit nouvelle fut ſuivie de beaucoup de Peintres de ſon tems, & entr'autres du Manfréde & du Valentin. On ne peut nier que cette maniere ne ſoit d'une verité ſurprenante, & qu'elle n'ait beaucoup de pouvoir ſur les yeux même les plus éclairez. Elle a preſque entraîné l'Ecole des Caraches ; car ſans parler du Guerchin, qui ne l'a jamais abandonnée, le Guide & le Dominiquin ont été tentez de la ſuivre : mais le goût du deſſein qui s'y trouve attaché, & le chois de ſa lumiere, toûjours le même dans toutes ſortes de ſujets, les en a dégoûtez. Ses Tableaux ſont diſperſez dans les Cabinets de l'Europe ; il y en a pluſieurs à Rome & à Naples : il y en a un aux Dominicains d'Anvers, que Rubens appelloit ſon Maître.

Le mépris avec lequel il parloit des ouvrages d'autruy, luy attirât des querelles, & ſur tout avec Joſepin, dont il ſe moquoit ouvertement. Un jour la diſpute s'échauffa tellement entr'eux, que Michel-

ange, par un effet d'emportement, tira l'épée contre son Competiteur, & il en coûta la vie à un jeune homme nommé Tomassin, qui tenant pour Josepin, vouloit les séparer. Michelange aprés cette action fut contraint de chercher un azile chez le Marquis Justiniani, chez lequel il peignit l'incrédulité de saint Thomas, & un Cupidon, qui sont deux morceaux admirables.

Justiniani luy obtint sa grace, & luy fit des réprimandes de son emportement : mais Michelange se voyant en liberté ne pût pas moderer sa bile, il alla trouver Josepin, & luy fit un apel. Celuy-cy luy répondit qu'il étoit Chevalier, & qu'il ne tiroit l'épée qu'avec ses pareils. Le Caravage piqué de cette réponse s'en alla à Malthe, fit ses Caravanes, & reçût l'Ordre de Chevalerie en qualité de Frere servant. C'est-là qu'il fit le Tableau de la Decolation de saint Jean pour l'Eglise de Malthe, & le Portrait du grand Maître de Vignacourt, qui est aujourd'huy dans le Cabinet du Roy.

Etant ainsi revêtu de l'Ordre de Malthe, il revint à Rome, dans le dessein d'obliger Josepin de se battre contre luy : mais une grosse fievre vint au secours de Josepin, & fit mourir le Caravage en 1609.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Michelange de Caravage.

LEs idées du Caravage reſſemblent à ſon temperament; elles étoient fort inégales, & jamais fort élevées. Ses diſpoſitions étoient bonnes, ſon deſſein d'un méchant goût, & il n'en ſçavoit pas aſſez pour bien choiſir, ou pour bien corriger la nature: Toute ſon application étoit dans le Coloris, & il y a merveilleuſement réüſſi. Ses couleurs locales ſont extrêmement recherchées, & par une belle intelligence de lumiere, jointe à une exacte varieté de teintes fonduës les unes dans les autres, ſans être corrompuës ni tourmentées, comme on dit, par le Pinceau, il a ſçû donner une étonnante vérité à ſes ouvrages.

Ses attitudes paroiſſent ſans choix. Ses draperies ſont vrayes, mais mal jettées, & ſes Figures ne ſont pas accompagnées de l'ajuſtement qui leur ſeroit convenable. Il n'a connu, ni les graces, ni la nobleſſe : & ſi l'on en trouve dans ſes Tableaux, ce n'eſt point par choix, ni pour avoir fait obeïr le naturel à ſon idée ; c'eſt parce que ce même naturel, dont il étoit eſclave, ſe trouvoit ainſi par hazard.

Cependant il a fait des Tableaux d'une assez grande composition, qu'il a finis avec une extrême exactitude ; & s'il y manque quelque chose dans quelque partie de la Peinture, on peut dire que les Portraits qu'il a faits sont sans reproche.

Ses expressions ne sont pas bien sensibles. Il semble que ne faisant que peu, ou point du tout d'attention à ce qui peut contribuer à l'agrément d'un Tableau, il n'ait songé qu'à rendre ses objets palpables. Il l'a fait par un bon Clair obscur, par un excellent goût de couleur, par une force terrible, par une agréable suavité, & par un Pinceau le plus moëleux qui fût jamais.

BARTHOLOMEO MANFREDI

DE Mantouë, disciple du Caravage, a imité sa maniere de fort prés. Ses Tableaux sont presque tous des sujets de joüeurs de cartes ou de dez. Il est mort jeune.

JOSEPH RIBERA

dit

L'ESPAGNOLET

NAtif de Valence en Eſpagne, diſciple du Caravage, peignoit comme ſon Maître d'une maniere forte, & s'attachoit au naturel : mais ſon Pinceau n'étoit pas ſi moëleux que celuy de Michelange. L'Eſpagnolet ſe plaiſoit à peindre des ſujets mélancoliques. Ses Ouvrages ſont diſperſez par toute l'Europe. Naples, où il a fait un long ſéjour, en conſerve beaucoup, & de beaux.

LIVRE VI.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES ALLEMANS ET FLAMANS.

HUBERT & JEAN VAN-EYK

FReres, natifs de Maſſeyk ſur la Meuſe, ont été les premiers qui dans les Païs-bas ayent fait quelque choſe digne d'attention : Auſſi doit-on les regarder comme les Fondateurs de l'Ecole Flamande. Hubert étoit l'aîné, & Jean qui étoit ſon éleve, travailla avec tant d'aſſiduité, qu'il devint bien-tôt ſon égal. Ils avoient tous deux de l'eſprit & du génie. Ils travaillerent de concert, & ſe rendirent fort celebres par leurs ouvrages. Ils peignirent pluſieurs ſujets pour Philippe le bon Duc de Bourgogne. Le Tableau qu'ils firent pour l'Egliſe de ſaint Jean de Gand, attira l'admiration du Public, & Philippe premier Roy d'Eſpagne n'en

ayant pû obtenir l'original, en fit faire une copie qu'il emporta en Eſpagne. Le ſujet en eſt tiré de l'Apocalypſe, où les Vieillards adorent l'Agneau. Ce Tableau eſt encore aujourd'huy regardé comme une merveille : il eſt fort frais, parce que l'on a eu ſoin de le conſerver ; il eſt couvert, & il ne ſe montre qu'aux jours de Fêtes, ou à la priere de quelque grand Seigneur.

Aprés la mort d'Hubert, qui arriva en 1426. Jean ſon frere ſe retira à Bruges, ce qui luy donna dans la ſuite le nom de Jean de Bruges. C'eſt luy, qui en cherchant des vernis pour donner plus de force à ſes ouvrages, trouva que l'huile de lin mêlée avec des couleurs, faiſoit un aſſez grand effet, ſans qu'il fût beſoin même d'aucun vernis. C'eſt à luy que la Peinture eſt redevable de la perfection où elle eſt parvenuë depuis par le moyen de cette nouvelle invention. Ainſi les Ouvrages de Jean de Bruges ayant augmenté de beauté, ſe répandirent dans les Cabinets des Grands.

Le Tableau qu'il envoya à Alphonſe Roy de Naples, fut cauſe que le ſecret de peindre à huile entra en Italie, comme on l'a fait voir dans la vie d'Antoine de Meſſine. Jean de Bruges ſe fit eſtimer, non ſeulement par ſa peinture, mais auſſi par la ſolidité de ſon eſprit. Enſorte que le Duc de

Bourgogne luy donna une place dans ſon Conſeil. Il mourut à Bruges où il fut enterré dans l'Egliſe de ſaint Donat. Il avoit une ſœur nommée Marguerite qui renonça au mariage, pour exercer avec plus de liberté la peinture qu'elle aimoit paſſionnément.

ALBERT DURE.

A Cela de commun avec Raphaël d'Urbin, qu'il vint au monde le jour du Vendredy Saint ; ce fut à Nuremberg, en 1471. Il eut pour pere Albert Dure très-habile Orfevre, de qui nôtre Albert apprit en même tems l'Orfevrerie & la Gravure. A quinze ans il ſe mit ſous la diſcipline de Michel Wolgemut habile Peintre à Nuremberg. En quoy Van Mander n'a pas été bien informé, puiſqu'il le fait diſciple de Martin Schon. Il eſt vray qu'Albert avoit envie d'en faire ſon Maître ; mais la mort de Martin Schon ne luy donna pas le tems d'exécuter ſon deſſein.

Aprés avoir paſſé trois ans chez ſon Maître, il en employa quatre à voyager en Flandre, en Allemagne & à Veniſe ; & à ſon retour, il ſe maria à vingt-trois ans. C'eſt environ ce tems-là qu'il commença à mettre

tre en lumiere quelques Eſtampes de ſa façon. Il grava les trois Graces, & des Têtes de mort, avec d'autres Oſſemens ; un enfer avec des Spectres diaboliques dans la maniere d'Iſraël de Malines ; au deſſus de ces trois femmes, il y a un Globe ſur lequel on voit ces trois Lettres, *O. G. H.* qui veulent dire en Allemand O Gott Hüte ! *O Dieu, gardez-nous des enchantemens :* Il avoit pour lors vingt-ſix ans, car c'étoit en 1497. Ayant mis ainſi ſon génie en mouvement il s'attacha de luy même à l'étude du deſſein, & y devint ſi habile qu'il ſervoit de regle à tous ceux de ſon tems, & que pluſieurs Italiens même tiroient de ſes Eſtampes un grand avantage ; ce qu'ils ont encore fait long-tems depuis, mais avec plus d'adreſſe & de déguiſement.

Il a eu ſoin dans toutes ſes Planches, de mettre l'année qu'elles ont été gravées, qui eſt une choſe dont les curieux ont ſujet de ſe loüer, car ils peuvent juger par là à quel âge il les a travaillées. Dans la grande Paſſion de Nôtre-Seigneur qu'il a gravée, il a diſpoſé la Céne ſelon l'opinion d'Ælampade. La mélancolie eſt ſa plus belle piece, & les choſes qui entrent dans la compoſition de ce ſujet, ſont une preuve de l'habileté d'Albert ; ſes Vierges ſont encore d'une beauté ſinguliere.

Albert marquoit auſſi ſur ſes Tableaux, l'année qu'ils avoient été peints, & Sandrat qui en a vû plus que perſonne, n'en remarque point avant l'année 1504. Cela voudroit dire qu'Albert n'en a point fait avant l'âge de trente-trois ans, du moins de conſiderables.

L'Empereur Maximilien donna à Albert pour les Armoiries de la Peinture trois écuſſons, deux en chef & un en pointe.

La réputation d'honneſte homme, dans laquelle il vivoit, ſon bon eſprit, & ſon éloquence naturelle le firent élire membre du Conſeil de la Ville de Nuremberg. Son génie univerſel le faiſoit travailler avec facilité aux affaires de la Republique, & à celles de ſa maiſon; il étoit laborieux, d'un temperament doux, & dans un établiſſement qui auroit dû luy procurer du repos, ſi ſa femme ne s'y étoit point oppoſée; elle étoit de ſi mauvaiſe humeur que, quoy qu'ils n'euſſent point d'enfans, & qu'ils euſſent fait une fortune conſiderable, elle le tourmentoit jour & nuit pour l'augmenter; ce qui l'obligea pour s'en ſéparer de faire un voyage au Païs bas, où il fit grande amitié avec Lucas de Leyde. L'inquiétude de cette femme, ſes larmes & les promeſſes de mieux vivre à l'avenir, obligerent les amis d'Albert de luy écrire les dif-

positions où elle étoit. Il se laissa persuader; il revint : mais elle ne pût jamais tenir sa promesse, & malgré la prudence & la douceur de son mary, elle le traita comme auparavant, & le fit mourir de déplaisir à l'âge de cinquante sept ans en 1528.

Albert a écrit luy même la vie de son pere en 1524. Sandrat la rapporte aprés celle du fils. Albert y écrit la plûpart des choses que l'on vient de dire de luy-même. Il y parle avec une sincerité fort humble de la peine que son pere avoit à vivre dans sa profession, & la misere où il a été luy-même dans sa premiere jeunesse. Ce qui est de surprenant en sa vie, c'est d'avoir travaillé avec tant d'assiduité à un si grand nombre d'ouvrages, dans des tems fort difficiles, & avec une femme extraordinairement facheuse. Il a écrit de la Géometrie, de la Perspective, des Fortifications & de la proportion des Figures humaines. Plusieurs Autheurs parlent de luy avec éloge, & entr'autres Erasme & Vasari.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages d'Albert Dure.

NOus n'avons perſonne qui ait fait voir dans les Arts un génie plus étendu & plus univerſel qu'Albert Dure. Aprés les avoir tentez preſque tous & s'y être exercé quelque tems, il s'eſt enfin déterminé à la Peinture & à la Gravure. Quoy que le tems qu'il donnoit à l'une & à l'autre aye dû partager ſon application & affoiblir la bonté de ſes ouvrages, il les a néanmoins pouſſées toutes deux à une telle perfection qu'on ne peut ſouhaiter dans l'une ni dans l'autre une plus grande exactitude, ni une plus grande fermeté que celles qu'il a eûës. Mais comme l'exemple & les premieres choſes qui ſe preſentent aux yeux dans les commencemens que l'on s'attache à une profeſſion, déterminent le goût, & font prendre un certain tour aux penſées : il ne manquoit à celles d'Albert pour être miſes dans un beau jour, que d'être dirigées, ou par une bonne éducation, ou par la vûë des ouvrages antiques. Sa veine étoit fertile, ſes compoſitions grandes, & malgré le goût gotrique qui regnoit de ſon tems, ſes

productions étoient une ſource, où non ſeulement les Peintres de ſon païs, mais pluſieurs d'entre les Italiens alloient aſſez ſouvent puiſer.

Il étoit ferme dans ſon execution ; il y faiſoit ce qu'il y vouloit faire, & la propreté jointe à l'exactitude qu'il employoit dans ſon travail, ſont une preuve qu'il poſſedoit parfaitement les principes qu'il s'étoit établis, & qui ne rouloient que ſur le deſſein ; cependant il eſt étonnant qu'aprés les ſoins extrêmes qu'il avoit *pris* pour connoître la ſtructure du corps humain, & aprés avoir trouvé une belle proportion entre toutes celles qu'il a données au public, il s'en ſoit ſi peu ſervi dans ſes ouvrages ; car à l'exception de ſes Vierges & des Vertus, qui accompagnent le triomphe de l'Empereur Maximilien, tout ce qu'il a fait eſt d'un goût de deſſein tout-à-fait pauvre : il s'eſt attaché uniquement à la nature ſelon l'idée qu'il en avoit, & bien loin d'en relever les beautez & d'en rechercher les graces, il en a rarement imité les beaux endroits que le hazard fournit aſſez ſouvent ; il a été plus heureux dans le choix de ſes païſages ; on trouve ſouvent parmi ceux qu'il a faits, des Sites agréables & extraordinaires.

Enfin ſes Ouvrages qui ont été dans ſon

tems & dans son païs les plus estimez, ne méritent pas aujourd'huy qu'on entre dans un plus grand détail des parties de la Peinture : car pour y trouver un bon endroit il en faut essuyer beaucoup de mauvais. Neanmoins on ne peut nier qu'au goût prés, Albert n'ait été sçavant dans le dessein, & que la nouveauté de ses Estampes ne luy ait acquis par tout beaucoup de réputation, & n'ait fait dire à Vasari, que, *Si cet homme si rare, si exact, & si universel, avoit eu la Toscane pour patrie, comme il a eu la Flandre, & qu'il eût pû étudier d'aprés les belles choses que l'on voit dans Rome, comme nous avons fait nous autres, il auroit été le meilleur Peintre de toute l'Italie, de même qu'il a été le genie le plus rare & le plus célebre qu'ayent jamais eu les Flamans.*

GEORGES PENS

DE Nuremberg a beaucoup étudié les Ouvrages de Raphaël, & a joint à la Peinture l'art de graver en Taille douce. Marc Antoine s'est servi de luy dans les Planches qu'il a mises au jour. Etant de retour en son païs, il a peint & gravé plusieurs choses de son invention, qui sont autant de preuves de la beauté de son génie

& de ſon habileté, il marquoit ſon nom par ces deux Lettres ainſi diſpoſées $\frac{P}{G}$.

PIERRE CANDITO

DE Munic étoit habile homme. Il a peint preſque tout le Palais de Maximilien Duc de Baviere, au ſervice duquel il étoit. C'eſt luy qui a fait les deſſeins des Hermites de Baviere, que Raphaël & Jean Sadeler ont gravez auſſi bien que pluſieurs autres choſes de ſon deſſein. On voit encore de luy quatre Docteurs de l'Egliſe, gravez par Gilles Sadeler.

Dans le même tems vivoit Mathieu Grunewalt, fort eſtimé dans ſon tems & qui peignoit dans la maniere d'Albert.

CORNEILLE ENGLEBERT

DE Leyde vivoit auſſi dans le même tems ; on voit de luy de fort bonnes choſes à Leyde & à Utrec ; il a eu deux fils qui ont fort imité ſa maniere, Cornelius Cornelii, & Lucas Cornelii ; celuy-cy, dans l'état miſerable où étoit la Peinture ſe fit Cuiſinier ; mais forcé par ſon génie, il reprit ſa premiere profeſſion, & devint habile Peintre.

Il passa en Angleterre où le Roy Henry VIII. luy donna de l'employ, & le prit en affection.

BERNARD VAN-ORLAY

DE Bruxelles étoit au service de Marguerite Gouvernante des Païs-bas, pour laquelle il fit beaucoup d'ouvrages ; il en fit aussi plusieurs, pour les Eglises de son païs. Quand il avoit quelque Tableau de consequence à faire, il couchoit des feüilles d'or sur son impression, & peignoit dessus, ce qui a conservé ses couleurs fraîches & leur a donné en certains endroits beaucoup d'éclat ; principalement dans une lumiere celeste, qu'il a peinte au Tableau du Jugement universel qui est à Anvers, dans la Chapelle des Aumônes. Il a fait quantité de desseins de Tapisseries pour l'Empereur Charles V. & a eu le principal soin de faire exécuter celles du Pape, & des Souverains de ce tems-là, sur les desseins de Raphaël dont il avoit été disciple.

MICHEL COXIS

DE Malines, apprit les principes de son Art sous Bernard Van Orlay, après quoy il alla en Italie où il fut disciple de Raphaël, des idées duquel il se servoit ordinairement pour faire des Tableaux : car il avoit de la peine à produire quelque chose de luy même ; il dessinoit & colorioit dans le goût de Raphaël. Etant de retour en Flandre, il conduisit les Tapisseries qui se faisoient sur les desseins du même Raphaël, & mourut à Anvers en 1592. âgé de quatre-vingt-quinze ans.

LUCAS DE LEYDE

EUT son pere pour Maître : mais la nature l'avoit déja pourvû de tant de dispositions avantageuses, qu'il a commencé à graver dès l'âge de neuf ans, & qu'à quatorze il a fait des planches considerables, par la quantité & par la beauté du travail qui s'y rencontre. Sa Peinture alloit de pair avec sa gravure, & l'une & l'autre étoient faites avec un soin & une propreté admirables. Il avoit une extrême ardeur

pour l'étude de ſa profeſſion ; & ſi le tems qu'il a paſſé dans la recherche des effets de la nature de ſon païs avoit été employé à conſiderer l'antique, on pourroit dire de luy ce qu'on a dit d'Albert Dure en pareille occaſion, que ſes ouvrages auroient été admirez de tous les ſiecles. Il étoit magnifique dans ſa dépenſe & dans ſes habits.

Il y avoit entre Lucas & Albert un commerce d'amitié très-ſincere, & une émulation ſans jalouſie : en ſorte que quand Albert mettoit au jour quelque planche, Lucas en produiſoit une autre ; & pendant qu'ils en laiſſoient le jugement au public, ils ſe donnoient des loüanges l'un à l'autre. Cette amitié s'augmenta beaucoup dans leur entrevuë, lorſqu'Albert fit un voyage en Hollande.

Quelque tems aprés Lucas en fit un pour viſiter les Peintres de Zelande & de Brabant : mais outre qu'il y dépenſa beaucoup pour ſatisfaire ſa generoſité, il luy en coûta la vie ; car on prétend que dans un repas qu'on luy donna à Fleſſingue, il fut empoiſonné par la jalouſie de quelqu'un de ſa profeſſion. Etant de retour chez luy, il paſſa ſix années dans une vie languiſſante, & preſque toûjours couché. Ce qui luy faiſoit plus de peine en cet état d'infirmité, c'étoit de ne pouvoir travailler à ſon aiſe :

mais il avoit tant d'amour pour son Art, que malgré son indisposition, il ne pouvoit s'empêcher de travailler sur son lit; & sur ce qu'on luy répresentoit que cette application avanceroit sa mort : *Hé bien*, dit-il, *je veux que mon lit me soit un lit d'honneur.* Il mourut à l'âge de trente-neuf ans, en 1533. Il n'est pas hors de la vrai-semblance que le véritable poison dont il est mort ne soit la trop grande application qu'il avoit au travail dans un âge trop tendre, où la nature auroit formé de meilleurs principes de santé, si elle n'en avoit point été détournée.

QUINTIN MESSIS,

dit

LE MARECHAL D'ANVERS

APrés avoir exercé prés de vingt ans le métier de Maréchal, tomba malade d'une langueur qui ne luy permettoit pas de travailler assez pour gagner sa vie; il se retira chez sa mere pour y trouver sa subsistance : mais elle étoit si vieille & si pauvre qu'elle avoit beaucoup de peine elle même à s'entretenir. Dans ces tems-là un de ses amis l'étant allé voir, luy montra par ha-

zard une Image qu'un Religieux luy venoit de donner ; il se sentit à la vuë de cette Estampe violamment poussé à la copier ; ce qu'ayant fait avec quelque succés, l'envie de se faire Peintre luy vint dans la pensée. Il suivit cette inclination, & se trouvant dans la Peinture comme dans son élément, il guerit de sa langueur. L'amour qu'il eût pour la fille d'un Peintre, qui étoit fort belle, & qui étoit en même tems aimée d'un Peintre plus habile que luy, fut un puissant aiguillon pour le faire étudier, & pour luy faire rechercher avec soin tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre habile, & à supplanter son Rival.

D'autres content cette histoire autrement. & veulent que l'amour luy ait ôté le marteau de la main pour y mettre le pinceau, c'est l'opinion la plus commune ; c'est ainsi que son Epitaphe le dit, & l'on voit quelques Epigrammes sur ce pied là. On trouve beaucoup de ses Tableaux à Anvers, & entr'autres une descente de Croix dans l'Eglise de Nôtre-Dame. Il ne faisoit ordinairement que des demi-Figures & des Portraits. Ainsi ses ouvrages ayant été faciles à transporter, se sont dispersez de tous côtez dans les Cabinets de l'Europe. Sa maniere, qui n'avoit rien de celle des autres Peintres, étoit fort finie, & forte de

couleurs. Il vêquit fort long tems, & il mourut l'an 1529.

JEAN DE CALCAR,

ou

CALKER,

NAtif de la Ville de Calcar dans le Duché de Cleves, a été un excellent homme : mais une mort prématurée ne luy a pas donné le tems de ſe montrer au monde. En 1536. il entra chez le Titien, où il fit un ſi grand progrés, que beaucoup de Tableaux & de deſſeins à la plume de la main de ce Diſciple, paſſent pour être du Titien même : en quoy beaucoup d'habiles Connoiſſeurs ſont tous les jours trompez. De Veniſe il alla à Rome, où aprés s'être rendu la maniere de Raphaël très-familiere, il paſſa à Naples, & y mourut en 1546. C'eſt luy qui a deſſiné les Figures anathomiques du Livre de Véſale, & les Portraits des Peintres qui ſont à la tête des vies, que Vaſari en a écrites. Cela ſeul ſuffiroit pour faire ſon éloge. Il a fait un Tableau entr'autres d'une Nativité accompagnée d'Anges, où la lumiere vient du petit Chriſt : cet Ouvrage eſt admirable ;

Rubens, qui en étoit poſſeſſeur, l'a voulu garder juſqu'à la mort, & à ſon inventaire Sandrart l'achepta, & le revendit à l'Empereur Ferdinand, qui en faiſoit beaucoup d'eſtime.

PIERRE KOUC

ETOit d'Aloſt, & diſciple de Bernard Van-Orlay, qui l'avoit été de Raphaël. Il alla à Rome, où la diſpoſition qu'il avoit à profiter des bonnes choſes luy fit prendre un très-bon goût, & luy acquit par l'exercice une grande correction dans le deſſein. Etant de retour en ſon païs, il ſe chargea de la conduite de quelques Tapiſſeries qu'on faiſoit ſur les deſſeins de Raphaël : & ſe voyant ſans enfans, & veuf aprés deux ans de mariage, il ſe laiſſa aller à la perſuaſion de quelques Marchands de Bruxelles, qui l'engagerent au voyage de Conſtantinople : mais ne trouvant rien à faire dans ce païs-là que des deſſeins de Tapis, à cauſe que la Religion du païs ne permet pas de repreſenter des Figures, il s'occupa à deſſiner en ſon particulier des Vuës des environs de Conſtantinople, & les façons de vivre des Turcs ; dont il nous a laiſſé les Eſtampes en bois, qui ſeules peu-

vent faire juger de ſon mérite. Dans cet ouvrage il a fait ſon Portrait ſous la figure d'un Turc qui eſt debout, & qui montre au doigt un autre Turc qui tient une pique. Aprés ſon voyage de Conſtantinople il alla s'établir à Anvers, il y fit beaucoup de Tableaux pour l'Empereur Charles-Quint; & ſur la fin de ſa vie il écrivit de la Sculpture, de la Géometrie, & de la Perſpective, & traduiſit en Flamand Vitruve & Serlio; car il étoit bon Architecte. Il mourut en 1550.

ALBERT ALDEGRAF,

DE la Ville de Souſt en Weſtphalie, où il a peint dans l'Egliſe de ce lieu là pluſieurs choſes, & entr'autres une Nativité digne d'admiration. Il a fait peu de choſes ailleurs, s'étant occupé beaucoup plus à graver, ainſi qu'on le peut voir par le grand nombre de ſes Eſtampes, par leſquelles on peut juger qu'il étoit correct dans ſon deſſein, gracieux dans ſes expreſſions, & né pour être un grand Peintre, s'il eût vû l'Italie.

JEAN DE MABUSE

NAtif d'un Village de Hongrie appellé Mabuſe, étoit contemporain de Lucas de Leyde. Aprés avoir beaucoup travaillé dans ſa jeuneſſe, & voyagé en Italie & ailleurs, il vint en Flandre, où il fit connoître le premier la maniere de compoſer les Hiſtoires, & d'y faire entrer du nud, ce qui ne s'y étoit point pratiqué juſqu'alors. On voit de ſes Ouvrages en pluſieurs lieux des Païs-bas, & en Angleterre. Il fut fort ſage & fort ſtudieux dans ſa jeuneſſe, mais dans la ſuite il s'adonna au vin.

Il a été aſſez long-tems au ſervice du Marquis de Vérens, qui étant averti que l'Empereur Charles-Quint devoit loger chez luy, voulut pour le recevoir, que tous ſes domeſtiques fuſſent habillez de Damas blanc, & Mabuſe comme les autres. Mabuſe, au lieu de laiſſer prendre ſa meſure pour luy faire une eſpece de robe, avec laquelle il devoit figurer ſelon le projet qu'on en avoit fait, voulût qu'on luy donnât l'étoffe, ſous prétexte d'imaginer quelque bizare ajuſtement : mais c'étoit en effet pour la vendre, & pour en porter l'argent au cabaret, comme il fit; car ſça-

chant que l'Empereur ne devoit arriver que le soir, il crût qu'il luy seroit facile de se tirer d'affaire. Comme le jour de l'arrivée de l'Empereur approchoit, Mabuse, au lieu d'étoffe, colla du papier blanc ensemble, y peignit un Damas à grandes fleurs, fit luy même sa robe, & parût dans le Cortége. On le plaça entre un Poëte & un Musicien, qui étoient pareillement Domestiques du Marquis.

L'Empereur trouva ce Cortége si galant, quoy qu'il ne l'eût vû qu'aux flambeaux, qu'il voulut le lendemain matin le voir passer encore une fois avec plus d'attention, il se mit pour cela à une fenêtre, & le Marquis auprés de luy; & quand Mabuse passa au milieu de ses deux camarades, l'Empereur remarqua l'étoffe du Peintre, & dit qu'il n'avoit jamais vû de si beau Damas. Le Marquis le fit venir, & la fourberie que l'on reconnut fit extrêmement rire l'Empereur; cependant le Marquis fort en colere de ce que Mabuse avoit donné lieu au monde de croire que pour faire honneur à l'Empereur, il faisoit habiller ses gens de papier, le fit mettre en prison, où il demeura assez long-tems : il ne laissa pas de travailler dans la prison, & d'y faire quantité de beaux desseins. Il mourut en 1562.

JEAN SCHOREL.

FToit d'un Village auprés d'Alcmar en Hollande appellé Schorel ; il a été disciple de Mabuſe, & a travaillé auſſi quelques tems chez Albert Dure. Aprés avoir fait quelques tours en Allemagne, il rencontra un Religieux fort curieux de Peinture qui s'en alloit à Jeruſalem, & qui luy donna envie de faire auſſi ce voyage. Il deſſina dans Jeruſalem & ſur les bords du Jourdain, comme dans les autres lieux qui avoient été ſanctifiés par la préſence de JESUS-CHRIST, tout ce que la pieté & la curioſité peuvent ſuggerer. Il s'eſt utilement ſervi de ces deſſeins dans les Tableaux qu'il a faits depuis. A ſon retour il alla à Veniſe où il travailla quelque tems, & delà à Rome, où il deſſina d'aprés Raphaël & Michelange, & d'aprés les Sculptures antiques & les ruïnes des anciens édifices. Le Pape Adrien VI. qui monta pour lors ſur la Chair de ſaint Pierre, luy donna l'intendance des ouvrages du bâtiment de Belvédere : mais aprés la mort d'Adrien, qui ne tint le Pontificat qu'un an & huit mois, il s'en retourna dans les Païs-bas. Il s'arrêta à Utrec où il a beaucoup travaillé. Dans ce

voyage il passa par la France, où l'amour de la vie tranquille luy fit refuser l'offre que le Roy François I. luy fit de le prendre à son service. Il étoit doüé de plusieurs vertus & de plusieurs sciences : il étoit Musicien, Poëte & Orateur : il sçavoit le Latin, le François, l'Italien & l'Allemand. La douceur de sa conversation jointe à tant de bonnes qualitez, le faisoit aimer de tous ceux qui le connoissoient. Il mourut en 1562. âgé de soixante-sept ans. Deux ans avant son decez, Antoine More son disciple fit son Portrait.

LAMBERT LOMBARD

DE Liege, rechercha avec grand soin tout ce qu'il crut pouvoir l'avancer dans sa profession, il étudia fort d'aprés les Antiques, & fut le premier qui apporta en son païs une méthode éloignée du goût Gottique & Barbare, qui y regnoit. Il forma chez luy une espece d'Academie, où il eut pour disciples entr'autres Hubert Goltius, Franc-Flore, & Guillaume Caye. On voit quelques Estampes d'aprés ses Ouvrages qui font juger de son goût ; Sandrart prétend avec quelques autres que Suavius & Lombard ne sont qu'une même person-

ne ; il dit que Lombard dans sa jeunesse s'appelloit Lambert Suterman, qui en Allemand signifie doux, & qu'il a voulu exprimer dans la suite ce surnom par le mot Latin *Suavius*, & que sur ce principe il a marqué ses Estampes de cette sorte, *L. Suavius inventor* : Il ajoûte que Van-Mander s'est trompé en faisant deux hommes de Lombard & de Suavius ; les Curieux peuvent en cela exercer leur critique par la comparaison des Estampes, marquées de ces deux noms, que Sandrart attribuë à un même homme en differens tems. Dominique Lampson Secretaire de l'Evêque de Liége, assez connu par son érudition, a écrit la vie de Lombard qui étoit son intime amy.

Le même Lampson a fait des Vers à la louange de Lucas Gassel, très bon Païsagiste de ce tems-là, mais paresseux, qui a vêcu & est mort à Bruxelles.

JEAN HOLBEIN

EToit fils de Jean Holbein, Peintre assez habile, qui quitta Ausbourg lieu de sa naissance & où il avoit travaillé long-tems, pour s'aller établir à Basle : c'est dans cette derniere Ville que nâquit nôtre Holbein

en 1498. Il apprit de ſon pere, avec une extrême avidité, ce qui regardoit la Peinture : mais l'élevation de ſon génie le mit bien-tôt au deſſus de ſon Maître, & luy fit faire dans la ſuite des Ouvrages d'une grande force & d'un grand caractere. Il a fait à Baſle, dans la maiſon de Ville un Tableau de huit compartimens, où ſont autant de ſujets de la Paſſion de Nôtre-Seigneur ; & dans le marché au Poiſſon, il a peint une Danſe de Païſans, & les Danſes de la mort; ces deux Ouvrages ont été gravés en bois.

Eraſme dont il avoit fait le Portrait pluſieurs fois, & qui étoit de ſes amis, jugeant bien que le païs des Suiſſes n'étoit pas propre à faire juſtice au talent de Holbein, luy propoſa de paſſer en Angleterre, promettant de luy préparer les voyes pour être bien reçû du Roy, par le moyen de Thomas Morus. Holbein s'y réſolut d'autant plus volontiers qu'il avoit une femme dont la mauvaiſe humeur troubloit tout le repos de ſa vie. Il fit en Angleterre, un très-grand nombre de Portraits admirables, entr'autre celuy du Roy Henry VIII. & de ſes enfans, Marie, Edoüard, & Elizabeth ; il y a peint des Tableaux d'hiſtoires en divers lieux ; il y en a deux ſur tout qui ſont d'une grande compoſition, l'un eſt le triomphe des Richeſſes, & l'autre l'état de

la Pauvreté. Frederic Zuccre, que le Roy d'Angleterre avoit fait venir d'Italie, fut extrémement surpris en voyant les ouvrages de Holbein, & dit qu'*ils* n'étoient inferieurs ni à Raphaël ni au Titien. Holbein peignoit également bien en toute sorte de maniere, à fraisque, à guazzo, à huile & en miniature ; il dessinoit au crayon & à la plume, avec une merveilleuse facilité, & la quantité de ses desseins est inombrable.

Il luy arriva en Angleterre une affaire, qui sans la protection du Roy, l'auroit fait perir. Sur le bruit de la réputation d'Holbein, un Comte de la premiere qualité alla pour le voir : mais comme il étoit occupé à peindre quelque figure d'aprés le naturel, il le fit prier de remettre à un autre jour l'honneur qu'il luy vouloit faire. Le Comte traitant la chose de hauteur voulut entrer, força la porte & monta brusquement l'escalier, au haut duquel il trouva Holbein, qui fort en colere le poussa rudement, le culbuta du haut en bas, & le blessa extrémement. La vûë de ce spectacle attira beaucoup de monde, & les gens de la suite du Comte étant en fureur voulurent vanger l'affront que leur Maître venoit de recevoir : mais Holbein aprés avoir barricadé sa porte eut le tems de se sauver par dessus la couverture de la maison, & d'aller pré-

venir le Roy, sur ce qu'il luy étoit arrivé. Sa Majesté luy promit sa protection ; le Comte arriva quelque tems de là pour se montrer tout meurtri de ses blessures : mais le Roy luy défendit de rien attenter contre Holbein. Ce Peintre mourut de peste à Londres en 1554. âgé de cinquante-six ans. Il est étonnant qu'un homme né en Suisse, & qui n'avoit jamais vû l'Italie, ait eu un aussi bon goût & un aussi beau génie pour la Peinture. Il est à remarquer que Holbein peignoit de la main gauche, comme faisoit Turpilius cet ancien Peintre Romain.

Sandrart raconte que Rubens étant un jour venu voir Hontorst à Utrec, & poursuivant son chemin à Amsterdam, il fut accompagné de plusieurs Peintres, entre lesquels étoit Sandrart. Comme on parloit en chemin des Ouvrages des habiles gens, & que l'on tomba sur Holbein, Rubens en fit l'Eloge & conseilla de bien regarder la Danse des Morts de ce Peintre, disant qu'il y avoit beaucoup à profiter aussi bien que dans les Estampes en bois de Stimmer ; & que luy Rubens en avoit dessiné beaucoup de choses dans sa jeunesse. Il eut un très-bon disciple en la personne de Christophle Amberger d'Ausbourg, qui a fait quantité d'ouvrages à fraisque dans l'Allemagne,

TOBIE STIMMER

DE Schaffouſe a été un fort bon Peintre; il en a donné des preuves dans les ouvrages à fraiſque qu'il a faits ſur les façades de quelques maiſons qu'il a peintes à Francfort, & dans ſa patrie, auſſi bien que par pluſieurs Tableaux qu'il a faits à Straſbourg, & pour le Marquis de Bade. Entre un grand nombre d'Eſtampes en bois que l'on voit de luy, celles de la Bible, qui parurent en 1586. ont un mérite particulier; & c'eſt d'elles que Rubens diſoit un jour à Sandrart, qu'il avoit beaucoup profité. Sandrart appelle luy-même ce livre un tréſor de ſcience pour la Peinture. Bernard Jobius Imprimeur à Straſbourg a mis au jour beaucoup de ſes Eſtampes. Stimmer eſt mort jeune; il avoit deux freres, dont l'aîné peignoit ſur le verre, & le plus jeune gravoit en bois merveilleuſemen bien; je n'en ay que cette notion generale.

JEAN CORNEILLE VERMEYEN

NE' dans un Village prés d'Harlem, étoit attaché auprés de l'Empereur Charles-

Charles-Quint & le ſuivit dans pluſieurs voyages, & entr'autres dans celuy de Tunis, dont il a peint l'expedition en pluſieurs ſujets qui ont été exécutez en Tapiſſeries magnifiques que Philippe II. laiſſa en Portugal & qui s'y voyent encore aujourd'huy. Il a beaucoup travaillé à Arras dans le Monaſtere de ſaint Gervais, à Bruxelles & dans pluſieurs autres Villes des Païs-bas. L'Empereur Charles-Quint, prenoit plaiſir à le voir; car outre qu'il étoit beau & bien-fait, il avoit une barbe ſi longue, qu'encore qu'il fut debout elle traînoit juſqu'à terre; ce qui le fit appeller Jean le Barbu. Il mourut à Bruxelles en 1559. âgé de cinquante-neuf ans; ſa ſepulture eſt à ſaint Georges, où il a fait luy-même ſon Epitaphe.

ANTOINE MORE

NAtif d'Utrec, diſciple de Jean Schorel, a été un grand imitateur de la nature & d'une maniere forte, vraye & réſoluë. Il a fait dans les Cours d'Eſpagne, de Portugal & de l'Empereur Charles V. quantité de Portraits qu'on luy payoit extrêmement cher, outre les preſens qu'on luy faiſoit; de ſorte qu'il devint fort riche Il auſſi voyagé en Italie. Quoique ſon prin

cipal employ fût de faire des Portraits, il ne laissoit pas de faire quelquefois des Tableaux d'histoire par intervalle. Il y en a un dans le Cabinet de M. le Prince de Condé, où est representé Nôtre-Seigneur ressuscité, entre saint Pierre & saint Paul. Le marchand qui vendit le Tableau à ce Prince, avoit beaucoup gagné cette année là à le montrer dans la Foire saint Germain. C'est un morceau d'une grande force & d'une grande verité. Antoine More mourut à Anvers âgé de cinquante-six ans.

PIERRE BRUGLE

appellé

LE VIEUX BRUGLE,

APris son nom du Village de sa naissance appellé Brugle, auprés de Breda. Il étoit fils d'un Païsan & disciple de Pierre Kouc, dont il épousa la fille. Il travailla ensuite chez Jerôme Kouc, dans la maniere duquel il a fait beaucoup de choses; il passa en France & de là en Italie, qu'il a toute parcouruë.

Quoy qu'il ait traité toutes sortes de sujets, ceux néanmoins qui luy plaisoient davantage étoient des Jeux, des Danses,

des Nôces, où d'autres Assemblées de Païsans, parmi lesquels il se mêloit souvent pour remarquer plus précisement leurs actions, & ce qui se passoit parmi eux dans ces rencontres ; aussi, personne n'a rien fait de mieux en ce genre-là. Il a étudié le Païsage dans les montagnes du Frioul ; il étoit fort studieux & fort particulier, n'occupant son esprit que de ce qui pouvoit contribuer à l'avancer dans sa profession, où il s'est rendu très-celebre : il y a beaucoup de ses Tableaux dans le Cabinet de l'Empereur, & le reste de ses ouvrages est dispersé en plusieurs autres lieux, principalement dans les Païs bas. On voit qu'il s'est fait agréger dans l'Academie des Peintres d'Anvers en 1551.

FRANC FLORE,

FIls d'un bon Sculpteur d'Anvers, s'est exercé dans la profession de son pere jusqu'à l'âge de vingt ans qu'il alla à Liege pour étudier la Peinture sous Lambert Lombard. Delà il alla en Italie, où il s'appliqua extrêmement à dessiner ce qu'il trouvoit à son goût, & sur tout les ouvrages de Michelange. Etant de retour en son païs, il y acquit une grande réputation & beau-

coup de bien, par la bonté & par le grand nombre de ſes ouvrages ; mais quoy qu'il eut un fort bon eſprit & qu'il fut agréable dans la converſation, il ſe laiſſa tellement aller à l'amour du vin, qu'il ſe rendit inſuportable à ſes amis même. Cependant il n'aimoit pas moins le travail que le vin. Il peignoit tous les jours ſept heures avec attache & avec plaiſir, & trouvoit enſuite aſſez de tems pour voir ſes amis. Il ne joüoit que par contrainte, & il avoit coûtume de dire, le travail eſt ma vie, & le jeu eſt ma mort. On l'appelloit dans ſon tems, le Raphaël de la Flandre. Il mourut en 1570. âgé de cinquante-ans.

CHRISTOPHLE SCHOVARTS

NAtif d'Ingolſtad, fut Peintre du Duc de Baviere. Il a fait quantité d'ouvrages à Munik, tant à fraiſque qu'à huile ; Sandrart en parle très-avantageuſement & comme du plus habile de ſon tems, ſur tout à fraiſque. Il mourut en 1594.

GUILLAUME KAY

DE Breda avoit étudié à Liege avec Franc Flore, ſous Lambert Lombard. Sandrart aprés l'avoir loüé comme un habile Peintre, en fait l'éloge comme d'un très honnête homme : il demeuroit à Anvers où il vivoit d'une maniere magnifique en toutes choſes ; il a fait un grand nombre de Portraits peu inferieurs à ceux d'Antoine More.

Un jour qu'il faiſoit le Portrait du Duc d'Albe, & qu'il avoit feint qu'il n'entendoit pas l'Eſpagnol, un Officier de la Juſtice criminelle vint demander à ce Duc ſes ordres touchant le Comte d'Egmont, à quoy il répondit qu'on l'exécutât ſans perdre de tems. Cet ordre fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit du Peintre, qui aimoit la Nobleſſe de ſon païs, qu'étant retourné chez luy, il tomba malade & en mourut, en 1568.

HUBERT GOLTIUS

NAtif de Venlo, & élevé à Wirtbourg où étoient ſes Parens, a été diſciple de Lambert Lombard. Il a eu un génie

particulier pour l'antiquité, & c'eſt luy qui a mis au jour de ſi gros & de ſi beaux Volumes de l'hiſtoire des Médailles. Il a fait peu de choſes de Peinture. Il a été marié deux fois, & la mauvaiſe humeur de ſa ſeconde femme le fit mourir de chagrin.

PIERRE & FRANÇOIS POURBUS,

PEre & Fils ; le premier natif de Goude & celuy-cy de Bruges, chacun a laiſſé dans les Egliſes du lieu de ſa naiſſance de grands Tableaux, qui ſont encore aujourd'huy des marques de leur capacité. François aprés avoir été diſciple de ſon pere le fut auſſi de Franc Flore, qu'il ſurpaſſa, quant à l'intelligence des couleurs. François a été plus habile que ſon pere, & c'eſt de luy dont on voit dans l'Hôtel de Ville de Paris de fort beaux Portraits. Le pere mourut en 1583. & le fils en 1622.

DITERIC BARENT

D'Amſterdam, fils d'un aſſez mauvais Peintre, mais diſciple cheri du Titien,

chez lequel il demeura assez long-tems, & de qui il fit le Portrait qui se voit encore à Amsterdam, chez Pierre Isaac Peintre. Il avoit beaucoup d'esprit, de politesse & d'érudition. Depuis son retour il fixa sa demeure à Amsterdam, où il a fait de belles choses, & y mourut en 1582. âgé de quarante-huit ans.

JEAN BOL

DE Malines, né en 1534. a été un fort habile homme, il a presque toûjours travaillé en petit, tant à huile qu'en miniature, & à détrempe. Il a été employé deux ans pour l'Electeur Palatin à Heydelberg, de là à Mons; & enfin à Amsterdam, où il est mort en 1593. âgé de cinquante-neuf ans. Goltius a gravé l'Epitaphe de Bol, où il a fait entrer le Portrait de ce Peintre, Jacques & Roland Savery ont été ses disciples.

MARTIN HEMSKERC

FIls d'un Païsan du Village d'Hemskerc dans la Hollande, parut si grossier & si lourd au Maître chez qui on le mit à Har-

lem, qu'il le renvoya chez ſon pere Hemſkerc. A quelque tems de-là, ſollicité par ſon génie, il entra chez un autre Maître où il profita beaucoup par ſon application. (C'étoit en effet un fruit de l'arriere ſaiſon.) Il ſe mit enſuite ſous la diſcipline de Schorel, dont il avoit oüi parler; ſon génie s'y dévelopa peu à peu; & il devint un Peintre correct, facile & abondant en inventions. Il alla à Rome où il ne fut que trois ans contre le deſſein qu'il avoit formé d'y reſter beaucoup plus long-tems, s'il n'en avoit point été empêché par quelque accident, qui le contraignit de partir. Il retourna dans les Païs bas, & s'arrêta à Harlem, où il a demeuré le reſte de ſa vie; la plûpart de ſes ouvrages ſe voyent en Eſtampes; & Vaſari qui les rapporte preſque toutes en détail, en parle avec éloge: & dit, que Michelange en voulut colorier une qu'il trouva à ſon goût. Il paroît néanmoins par ces Eſtampes, que Hemſkerc n'avoit aucune intelligence du Clair-obſcur, & que ſa maniere de deſſiner eſt ſeiche. Il mourut en 1574. âgé de ſoixante-ſeize ans.

CHARLES VER-MANDER

ETOit né Gentilhomme dans une Terre noble de Flandres appellée Meulebrac, dont ſon pere étoit Seigneur. Ce pere le fit élever avec ſoin; & comme ſon fils fit voir un grand penchant pour la Peinture, il le mit ſous la diſcipline de Lucas de Heer, Peintre fort célebre en ce tems-là; & puis enſuite chez Pierre Udalric, où il fit pluſieurs Tableaux de l'Hiſtoire ſainte. Il s'exerçoit en même tems à compoſer des Comedies; car la poëſie étoit encore un de ſes talens. A vingt-ſix ans il alla à Rome, où aprés avoir travaillé trois ans, il paſſa en Allemagne, & fit à Vienne pluſieurs Arcs de Triomphe pour l'entrée de l'Empereur Rodolphe; enſuite de quoy il retourna à Meulebrac ſa patrie.

Les Guerres de la réligion qui s'augmenterent, le contraignirent de ſe retirer dans Courtray, où il a peint des Tableaux d'Egliſe, & ſur tout à ſainte Catherine.

Comme il s'en retournoit à ſa Terre de Meulebrac, il fut volé & dépoüillé tout nud. Se voyant réduit à cette extrêmité, il s'embarqua ſur un Vaiſſeau qui le mena à Harlem, où il ſe rétablit dans l'abondan-

ce, & s'occupa à la Peinture & à la Poëſie. Il y fit entr'autres choſes l'Hiſtoire de la Paſſion, qu'un nommé de Geyen a gravé. Il établit dans la même Ville d'Harlem, avec Goltius & les Corneilles, une Academie pour y deſſiner d'aprés nature, & pour y exercer les jeunes Peintres. Ses ouvrages en Proſe & en Poëſie ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit trop long de les rapporter icy. Outre un Traité de Peinture, il a mis au jour la Vie des Peintres Flamans. L'ignorance d'un Medecin le tua en 1607. à l'âge de cinquante-huit ans. Il fut enterré à Amſterdam dans la vieille Egliſe.

Il eût un fils auſſi appellé Charles, qui hérita de ſon pere l'eſprit, l'humeur, & la ſcience. Le Roy de Danemarc l'attira à Compenhague, où il a toûjours demeuré en réputation d'habile homme.

MARTIN DE VOS

D'Anvers, a voyagé par toute l'Italie. Il étoit correct dans ſon deſſein, & facile dans ſes inventions : mais l'on ne trouve rien de bien piquant dans ſes ouvrages; ils ſont néanmoins en grand nombre, & la plûpart ont été gravez, & ſe voyent en Eſ-

tampes. C'eſt d'aprés ſes deſſeins que les Sadelers ont gravé les hermites. Il a fait auſſi les deſſeins de la Vie de J. C. que Vierx a gravez pour les Evangiles de Natalis. Il étoit fort gros, & aprés avoir vêcu fort vieil, il mourut en 1604.

JEAN STRADAN

NE' à Bruges en 1527. de la célebre famille des Stradans, laquelle aprés la mort de Charles de Goude treiziéme Comte de Flandre, qu'elle fit aſſaſſiner comme Tyran, dans l'Egliſe de ſaint Donaes de Bruges, fut preſque tout-à-fait éteinte, ou du moins diſperſée de côté d'autre. Le Peintre dont nous parlons alla en Italie, & s'arrêta à Florence, où il fit quantité d'ouvrages à fraiſque & à huile pour le grand Duc. Vaſari le fit travailler aux Peintures qui ont été faites dans la Chambre de ce Prince. Il deſſinoit fort bien les Chevaux, & ſon génie le portoit à peindre des Chaſſes. Il mourut en 1604. âgé de ſoixante quatorze ans. Tempeſte a été ſon diſciple.

BARTHELEMI SPRANGER

NE' en 1546. fils d'un Marchand d'Anvers, apprit les principes de son Art de plusieurs maîtres, & s'en alla à Rome, où il fut domestique du Cardinal Farnese. Ce Cardinal l'ayant pris en sa protection, le donna à Pie V. qui l'employa à Belvedere, où Spranger fit un Tableau du Jugement dernier en trente-huit mois, & ce Tableau est encore aujourd'huy au dessus du Tombeau de ce même Pape. Pendant qu'il y travailloit, Vasari dit à sa Sainteté, que ce que Spranger faisoit étoit autant de tems perdu, soit que l'envie le fît parler, ou que la maniere de Spranger luy déplût, ce qui est plus vrai-semblable; car il est étonnant que Spranger, qui a formé sa maniere en Italie, l'ait faite si contraire aux belles choses qu'il avoit devant les yeux, & se soit laissé emporter au feu d'une imagination si peu reglée: ce que je dis, sans vouloir diminuer l'esprit de ses ouvrages & le merite qui s'y trouve d'ailleurs; car ils plûrent à bien des gens, & sur tout au Pape, qui luy donna ordre de les continuer, avec cette condition néanmoins; que Spranger, avant que de commencer les Tableaux qu'il

auroit entrepris pour sa Sainteté, en feroit voir les desseins, pour y corriger ce qu'on trouveroit à propos, ce qui donna lieu à Spranger de finir ses pensées, qu'il n'avoit jusques-là qu'esquissées très-legerement, selon la vivacité de son imagination. Surquoy l'on peut faire cette reflexion; que ce n'est pas le goût du dessein qui a plû au Pape, & à ceux des Romains, qui donnoient leur approbation aux Tableaux de Spranger, & qu'il faut par consequent qu'il y ait quelque partie dans la maniere de ce Peintre, laquelle étant inconnuë à Vasari, n'a pas laissé de faire son effet sur les yeux non prevenus & de soûtenir l'ouvrage de ce Peintre.

Spranger, aprés avoir fait quantité de Tableaux en divers lieux de Rome, fut choisi par Jean de Bologne, Sculpteur du Duc de Florence, pour être envoyé à l'Empereur Maximilien II. qui luy avoit demandé un habile Peintre. Spranger fit pour cet Empereur, & pour Rodolphe qui luy succeda une grande quantité d'ouvrages à Vienne & à Prague.

L'amour de la Patrie luy fit faire un voyage dans les Villes des Païs-bas, d'où il étoit absent depuis trente-sept ans; & aprés y avoir été reçû avec de grands honneurs, il retourna à Prague, où il s'étoit établi. Il y mourut fort âgé.

HENRI GOLTIUS,

FIls de Jean Goltius, habile Peintre sur Verre, est né en 1558. dans un Village du Duché de Juliers, appellé Mulbrec. Il apprit à Harlem sa profession, & s'y maria. Il épousa une veuve qui avoit un fils apellé Mathan, à qui Goltius apprit à graver. Les chagrins que luy causerent quelques affaires domestiques le jetterent dans une phtysie & dans un crachement de sang, qui aprés luy avoir duré trois ans sans qu'il y trouvât de remede, le firent résoudre, comme par désespoir, d'aller en Italie. Ses amis, qui trouverent son dessein bizarre, n'oublierent rien pour l'en détourner, & luy faire voir le danger où il exposoit une vie aussi attaquée qu'étoit la sienne. Il leur répondit, qu'il aimoit mieux mourir en apprenant quelque chose, que de vivre dans la langueur où il étoit dans son païs. Il passa par les principales Villes d'Allemagne, il y visitoit les Peintres & les Curieux ; & n'y voulant pas être connu, de son Valet il fit son Maître, au service duquel il feignoit d'être attaché en qualité de Peintre. Il eût par ce moyen le plaisir d'entendre ce que les uns & les autres disoient de ses ouvra-

ges ſans le connoître. Ce déguiſement, l'exercice du voyage, & l'air different des païs par où il paſſoit, changerent tellement la ſituation de ſon eſprit, & la diſpoſition de ſon corps, qu'il ſe trouva délivré de tous ſes maux, & qu'il reprit ſa premiere ſanté.

Il deſſina une infinité de choſes dans Rome & dans Naples, tant d'aprés l'Antique, que d'aprés Raphaël, Polidore, & les autres bons Maîtres. Il y fit peu d'ouvrages de Peinture ; & ſon mal l'y ayant repris, il en guerit par l'uſage du lait que les Médecins luy ordonnerent. Ils luy conſeillerent auſſi de retourner à ſon air natal. Il revint donc à Harlem, où il grava pluſieurs choſes en diverſes manieres ; & enfin s'en étant fait une particuliere, il mit au jour quantité de belles Eſtampes d'aprés les deſſeins qu'il avoit apportez d'Italie.

On peut juger par les Eſtampes qui ſont de ſon invention, que ſon goût de deſſein n'étoit pas bien naturel, & que ſa maniere avoit quelque choſe de ſauvage : mais qu'il conduiſoit ſon Burin avec une fermeté & une legereté incomparable. Il eſt mort à Harlem en 1617. âgé de cinquante-neuf ans.

JEAN DAC

APpellé ainſi, à cauſe que ſon pere étoit d'Aix la Chapelle ; car pour luy, il étoit né à Cologne en 1556. aprés avoir été quelque tems ſous la diſcipline de Spranger, il alla étudier ſa profeſſion dans les principales Villes d'Italie ; de là il repaſſa en Allemagne, où l'Empereur Rodolphe le prit en affection & le renvoya à Rome pour y deſſiner les Antiques. Il ne faut pas s'étonner des ſoins où deſcendoit ce Prince, pour avancer les ouvriers, en qui il voyoit du génie ; car il aimoit paſſionnément les beaux Arts, & s'y connoiſſoit très-bien. Jean Dac, à ſon retour fit beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui ſont très-dignes de loüange, & qui le firent paſſer pour le plus habile de ſon tems. Sa prudence le mit en grande conſideration auprés de ce Prince : mais il ne ſe ſervit de ſon credit que pour obliger pluſieurs perſonnes de mérite Il mourut à la Cour Imperiale, comblé d'honneurs & de biens.

JOSEPH HAINS

DE Berne, étoit entretenu par l'Empereur Rodolphe en même tems que Jean Dac, Spranger, Hufnagle, Bruegle, Roland Savary, Jean & Gilles Sadeler, & quelques autres. Il fut envoyé en Italie par l'Empereur, non seulement pour y dessiner les plus belles statuës, mais aussi les plus beaux Tableaux, & la réüssite de son voyage luy attira une singuliere protection de ce Prince. Il a fait beaucoup d'ouvrages pour l'Empereur, qui ont été la plûpart gravez par les Sadelers, par Lucas Kilian, & par Isaac Mayer de Francfort, il est mort à Prague fort regretté des honnêtes gens, parce qu'il étoit luy-même fort honnête homme; il a eu un fils qui étoit aussi Peintre.

MATHIEU & PAUL BRIL

freres

D'Anvers ont été bons Païsagistes & bons Topographes. Mathieu étoit déja établi dans les ouvrages du Vatican, lorsque Paul son frere l'y alla trouver: ils y ont beaucoup travaillé à fraisque. Ma-

thieu mourut en 1584. & Paul son puîné, qui a vêcu soixante-douze ans, & qui n'est mort qu'en 1622. a fait quantité de Tableaux. Ils sont aujourd'huy dispersez dans les Cabinets des curieux, & sont en grande estime.

CORNEILLE CORNEILLE

D'Harlem fils de Pierre Corneille, habile Peintre, est né en 1562. & bien qu'il n'ait jamais été en Italie, il a néanmoins fait de fort belles choses & de bons disciples; il établi avec Charles Van-Mandre, une Academie de Peinture à Harlem environ l'an 1595.

ADAM VAN ORT

D'Anvers, fil de Lambert Van Ort dont il avoit aussi été disciple, peignoit en grand, & étoit en réputation de son tems: les emplois continuels qu'on luy donna, l'empêcherent de sortir de son païs. Il fut le premier maître de Rubens, & mourut à Anvers âgé de quatre-vingt-quatre ans en 1641.

OTHO VENIUS

HOllandois, d'une famille considerable de la Ville de Leyde, né en 1556. fut élevé par ses parens dans les belles Lettres. Il apprit en même tems à dessiner d'Isaac Nicolas. Il n'avoit que quinze ans lorsque les guerres civiles l'obligerent de quitter son païs ; & s'étant retiré à Liege, il y acheva ses études, & y donna des marques de la beauté de son esprit. Il y fut particulierement connu du Cardinal Groosbeк, qui luy donna des Lettres de recommandation pour aller à Rome, où il fut reçû dans la maison du Cardinal Maducio. Son génie actif le fit appliquer en même tems à la philosophie, à la poësie, aux mathématiques & à la peinture. Il fit un grand progrés dans le dessein sous la discipline de Frederic Zuccre, & d'aprés les bonnes choses, à quoy il joignit une belle intelligence du Clair-obscur. De sorte qu'il passa en Italie pour un homme des plus universels & des plus ingénieux de son tems. Vénius demeura sept ans à Rome, pendant lesquels il fit plusieurs beaux ouvrages de son Pinceau ; & étant passé de là en Allemagne, il fut reçû au service de l'Empereur, & ensuite à celuy

du Duc de Baviere, & de l'Electeur de Cologne : mais tous les avantages qu'on luy proposa dans ces Cours étrangeres ne furent pas capables de l'y arrêter long-tems; il vint offrir son service au Prince de Parme, qui gouvernoit alors les Païs-bas, & fit son Portrait armé de toutes pieces d'une maniere qui confirma l'estime qu'on avoit conçûë de son habilité. Aprés la mort du Prince de Parme, Vénius se retira à Anvers, où il fit quantité d'excellens ouvrages de peinture, que l'on voit encore dans les principales Eglises. Quelques tems aprés, l'Archiduc Albert, qui avoit succedé au Prince de Parme, le fit aller à Bruxelles, & luy donna l'intendance des monnoyes. Parmi ces occupations embarassantes, Vénius ne laissa pas de travailler du pinceau; il fit les Portraits de l'Archiduc & de l'Infante Isabelle, en grand, qui furent envoyés à Jacques Roy de la Grande Bretagne; & pour signaler son érudition aussi bien que son pinceau, il mit en lumiere plusieurs ouvrages, qu'il a enrichis de figures de son dessein. Ceux qui sont venus à ma connoissance, & dans lesquels je trouve beaucoup d'Art & de grace, sont les emblêmes d'Horace, la vie de saint Thomas d'Aquin, & les emblêmes d'Amour. Vénius dédia ceux de l'Amour profane à l'Infante Isabelle,

qui l'obligea d'en faire de pareils sur l'Amour divin. Le Roy Loüis XIII. luy fit faire de belles offres pour l'attirer ; mais il ne pût jamais se résoudre à quitter son païs, ni le service de son Prince. C'a été le premier qui depuis Polidore de Caravage, a réduit le Clair-obscur en un principe que Rubens a perfectionné & répandu par tous les Païs-bas. Il mourut à Bruxelles en 1634, âgé de soixante dix-huit ans. Il eût deux freres, Gilbert qui fut Graveur, & Pierre qui fut Peintre. Il a eu aussi la gloire d'élever dans son Art, le celebre Rubens.

JEAN ROTENAMER

Est né à Munic en 1564. Il apprit de son pere les commencemens de la peinture ; mais ce fut en Italie qu'il forma sa maniere sur les ouvrages du Tintoret, dont il fut disciple. Il a peint à fraisque & à huile ; il inventoit facilement & agréablement. Il a peint à fraisque beaucoup de maisons à Munic & à Ausbourg, qui sont encore des marques de sa capacité. Rotenamer gagnoit beaucoup par ses ouvrages : mais comme il aimoit la dépense, il est mort pauvre.

PIERRE CORNEILLE DERYK

DE la Ville de Delft, a tellement imité la maniere du Baſſan, qu'on y a ſouvent été trompé.

PIERRE PAUL RUBENS

QU'on peut nommer en quelque maniere l'honneur de la peinture, étoit originaire d'Anvers, où ſon pere Jean Rubens, noble d'extraction exerçoit la charge de Conſeiller dans le Senat, lorſque les guerres civiles l'obligerent d'abandonner ſa patrie, & de ſe retirer à Cologne. Ce fut en cette derniere Ville, & en 1577. que naquit Pierre Paul Rubens. Le ſoin que ſes parens prirent de ſon éducation, & la vivacité de ſon eſprit luy rendirent facile tout ce qu'on luy voulut faire apprendre; de ſorte qu'on le regardoit comme un ſujet digne de ſucceder à la charge de ſon pere. Mais il ne s'étoit encore déterminé à aucune profeſſion, quand la mort de ſon pere & le ralentiſſement des armes fit retourner ſa famille à Anvers. Il y continua ſes études des belles Lettres; & par intervale, il ſe divertiſſoit à deſſiner, ſe ſentant porté à cet exercice

par la nature qui en avoit jetté de profondes racines dans son esprit. En effet la violente inclination qu'il témoigna pour la peinture, fit résoudre sa mere à luy permettre d'aller dessiner chez Adam Van-Oort, qui étoit pour lors un Peintre de réputation: mais après y avoir été assez de tems pour sentir ce que son génie demandoit de luy, il quitta ce Maître & s'attacha à Otho Vénius. Celuy cy étoit non seulement un bon Peintre, mais un bel esprit; qui sçavoit son Art par principes, & qui étoit sçavant dans les belles Lettres. Toutes ces qualitez firent une si étroite liaison entre le maître & le disciple, que Rubens qui d'abord n'avoit eu dessein que de s'instruire de la peinture pour son plaisir, s'y donna entierement, y étant porté d'ailleurs par les pertes que les guerres luy avoient causées.

La facilité qu'il avoit d'apprendre, & son assiduité dans le travail, l'ayant rendu en peu de tems égal à son maître, il crût qu'il ne luy restoit plus que de voyager pour profiter des belles choses. Il alla d'abord à Venise, où il se fit dans l'Ecole du Titien des Principes solides pour le Coloris.

Ce fut en cette Ville, qu'ayant fait amitié avec un Gentil homme du Duc de Mantouë, celuy-cy luy proposa de la part de son maître d'entrer au service de ce Prince

en la même qualité de Gentil-homme. Les peintures excellentes qui ſont à Mantouë, deſquelles Rubens avoit oüi parler, furent le ſeul motif qui l'engagea d'accepter ce parti. Il s'y attira une conſideration particuliere du Duc ; & aprés y avoir étudié ſoigneuſement les ouvrages de Jules Romain, il paſſa à Rome, où il s'appliqua fortement aux recherches que demandoit ſon Art. Il mettoit à profit les choſes qui étoient de ſon goût ; tantôt en les copiant, & tantôt en faiſant des réflexions, qu'il mettoit par écrit, & qu'il accompagnoit ordinairement d'un deſſein leger à la plume, portant toûjours ſur luy un cayer de papier à cette intention. Il eût occaſion pendant cet exercice de faire des Tableaux d'Autel dans l'Egliſe de ſainte Croix, & dans l'Egliſe neuve des Peres de l'Oratoire.

Il y avoit ſept ans qu'il continuoit en Italie les études de ſa profeſſion, quand il apprit que ſa mere étoit dangereuſement malade. Cette nouvelle le contraignit de retourner à Anvers ; & quoy qu'il eût pris la poſte, il trouva ſa mere morte en arrivant, cela l'obligea de ſonger au mariage. Il épouſa Catherine de Brentes, avec laquelle il vêcut quatre années. Il l'aimoit extrêmement ; & pour apporter quelque remede à l'affliction que ſa mort luy cauſa, il quitta Anvers pour

pour quelque tems, fit un voyage en Hollande; & passant par Utrec, visita Huntorst, qu'il estimoit beaucoup. Sandrart, qui demeuroit chez ce Peintre comme son disciple, accompagna Rubens dans toutes les Villes de Hollande; & dit que dans le chemin, Rubens (en parlant des ouvrages de Peinture, qu'il avoit vûs dans son voyage) estimoit sur tout la maniere de peindre de Huntorst, & les compositions de Blomart; & que les petits Tableaux de Corneille Polembourg luy plaisoient si fort, qu'il pria ce Peintre de luy en faire quelques-uns. Rubens épousa en seconde nôces Helene Forman, qui étoit une Helene en beauté, & qui luy fut d'un grand secours dans les figures de femmes qu'il avoit à peindre.

La réputation de Rubens s'étant étenduë par toute l'Europe, il n'y eût pas un Peintre qui ne voulût avoir un morceau de sa main; & comme il étoit extrêmement sollicité de toutes parts, il fit faire sur ses desseins coloriez, & par d'habiles disciples, un grand nombre de Tableaux, qu'il retouchoit ensuite avec des yeux frais, avec une intelligence vive, & avec une promptitude de main qui y répandoit entierement son esprit, ce qui luy acquit beaucoup de biens en peu de tems: mais la difference de ces sortes de Ta-

bleaux, qui paſſoient pour être de luy, d'avec ceux qui étoient veritablement de ſa main, fit du tort à ſa réputation ; car ils étoient la plûpart mal deſſinez, & légerement peints.

La Reine Marie de Médicis ayant ſouhaité que Rubens peignît les deux Galeries de ſon Palais de Luxembourg, il vint à Paris pour voir les lieux, & pour en faire ſes deſſeins. L'une de ces Galeries étoit deſtinée pour l'Hiſtoire de la vie de cette Reine, & l'autre pour la vie du Roy Henry IV. Rubens commença par l'Hiſtoire de la Reine, & l'acheva : mais la mort du Roy, qui arriva incontinent aprés, ne luy permît pas d'achever l'Hiſtoire de ce Prince, de laquelle il avoit commencé beaucoup de Tableaux. La Reine, qui aimoit la peinture, & qui deſſinoit fort proprement, voulut que Rubens fît deux Tableaux de ſon Hiſtoire en ſa preſence, pour avoir le plaiſir de le voir peindre.

Dans le tems que Rubens étoit à Paris, le Duc de Buquingam eut occaſion de faire connoiſſance avec luy. Il goûta ſon eſprit, & luy ayant trouvé beaucoup de pénetration & de ſolidité, il en parla à l'Infante Iſabelle, qui le fit nommer Ambaſſadeur par ſon Neveu Philippe IV. pour aller en Angleterre traiter la Paix, qu'il conclut en-

suite entre Philippe IV. Roy d'Espagne, & Charles premier Roy de la Grande Bretagne. Charles, en reconnoissance de cet heureux succés, luy fit present en plein Parlement d'une Epée & d'un Cordon, l'une & l'autre enrichis de diamans, de sa valeur de douze mille écus. Et étant allé en Espagne rendre compte à Philippe IV. de la Commission, il y reçût aussi des presens considerables. Il y fit les Portraits de la Maison Royale, & en copia pour luy-même quelques-uns du Titien.

Pendant le séjour que Rubens fit en Espagne, Dom Jean Duc de Bragance, (qui fut ensuite Roy de Portugal) lequel aimoit la Peinture, & ayant oüy parler de Rubens, écrivit à quelques Seigneurs de ses amis qui étoient à la Cour de Madrid, pour les prier de faire ensorte que Rubens l'allât voir à Villa-Vizosa, qui étoit le lieu de sa résidence : Rubens entreprit ce voyage avec plaisir ; mais comme les amis de ce Duc luy avoient donné avis que Rubens étoit parti avec un train magnifique; cela l'épouventa tellement, qu'il envoya un Gentil-homme à sa rencontre, pour luy dire que le Duc son Maître, ayant été contraint de partir pour une affaire importante, le prioit de n'aller pas plus avant, & d'accepter un present de cinquante Pistoles, pour le dédommager

de la dépense qu'il avoit faite sur le chemin. Rubens refusa les cinquante Pistoles, & répondit qu'il n'avoit pas besoin de ce petit secours, & qu'il en avoit apporté deux mille pour dépenser à la Cour de ce Duc en quinze jours de tems qu'il avoit résolu d'y demeurer.

Rubens étant de retour en Flandres, y exerça la charge de Secretaire d'Etat, dont le Roy d'Espagne l'avoit pourvû; mais il ne quitta point pour cela la Peinture; la vaste étenduë de son esprit suffisoit à l'une & à l'autre. Enfin, comblé d'honneurs & de biens, il mourut à Anvers d'une goute remontée en 1640. âgé de soixante-trois ans. Il a laissé deux fils de sa seconde femme, & il obtint pour l'aîné la charge de Secretaire d'Etat en survivance.

Il étoit d'un naturel doux & bien-faisant, d'un génie de feu, & d'un esprit élevé, qu'il avoit cultivé par beaucoup de connoissances. Ses manieres polies, & ses mœurs reglées luy attirerent l'estime & l'amitié des personnes de consideration. Il sçavoit six Langues, & se servoit de la Latine pour écrire aux Sçavans, & pour faire ses observations sur la Peinture.

Jamais Peintre n'a fait, ni un si grand nombre, ni de si grands Ouvrages que Rubens: les Palais des Princes, & les Eglises

de Flandres en rendent de bons témoignages. Il eſt difficile de dire où ſont ſes plus beaux Tableaux : toute l'Europe conſerve des gages de ſa capacité ; il ſemble néanmoins que les Villes d'Anvers & de Paris ſoient les dépoſitaires de ſes Peintures les plus précieuſes ; les habiles Connoiſſeurs, & les ſçavans Peintres qui les examineront avec ſoin, n'auront pas de peine à ſe perſuader que Rubens a porté non ſeulement la Peinture dans un haut dégré, mais qu'il a ouvert un chemin qui conduit facilement à la perfection de cet Art.

Il a eu quantité de bons diſciples : comme, David Teniers, Vandeik, Jordans, Juſte, Soutmans, Diepembeck, Van-Tulden, Van Mol, Van-Houk, Eraſme Quillinius, & pluſieurs autres : mais entre tous ceux qui ont été ſous ſa diſcipline, celuy qui luy a fait le plus d'honneur, & qui s'eſt le plus diſtingué, a été Vandeik.

Rubens s'étoit propoſé au commencement de ſuivre la maniere de peindre de Michelange de Caravage ; mais la trouvant trop remplie de travail, il s'en fit une plus expeditive & plus conforme à ſon génie.

Un Peintre Chimiſte nommé Brendel, l'étant venu voir, luy demanda s'il vouloit s'aſſocier avec luy pour le grand Oeuvre ; qu'il avoit peu de choſe à faire pour y ar-

river, & qu'il l'assuroit par là d'une fortune considerable. Rubens luy répondit qu'il étoit venu trop tard de vingt ans, ayant trouvé luy-même la Pierre Philosophale par le moyen de ses pinceaux & de ses couleurs.

Un habile Peintre d'Anvers, mais paresseux & débauché, appellé Janson se plaignant de la fortune, & jaloux de celle de Rubens, le défia, & luy proposa de faire chacun un Tableau en concurrence, dont certains Connoisseurs seroient les Juges. Rubens, sans accepter le défi, se contenta de luy répondre : Qu'il luy cedoit volontiers, qu'il n'avoit qu'à continuer à bien faire, que pour luy il continuëroit aussi de son côté à faire du mieux qu'il pouroit, & que le Public leur rendroit justice.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rubens.

IL est aisé de voir par les ouvrages de Rubens, que ce Peintre avoit un genie du premier ordre : & comme il l'avoit cultivé par une érudition profonde dans toute sorte de litterature, par une recherche trés-exacte des choses qui regardent sa profes-

ſion, & par un travail très-aſſidu, ſes inventions ſont ingénieuſes, & accompagnées de toutes les circonſtances, qui peuvent dignement remplir un ſujet : il en a peint de toutes ſortes, & pluſieurs fois les mêmes, mais très-differemment. Aucun Peintre n'a traité ſi doctement, ni ſi clairement que Rubens les ſujets Allegoriques : & comme l'Allegorie eſt une eſpece de langage, que par conſequent l'uſage doit l'autoriſer, & qu'elle doit auſſi être entenduë de pluſieurs : il y a introduit ſeulement les ſymboles que les Médailles & les autres monumens de l'Antiquité ont rendus familiers, du moins entre les Sçavans.

Si ce Peintre a ſçû inventer d'une maniere ingenieuſe les objets qu'il falloit entrer dans ſes compoſitions, il avoit encore l'art de les diſpoſer ſi avantageuſement, que non ſeulement chaque objet en particulier fait plaiſir à voir, mais qu'il contribuë encore à l'effet du tout enſemble.

Quoy que Rubens ait paſſé ſept années en Italie, qu'il ait fait un Recueil conſiderable de Médailles, de Statuës, & de Pierres gravées ; qu'il ait examiné, connu & loüé la beauté de l'Antique, comme on le peut voir dans un manuſcrit de ce Peintre, dont l'Original eſt entre mes mains, ſa premiere éducation, & le naturel de ſon

pais dont il se servoit, l'ont fait tomber malgré luy dans un caractere Flamand, & luy ont quelquefois fait faire un mauvais chois, qui donne atteinte à la régularité de son dessein. Mais si l'on blâme, comme il est juste, cette foiblesse par tout où elle se rencontre, aussi-bien que certains emmenchemens outrez, il est juste aussi que les personnes éclairees reconnoissent, que bien-loing d'avoir ignoré la partie du dessein, il a fait paroître dans le general de ses ouvrages, qu'il y avoit beaucoup de pénétration. L'on voit la dans Ville de Gand un Tableau de sa main, représentant la chûte des Damnez, où il y a prés de deux cens figures, dessinées d'un bon goût, & d'une grande correction. Cela fait voir que les fautes où Rubens est tombé contre le dessein, ne viennent que de la rapidité de ses productions.

Nous avons à Paris quantité de Tableaux de Rubens, & sur tout dans la Galerie du Palais de Luxembourg. J'y renvois les Juges desintereſſez, & l'on y trouvera du moins dans les Divinitez & dans les Figures principales dequoy se satisfaire en cette matiere.

Il a exprimé ses sujets avec beaucoup d'énergie & de netteté, il y a fait entrer beaucoup de grandeur & de noblesse. Ses ex-

preſſions particulieres ſont juſtes au ſujet ; il n'y en a point qui n'intereſſent le ſpectateur, & l'on en trouvera beaucoup qui vont même juſqu'au ſublime.

Ses attitudes ſont ſimples, naturelles, ſans fraideur, contraſtées & animées ſans exageration, & variées avec prudence.

Les ajuſtemens de ſes figures ſont de bon goût, & ſes draperies jettées avec art ; elles ſont diverſifiées & convenables, ſelon le ſexe, l'âge & la dignité des perſonnes ; les plis en ſont grands, bien placez, & marquent le nud ſans affectation.

Ses païſages ſont faits avec la même intelligence que ſes figures ; & quand il a voulu repreſenter des Sites naturellement ingrats & inſipides, comme ſont ceux de Flandre, il les a rendus piquants par l'artifice du Clair-obſcur, & par les accidens qu'il y a introduits ; la forme des arbres n'y eſt pas fort élegante, elle ſuit celle de ſon païs, & les touches n'en ſont pas ſi précieuſes que celles du Titien.

ſon Architecture eſt peſante & tient du Gottique ; il a ſouvent pris des licenſes, mais elles ſont judicieuſes, avantageuſes & imperceptibles.

Tout ce qui dépend du Coloris eſt admirable dans Rubens ; il a porté la ſcience du Clair-obſcur plus loin qu'aucun Peintre,

& il en a fait sentir la necessité.

Il a réduit en precepte par ses exemples le moyen de plaire aux yeux. Il rassembloit ingenieusement ses objets à la maniere d'une grappe de Raisin, dont les grains éclairés ne font tous ensemble qu'une masse de lumiere, & dont ceux qui sont dans l'ombre ne font qu'une masse d'obscurité ; ensorte que tous ces grains ne faisant qu'un seul objet, sont embrassez par les yeux sans distraction, & peuvent être en même tems distinguez sans confusion. C'est cet assemblage d'objets & de lumiere qu'on appelle grouppe ; & quelque grand que fut le nombre de figures qui entroient dans la composition de son Tableau, on n'y voyoit jamais plus de trois groupes, afin que la vûë ne fut point dissipée par une multiplicité d'objets détachez & sensibles : mais il a toûjours eu dans cet artifice l'industrie de le cacher, & il n'y a que ceux qui sont instruits de ses principes qui puissent s'en appercevoir.

Ses carnations sont très-fraisches, chacune dans son caractere : ses teintes sont justes & employées d'une main libre sans les trop agiter par le mélange, de peur que venant à se corrompre, elles ne perdent trop de leur éclat, & de la verité qu'elles font d'abord paroître dans les premiers

jours de l'ouvrage. Rubens obſervoit d'autant plus cette maxime, que la plûpart de ſes ouvrages étans grands & par conſequent vûs d'une diſtance un peu éloignée, il vouloit y conſerver le caractere des objets & la fraîcheur des carnations.

C'eſt dans cette vûë que non ſeulement il a menagé la fleur & la virginité de ſes teintes, mais qu'il s'eſt ſervi des couleurs les plus vives pour en tirer l'effet de ſon intention; il y a réüſſi, & c'eſt le ſeul qui ait ſçû joindre à cet éclat un grand caractere de verité, & conſerver parmi tant de brillant une harmonie, & une force ſurprenante. Ainſi l'on peut regarder ce ſuprême dégré, où Rubens a monté ſes couleurs, comme un des plus eſtimables talens de ce Peintre.

Il étoit univerſel, & faiſoit également bien l'Hiſtoire, les Portraits, le Païſage & les Animaux, & tout ce qui peut entrer dans la compoſition d'un Tableau.

Son labeur eſt leger, ſon Pinceau moëlleux, & ſes Tableaux finis ſans être, comme on dit, aſſommez de travail. Comme il avoit pluſieurs diſciples qui exécutoient ſes deſſeins, on luy attribuë ſouvent pluſieurs choſes qu'il n'a jamais faites: mais les ouvrages que Rubens a peints luy-même ont un caractere qui laiſſe peu de choſe à ſouhaiter. L'heureuſe facilité dans l'exécution,

& l'effet merveilleux qu'on y remarque ne viennent pas tant de son experience consommée, que de la certitude de ses principes.

ADAM ELSEIMER

NE' à Francfort en 1574. étoit fils d'un Tailleur d'habits, & disciple de Philippe Uffembac, homme d'esprit, & qui se mêlant de beaucoup de choses avoit une grande théorie, *mais* peu de pratique dans son art. Adam s'étant fortifié dans sa profession par l'exercice & par les *leçons de* son Maître, s'en alla à Rome, où il a passé le reste de sa vie. Il étoit fort studieux, & quoy qu'il ait peint en très-petit à huile; il a extrêmement fini toutes choses, avec une bonne intelligence du coloris, & une composition ingenieuse. Le Comte Gaude, d'Utrec, a gravé d'aprés luy sept pieces d'une grande politesse & d'une grande force. On voit encore plusieurs Estampes gravées d'aprés ses ouvrages, en partie par luy même, à l'eau-forte; & en partie par Madelaine du Pas, & par d'autres.

Il avoit une si grande memoire, qu'il luy suffisoit de voir quelque chose sans la dessiner pour la retenir parfaitement & la pein-

dre à quelque jours delà avec fidelité. Quoy qu'il fût en grande réputation dans Rome, & qu'il vendît cher ſes Tableaux, le ſoin avec lequel il les finiſſoit, ne luy permettoit pas d'en faire aſſez pour fournir à la dépenſe de ſa maiſon ; le chagrin qu'il en avoit retenoit encore ſa main, & le reduiſit à ne vivre quaſi plus que d'emprunt. Deſorte que ne pouvant ſatisfaire aux dettes qu'il avoit contractées de toutes parts, il fut mis en priſon, où il tomba malade ; & quoy qu'on l'en eut fait ſortir, ſa maladie continua, & ne pouvant ſurvivre à ſa diſgrace ; il mourut de douleur, regretté des Italiens mêmes qui l'avoient en une eſtime particuliere. En effet, il avoit une ſi grande intelligence de ſa profeſſion, que ſes études & ſon exactitude dans le travail ont rendu ſes ouvrages de la derniere curioſité. Il a eu un diſciple nommé Jacques Erneſte Thoman de Landau, qui a fait des Tableaux fort approchants de ceux d'Adam, & qu'on prendroit même pour être de ce Maître.

ABRAHAM BLOMART

NE' à Gorcum en 1567. ſuivit ſon pere à Utreck, où il fut élevé, & où il a toûjours demeuré. Son pere étoit Archi-

tecte, & ſes Maîtres ont été pluſieurs Peintres mediocres, que le hazard luy avoit donnés ; auſſi compta-t'il pour perdu tout le tems qu'il avoit paſſé chez eux. Il ſe forma une maniere ſur la nature même & ſur le mouvement de ſon génie ; il étoit facile, abondant, gracieux & univerſel : il entendoit bien le Clair-obſcur, & faiſoit ſes draperies de grands plis, qui faiſoient un bon effet : mais ſon goût de deſſein tenoit de ſon païs. On voit quantité d'Eſtampes faites d'aprés luy, par de fort bons graveurs. *Il eſt mort en 1647.* âgé de quatre-vingt ans. Il a eu trois fils, dont Corneille Blomart, cet excellent graveur, étoit le plus jeune.

HENRIS TENVIK.

STenvik étoit le lieu de ſa naiſſance. Il étoit diſciple de Jean Vriés, ſon inclination l'a porté à faire en petit des Perſpectives des dedans d'Egliſes, & il a fait en ce genre là tout ce que l'on peut faire. Les guerres de Flandres le contraignirent de ſortir de ſon païs pour aller à Francfort, où aprés avoir exercé long-tems ſa profeſſion, il y mourut en 1603. Il a laiſſé un fils qui a ſuivi le même genre de Peinture, &

qui a beaucoup travaillé en Angleterre pour le Roy Charles, où il vivoit honorablement. Aprés sa mort sa Veuve s'alla s'établir à Amsterdam, où elle gagnoit sa vie à peindre aussi des perspectives.

ABRAHAM JANSON

D'Anvers, étoit né avec un génie merveilleux pour la Peinture, & dans sa jeunesse, il a fait des choses qui le mettoient bien au dessus de tous les jeunes Peintres de son tems : mais l'amour s'empara tellement de son cœur, qu'il sacrifia sa profession à l'assiduité qu'il rendoit à une jeune fille d'Anvers, & l'ayant épousée, il ne songea plus qu'à dépenser le bien qu'il avoit, aux divertissemens & à la bonne chere. Cette vie épuisa bien-tôt ce qu'il avoit de bien; & au lieu de s'en prendre à sa paresse, il s'irrita contre le peu de justice que l'on rendoit, luy sembloit-il, à son merite. Et jaloux de celuy de Rubens, il défia ce Peintre, & luy proposa certaines personnes pour juger de leurs ouvrages, quand ils seroient faits. Mais Rubens luy répondit sans accepter le défi, qu'il luy cédoit volontiers, & que le public leur rendroit justice. On peut voir des ouvrages de

Janſon, dans quelques Egliſes d'Anvers : il y a entr'autres une deſcente de Croix qu'il a faite pour la grande Egliſe de Boſleduc, que l'on prenoit pour être de Rubens, & qui dans la verité n'eſt pas inferieure aux ouvrages de ce grand Peintre.

GERARD SEGRE

D'Anvers, alla à Rome, & aprés y avoir étudié quelque tems les principes de ſon art, il ſe jetta entierement dans la maniere de Manfrede : il l'a ſuivie très-long-tems & a dans la ſuite encheri, pour ainſi dire, ſur la force & ſur l'union des couleurs de ce Peintre, comme on le peut voir par les ouvrages qu'il a faits à Anvers : mais la maniere de Rubens & celle de Vandyk s'étant emparées de l'approbation univerſelle ; Segre fut contraint de changer la ſienne pour vendre ſes Tableaux, en quoy il réüſſit fort bien, ayant l'eſprit bon & flexible ; & étant d'ailleurs ſolidement fondé dans les regles de ſon art. Il eſt mort à Anvers en 1651. & a laiſſé un fils qui a ſuivi la même profeſſion.

MICHEL JANSON MIREVELT

NE' à Delft, en 1568. d'un pere Orfevre, étoit disciple d'Antoine de Montfort de Blocland, & apprit la Peinture avec beaucoup de facilité. Quoy qu'il ait fait plusieurs Tableaux d'histoires avec grand succés, les occasions le porterent peu-à-peu à se déterminer aux portraits qu'il faisoit très-bien & très facilement; la grande réputation qu'il s'y étoit acquise, luy en fit faire une prodigieuse quantité, & luy fit gagner beaucoup de bien; car il les avoit fixez à 150. florins chacun. Guillaume Jacques Delft en a gravé d'aprés luy un fort grand nombre & d'une grande beauté.

CORNEILLE SCHUT

D'Anvers, avoit apporté en naissant une vive imagination & un grand talent pour la Peinture, comme on le voit par ses ouvrages qu'il assaisonnoit d'idées Poëtiques. Il étoit peu employé; & comme il en attribuoit la cause à la réputation de Rubens, il s'emporta contre ce Peintre & le traita d'avare: mais Rubens ne s'en vengea qu'en luy procurant de l'ouvrage.

GERARD HOMTORST

D'Utreck, né en 1592. paſſoit pour un des premiers Peintres de ſon tems. Il a été diſciple de Blomart. Il alla enſuite à Rome, où aprés ſes études de deſſein, il s'exerça à faire des ſujets de nuit avec tant d'application & de ſuccés que perſonne juſqu'icy ne les a mieux répreſentez. Etant de retour à Utreck, il fit pluſieurs Tableaux d'hiſtoires. Il étoit ſi reglé dans ſes mœurs, & ſi honnête dans ſes manieres, qu'il s'étoit attiré la plûpart des enfans de qualité d'Anvers, qui alloient apprendre à deſſiner chez luy. Il montra auſſi à deſſiner & à peindre aux enfans de la Reine de Boheme Sœur de Charles Roy d'Angleterre ; c'eſt à-dire à deux fils ; ſçavoir, le Prince Palatin & le Prince Robert, & à quatre filles ; entre leſquelles la Princeſſe Sophie, & l'Abeſſe de Maubuiſſon ſe diſtinguerent par l'habileté de leur pinceau.

Le Roy d'Angleterre Charles premier attira Homtorſt à Londres, où ce Peintre fit de grands ouvrages pour cette Majeſté. Etant de retour en Hollande, il peignit dans les maiſons de plaiſance du Prince d'Orange quantité de grands ſujets Poëtiques,

tant à fraiſque qu'à huile, & entr'autres dans le Palais appellé la maiſon du Bois, à demy lieuë de la Haye.

ANTOINE VANDEIK

NE' à Anvers en 1599. a eu le plus heureux Pinceau qui ait paru juſqu'icy, ſi l'on en excepte celuy du Correge, qui ſeul peut luy diſputer. Vandeik a été premierement diſciple de Jean Bale, puis de Rubens, qu'il aida dans ſes ouvrages les plus conſiderables : il alla en Italie, & fut peu de tems à Rome : il s'arrêta d'avantage à Veniſe, où il écrêma, pour ainſi dire, le Titien & toute ſon école, pour fortifier ſa maniere. Il en donna des preuves dans la Ville de Gennes où il fit quantité de beaux Portraits, & où ſes ouvrages triompherent d'une cabale de jaloux qui s'étoient élevez contre-luy. A ſon retour en Flandres, il fit pluſieurs Tableaux d'hiſtoire qui rendirent ſon nom celebre de toutes parts : mais comme il prévit qu'il ſeroit beaucoup plus employé dans les Cours des Princes, à faire des Portraits, & que ce genre de Peinture étoit plus propre à luy établir une groſſe fortune, il voulut auſſi ſe faire connoître par ce talent dont la nature l'avoit particu-

lierement favorisé. C'est dans cette vûë qu'il fit les Portraits des plus celebres Peintres de son tems, & qu'il les travailla avec beaucoup de soin. Le Cardinal de Richelieu le voulut attirer en France : mais n'étant pas content de la reception qu'on luy fit, il passa en Angleterre, où le Roy Charles le demandoit, & il en fut reçû avec caresses. Les occasions continuelles d'y peindre les Personnes de la Maison Royale & les Seigneurs de la Cour, ne luy donnerent pas le tems de s'occuper beaucoup à faire des Tableaux d'histoires. Il y fit une très-grande quantité de Portraits, qu'il travailla avec beaucoup de soin dans les commencemens : mais qu'il peignit sur la fin avec beaucoup de promptitude, les faisant fort legers d'ouvrages. Quelqu'un de ses amis luy en demandant la raison ; il répondit, qu'aprés avoir travaillé long-tems pour sa réputation, il étoit raisonnable de travailler aussi pour sa cuisine. Ce fut ainsi qu'il amassa beaucoup de bien, & qu'ayant épousé une femme de grande qualité, il soûtint dans sa maison une dépense magnifique. Il est mort à Londres en 1641. âgé de quarante-deux ans. Il est assez vray-semblable que cette mort prématurée vint d'un épuisement d'esprits que luy avoit causé l'activité dont il a travaillé à la prodigieuse quantité d'ouvra-

ges qui ſont ſortis de ſes mains. Hanneman & Remy, ont été ſes meilleurs diſciples.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Vandeik.

IL n'y a point de Peintre qui ait tant profité des enſeignemens de ſon Maître que Vandeik a fait de ceux de Rubens ; mais quoy que cet illuſtre diſciple ſoit venu au monde avec un beau génie ; qu'il ait eu un jugement ſolide ; que par une imagination très-vive il ait compris facilement, & qu'il ait pratiqué de bonne heure tous les principes de Rubens, il n'avoit pas néanmoins l'eſprit d'une ſi grande étenduë que ſon maître.

Ses compoſitions ſont bien remplies & conduites par les mêmes maximes que celles de Rubens ; mais ſes inventions ne ſont pas ſi ſçavantes, ni ſi ingénieuſes. Bien qu'il fut peu correct & peu fondé dans la partie du deſſein ; il a fait pourtant des choſes en ce genre là qui ſont dignes d'eſtime, lorſqu'il a voulu obſerver la nature avec la délicateſſe de ſon choix.

Il a fait les Portraits d'un genre ſublime ; il les a diſpoſez d'une maniere qui leur don-

ne une vie ſurprenante, & une grace infinie. Il les a toûjours habillez ſelon la mode des tems. Il a tiré de cette mode tout ce qui pouvoit être avantageux à ſa peinture; & il a fait voir par-là, que quand le Peintre joint à l'art un beau génie, il ſe fait jour partout, & qu'il trouve les moyens de répandre des beautez ſur les choſes les plus ingrates.

Vandeik a deſſiné les têtes & les mains dans la derniere perfection; & il a donné à celles ci une délicateſſe & une belle proportion dont il s'étoit fait une habitude. Il ſçavoit choiſir les attitudes convenables aux perſonnes, & les momens les plus avantageux des viſages. Il en obſervoit tous les agrémens; il les conſervoit dans ſa memoire, & il imitoit ainſi non ſeulement ce qu'il voyoit dans ſon modele; mais ce qu'il croyoit poſſible & capable d'en ſoûtenir un bon caractere, ſans alterer la reſſemblance. De ſorte que parmi la verité des Portraits de Vandeik, on y voit un art que les Peintres qui l'ont precedé ont rarement mis en uſage. Il eſt ſi difficile de garder en cela une meſure bien juſte, qu'il faut avoir les yeux de Vandeik pour voir tout ce qu'il y a à voir ſur cette matiere, & pour ne point paſſer les bornes preſcrites par la nature. Je ne ſçay pas même ſi Vandeik, tout

Vandeik qu'il étoit, n'a pas abusé de cet artifice sur la fin de sa vie : mais je sçay bien qu'il s'en faut beaucoup que ses derniers Portraits soient de la bonté de ceux qu'il a peints dans ses commencemens.

Ce Peintre a eu l'esprit formé de très-bonne heure ; car ce qu'il a fait de plus fort & de plus recherché a été peint dans sa jeunesse, & dans un tems où il a voulu établir sa réputation. C'est ce qu'il a fait par les Portraits des plus habiles Peintres de ses amis, & par ceux qu'il a peints à Gennes, & dans les premieres années de sa residence en Angleterre. On en voit beaucoup des derniers qui sont legers d'ouvrage, foibles de couleur, & qui donnent, comme on dit, dans le plombé ; son pinceau néanmoins est heureux par tout, il est léger, il est coulent, il est moëleux, & ne contribuë pas peu à la vie, que Vandeik a sçû donner à tout ce qu'il a peint : mais si les ouvrages que ce Peintre a produits ne sont pas tous dans le dernier degré de perfection, ils portent néanmoins tous avec eux un grand caractere d'esprit, de noblesse, de grace, & de verité. De sorte que l'on peut dire, qu'à la reserve du Titien, Vandeik a surpassé tous ceux qui, jusqu'icy, ont fait des Portraits, & que ses Tableaux d'histoire tiennent rang parmi ceux des Peintres de la

premiere classe dans l'estime des bons connoisseurs.

ADRIEN BRAUR

D'Oudenarde, né en 1608. peignoit en petit. Il se plaisoit à representer ce qui se passoit entre les Païsans de sa nation, & ses sujets étoient bas d'ordinaire : mais il y avoit dans ses ouvrages une si vive expression, & une si grande intelligence de couleurs, que ses Tableaux se payoient au poids de l'or. Cependant, comme il aimoit la débauche, & qu'il n'avoit aucun soin de sa personne, ni de son menage, il vivoit dans la derniere pauvreté, dont il se railloit luy-même, étant d'ailleurs d'une humeur enjoüée. Mais son déreglement ne luy permit pas de faire paroître long tems sa belle humeur ; car il mourut à trente-deux ans, n'ayant pas laissé de quoy l'ensevelir. On l'enterra d'abord dans un Cimetiere commun : mais l'estime de ses ouvrages augmentant tous les jours, les Curieux & les Magistrats d'Anvers voulurent conserver sa memoire par une sepulture plus honorable. On déterra son corps, & on l'inhuma de nouveau avec un grand concours de monde dans l'Eglise des Carmes.

Le

Le Tombeau magnifique qu'on luy éleva eſt encore aujourd'huy une marque de la vénération que les Citoyens d'Anvers ont eu de tout tems pour le mérite.

CORNEILLE POLEMBOURG

D'Utreck, né en 1586. a été diſciple de Blomart. Il alla à Rome, & deſſina quelque tems d'aprés Raphaël. Il s'attacha enſuite au païſage, ſe propoſant Adam Elſeimer pour modele. Enfin, aprés avoir étudié la nature même, il ſe fit une maniere particuliere, qui eſt vraye & agréable, ſuivant en cela ſon génie, qui le porta toûjours à travailler en petit. Il retourna en ſon païs, où il ſe mit fortement à travailler pour ſe faire connoître par ſes ouvrages. Le Roy d'Angleterre qui en vit quelques-uns, l'attira par une penſion annuelle. Il retourna à Utreck, d'où ſes Tableaux, faciles à tranſporter, à cauſe de leur petiteſſe, répandirent bien-tôt ſa renommée dans les Païs-bas. Rubens fut ſi touché de ſa maniere, en paſſant par Utreck, qu'il luy commanda quelques Tableaux, que Sandrart eût ſoin de luy faire tenir. Mais aujourd'huy ſes ouvrages ſont connus & eſtimez par toute l'Europe. Il mourut en 1660. âgé de ſoixante-quatorze ans.

ROLAND SAVERY

FLamand, Fils d'un Peintre mediocre, s'attacha d'abord à imiter d'aprés nature des Animaux de toutes les eſpeces, & il s'y rendit ſi habile, que l'Empereur Rodolphe, qui avoit bon goût, le fit travailler quelque tems, & l'envoya enſuite dans le Frioul pour étudier le païſage d'aprés le vray, ce qu'il fit avec ſoin. Ses deſſeins ſont ordinairement faits à la plume, accompagnez de lavis de couleurs differentes, & approchantes de la nature qu'il deſſinoit. Toutes ſes études étoient ramaſſées dans un grand Livre, qu'il conſultoit au beſoin; & ce Livre demeura entre les mains de l'Empereur. Gilles Sadeler, & Iſaac ſon Diſciple ont gravé pluſieurs de ſes païſages. Le plus beau de tous eſt celuy où ſe trouve repreſenté ſaint Jerôme, gravé par Iſaac. Il eſt mort à Utrecx fort vieux.

JEAN TORRENTIUS

D'Amſterdam, peignoit ordinairement en petit, & quoi qu'il ne ſoit jamais ſorti de ſon païs, il a fait des choſes d'une grande

force, & d'une grande verité. Il aimoit à peindre des nuditez diſſoluës, & ſes amis le luy reprocherent plus d'une fois : mais au lieu de profiter de leurs avis, il eût le malheur, pour excuſer ſon mauvais penchant, de tomber dans une horrible hereſie, qu'il repandit luy même. Il en fut repris par la Juſtice ; & n'ayant point voulu confeſſer ce qu'on dépoſoit contre luy, il mourut dans les tourmens de la Queſtion. Ses Tableaux laſcifs furent publiquement brûlez par la main du Boureau en 1640.

FREDERIC BRENDEL

DE Straſbourg, peignoit à gomme avec beaucoup d'eſprit & de facilité. Il a été maître de Guillaume Baur.

GUILLAUME BAUR

DE Straſbourg, diſciple de Brendel, a été un Peintre d'un grand génie : mais la rapidité de ſon imagination l'a empêché de ſe purger du goût de ſon païs par l'étude des antiques & du beau naturel ; car le ſéjour qu'il fit à Rome luy ſervit plûtôt pour étudier le païſage & l'architecture, qu'il a

faite d'un grand goût, que pour le nud, qu'il a très-mal dessiné. Il ne peignoit qu'en petit à gomme sur du velin, & assez legerement. Ses expressions generales & ses compositions sont d'une beauté qui va souvent jusqu'au sublime. La Vigne Madame est le naturel dont il s'est servi pour étudier les arbres, comme les Palais de Rome & des environs pour l'architecture. Il a gravé luy-même à l'eau-forte les Méramorphoses d'Ovide, qui sont de son invention, & qui font un Volume; & il a fait graver d'aprés ses desseins plusieurs sujets de l'Histoire Sainte, & autres par Melchior Kussel, qui font un autre Volume. On peut juger par ces deux Livres de l'étenduë du génie de Guillaume Baur. Il mourut à Vienne peu de tems aprés son mariage, en 1640.

HENRI GAUD

COMTE PALATIN,

NE' à Utrecx d'une famille illustre, se porta de luy-même au dessein avec tant d'affection, qu'il n'y avoit point de jeunes Peintres de son tems qui dessinassent mieux que luy. Il alla à Rome du tems qu'Adam Elsheimer y étoit, il fit avec luy

grande amitié, & non seulement il achepta de ce Peintre ce qu'il trouva de fait de ses ouvrages, & ce qu'il pût tirer de luy pendant son séjour à Rome : mais il le paya encore d'avance sur ce qu'il devoit luy faire pendant quelques années. Henri étant de retour à Utrecк grava d'aprés les Tableaux d'Adam les sept pieces, qui sont admirées des curieux pour leur singuliere beauté. Une fille qui le vouloit épouser luy donna en *1624.* un Filtre, qui, au lieu de le rendre amoureux, luy fit perdre l'esprit ; enforte qu'il étoit tout hébêté quand on luy parloit d'autre chose que de peinture, de laquelle il raisonna toûjours d'un très-bon sens jusqu'à la mort.

DAVID TENIERS

le Vieux,

D'Anvers, a été disciple de Rubens dans son païs, & l'a été dans Rome d'Adam Elsheimer : de sorte qu'étant de retour à Anvers, & voulant faire un mélange de Rubens & d'Adam, il ne s'occupa qu'à peindre des Tableaux de petites figures, qui luy ont donné beaucoup de réputation. Il mourut en *1649.*

JEAN VAN-HOUC

D'Anvers, étoit un des bons disciples de Rubens. Il alla à Rome, où l'on admira l'intelligence qu'il avoit dans le coloris. En retournant dans son païs, il passa par Vienne, où l'Archiduc Leopold le retint, & le fit travailler jusqu'en 1650. qui est l'année où la mort surprit Van-Houc, étant encore jeune.

JACQUES FOUQUIER

FLamand, issu de bonne maison, disciple de Mompre, a été un des plus celebres & des plus sçavans païsagistes qui ayent paru jusqu'icy. Ses Tableaux ne sont differens de ceux du Titien que par la diversité des païs qu'ils representent ; car pour les principes, ils sont les mêmes, & les couleurs également bonnes & bien entenduës. Il a peint quelque tems pour Rubens, chez qui il apprit les principes les plus essentiels de son art ; puis en Allemagne pour l'Electeur Palatin, & enfin en France, où aprés avoir travaillé long-tems, & s'être bien fait payer de ses ouvrages, sa mau-

vaiſe conduite le fit mourir pauvre chez un Peintre appellé Silvain, qui demeuroit au Fauxbourg ſaint Jacques. Il a eu deux éleves, qui ſe ſont toûjours attachez à ſa maniere; Rendu & Bellin.

PIERRE DE LAER,

dit,

BAMBOCHE

D'Harlem, avoit un merveilleux génie pour la Peinture, quoy qu'il ne l'ait cultivé qu'à peindre en petit. Il étoit univerſel, & fort ſtudieux dans toutes les choſes qui regardoient ſa profeſſion. Il fit un grand ſéjour à Rome, où il s'attira l'amitié & l'eſtime des premiers Peintres. Sa maniere eſt fort ſuave & vraye. Le nom de Bambozo luy fut donné par les Italiens, à cauſe de ſa figure extraordinaire; il avoit les jambes fort longues, le corps fort court, & la tête enfoncée entre les épaules: mais cette difformité étoit bien réparée par la beauté de ſon eſprit, & par la bonté de ſes mœurs. Il mourut à Harlem âgé de ſoixante ans, s'étant laiſſé tomber dans un foſſé, où il ſe noya. Il ſemble que par ce genre de mort Dieu voulut tirer vengence d'un

crime dont Bamboche étoit coupable. Etant à Rome avec quatre autres Hollandois dans une maiſon qui étoit ſur le bord du Tibre, ils furent tous cinq ſurpris pluſieurs fois mangeans de la viande en Carême, ſans aucune néceſſité : un Eccleſiaſtique qui les avoit ſouvent avertis de ne le plus faire, les ſurprit encore une fois ; & comme il vit que les voyes de la douceur étoient inutiles, il les menaça un ſoir comme ils ſoupoient de les déferer à l'inquiſition. La choſe s'étant extrêmement aigrie, ces Proteſtans jetterent l'Eccleſiaſtique dans la Riviere. On a remarqué que ces cinq Hollandois ont tous peri par les eaux.

JEAN BOTH

& ſon Frere

HENRY

D'Utrecx, diſciples de Blomart, l'un & l'autre fort ſtudieux & fort attachez à leur profeſſion. Etant à Rome, Henry s'adonna au païſage, & ſuivit la maniere de Claude le Lorrain ; l'autre s'étudia à faire des Figures & des Animaux, & ſuivit la maniere de Bamboche, tous deux arriverent au but qu'ils s'étoient propoſez ; ils s'ac-

corderent à travailler dans un même Tableau dont l'un faisoit le païsage & l'autre les figures, & les animaux ; en sorte néanmoins que l'on auroit crû que tout l'ouvrage eût été peint de la même main. La grande facilité qu'ils s'étoient acquise dans le travail, & le prompt débit qu'ils avoient de leurs Tableaux firent qu'ils continuerent à peindre de cette sorte, jusqu'au malheur qui arriva à Henry, lequel étant à Venise & se retirant chez luy la nuit, tomba dans un canal où il périt ; il étoit complice du crime de Bamboche. Jean retourna à Utreck où il continua de travailler avec réputation.

DANIEL SEGRE

D'Anvers, Jesuite, frere de Gerard Segre, s'adonna à peindre des Fleurs & s'y est mis en grande estime par la fraîcheur & la legereté dont il les faisoit, la disposition qu'il leur donnoit étoit ordinairement pour servir de bordure à quelque petit Tableau, dont il menageoit la place.

BALTAZAR GERBIER

D'Anvers, né en 1592. peignoit à Gomme en petit, & ſes ouvrages plûrent tellement au Roy d'Angleterre Charles premier, que ce Prince l'attira à ſa Cour. Le Duc de Bouquingam l'y ayant connu & luy ayant trouvé de la pénétration dans l'eſprit, en parla ſur ce pied au Roy, qui le fit Chevalier & l'envoya à Bruxelles, où il a été long-tems en qualité d'Agent des affaires de ſa Majeſté Britannique.

HERMAN SVANEFELD

QU'on appelloit à Rome communément l'Hermite, non ſeulement parce qu'on le trouvoit toûjours ſeul dans les ruines des environs de Rome, à Tivoli, à Freſcati & autres lieux ; mais encore parce qu'il quittoit ſouvent la compagnie de ſes camarades pour étudier le païſage d'aprés nature. Il s'eſt rendu habile en ce genre-là, ſans négliger l'étude des figures qu'il deſſinoit de fort bon goût.

GELDORP

ETOIT un Peintre dont il n'eſt icy parlé, qu'à cauſe de l'induſtrie qu'il avoit pour gagner ſa vie. Comme il manioit paſſablement bien les couleurs, & qu'il avoit de la peine à deſſiner, il avoit fait faire par d'autres Peintres, pluſieurs têtes, pluſieurs pieds, & pluſieurs mains ſur du papier dont il avoit fait des Poncis pour luy ſervir dans ſes Tableaux, & vivoit ainſi au dépens des ignorans.

OLIVIER

DE Londres, peignoit à gomme toutes ſortes de ſujets : mais il s'eſt occupé d'avantage à faire des Portraits. Il en a fait quantité dans les Cours des Rois d'Angleterre Jacques & Charles, & perſonne n'a mieux fait que luy en ce genre-là. Il a eu un diſciple nommé Couper, qui paſſa au ſervice de la Reine Chriſtine de Suede.

LELI Anglois a fort bien fait les Portraits dans la maniere de Vandeik, tant pour les têtes que pour les habits & les ajuſtemens.

CORNEILLE VAN HEEM

D'Anvers, a peint dans un haut degré de perfection, les fruits, les fleurs, & & autres choſes inanimées.

ABRAHAM DIPEMBEC

DE Boſleduc, s'eſt fort occupé dans ſa jeuneſſe à peindre ſur le verre, & s'étant mis enſuite dans l'Ecole de Rubens, y devint un de ſes meilleurs diſciples. *Il inventoit facilement & ingenieuſement* : les Eſtampes qu'on a gravées d'aprés luy en ſont de bons témoignages, & entr'autres celles qui ſont dans le Livre intitulé le Temple des Muſes, qui ſuffit ſeul pour faire l'éloge de ce Peintre.

DAVID TENIERS

le Jeune.

A Peint ordinairement en petit, il deſſinoit bien, & ſa maniere eſt ferme & d'un Pinceau leger, ç'a été un Prothée pour les copies, & il s'eſt transformé en

autant de Tableaux qu'il en a voulu contrefaire ; en ſorte qu'on y eſt encore tous les jours trompé : c'eſt par ſes ſoins que la Gallerie de l'Archiduc Leopol a été gravée, ayant pour lors la direction des originaux.

RAMBRANT VANREIN

LE ſurnom de Van Rein luy vient du lieu de ſa naiſſance qui eſt un Village ſcitué ſur le bras du Rhin qui paſſe à Leyde ; il étoit fils d'un Meûnier, & diſciple d'un aſſez bon Peintre d'Amſterdam appellé Leſman : mais il ne devoit la connoiſſance qu'il a acquiſe dans ſa profeſſion qu'à la bonté de ſon eſprit & à ſes réflections. Il ne faut néanmoins chercher dans ſes ouvrages, ni la correction du deſſein, ni le goût de l'antique. Il diſoit luy-même, que ſon but n'étoit que l'imitation de la nature vivante, ne faiſant conſiſter cette nature que dans les choſes créées, telles qu'elles ſe voyent. Il avoit de vieilles armures, de vieux inſtrumens, de vieux ajuſtemens de tête, & quantité de vieilles étoffes ouvragées ; & il diſoit que c'étoit-là ſes antiques. Il ne laiſſoit pas, malgré ſa maniere, d'être curieux de beaux deſſeins d'Italie, dont il

avoit un grand nombre auſſi-bien que de belles Eſtampes, dont il n'a pas profité : tant il eſt vray que l'éducation & l'habitude ont beaucoup de pouvoir ſur nos eſprits. Cependant il a fait quantité de Portraits, d'une force, d'une ſuavité & d'une verité ſurprenantes.

Sa gravûre à l'eau forte tient beaucoup de ſa maniere de peindre. Elle eſt expreſſive & ſpirituelle, principalement ſes Portraits dont les touches ſont ſi à propos, qu'elles expriment & la chair & la vie : le nombre des Eſtampes qui ſont de ſa main eſt d'environ deux cens quatre vingt. On y voit ſon Portrait pluſieurs fois, & l'on peut juger par l'année qui y eſt marquée qu'il eſt né avec le ſiecle ; & de toutes ces dattes que l'on voit ſur ſes Eſtampes, il n'y en a point au de-là de 1628. ni aprés 1659. Il y en a quatre ou cinq qui font voir qu'il étoit à Veniſe en 1635. & 1636. Il ſe maria en Hollande, & il a gravé le Portrait de ſa femme avec le ſien, il a retouché pluſieurs de ſes Eſtampes juſqu'à quatre & cinq fois pour en changer le Clair-obſcur, & pour chercher un bon effet. Il paroît que le papier blanc n'étoit pas toûjours de ſon goût pour les impreſſions : car il a fait tirer quantité de ſes épreuves ſur du papier de demi teinte, principalement ſur du pa-

pier de la Chine, qui eſt d'une teinte rouſſe & dont les épreuves ſont recherchées des Curieux. Il y a dans ſa gravûre une façon de faire qui n'a pas encore été connuë que je ſçache ; elle a quelque choſe de la maniere noire ; mais celle-cy n'eſt venuë qu'aprés.

Il ſçavoit fort bien qu'en Peinture on pouvoit, ſans beaucoup de peine, tromper la vûë en repreſentant des corps immobiles & inanimez ; & non content de cet artifice aſſez commun, il chercha avec une extrême application celuy d'impoſer aux yeux par des figures vivantes. Il en fit entr'autres une épreuve par le portrait de ſa ſervante qu'il expoſa à ſa fenêtre, dont toute l'ouverture étoit occupée par la toile du Tableau. Tous ceux qui le virent y furent trompez, juſqu'à ce que le Tableau ayant été expoſé durant pluſieurs jours, & l'attitude de ſa ſervante étant toûjours la même, chacun vint enfin à s'appercevoir qu'il étoit trompé. Je conſerve aujourd'huy cet ouvrage dans mon cabinet.

Quoique Rembrant eut un bon eſprit, & qu'il eût gagné beaucoup de bien, ſon penchant le portoit à converſer avec des gens de baſſe naiſſance. Quelques perſonnes qui s'intereſſoient à ſa réputation, luy en voulurent parler : quand je veux délaſſer mon

esprit, leur dit-il, ce n'est pas l'honneur que je cherche, c'est la liberté. Et comme on luy reprochoit un jour la singularité de sa maniere d'employer les couleurs qui rendoient ses Tableaux raboteux ; il répondit, qu'il étoit Peintre, & non pas Teinturier. Il mourut à Amsterdam l'an 1668.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Rambrant.

LEs talens de la nature tirent leurs plus grand prix de la façon de les cultiver, & l'exemple de Rembrant est une preuve très-sensible du pouvoir que l'habitude & l'éducation ont sur la naissance des hommes. Ce Peintre étoit né avec un beau génie & un esprit solide ; sa veine étoit fertile, ses pensées fines & singulieres, ses compositions expressives, & les mouvemens de son esprit fort vifs : mais parce qu'avec le lait il avoit sucé le goût de son païs, qu'il avoit été élevé dans une vûë continuelle d'un naturel pesant, & qu'il avoit connu trop tard une verité plus parfaite que celle qu'il avoit toûjours pratiquée, ses productions se tournerent du côté de son habitude, malgré les bonnes semences qui étoient dans son esprit ; ainsi on ne verra point dans Rem-

brant, ni le goût de Raphaël, ni celuy de l'antique, ni penſées Poëtiques, ni élegance de deſſein; on y trouvera ſeulement, tout ce que le naturel de ſon Païs, conçû par une vive imagination, eſt capable de produire. Il en a quelquefois relevé la baſſeſſe par un bon mouvement de ſon génie : mais comme il n'avoit aucune pratique de la belle proportion, il retomboit facilement dans le mauvais goût auquel il étoit accoûtumé.

C'eſt la raiſon pour laquelle Rembrant n'a pas beaucoup peint de ſujets d'hiſtoires, quoy qu'il ait deſſiné une infinité de penſées qui n'ont pas moins de ſel & de piquant que les productions des meilleurs Peintres. Le grand nombre de ſes deſſeins que j'ay entre mes mains en eſt une preuve convaincante à qui voudra leur rendre juſtice : Et bien que ſes Eſtampes ne ſoient pas inventées avec le même eſprit que les deſſeins dont je parle, on y voit néanmoins un Clair-obſcur & des expreſſions d'une beauté peu commune.

Il eſt vray que le talent de Rembrant ne s'eſt pas tourné à faire un beau choix du naturel : mais il avoit un artifice merveilleux pour l'imitation des objets preſens; l'on en peut juger par les differens Portraits qu'il a faits, & qui bien loin de craindre la

comparaiſon d'aucun Peintre mettent ſouvent à bas, par leur preſence, ceux des plus grands maîtres.

Si ſes contours ne ſont pas corrects, les traits de ſon deſſein ſont pleins d'eſprit, & l'on voit dans les Portraits qu'il a gravez que chaque trait de pointe, comme dans ſa Peinture chaque coup de Pinceau, donnent aux parties du viſage un caractere de vie & de verité, qui fait admirer celuy de ſon génie.

Il avoit une ſuprême intelligence du Clair-obſcur, & ſes couleurs locales ſe preſtent un mutuel ſecours l'une à l'autre, & ſe font valloir par la comparaiſon. Quoique Rembrant ait traité des ſujets ſous l'aparence de toutes ſortes de lumieres; il ſemble néanmoins qu'il ait affecté d'expoſer ſes modeles ſous une lumiere haute & reſſerrée, ou ſous une lumiere d'accident; afin que les ombres étant plus fortes & les parties éclairées plus ramaſſées, les objets en paruſſent plus vrais & plus ſenſibles. C'eſt dans cette intention qu'il a peint la plûpart de ſes Portraits, & qu'il a choiſi plus volontiers des ſujets ſuſceptibles de ces ſortes de lumieres. Ses carnations ne ſont pas moins vrayes, moins fraîches, ni moins recherchées dans les ſujets qu'il a répreſentez, que celles du Titien. Ces deux

Peintres étoient convaincus qu'il y avoit des couleurs qui se détruisoient l'une l'autre par l'excés du mélange ; qu'ainsi il ne faloit les agiter par le mouvement du Pinceau que le moins qu'on pouvoit. Ils préparoient par des couleurs amies une premiere couche la plus approchante du naturel qu'il leur étoit possible. Ils donnoient sur cette pâte toute fraîche par des coups legers & par des teintes Vierges, la force & les fraîcheurs de la nature, & finissoient ainsi le travail qu'ils observoient dans leur modele. La difference qui est entre ces deux Peintres sur ce sujet, c'est que le Titien rendoit ses recherches plus imperceptibles & plus fondues, & qu'elles sont dans Rambrant très-distinguées à les regarder de prés ; mais dans une distance convenable, elles paroissent très-unies par la justesse des coups, & par l'accord des couleurs. Cette pratique est singuliere à Rembrant, elle est une preuve convaincante que la capacité de ce Peintre est accouvert du hazard, qu'il étoit maître de ses couleurs, & qu'il en possedoit l'art en souverain.

GERARD DAU

DE Leyde, a été disciple de Rembrant, & quoy que sa maniere d'operer soit fort éloignée de celle de son maître, il luy devoit néanmoins l'intelligence & les principales regles de son art dans la partie du coloris ; il peignoit en petit à huile, & ses figures qui pour l'ordinaire ne passent pas la hauteur d'un pied, sont aussi terminées que si elles étoient grandes comme le naturel. Il ne faisoit rien que d'aprés le vray qu'il régardoit dans un miroir convexe. Il a fait peu de Portraits de grands Seigneurs & de Dames ; parce que ces sortes de personnes n'ont ordinairement ni le tems ni la patience de se tenir aussi longtems que l'exigeoit ce Peintre. La femme d'un Résident de Danemarck, laquelle vouloit avoir son Portrait de la main de Girard Dau luy servit de modele cinq jours durant, pour une main seulement, sans parler de la tête. Aussi faut-il avoüer que ses ouvrages sont terminez comme la nature même sans rien perdre de la fraîcheur, de l'union, ni de la force des couleurs, non plus que de l'intelligence du Clair-obscur.

La grandeur ordinaire de ſes Tableaux ne paſſoit pas un pied, & le prix qu'il s'en faiſoit payer étoit tantôt de ſix cens livres, tantôt de huit cens, & tantôt de mille livres, plus ou moins ſelon le tems qu'il y avoit employé : car pour regler ſon prix il comptoit chaque heure à vingt ſols. Son Cabinet étoit percé d'une lumiere haute pour avoir des ombres avantageuſes, & du côté d'un Canal pour éviter la poudre ; il faiſoit broyer ſes couleurs ſur une glace de criſtal : ſa Palette & ſes Pinceaux étoient ſoigneuſement enfermez dans une boëte quand il ne travailloit pas ; & lorſqu'il ſe mettoit au travail il demeuroit quelque tems aſſis en repos pour laiſſer raſſoir la pouſſiere. Quand il voyoit un beau tems il quittoit ſon ouvrage, & alloit prendre l'air pour réparer les eſprits qu'il conſumoit dans un travail ſi attachant.

Il y a beaucoup de réflexions à faire ſur cette maniere de peindre, & je ne ſçai ſi elle eſt auſſi imitable qu'elle eſt admirable. Car le feu que demande la Peinture ne s'accorde gueres avec une patience ſi extraordinaire, & avec l'attention qu'il faut donner à un ſi grand détail. Il ſemble que la belle intelligence de l'Art conſiſte à faire avec peu d'ouvrage, que les Tableaux pa-

roiſſent finis dans leur diſtance : mais Girard Dau étoit perſuadé au contraire que le grand travail étant compatible avec la belle intelligence, il falloit faire tout ce que l'on découvroit ſur le modele dans une diſtance raiſonnable.

Ce que l'on peut dire à cela, c'eſt que les Tableaux de Girard Dau étant compoſez de peu de figures, fatiguoient peu l'imagination, & qu'il étoit né avec un talent particulier pour ſes ouvrages.

FRANÇOIS MIRIS

DE Leyde, diſciple de Girard Dau, a ſuivi entierement la maniere de ſon Maître, ſi ce n'eſt qu'il avoit un meilleur goût de deſſein, plus de gentilleſſe dans ſes compoſitions, & plus de ſuavité encore dans ſes couleurs. Il ſe ſervoit comme luy du miroir convexe. Comme il eſt mort fort jeune, il a fait peu de Tableaux. Il y en a un entr'autres de la grandeur de quinze pouces, où il a répreſenté une boutique d'étoffe, la Marchande & un Acheteur. Pluſieurs étoffes y paroiſſent dévelopées les unes auprés des autres, & l'on y reconnoît leur diverſité très-ſenſiblement. Les figures, & tout ce qui entre dans la com-

poſition du Tableau ſont admirables. Il eût deux mille francs pour cet ouvrage : & tous ceux qu'on voit de luy, font regretter avec raiſon la mort précipitée d'un ſi habile homme. Miris vivoit ſans ſouci, ſans regle, ſans œconomie, & dépenſoit beaucoup : cette mauvaiſe conduite luy attira des dettes, pour leſquelles il fut mis pluſieurs fois en priſon. Une fois entr'autres qu'il y étoit retenu plus qu'à l'ordinaire ; on luy propoſa de peindre pour paſſer le tems, & que s'il vouloit faire quelque Tableau en payement, on luy procureroit ſa liberté. Il répondit qu'il luy étoit impoſſible de travailler, que la vûë des grilles & le bruit des verroux luy troubloient l'imagination. Cette vie mal reglée le fit mourir à la fleur de ſon âge en 1683.

HANNEMAN

DE la Haye, a été diſciple de Vandeik, & a toûjours ſuivi la maniere de ſon Maître avec ſuccés. Il a fait quantité de Portraits, qui ſont répandus dans toute la Hollande ; & ceux qu'il a copiez d'aprés Vandeik, paſſent ſouvent pour originaux, auſſi-bien que quelques autres qu'il a faits d'aprés nature.

JACQUES JORDANS

D'Anvers, né en 1594. apprit les principes de son Art chez Adam Van Ort: ce qui n'empêchoit pas qu'il n'allât chez les autres Peintres qui étoient à Anvers, desquels il examinoit les ouvrages; & faisant d'un autre côté des études particulieres sur la nature même, il est devenu par ce moyen Auteur de sa maniere, & l'un des plus habiles Peintres des Païs-Bas. Il ne luy manquoit que d'avoir vû l'Italie, ainsi qu'il le témoignoit luy-même par l'estime qu'il faisoit des Maîtres de ce païs-là, aussi-bien que par l'avidité avec laquelle il copioit les Titiens, les Paul Véroneses, les Bassans, & les Caravages, quand il en pouvoit trouver. Ce qui l'empêcha de faire le voyage d'Italie, fut son mariage, qu'il contracta trop jeune avec la fille d'Adam Van-Ort son Maître. Son talent étoit pour les grands Tableaux, & sa maniere étoit forte, vraye & suave.

On a dit que Rubens, d'où il avoit puisé ses meilleurs principes, & pour qui il travailloit, craignant qu'il ne le surpassât dans l'intelligence du coloris, l'occupa long-tems à faire en détrempe de grands patrons de Tapisseries

Tapiſſeries pour le Roy d'Eſpagne, d'aprés les eſquiſſes coloriées que Rubens en avoit faits; & qu'il affoiblit ainſi par une habitude contraire, cette maniere forte avec laquelle Jordans repreſentoit ſi ſenſiblement la verité. Il a fait quantité d'ouvrages pour la Ville d'Anvers, & pour toute la Flandre. Il en a fait auſſi de conſiderables pour les Rois de Suede & de Dannemark. Il étoit infatigable dans le travail, & il reparoit ſes eſprits par la converſation de ſes amis, qu'il viſitoit le ſoir, & par une humeur enjoüée, dont la nature l'avoit pourvû. Il mourut en 1678. âgé de quatre-vingt-quatre ans.

ERASME QUILLINUS

D'Anvers, né en 1607. aprés avoir profeſſé la Philoſophie, ſe laiſſa conduire à l'amour qu'il avoit pour la peinture, & s'étant mis ſous la diſcipline de Rubens, il eſt devenu très-bon Peintre. Il a peint dans ſon païs & dans les lieux d'alentour pluſieurs grands ouvrages pour les Egliſes & pour les Palais, & a laiſſé en mourant une grande eſtime de luy, avec une merveilleuſe réputation de ſon mérite, ſans que de ſa part il ait jamais cherché autre choſe

que le plaisir qu'il trouvoit dans l'exercice de la Peinture.

JOACHIM SANDRART

NE' à Francfort le 12e. de May *1606.* fils de Laurent Sandrart, après avoir fait ses études de Grammaire, s'adonna à la Gravûre, & à l'âge de quinze ans il alla à pied jusqu'à Prague s'offrir pour disciple à Gilles Sadeler, qui le détourna de la gravûre, & luy conseilla de se mettre à la peinture. Il suivit cet avis, & passa à Utreck, où il se mit sous la discipline de Gerard Hontorst, qui le mena avec luy en *Angleterre*, d'où il sortit en 1627. que le Duc de Bouquingam fut tué. Parmi les belles choses qu'il vit en Angleterre, il est fait mention dans sa vie des douze Empereurs du Titien, plus grands que nature, qui ont été gravez par G. Sadeler. Il y est dit aussi qu'après la mort du Duc de Bouquingam, l'Empereur Ferdinand III. fit achepter les Tableaux du Cabinet de ce Duc, dont il orna son Palais de Prague, & qui y sont encore en partie.

Il fut à Venise, où il copia les plus beaux Tableaux du Titien, & de Paul Véronese. De là il passa à Rome avec le Blond Gra-

veur, ſon couſin-germain, où aprés quelque tems de ſéjours, il ſe rendit des plus conſiderables dans la peinture, en ſorte que le Roy d'Eſpagne ayant ſouhaité douze Tableaux des douze plus habiles Peintres qui ſe trouvaſſent pour lors dans Rome, on luy en envoya du Guide, du Guerchin, de Joſepin, de Maſſimi, de Gentileſchi, de Piétre de Cortone, du Valentin, d'André Sacchi, de Lanfranc, du Dominiquin, du Pouſſin, & de Sandrart. Le Marquis Juſtiniani l'ayant connu, ſouhaita de l'avoir chez luy, & luy donna la direction de la gravûre des Statuës de ſa Galerie.

Sandrart, aprés avoir fait un long ſéjour à Rome, alla à Naples, en Sicile, & à Malthe; & s'en retournant à Francfort, il paſſa par la Lombardie. Aprés s'être marié à Fancfort, il quitta l'Allemagne à cauſe de la famine, & s'en alla à Amſterdam, où il tint Aſſemblée de Curieux : enſuite il retourna en Allemagne, où il prit poſſeſſion de la Terre de Stokau dans le Duché de Neubourg, de laquelle il avoit hérité, mais la trouvant un peu delabrée, il vendit tout ce qu'il avoit de beaux Tableaux, de deſſeins, & autres curioſitez pour la rétablir. Cependant à peine fut-elle en état de luy donner du plaiſir, que dans les guerres d'Allemagne, les François la brûlerent entiere-

ment. Il la rétablît plus belle qu'elle n'étoit; & craignant une seconde invasion, il la vendît, & s'alla établir à Ausbourg, où il se mit à travailler à divers ouvrages, & entr'autres à celuy des douze mois de l'année en grand, lesquels ont été gravez en Hollande avec des Vers Latins, qui en font la description.

Sa femme étant morte, il quitta Ausbourg, & alla demeurer à Nuremberg, où il érigea une Academie de peinture, & où il a mis au jour plusieurs volumes qui regardent sa profession, auquel il a travaillé jusqu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, ainsi qu'il le dit luy-méme.

De tous ses Livres, le plus considerable est celuy de la Vie des Peintres, dans lequel il a abregé Vasari & Ridolfi pour ce qui regarde les Peintres Italiens, Charles Ver-Mandre pour les Flamans du siecle passé; & du reste il a écrit sur les Memoires qu'il a pû recouvrer, & sur ce qui étoit de sa connoissance: & c'est-là que l'on a puisé la plus grande partie de ce que l'on a dit dans cet Abregé-cy touchant les Peintres Flamans de ce siecle.

Cette vie de Sandrart est écrite fort au long à la fin du Livre dont je viens de parler. Celuy qui en est l'auteur n'y a point mis le jour de la mort de ce Peintre. Il y fait

mention d'un grand nombre de Tableaux fort grands & fort chargez d'ouvrage, & de quantité de Portraits, le tout de la main de Sandrart. Il parle enfin de Sandrart comme d'un très habile Peintre. Comme je n'ay point vû de sa peinture, je ne puis porter aucun jugement de sa capacité : il semble néanmoins qu'on n'en devroit faire qu'un cas très-médiocre, si l'on en juge par les Estampes de ce Livre dans lesquelles il a fait mettre son nom. Ce qu'on peut sûrement loüer de ses Livres, est l'amour qu'il avoit pour l'avantage de son Art, & l'intention qu'il a eûë de rendre service aux jeunes Peintres de sa Nation, en leur mettant devant les yeux les belles Statuës, & les beaux édifices de Rome.

HENRY VERSCURE

Peintre Hollandois.

LA nature orne le monde par la varieté des génies, comme elle embellit la terre par la diversité de ses fruits ; & quoy qu'elle produise les uns & les autres, tantôt plûtôt & tantôt plus tard, elle sçait donner à chacun son agrément & son merite. Henry Verscure né à Gorcum en 1627. fils d'un

Capitaine qui étoit au service des Etats ; étoit un fruit précoce que son pere prit soin de faire cultiver dés son bas âge ; car s'étant apperçû de l'inclination que son fils fit paroître pour la Peinture, dans le tems que ce jeune homme commençoit à se servir de sa raison, il le mit dés l'âge de huit ans chez un Peintre de Gorcum, qui ne faisoit que des Portraits. Henry s'y occupa à dessiner jusqu'à l'âge de treize ans, auquel il quitta ce maître pour aller à Utrecx sous la discipline de Jean Bot, qui étoit pour lors en réputation. Il y demeura six ans, aprés lesquels se sentant assez fort dans la pratique de son Art pour profiter des belles choses qui sont en Italie, il en fit le voyage à vingt-ans. Il alla d'abord à Rome, & s'y occupa dans les premieres années à dessiner des figures, & à frequenter les Academies : mais comme son génie le portoit à peindre des Animaux, des Chasses & des Batailles, il fit une étude particuliere de tout ce qui pouvoit luy être utile dans ce talent. Il s'appliqua au païsage, & à dessiner les fabriques qui sont non seulement aux environs de Rome, mais dans tout le reste de l'Italie. Cet exercice luy donna du goût pour l'Architecture ; il s'y rendit habile, & l'on voit par ses Tableaux l'inclination qu'il avoit pour cet Art, & le bon goût qu'il y avoit

contracté. Les Villes où il a fait le plus de séjour dans son voyage, sont Rome, Florence, & Venise. Il s'attira dans cette derniere Ville de la consideration des personnes de qualité par ses ouvrages & par ses manieres. Enfin, aprés avoir demeuré dix ans en Italie, il se mit en chemin pour retourner en son païs : il passa par la Suede & par la France, & dans le séjour qu'il fit à Paris, il rencontra le fils du Bourgmestre Marsevin qui alloit en Italie, & qui le fit resoudre sans beaucoup de peine de l'y accompagner. Il y retourna donc, & y demeura encore trois ans, aprés lesquels il revint en Hollande, & arriva à Gorcum en 1662.

Ce fut alors que son talent pour les Batailles le sollicita puissamment de s'y occuper. Il s'abandonna entierement à son génie ; & pour l'exercer avec succés, il étudia exactement tout ce qui se passe dans les Armées. Il suivit celle des Etats en 1672. Il y fit une étude particuliere des Chevaux de toute nature, & de toute usage : il y dessina les divers campemens, ce qui se passe dans les Combats, dans les Déroutes, & dans les Retraites : ce qui arrive aprés une victoire dans un champ de bataille parmi les morts & les mourans, pêle mêle avec les chevaux & les armes abandonnées. Son gé-

nie étoit beau & fertile, & quoy qu'il y eût un grand feu dans ſes penſées & dans ſon travail, comme il avoit beaucoup étudié d'aprés nature, il s'étoit fait un goût particulier qui ne dégeneroit point en ce qu'on appelle maniere, mais qui renfermoit une grande varieté dans les objets, & qui tenoit plus du Romain, que de celuy de ſon païs, excepté que les ſujets qu'il a traitez, ſont preſque tous modernes. Les Scenes de ſes Tableaux ſont ordinairement fort belles, & les Figures qu'il y fait entrer ſont toûjours pleines d'eſprit. Son plus grand divertiſſement étoit l'étude de ſa profeſſion: il avoit toûjours le crayon à la main, & il ſortoit rarement d'un lieu qu'il n'en eût deſſiné quelque choſe de ſon goût, ou d'aprés nature, ou d'aprés quelque bon Tableau; ſoit Figures, Bâtimens ou Animaux. C'eſt pour cela qu'il portoit toûjours ſur luy un cahier ou un Livre fort mince de papier blanc fait exprés, ainſi que j'en ai vû une vingtaine remplis de ſes études. Ses plus beaux ouvrages ſont à la Haye, à Amſterdam, & à Utreck. La droiture de ſes mœurs, & la bonté de ſon eſprit luy donnerent part à la Magiſtrature de ſa Ville: mais il n'accepta cet honneur, qu'à la charge de ne point quitter l'exercice de la peinture, qu'il aimoit plus que ſa vie. Il paſſoit ainſi tran-

quillement ſes jours, honoré dans ſa charge, eſtimé dans ſon Art, & aimé de tout le monde, lorſque s'étant mis ſur mer pour faire un petit voyage, un coup de vent le fit perir à deux lieux de Dort, le 26. Avril 1690. à l'âge de ſoixante-deux ans. J'ay entre mes mains un grand Volume plein de ſes deſſeins, dont l'inſpection en dit plus que je n'en viens d'écrire.

GASPAR NETSCHER

NE' à Prague en Bohéme, d'un pere qui mourut au ſervice de la Pologne en qualité d'ingenieur, & d'une mere qui fut contrainte, à cauſe de la Religion Catholique qu'elle profeſſoit, de ſortir bruſquement de Prague avec trois fils qu'elle avoit, & dont Gaſpar étoit le plus jeune. A quelques lieuës de-là elle s'arrêta dans un Château, qui lorſqu'on y penſoit le moins, fut aſſiegé, & qui n'ayant jamais voulu ſe rendre; fut affamé de telle ſorte, que les deux freres de Gaſpar y moururent de faim.

La mere ſe voyant menacée du même ſort, trouva moyen de ſortir la nuit du Château, & de ſauver avec elle le ſeul enfant qui luy reſtoit. Tout luy manquoit

excepté le courage ; & s'étant mise en chemin son fils entre ses bras, le hazard la conduisit à Arnhem, dans le païs de Gueldres, où elle trouva quelque secours pour sa subsistance, & pour élever son fils.

Un Docteur en Medecine nommé Tulxens, homme riche & d'un grand merite, prît le jeune Netscher en amitié, & eût soin de ses études, dans l'intention d'en faire un Medecin : mais la force du genie de Netscher l'entraîna du côté de la peinture. Dans ses études il ne pouvoit s'empêcher de griffoner quelque dessein sur le même papier où il écrivoit ses thêmes, & n'ayant pas été possible de luy faire surmonter cette inclination, on crût qu'il valoit mieux l'y abandonner entierement.

On le mit chez un Vitrier (qui étoit le seul homme dans Arnhem qui sçût un peu peindre) pour luy faire apprendre à dessiner. Mais à quelque tems de-là, se sentant plus fort que son maître, il s'en alla à Deventer chez un nommé Terburg, qui étoit en même tems Bourguestre de sa Ville, & habile Peintre. Il faisoit toutes choses d'aprés nature, & il avoit un talent si particulier pour bien peindre les satins, que dans toutes les compositions de ses Tableaux il se donnoit occasion d'y faire entrer de cette étoffe, & de la disposer de telle sorte, qu'-

elle reçût la principale lumiere. Netscher a beaucoup retenu de cette inclination, & s'il ne l'a pas suivie dans tous ses sujets, comme a fait son maître, il s'en est servi dans plusieurs de ses Tableaux, mais toûjours avec prudence.

Aprés avoir acquis chez Terburg une grande pratique du Pinceau, il retourna en Hollande, où il travailla long tems pour des Marchands de Tableaux, qui, abusant de sa facilité, luy payoient très-peu ses ouvrages, & les vendoient fort cher. Cette rigueur le dégoûta, & luy fit prendre la resolution d'aller à Rome. Il s'embarqua sur un Vaisseau qui alloit à Bordeaux, où étant arrivé, il se logea chez un Marchand, dont il épousa la parente. Ainsi un amour plus fort que celuy qu'il avoit pour la peinture interrompit son voyage d'Italie, & le fit retourner en Hollande.

Il s'arrêta à la Haye, le bon succés de ses ouvrages l'y fit établir, & l'experience luy fit connoître que le meilleur parti qu'il eût à prendre pour faire subsister une famille qui devenoit nombreuse, étoit de se mettre dans les Portraits. Il s'acquit dans ce genre de peinture tant d'habileté & de réputation, qu'il n'y a point de famille considerable en Hollande qui n'ait des Portraits de sa main, & que la plûpart des Ministres

étrangers ne pouvoient se resoudre à quitter la Hollande sans emporter un Portrait de Netscher. Ce qui fait qu'on en voit dans tous les pais de l'Europe. Dom Francisco de Melo Ambassadeur de Portugal ne se contenta pas d'avoir le sien, mais il en emporta encore beaucoup d'autres, qui sont aujourd'huy à Lisbonne chez l'Archevêque de cette Ville-là.

Charles II. Roy d'Angleterre, charmé des ouvrages de Netscher, fit son possible pour l'attirer à son service par une forte pension : mais Netscher, qui avoit gagné assez de bien pour vivre heureux, prefera la tranquillité dont il joüissoit, à la vie tumultueuse d'une grande Cour. Cependant les douleurs qu'il souffroit pendant le cours de sa vie en troublerent souvent la douceur : la gravelle dont il avoit été tourmenté dés l'âge de vingt-ans, avec la goute qui s'y joignit dans la suite le firent mourir à la Haye en 1684. à l'âge de quarante-huit ans.

Netscher a été un des meilleurs Peintres des Païs-bas, de ceux au moins qui n'ont travaillé qu'en petit ; son dessein étoit assez correct, mais son goût en cette partie-là ne sortoit point de celuy de son païs. Il entendoit fort bien le Clair-obscur, & entre ses couleurs locales, qui étoient toutes bonnes, il avoit un talent particulier pour

bien faire le linge. Sa maniere de peindre étoit très-moëleuſe, ſans touches apparentes, finie néanmoins, ſans être penée, ni comme on dit, eſtantée. Quand il vouloit donner la derniere main à quelque ouvrage, il y paſſoit un vernis, qui avant de ſecher, luy donnoit le tems d'y travailler deux ou trois jours de ſuite ; il luy donnoit en même tems le moyen de remanier à ſon gré les couleurs, qui, n'étant, ni trop dures, ni trop liquides, pouvoient ſe lier facilement à celles qu'il y mettoit de nouveau, ſans rien perdre de leur fraîcheur, ni de leur premiere qualité.

LIVRE VII.

ABREGE' DE LA VIE DES PEINTRES FRANÇOIS.

IL eſt difficile de marquer le tems auquel la Peinture a commencé en France : car lorſque François Premier fit venir d'Italie le Roux & le Primatice, la France n'étoit pas dépourvûë de Peintres, qui ſe trouverent en état de travailler ſous la conduite de ces deux maîtres, avec quantité d'autres Italiens qui paſſerent en France. Ces François étoient Simon le Roy, Charles & Thomas Dorigny, Loüis François, & Jean Lerambert ; Charles Charmoy, Jean & Guillaume Rondelet, Germain Mûnier, Jean du Breüil, Guillaume Hoey, Euſtache du Bois, Antoine Fantoſe, Michel Rochetet, Jean Samſon, Girard Michel, Jannet, Corneille de Lion, du Moutier le pere, & Jean Couſin.

Quoy que de tous ces Peintres il y en eût de plus habiles les uns que les autres, leurs

ouvrages néanmoins n'ont rien d'assez considerable pour attirer l'attention des Curieux de nôtre siecle, si ce n'est qu'on en veüille excepter Jannet, Corneille de Lion, du Moutier, & Jean Cousin : de ceux-cy, les trois premiers ont fait une prodigieuse quantité de Portraits, parmi lesquels ils s'en trouve d'assez beaux.

JEAN COUSIN.

POur ce qui est de Jean Cousin, il merite un éloge particulier. Il étoit de Souzy auprés de Sens, & l'attache qu'il eût pour les beaux Arts dans sa jeunesse, l'y rendirent profond, & sur tout dans les parties de Mathématiques, qui conduisent à la regularité du dessein : aussi a-t'il été assez correct en cette partie de la peinture, & il en a donné un Livre au Public, qui s'est imprimé une infinité de fois, & qui seul, quoy que très-petit & de peu d'apparence, conservera long-tems la memoire de Jean Cousin. Il a aussi écrit de la Géometrie & de la Perspective. Comme de son tems la mode étoit de peindre sur le verre, il s'y est plus attaché qu'à faire des Tableaux. On en voit de beaux ouvrages dans les Eglises aux environs de Sens, & dans quelques-

unes de Paris, & entr'autres dans celle de saint Gervais, où il a peint sur les vitres du Chœur le martyre de saint Laurent, la Samaritaine, & l'histoire du Paralytique. On voit dans la Ville de Sens quelques Tableaux de sa façon, & plusieurs Portraits : mais de tous ses ouvrages, le plus estimé est le Tableau du Jugement universel, qui est dans la Sacristie des Minimes du bois de Vincennes, & qui se voit gravé par Pierre de Jode Flamand, bon dessinateur. Ce Tableau fait voir la fertilité du génie de son Auteur, par la quantité de figures dont il est composé : ce que l'on y pourroit souhaiter, ce seroit seulement un peu plus d'élégance dans son goût de dessein.

Il épousa la fille du Lieutenant general de Sens, & l'emmena à Paris, où il passa le reste de ses jours. Son sçavoir & ses manieres agréables l'introduisirent à la Cour, & luy attirerent de la consideration pendant les regnes d'Henry II. de François II. de Charles IX. & d'Henry III.

Comme il travailloit aussi de Sculpture, il fit le Tombeau de l'Amiral Chabot, qui est au Celestins de Paris, dans la Chapelle d'Orleans. On ne sçait pas précisement combien Jean Cousin a vêcu, mais on sçait seulement qu'il vivoit en 1589. & qu'il est mort fort âgé.

DU BREUIL & BUNEL.

CEs deux Peintres aprés la mort du Primatice furent chargez des ouvrages de peintures les plus considerables. Le premier peignit à Fontainebleau quatorze Tableaux à fraisque dans une des chambres qu'on appelle des Poëles, & fit avec Bunel la petite Galerie du Louvre, qui fut brûlée en 1660. Ils moururent sous le regne d'Henry IV.

MARTIN FRIMINET

DE Paris, eût pour maître son pere, qui étoit un assez mauvais Peintre : mais l'émulation que luy donnerent les jeunes gens, qui suivoient alors la même profession, luy fit faire le voyage d'Italie. Son principal séjour fut à Rome, où il demeura sept ans, & ses principales études furent d'aprés Michelange ; ensorte que tout ce qu'il a fait depuis, tient beaucoup de la maniere de ce grand Peintre. On peut en juger par la Chapelle de Fontainebleau, qui est peinte de sa main. Il commença cet ouvrage sous le regne d'Henry IV. qui luy

donna des marques de son estime, & il le continua sous celuy de Louis XIII. qui l'honora de l'Ordre de saint Michel. Mais il ne joüit pas long-tems de cet honneur, ni des faveurs de la Cour, car avant que cet ouvrage fut entierement achevé, il tomba malade, & mourut en 1619. âgé de cinquante-deux ans.

Il y eût beaucoup de Peintres qui succederent à Friminet, mais qui, bien loin de perfectionner sa maniere, laisserent tomber encore une fois la Peinture en France dans un goût fade, qui dura jusqu'au tems que Blanchard & Voüet arriverent d'Italie. Et comme ces Peintres ne laissoient pas de travailler dans les Maisons Royales, je les nommeray icy pour ne point perdre le fil de l'Histoire ; ce sont du Perac, Jerôme Baullery, Henry Lerambert, Pasquier Tetelin, Jean de Brie, Gabriel Honnoit, Ambroise du Bois, & Guillaume du Mée.

FERDINAND ELLE,

QUoy que natif de Malines, ne doit pas laisser de trouver place parmi les François, ayant presque toûjours travaillé à Paris, ou il a fait quantité de beaux Portraits, pendant que Louis, Henry, & Char-

les Baubrun, qui avoient des habitudes à la Cour, se faisoient beaucoup mieux payer que luy, quoy qu'ils fussent inferieurs dans leur Art. Il a laissé deux fils, qui ont suivi la même profession.

VARIN

NAtif d'Amiens, peignoit à Paris avec assez de succés, & c'est de sa main que nous avons le Tableau du grand Autel de l'Eglise des Carmes Déchaussez prés le Palais de Luxembourg. Il est d'autant plus raisonnable d'en faire mention, qu'il a aidé le Poussin à l'acheminer dans la Carriere de la Peinture.

JACQUES BLANCHART

DE Paris, né en 1600. apprit les commencemens de la Peinture chez Nicolas Bollery son oncle, d'où il se retira à l'âge de vingt ans pour faire le voyage d'Italie. Etant à Lyon, quelques ouvrages qui luy offrirent le moyen d'augmenter la pratique qu'il avoit dans son Art l'y retinrent quatre ans : il alla ensuite à Rome, il y passa dix-huit mois, aprés lesquels il se rendit à Ve-

niſe, où le coloris du Titien, & de l'Ecole Venitienne le charma ſi fort, qu'il ſe tourna entierement de ce côté-là. Il en fit ſa principale étude avec tant de ſuccés, qu'un Noble Venitien, qui vouloit avoir de ſes ouvrages, l'engagea de travailler : mais le peu de ſatisfaction que ce Peintre en eût le dégoûta ſi fort, qu'il quitta Veniſe pour retourner en France. La nouveauté, la beauté, & la force de ſon pinceau attirerent les yeux de tout Paris ; & il devint tellement à la mode, qu'il n'y eût pas un Curieux qui ne voulût avoir un morceau de ſa main. Et c'eſt ainſi que ſes Tableaux de chevalet ſe ſont repandus de tous côtez.

Il a peint à Paris deux Galeries : la premiere eſt dans la maiſon qui appartenoit à M. le Preſident Perrault, & l'autre où il repreſenta les douze mois de l'année, étoit à M. de Bullion Sur-intendant des Finances. Mais de tous ſes ouvrages, celuy qui a le plus ſoûtenu ſa réputation, c'eſt le Tableau qu'il fit à Nôtre-Dame pour le premier jour de May. Il répreſente la Deſcente du ſaint Eſprit, & cette Egliſe le conſerve cherement, comme le plus beau de tous les Tableaux que l'on y voit.

Blanchart dans la fleur de ſon âge ſe voyoit ainſi en état d'établir une fortune conſiderable, lorſqu'une fievre & une flu-

xion de poitrine l'emporterent à l'âge de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de ſa premiere femme un fils & deux filles. Le fils, qui embraſſa de bonne heure la même profeſſion, ſoûtient encore avec honneur la réputation de ſon pere.

Il eſt aiſé de juger que de tous les Peintres François il n'y en a point eu qui ait ſi bien colorié que Blanchart. On ne voit pas qu'il ait beaucoup fait de grandes compoſitions : mais ce qu'on voit de luy dans les Galeries dont j'ay parlé, & ſon Tableau qui eſt dans l'Egliſe de Nôtre-Dame, font aſſez voir qu'il ne manquoit pas de génie, & que s'il n'a pas fait de grandes compoſitions, c'eſt qu'on l'occupoit à des Tableaux de Vierges, qui luy ôtoient l'occaſion de traiter des ſujets d'une plus grande étenduë.

SIMON VOUET

NE' à Paris en 1582. étoit fils & diſciple de Laurent Vouët Peintre médiocre. Il ſe rendit en peu de tems aſſez habile par les études qu'il faiſoit d'ailleurs, pour ſuivre à l'âge de vingt ans M. de Sancy, qui alloit Ambaſſadeur à Conſtantinople, & qui le choiſit pour être ſon Peintre. Il

y peignit le Portrait du grand Seigneur: & quoy qu'il luy fut impoſſible de le peindre autrement que de mémoire, & pour l'avoir vû ſeulement à l'Audiance que ce Prince donna à l'Ambaſſadeur, il le fit néanmoins très-reſſemblant : & aprés avoir peint quelques autres Portraits à Conſtantinople, il en partit pour ſe rendre en Italie. Il y reſta quatorze ans, il y fut Prince de l'Academie de ſaint Luc à Rome, & le Roy Loüis XIII. qui en conſideration de ſa capacité luy avoit donné une penſion durant ſon ſéjour en Italie, l'en fit revenir en 1627. pour travailler dans les maiſons Royales, & ſur tout au Luxembourg.

La facilité que ce Peintre avoit de faire des Portraits au crayon & au paſtel fut admirée du Roy, qui prenoit plaiſir à le voir travailler, & qui voulût qu'il luy montrât à deſſiner ; en quoy ſa Majeſté fit en peu de tems de grands progrés, de maniere que le Roy fit des Portraits fort reſſemblans de pluſieurs perſonnes de ſa Cour.

La réputation de Vouët s'augmenta de jour à autre, & luy attira quantité de grands ouvrages. Je n'en feray point icy le détail, les Palais & les maiſons conſiderables de Paris en ſont remplies ; & d'ailleurs il a fait un grand nombre de Tableaux pour les Egliſes, & pour divers particuliers.

Il avoit suivi à Rome la maniere du Caravage & du Valentin : mais sa réputation luy ayant attiré une infinité d'ouvrages de toutes sortes, il se fit une maniere beaucoup plus expeditive par de grandes ombres, & par des teintes generales peu recherchés, qu'il mit en pratique, en quoy il réussit, d'autant plus qu'il avoit une grande legereté de pinceau. Il y auroit lieu de s'étonner de la prodigieuse quantité d'ouvrages qu'il a faits, si on ne sçavoit qu'un grand nombre de disciples assez habiles, qu'il avoit élevez dans sa maniere, exécutoient avec facilité ses desseins, quoy que très-peu terminez.

La France luy a obligation d'avoir détruit une maniere fade & barbare qui y regnoit, & d'avoir commencé d'y introduire le bon goût, conjointement avec Blanchart, dont on vient de parler. La nouvelle maniere de Vouët, & le bon accueil qu'il faisoit à tout le monde le firent suivre des Peintres de son tems, & luy attirerent des disciples de toutes parts, & de ceux qui vouloient faire profession de la peinture, & de ceux qui suivoient d'autres Arts dépendans du dessein. Ainsi tous les Peintres, qui dans ces derniers tems, ont donné au public des marques de leur capacité, ont été disciples de Vouët : comme le Brun, Perrier, P. Mignard, Chaperon, Person, le Sueur, Cor-

neille, Dorigny, Tortebat, Belli, du Freſnoy; & pluſieurs autres qu'il employoit pour faire des ornemens & des deſſeins de Tapiſſeries, comme Juſte d'Egmont, Vandriſſe, Scalberge Fatel, Bellin, Van Boucle, Bellange, Cotelle, *&c.* ſans compter un grand nombre de jeunes gens qui alloient deſſiner chez luy. Dorigny qui étoit ſon gendre, auſſi-bien que ſon éleve, a gravé à l'eau-forte la plus grande partie des ouvrages de ſon beau-pere. Vouët épuiſé d'eſprits par la prodigieuſe quantité de ſes Productions, plûtôt que chargé d'années, mourut en 1641 âgé de cinquante-neuf ans. Il a eu un frere nommé Aubin Vouët, qui peignoit dans ſa maniere, & qui étoit paſſablement habile.

Les ouvrages de Vouët étoient agréables par comparaiſon à ceux, qui juſqu'à luy avoient été faits en France, mais ils tomboient tous en ce qu'on appelle maniere, tant pour le deſſein que pour le coloris: ce dernier principalement y étant par tout aſſez mauvais, l'on ne voit dans ſes figures aucunes expreſſions des paſſions de l'ame, & il ſe contentoit de donner à ſes têtes un certain agrément general qui ne vouloit rien dire. Le plus grand merite de ſes ouvrages vient de ſes plafonds, qui ont donné à ſes diſciples l'idée d'en faire de plus beaux, que

que tout ce que les François avoient faits jusques-là.

Vouët a eu cet avantage par dessus les autres Peintres, qu'il n'y en a jamais eu dont la maniere ait été si adherente dans le cœur & dans la main de ses éleves. Mais l'on peut dire, que si d'un côté cette maniere a relevé le goût fade qui regnoit en France lorsqu'il y arriva, d'un autre côté elle étoit si peu naturelle, si sauvage, & d'ailleurs si facile, & reçûë avec tant d'avidité, qu'elle a infecté l'idée de tous ses disciples, jusqu'à leur faire prendre une habitude, dont ils ont eu toutes les peines du monde à se défaire; & comme j'ay déja dit, cette maniere expeditive n'étoit pas tant celle de Vouët, que celle de son interêt.

NICOLAS POUSSIN

NAquit à Andely, petite Ville de Normandie, en 1594. Sa famille étoit néanmoins originaire de Soissons, où il y a des Officiers de son nom dans le Présidial. Son pere Jean Poussin étoit d'extraction noble, mais né avec peu de bien, en sorte que son fils, déterminé par l'état où se trouvoit sa famille, & par la violente inclination qu'il avoit pour la peinture, sor-

tit de la maiſon de ſon pere à l'âge de dix-huit ans pour venir à Paris s'inſtruire des premiers élemens de cet Art.

Un Seigneur de Poitou qui l'avoit pris en affection le mit chez Ferdinand, Peintre de Portraits, que le Pouſſin quitta au bout de trois mois pour entrer chez un nommé Lallemant, où il ne fut qu'un mois ; parce que ne croyant pas s'avancer aſſez ſous la diſcipline de tels Maîtres, il les abandonna, dans la vûë de tirer plus de profit de l'étude qu'il ſe propoſa de faire ſur les Tableaux des grands maîtres.

Il travailla quelque tems à détrempe, & il s'y exerçoit avec une grande facilité, lorſque le Cavalier Marin, qui ſe trouva pour lors à Paris, & qui connut le génie du Pouſſin, voulut l'engager à faire avec luy le voyage d'Italie : mais ſoit que le Pouſſin, eût quelque ouvrage qui le retînt à Paris, ou qu'il fût rebuté de deux tentatives qu'il avoit faites inutilement pour aller à Rome, il ſe contenta de promettre au Cavalier qu'il le ſuivroit bien-tôt. En effet, aprés avoir peint à Paris quelques Tableaux, & entre-autres celuy qui eſt à Nôtre-Dame, & qui repreſente la mort de la Vierge, il partit pour l'Italie, âgé pour lors de trente ans.

Il trouva à Rome le Cavalier Marin, qui luy fit mille careſſes, & qui dans la vûë

de luy rendre service, en parla avantageusement au Cardinal Barberin, en luy disant : *Vederete un giovanne che à una furia di diavolo.* Comme le Cavalier, de qui le Poussin attendoit beaucoup de secours & de protection, mourut peu de tems aprés l'arrivée de ce Peintre, & que le Cardinal Barberin, qui avoit envie de le connoître, n'en avoit point eu le tems, le Poussin se trouva à Rome sans secours & sans connoissance : il eût toutes les peines du monde d'y subsister ; il étoit contraint de donner ses ouvrages, son unique ressource, pour un prix qui payoit à peine ses couleurs. Néanmoins il ne perdit pas courage, & le parti qu'il prit, fut de travailler assiduëment à se rendre habile. La necessité où il étoit de se passer de peu pour sa nourriture & pour son entretien, fit qu'il demeura long-tems retiré sans frequenter personne, s'occupant entierement à faire de serieuses études sur les belles choses, qu'il dessinoit avec ardeur.

Malgré la résolution qu'il avoit faite de copier les Tableaux des grands maîtres, il s'y exerça fort peu. Il croyoit que c'étoit assez de les bien examiner, & d'y faire ses réflexions, & que le surplus étoit un tems perdu : mais il n'en étoit pas de même des figures Antiques. Il les modeloit avec soin ; & il en avoit conçû une si grande idée, qu'il

en fit son principal objet, & qu'il s'y attacha entierement. Il étoit persuadé que la source de toutes les beautez & de toutes les graces venoit de ces excellens ouvrages, & que les anciens Sculpteurs avoient épuisé celles de la nature, pour rendre leurs figures l'admiration de la posterité. La grande liaison qu'il avoit avec deux habiles Sculpteurs, l'Algarde, & François Flamant, chez lequel il demeuroit, a pû fortifier, & peut-être susciter cette inclination. Quoyqu'il en soit, il ne s'en est jamais éloigné, & elle a toûjours augmenté avec ses années, comme il est aisé de le voir par ses ouvrages.

Il copia, dit-on, dans ses commencemens quelques Tableaux du Titien, dont la couleur & la touche du païsage luy plaisoit fort, pour accompagner le bon goût de dessein qu'il avoit contracté sur l'Antique. L'on remarque en effet que ses premiers Tableaux sont peints d'un meilleur goût de couleur que les autres : mais il fit bien tôt paroître par la suite de ses ouvrages, & à les regarder dans le general, que le coloris n'étoit dans son esprit que d'une mediocre consideration, ou qu'il croyoit le posseder suffisamment pour ne rien ôter à ses Tableaux de la perfection qu'il y vouloit mettre.

Il est vray qu'il avoit tellement étudié

toutes les beautez de l'Antique, l'élegance, le grand goût, la correction, & la diverſité des proportions, les expreſſions, l'ordre des draperies, les ajuſtemens, la nobleſſe, le bon air, & la fierté des têtes; les manieres d'agir, la coûtume des tems & des lieux : & enfin tout ce que l'on peut voir de beau dans ces reſtes de Sculture antique, que l'on ne peut aſſez admirer l'exactitude avec laquelle il en a enrichi ſes Tableaux. Il auroit pû, comme Michelange, ſurprendre le jugement du public. Celuy-ci fit la Statuë d'un Cupidon, & aprés en avoir caſſé le bras, qu'il retint, il enterra le reſte de la Figure dans un endroit où il ſçavoit qu'on devoit foüiller; & cet ouvrage y ayant été trouvé, tout le monde le prit pour Antique : mais Michelange ayant preſenté à ſon tronc le bras qu'il avoit reſervé, convainquit de prévention tous ceux qu'il avoit trompez. On peut croire avec autant de raiſon, que ſi le Pouſſin avoit peint à fraiſque ſur un morceau de muraille, & qu'il en eût retenu quelque partie, il auroit facilement laiſſé croire que ſa peinture étoit l'ouvrage de quelque fameux Peintre de l'antiquité, tant elle a de conformité avec celles que l'on a ainſi découvertes, & qui ſont veritablement antiques.

Il nourriſſoit cet amour des Sculptures

antiques, en les allant examiner souvent dans les vignes qui sont autour de Rome, où souvent il se retiroit seul pour y faire plus en repos ses réflexions. C'est aussi dans de semblables retraites qu'il considéroit les effets extraordinaires de la nature, par rapport au païsage, & qu'il y dessinoit des Terrasses, des Lointins, des Arbres, & tout ce qui se rapportoit à son goût, qui étoit excellent.

Outre l'étude exacte que le Poussin a faite d'aprés l'antique, il s'est encore fort attaché à Raphaël & au Dominiquin, comme à ceux qu'il croyoit avoir le mieux inventé, le plus correctement dessiné, & le plus vivement exprimé les passions de l'ame: trois choses que le Poussin a toûjours regardées comme les plus essentielles à la Peinture.

Enfin ce grand homme n'a rien négligé de toutes les connoissances qui pouvoient le rendre parfait dans ces parties, non plus que pour l'expression de ses sujets en general, qu'il a enrichis de tout ce qui peut réveiller l'attention des Sçavans.

On ne voit point de grand ouvrage de luy, & la raison qu'on en peut donner, c'est que les occasions ne s'en sont pas presentées. Ainsi l'on ne doit pas douter que ce ne soit le seul hazard qui a fait qu'il s'est

attaché à peindre des Tableaux de chevalet d'une grandeur propre à pouvoir entrer dans les Cabinets, & tels que les curieux les luy demandoient.

Le Roy Louis XIII. & M. de Noyers, Miniſtre d'Etat, & Sur-intendant des bâtimens, luy écrivirent à Rome pour l'obliger de venir en France: il s'y réſolut avec beaucoup de peine. On luy aſſigna une penſion, & on luy donna aux Thuilleries un logement tout meublé. Le Pouſſin fit pour la Chapelle du Château de ſaint Germain le Tableau de la Céne, & celuy qui eſt à Paris dans le Noviciat des Jeſuites. Il commença dans la Galerie du Louvre les Travaux d'Hercule, dans le tems que la brigue de l'Ecole de Vouët le chagrinoit par les médiſances & les mauvais diſcours qu'elle faiſoit des ouvrages dont on vient de parler: cela joint à la vie tumultueuſe de Paris, dont il ne pouvoit s'accommoder, luy fit prendre la réſolution ſecrette de retourner à Rome, ſous pretexte de mettre ordre à ſes affaires domeſtiques, & d'en emmener ſa femme. Mais quand il fut à Rome, ſoit qu'il s'y trouvât comme dans ſon centre, ſoit que la mort du Cardinal de Richelieu & celle du Roy, qui arriverent pendant ce tems là, le déterminaſſent, il ne voulut jamais revenir en France.

Il continua donc de travailler à ſes Tableaux de chevalet ; car ils ont tous été faits à Rome pour envoyer à Paris, les François y ont même fait paſſer ceux qui étoient demeurez en Italie, & qu'ils ont pû avoir pour de l'argent, n'ayant pas moins d'eſtime pour ces excellens ouvragés que pour ceux de Raphaël. Félibien, qui a écrit la vie de ce Peintre fort ſoigneuſement & fort amplement, rapporte tous ces Tableaux, & fait la deſcription de ceux qui ſont les plus eſtimez.

Le Pouſſin, aprés avoir fourni une heureuſe carriere, mourut à moitié paralytique en 1665. âgé de ſoixante-onze ans. Il avoit épouſé la ſœur du Gaſpre, de laquelle il n'eût point d'enfans. Et voicy ce qui donna lieu à ce mariage. Le Pouſſin étant tombé dans une facheuſe & dangereuſe maladie, la ſœur de Gaſpre par une humeur officieuſe, s'inſinua auprés de luy, prit connoiſſance de ſon mal, le penſa juſqu'à ce qu'il fût entierement guéri. Le Pouſſin ſenſible aux ſoins extrêmes de cette fille à laquelle il ſe croyoit redevable de la vie, l'épouſa par reconnoiſſance. Ses biens ne paſſoient pas ſoixante mille livres : mais il comptoit pour beaucoup ſon repos, & le ſejour de Rome ; où il vivoit ſans ambition.

Un jour le Prélat Maſſimi, qui a depuis été Cardinal, l'étant allé voir, la converſation dura inſenſiblement juſqu'à la nuit: & comme le Prélat s'en alloit, le Pouſſin ſa lampe à la main marcha devant, l'éclaira le long de l'eſcaillier, & le conduiſit ainſi juſqu'à ſon Caroſſe. Ce qui fit tant de peine à M. Maſſimi, qu'il ne pût s'empêcher de luy dire: *Je vous plains beaucoup, M. Pouſſin, de n'avoir pas ſeulement un Valet: Et moy*, répondit le Pouſſin, *je vous plains beaucoup plus, Monſeigneur, d'en avoir un ſi grand nombre.*

Il ne faiſoit jamais de marché pour le payement de ſes Tableaux: mais il écrivoit ſur le derriere de la toile le prix qu'il en vouloit, & on le luy envoyoit incontinent.

Le Pouſſin n'a fait aucun diſciple, & la plûpart des Peintres l'eſtiment ſans l'imiter, ſoit qu'ils trouvent ſa maniere inacceſſible, ou qu'y étant une fois entrez, ils n'en puiſſent aſſez dignement ſoutenir le caractere.]

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages du Pouſſin.

LE Pouſſin étoit né avec un beau & grand génie pour la peinture : l'amour qu'il eût d'abord pour les Figures antiques les luy fit étudier avec tant de ſoin, qu'il en ſçavoit toutes les beautez, & toutes les differences : qu'il en chercha la ſource dans l'étude de l'anatomie, & qu'enfin il s'acquit dans ce goût-là une habitude conſommée du deſſein. Mais dans cette partie-là-même, au lieu de tourner ſes yeux ſur la nature, comme ſur l'origine des beautez, dont il étoit épris, il regarda cette maîtreſſe des Arts beaucoup au deſſous de la Sculpture, à laquelle il l'avoit aſſujettie : en ſorte que dans la plûpart de ſes Tableaux, le nud de ſes Figures tient beaucoup de la pierre peinte, & porte avec luy plûtôt la dureté des marbres, que la délicateſſe d'une chair pleine de ſang & de vie.

Ses inventions dans les Hiſtoires & dans les Fables qu'il a traitées ſont ingenieuſes auſſi bien que ſes allegories. Il a bien choiſi ſes ſujets, & les a traitez avec toutes leurs convenances, principalement les he-

toïques. Il y a introduit tout ce qui peut les rendre agréables & instructifs : il les a exprimés selon leur veritable caractere en joignant les passions de l'ame en particulier à l'expression du sujet en general.

Ses paisages sont admirables par les sites, par la nouveauté des objets qui le composent, par la verité des terrasses, par la varieté des arbres & la legereté de leurs touches, & enfin par la singularité des sujets qu'il y fait entrer. Desorte qu'il les auroit rendus parfaits s'il les avoit un peu plus fortifiez par les couleurs locales, & par l'artifice du Clair-obscur.

Quand l'occasion s'en presentoit il ornoit d'Architecture ses Tableaux. Il la faisoit d'un excellent goût, & la réduisoit régulierement en Perspective qu'il sçavoit parfaitement.

Il n'a pas été toûjours heureux à disposer ses Figures ; on peut au contraire luy reprocher de les avoir souvent distribuées dans la plûpart de ses compositions trop en Bas-reliefs & sur une même ligne, & de n'avoir pas donné assez de varieté & de contraste à ses attitudes.

Ses draperies sont ordinairement d'une même étoffe par tout, & les plis qui y sont en grand nombre ôtent une précieuse simplicité qui auroit donné beaucoup de grandeur à ses ouvrages.

Quelque grand que fut ſon génie, il ne pût ſuffire à toutes les parties de la peinture : car cet amour qu'il eût pour l'antique fixa tellement ſon eſprit, qu'il l'empêcha de bien conſiderer ſon Art de tous les côtez ; je veux dire qu'il en negligea le coloris ; ainſi à regarder ſes ouvrages en general, on connoîtra facilement qu'il a ignoré cette partie ſoit dans les couleurs locales ſoit dans le Clair-obſcur. De là vient que la plus grande partie de ſes Tableaux donnent dans le gris, & nous paroiſſent ſans force & ſans effet. On peut néanmoins en excepter les ouvrages de ſa premiere maniere & quelques-uns de la ſeconde. Mais ſi l'on approfondit les choſes, on trouvera que ce qu'il y a de bon du côté de la couleur, vient plûtôt d'une reminiſcence des Tableaux du Titien qu'il avoit copiez, que de l'intelligence des principes de ce Peintre Venitien. Enfin il paroît que le Pouſſin comptoit le coloris, pour très-peu de choſe, & l'on voit dans ſa vie écrite par Bellori & par Félibien, un aveu ſincere qu'il ne le poſſedoit pas, & qu'il l'avoit comme abandonné : ce qui marque évidemment qu'il n'en avoit jamais eu la théorie. En effet ſes couleurs telles qu'on les voit employées ne ſont que des teintes generales, & non pas l'imitation de celles du naturel qu'il ne voyoit que

rarement : je parle de ſes Figures & non pas de ſon païſage, où il paroît avoir eu plus de ſoin de conſulter la nature ; la raiſon en eſt palpable, c'eſt que n'ayant pas trouvé de païſage dans le marbre antique, il a été contraint de le chercher dans le naturel.

Pour le Clair-obſcur il n'en a jamais eu l'intelligence, & s'il s'en rencontre quelquefois dans ſes Tableaux, c'eſt un pur effet du hazard, puiſque s'il avoit connu cet artifice comme un des plus eſſentiels à la peinture, tant pour repoſer la vûë, que pour donner de la force & de la verité à toute la compoſition du Tableau, il l'auroit toûjours pratiqué, il auroit cherché les moyens de grouper avantageuſement ſes objets & ſes lumieres, au lieu qu'elles ſont tellement diſperſées que l'œil ne ſçait bien ſouvent où ſe jetter : mais ſa principale attention étoit de plaire aux yeux de l'eſprit, quoi qu'il ſoit très-conſtant que tout ce qui eſt d'inſtructif dans la peinture ne doit ſe communiquer à l'eſprit que par la ſatisfaction des yeux, c'eſt-à-dire, par une parfaite imitation du naturel, qui eſt la fin eſſentielle du Peintre.

Le peu d'attache qu'avoit le Pouſſin, à imiter la nature, qui eſt la ſource de la varieté, l'a fait tomber ſouvent dans des répetitions trop ſenſibles d'airs de têtes & d'expreſſions.

Son génie le portoit dans un caractere noble, mâle & severe plûtôt que gracieux ; & c'eſt préciſement dans les ouvrages de ce Peintre où l'on s'aperçoit que la grace n'eſt pas toûjours où ſe trouve la beauté.

Sa maniere eſt nouvelle & ſinguliere, il en eſt l'Auteur, & l'on ne peut nier que dans les parties qu'il poſſedoit, ſon ſtile, comme nous avons dit, ne ſoit grand & heroïque : & qu'à tout prendre, le Pouſſin ne ſoit non ſeulement le plus habile de ſa nation, mais qu'il n'aille de pair avec les plus grands Peintres d'Italie.

FRANCOIS PERRIER

FIls d'un Orfevre de la Franche-Comté ſe débaucha & quitta ſes parens pour aller à Romé, étant encore fort jeune : mais comme l'argent luy manqua bien-tôt, il ſe laiſſa aller aux perſuaſions d'un Aveugle qui ayant envie de faire le même voyage luy propoſa de le conduire pendant le chemin. Perrier étant arrivé à Rome en cet équipage, fut aſſez embaraſſé pour trouver quelque autre reſſource qui luy donnât moyen de ſubſiſter. Il ſouffrit beaucoup dans les commencemens : mais la néceſſité où il ſe trouvoit & la facilité de ſon génie,

le mirent bien-tôt en état de gagner sa vie. Il s'acquit dans le dessein une pratique aisée, agréable & de bon goût ; ce qui fit que plusieurs jeunes gens s'adressoient à luy pour leur retoucher leurs desseins, & que quelques étrangers en acheptoient des siens pour les envoyer à leurs parens, & s'attirer par là de l'estime, & des secours dans leur dépense.

Il se fit connoistre du Lanfranc dont il tâcha de suivre la maniere, & il s'acquit au Pinceau la même facilité qu'il avoit au crayon. Se sentant animé par la promptitude avec laquelle il manioit les couleurs, il se résolut de retourner en France ; & étant arrivé à Lyon, il s'y arrêta pour peindre le Cloître des Chartreux. Enfin étant arrivé à Paris, & ayant travaillé quelque tems pour Vouët qui étoit alors maître de tous les grands ouvrages, il fit un second voyage en Italie où aprés avoir demeuré dix ans, il revint à Paris en 1645. Ce fut en ce tems-là qu'il peignit la Gallerie de l'Hôtel de la Vrilliere, & qu'il fit pour divers particuliers plusieurs Tableaux de chevalet. Il mourut Professeur de l'Academie.

Il a gravé plusieurs choses à l'eau-forte qui sont pleines d'esprit, & entr'autres les plus beaux Bas-reliefs de Rome, cent des plus celebres antiques, & plusieurs choses d'aprés Raphaël.

Il grava auſſi de Clair-obſcur quelques Antiques d'une maniere dont on luy attribuë l'invention; mais qui avoit été miſe en uſage par le Parmeſan, ainſi que je l'ay remarqué ailleurs. Cette maniere conſiſte en deux planches de cuivre qui s'impriment ſur un même papier de demie teinte, dont l'une qui eſt gravée à l'ordinaire imprime le noir, & l'autre dans laquelle conſiſte tout le ſecret imprime le blanc.

JACQUES STELLA

NAquit en 1596. Il étoit fils de François Stella Flamand de nation, lequel à ſon retour d'Italie s'arrêta à Lyon, s'y établit, & y eut Jacques, dont nous parlons. Ce fils n'avoit que neuf ans lorſque ſon pere mourut; & aprés s'être ſoigneuſement exercé dans la peinture, & s'être rendu capable de profiter des belles choſes que l'on voit en Italie, il en entreprit le voyage à l'âge de vingt ans. Son paſſage par Florence luy donna occaſion de ſe faire connoître du Grand Duc Coſme de Médicis, qui voulant faire un ſuperbe appareil pour les nôces de ſon fils, l'arrêta & luy donna le moyen d'exercer ſon génie.

Ce Prince ayant d'abord reconnu l'ha-

bileté de Stella, le logea & luy donna une penſion pareille à celle de Callot qui étoit pour lors à Florence. Aprés que Stella eut demeuré ſept ans en cette Ville, & qu'il y eut fait pluſieurs ouvrages de peinture, de deſſeins, & de gravûre, il paſſa à Rome où il demeura onze ans à faire de ſerieuſes études ſur les Sculptures antiques & ſur les peintures de Raphaël, & s'étant fait une habitude du bon goût, il peignit quantitez de Tableaux qui ont été gravez, & s'acquit une grande réputation dans Rome, il prit la réſolution de retourner en France, dans le deſſein néanmoins de paſſer au ſervice du Roy d'Eſpagne, qui l'avoit fait demander avec inſtance.

Il paſſa par Milan, où il refuſa la direction de l'Academie de peinture que le Cardinal Albornos luy offrit. Etant arrivé à Paris il ne ſongea plus qu'à ſe préparer au voyage d'Eſpagne : mais le Cardinal de Richelieu qui en eut avis l'arrêta, par l'eſperance qu'il luy donna d'un parti plus glorieux & plus utile. Il le preſenta au Roy qui luy donna une penſion de mille livres, & un logement dans les Galleries du Louvre.

Stella n'eut pas plûtôt donné des preuves de ſa capacité que le Roy le fit Chevalier de Saint Michel, & aprés avoir reçû cet

honneur, il peignit pour le Roy quantité de grands Tableaux dont la plûpart furent envoyez à Madrid. Il travailla auſſi pour pluſieurs Egliſes, & pour divers particuliers.

Comme il étoit fort laborieux, & que les jours d'hyver ſont fort courts, il employoit les ſoirées à faire des deſſeins de l'Hiſtoire Sainte, de jeux champêtres, de jeux d'enfans, qui tous ont une ſuite de quantité de feüilles, car ils ont été gravez auſſi bien que pluſieurs Frontiſpices de Livres de l'impreſſion du Louvre, & divers ornemens antiques avec une friſe de Jules Romain, dont il avoit apporté les deſſeins d'Italie. L'amour qu'il avoit pour ſon Art, & ſa trop grande attache au travail, le rendirent ſi délicat, que quelques années avant ſa mort, il traîna une vie languiſſante, & qu'à l'âge de ſoixante-un an il mourut en 1647.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Stella.

STella étoit un beau génie, facile dans ſes productions propre à traiter toutes ſortes de ſujets : mais tourné du côté de

l'enjoüé, plûtôt que du grave & du terrible, noble dans ſes inventions, moderé dans ſes expreſſions, aiſé & naturel dans ſes attitudes, un peu froid dans ſes diſpoſitions, mais agréable par tout.

Le long ſéjour que Stella fit en Italie luy donna un bon goût de deſſein; ſon avidité pour apprendre, le rendit correct dans ſes contours; & ſon aſſiduité au travail luy acquit une heureuſe facilité. Son coloris étoit un peu crû, ſes couleurs locales peu caracteriſées, & ſes carnations de pratique, & un peu alterées de vermillon. Comme ſon travail degenere en maniere, il eſt aiſé de juger qu'il conſultoit rarement la nature: mais à tout prendre, Stella étoit un Peintre qui avoit beaucoup de merite, & qui n'avoit beſoin que d'étudier un peu les manieres Venitiennes pour rendre la ſienne plus eſtimable.

MARTIN DE CHARMOIS

Sieur de Lauré, a procuré tant d'avantages à la peinture Françoiſe, qu'on ne peut ſans ingratitude le paſſer icy ſous ſilence. La paſſion qu'il avoit pour la peinture & pour la Sculpture, le fit penetrer aſſez avant dans la théorie de ces deux Arts

pour s'y exercer avec facilité, & pour s'attirer l'estime des Connoisseurs de son tems. Il n'étoit ni Peintre ni Sculpteur de profession; & le seul plaisir qu'il trouvoit à exercer son genie, le portoit à manier tantôt le pinceau, & tantôt l'ébauchoir. L'idée qu'il avoit conçûë de la Peinture, le fit joindre aux plus habiles d'entre les Peintres, pour les retirer de l'oppression des maîtres, & pour leur faire exercer librement le plus libre de tous les Arts. Il leur fit connoître la noblesse de leur profession, & aprés les avoir encouragé à exécuter le projet qu'ils avoient fait de secoüer le joug de la maîtrise, il employa ce qu'il avoit de credit & d'amis pour retirer la peinture de l'état languissant où elle étoit parmi les métiers, & pour la remettre en honneur dans les Arts liberaux. Il assembla les plus habiles dont il fit un corps, que les douze plus anciens gouvernoient sous sa direction.

C'est ainsi qu'il jetta les premiers fondemens de la celebre Academie de peinture que le Roy a établie dans son Royaume, logée dans son Palais, soûtenuë par des Officiers & des Professeurs, & animée par des pensions qu'elle distribuë au corps de l'Academie, & aux particuliers qui les meritent.

De Charmois étoit Secretaire du Marê-

chal de Schomberg Colonel du Régiment des Gardes Suisses. Et quoy qu'il fut obligé par son employ à des assiduitez indispentables, il sçavoit si bien ménager son tems qu'il en donnoit une bonne partie au plaisir qu'il prenoit à peindre. Je ne sçai ni le tems qu'il a vêcu, ni celuy de son Directorat dans l'Academie, mais il est constant qu'il exerça cette charge avec toute la prudence qu'on pouvoit attendre de son zele & de son merite.

EUSTACHE LE SUEUR

NE' à Paris en 1617. disciple de Vouët, avoit un si grand talent pour la peinture, qu'il ne luy manquoit pour s'y rendre accompli qu'une école plus heureuse que celle de son maître. Il inventoit avec facilité, il a rempli dignement les sujets qu'il a traitez; & il étoit ingenieux, sage, & délicat dans le choix des objets dont il composoit ses Tableaux. Il cherchoit dans son dessein le goût de l'antique: mais à force d'y vouloir paroître délicat, il a souvent donné une proportion trop svelte, & a fait quelquefois ses figures d'une longueur demesurée. Ses attitudes sont simples & nobles, ses expressions fines, singulieres &

très propres au sujet. Ses draperies jettées dans le goût des derniers ouvrages de Raphaël, & il a observé dans ses plis l'ordre de l'antique & la nature des étoffes qu'il a employées.

Son coloris est de teintes generales sans choix & sans recherches. Le peu de soin qu'il a pris de quitter en cela la maniere de Vouët, fait connoître qu'il ne l'a pas crue si mauvaise, ni que cette partie fust aussi importante à son Art qu'elle l'est en effet, ou que remettant à un autre tems d'y faire plus d'attention & de l'acquerir, il se contentoit alors d'une pratique reçûë, & qui à la reserve de celle de Blanchard, étoit generale dans Paris. Quoyqu'il en soit, le Sueur a ignoré les couleurs locales & l'intelligence du Clair-obscur; mais pour les autres parties il en étoit si fort occupé, qu'il y avoit lieu d'esperer, que s'il avoit vêcu plus long-tems, il auroit achevé de secoüer tous les mauvais restes qu'il avoit encore de son maître, & que s'il eût une fois goûté les manieres Venitiennes, il les auroit suivies dans le coloris, comme il suivoit les Romaines dans le dessein.

Car incontinent aprés la mort de Vouët il s'aperçût du mauvais chemin où ce maître l'avoit engagé, & par la consideration des ouvrages antiques qui sont en France,

& par la vûë des desseins & des Estampes des bons maîtres Italiens, & sur tout de Raphaël, il prit une route plus épurée, & fit voir que les belles choses que nous avons en France sont suffisantes pour prendre un bon goût de dessein sans aller à Rome, supposé une heureuse naissance & du génie pour la peinture. Les ouvrages de le Sueur nous en sont un bon témoignage, & entre-autres celuy de la vie de saint Bruno qui est dans le Cloître des Chartreux de Paris, & qui à mon sens est le plus considerable qu'il ait fait. L'on peut juger par la maniere dont il en a traité les sujets & dont ils sont exécutez, que le Sueur en sçavoit assez pour disputer le rang au premiers Peintres de sa nation.

LAURENT DE LA HIRE

Etoit dans son tems en grande réputation. Il fut le seul de tous les Peintres ses compatriotes qui ne suivit point la maniere de Vouët. La sienne n'étoit pas d'un meilleur goût, elle étoit plus recherchée, plus finie, & plus naturelle, mais toûjours insipide. Ses Païsages sont plus estimez que ses Figures, il les finissoit fort & les peignoit proprement. Il étoit tellement atta-

ché à la Perſpective Aërienne qu'il confondoit toûjours ſes lointins dans l'exalaiſon ſelon la méthode qu'il avoit appriſe de Deſargues. Il en uſoit dans ſes Figures comme dans ſes lointins, car à la reſerve de celles qui étoient ſur les premieres lignes, toutes les autres ſe perdoient dans un broüillard à meſure qu'elles s'éloignoient. Son fils a quitté la peinture pour ſuivre la rapidité de ſon génie qui le portoit aux Mathématiques, dans leſquelles il s'eſt rendu un des plus celebres de nos jours.

AVIS.

Le Memoire qui ſuit a été fourni par Monſieur de la Hire, de l'Academie des Sciences, & Profeſſeur au College Royal.

LAurens de la Hire nâquit à Paris en 1606 il n'eût point d'autre maître dans la peinture que ſon pere qui luy en donna les premiers principes: mais ſon inclination pour cet Art le fit avancer en fort peu de tems en s'attachant ſeulement à la nature, dans quantité de grands Tableaux d'hiſtoire qu'il peignoit pour ſes études. Il en fit un entr'autres qui repreſentoit le Martyre de ſaint

ſaint Barthelemy qui luy acquit beaucoup de réputation. On peut voir ce Tableau dans l'Egliſe de ſaint Jacques du Haut-pas, ce Tableau eſt peint d'une grande maniere & d'une grande force. Mais l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe dans un tems où il n'y avoit perſonne à Paris qui fût de ſa force, luy donna beaucoup d'ouvrage, ce qui le fit tomber dans une maniere qui étoit plus foible que celle qu'il avoit ſuivie d'abord.

Il faiſoit pluſieurs Tableaux de Cabinet qu'il finiſſoit avec un très-grand ſoin, & qu'il ornoit d'architecture & de païſage qu'il entendoit très-bien. Il ne laiſſoit pas de faire, ſuivant l'occaſion, pluſieurs grands Tableaux d'Egliſe, ſans ſortir de ſa maniere.

Vers ces tems-là, il fit tous les deſſeins des Tapiſſeries pour l'Egliſe de ſaint Etienne du Mont, qui étoient très-finis à la pierre noire, ſur du papier biſtré & lavez par deſſus, & rehauſſés de blanc, dont il n'y en a eu que quelques uns d'exécutez. On attribuë aujourd'huy ces deſſeins à Euſtache le Sueur, mais fauſſement, & ce qui a donné lieu à cette erreur entre les curieux, eſt qu'un des freres de le Sueur peignoit en grand d'aprés les deſſeins de la Hire les patrons pour ces Tapiſſeries.

Enfin les antiques qu'on apporta à Paris, & quelques Eſtampes d'aprés les plus grands

maitres d'Italie, luy firent ouvrir les yeux, & il fit alors un Tableau d'une Descente de Croix pour le grand Autel des Capucins de Rouën, qui est son dernier ouvrage de cette nature. Car quelques infirmités sur la fin de ses jours ne luy permirent que de faire des païsages en petit qu'il peignoit très-proprement, & qui étoient très-finis & fort recherchés : il mourut en 1656.

Son fils Philippes avoit un grand amour pour la peinture ; & comme il étoit charmé de ce qu'on voyoit à Paris d'aprés Raphaël, il passa en Italie, & il s'arrêta dans Rome pendant quelques années à étudier avec assiduité d'aprés les Tableaux de ce grand Peintre : mais enfin, son inclination qui avoit été portée à la Géometrie dés son enfance, & l'étude qu'il en faisoit comme par récréation, lui firent découvrir quelques nouveautés dans cette science, qu'il fit imprimer en 1672. ce qui luy acquit une place dans l'Academie des Sciences entre les grands hommes qui composent cet illustre Corps, & une charge de Professeur dans le College Royal de France, qu'il possede encore à present.

MICHEL DORIGNY

NAtif de saint Quentin en Picardie, disciple & Gendre de Vouët, a suivi de fort prés la maniere de son beau-pere, dont il a gravé à l'eau forte la plus grande partie des ouvrages, & leur a donné le veritable caractere de leur Autheur. Il mourut Professeur de l'Academie en 1665. âgé de quarante-huit ans.

CHARLES ALFONSE DU FRESNOY

NE' en 1611. fils d'un celebre Apoticaire de Paris, qui le fit élever avec tout le soin possible, dans la vûë d'en faire un Medecin. Les premieres années qu'il passa dans le College seconderent heureusement le dessein de son pere par les grands progrés qu'il y faisoit : mais si tôt qu'il fut dans les hautes Classes, & qu'il commença à goûter la Poësie, le génie qu'il avoit pour elle se developa, & il remporta en ce genre-là les prix dans les Classes où il se trouva. Son inclination se fortifia par l'exercice,

& à en juger par ces commencemens, il devoit être un jour un des plus grands Poëtes de son siecle, si l'amour de la peinture, dont il devint également épris, n'avoit partagé son talent.

Enfin il ne fut plus question de Medecine, il se déclara tout-à-fait en faveur de la Peinture, malgré la résistance de ses parens, qui, sans avoir égard à la violente inclination de leur fils, se servirent de tous les mauvais traitemens dont ils purent s'aviser pour le détourner de la résolution qu'il avoit prise, parce qu'ils n'avoient qu'une idée basse de la Peinture, & qu'ils ne la regardoient que comme un vil métier, & non comme le plus noble de tous les Arts.

Cependant toute la résistance que l'on mit en usage, ne fit qu'accroître cette passion naissante, & sans perdre le tems à deliberer, du Fresnoy s'abandonna entierement au génie qui le sollicitoit. Il avoit environ vingt ans lorsqu'il commença à prendre le crayon, & qu'il alla dessiner chez Perrier & chez Vouët. Mais à peine eût-il été deux ans dans cet exercice, qu'il partit pour aller en Italie. Il y arriva en 1634. & Mignard l'y étant allé trouver en 1636. ils lierent ensemble une amitié, qui dura jusqu'à la mort.

Pendant les deux premieres années que du Fresnoy passa à Rome, il n'étoit point

en état de gagner de quoy subsister : ses parens d'ailleurs, dont il avoit mépriſé les avis ſur ſa profeſſion, l'avoient abandonné, & le fond dont il s'étoit pourvû avant de partir, fut à peine ſuffiſant pour faire ſon voyage. Ainſi n'ayant dans Rome ni amis, ni connoiſſances, il ſe vit réduit à une telle extrêmité, qu'il ne ſe nourriſſoit la plûpart du tems que de pain & d'un peu de fromage. Cependant il étoit bien moins inquiet de cet état fâcheux, qu'occupé de ſes études de peinture, qu'il continuoit avec chaleur, lorſque l'arrivée de Mignard le mit un peu plus au large.

Comme l'eſprit de du Freſnoy étoit d'une trempe à ne ſe pas contenter d'une connoiſſance mediocre, il voulut foüiller ſon Art juſqu'à la racine, & en tirer toute la quinteſſence ; il étudia avec application Raphaël & l'Antique, & il deſſinoit tous les ſoirs aux Academies avec une avidité extraordinaire : & à meſure qu'il penetroit ſon Art, il en faiſoit des remarques, qu'il écrivoit en Vers Latins. Une lumiere luy en donnoit une autre, & ſon eſprit s'étant peu-à-peu rempli de toutes les connoiſſances neceſſaires à ſa profeſſion, il forma le deſſein d'en compoſer un Poëme, qui luy coûta beaucoup de veilles & de réflexions. Il le communiqua à tous les habiles gens, dont il pouvoit tirer

des lumieres, ou de l'approbation.

Il avoit un amour extraordinaire pour les ouvrages du Titien, auquel il donnoit la préference sur tous les autres, à cause, disoit-il, que de tous les Peintres, le Titien étoit le plus grand imitateur de la nature. Il en copia à Rome tout ce qu'il y a de plus beaux Tableaux avec un soin qui n'est pas croyable.

Il entendoit fort bien le Grec & les Poëtes : & le tems qu'il donnoit à la lecture & à parler de peinture aux gens d'esprit qu'il trouvoit disposez à l'entendre, luy en laissoit peu pour travailler ; il paroissoit d'ailleurs qu'il avoit de la peine à peindre, soit que sa profonde Théorie luy retint la main, ou que n'ayant appris de personne à manier le pinceau, il eût contracté une maniere peu expeditive : quoy qu'il en soit, ses ouvrages sont en petit nombre.

Comme il avoit fort étudié les élemens d'Euclides, & qu'il avoit un excellent goût pour l'Architecture, il commença par peindre des restes d'Architecture qui sont aux environs de Rome. Il les vendoit pour subsister, & les donnoit presque pour rien. Tous ses ouvrages se reduisent environ à cinquante Tableaux d'Histoires, & quelques païsages qu'il a peints pour des particuliers, sans compter toutes les copies qu'il a faites d'aprés le Titien.

De tous ſes ouvrages, celuy qu'il aimoit le plus, étoit ſon Poëme ſur la peinture. Quelque envie qu'il eût de le faire imprimer, comme il ſçavoit bien qu'il étoit inutile de luy faire voir le jour, ſans une Verſion Françoiſe, & que la longue abſence de ſon païs luy avoit, pour ainſi dire, fait oublier ſa langue, il differa toûjours de le rendre public.

Enfin je le mis en nôtre langue à ſa priere, & ſelon ſon intention. Il alloit, diſoit-il, travailler à un Commentaire pour éclaircir davantage ſes penſées, quand il fut ſurpris d'une paralyſie, dont il mourut chez un de ſes freres à quatre lieuës de Paris, en 1665. âgé de cinquante-quatre ans.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de du Freſnoy.

J'Ay connu du Freſnoy familierement : il m'avoit donné ſon amitié & ſa confiance : & il ſouffroit que je le viſſe travailler, (ce qu'il ne permettoit à perſonne, à cauſe de la peine qu'il avoit à peindre.) Le grand nombre de connoiſſances, dont il avoit l'eſprit rempli, & ſa memoire qui les luy fourniſſoit facilement quand il en avoit

la moindre occasion, faisoient que sa conversation, quoy que très-utile, étoit si pleine de disgressions, qu'il en perdoit souvent le sujet principal : ce qui a fait dire à plusieurs personnes que cela venoit d'une abondance de pensées que la vivacité de son imagination luy causoit. Pour moy, qui l'ay vû de prés, & qui l'ay fort observé, il m'a parû que son imagination étoit très-belle à la verité, mais qu'elle n'étoit point vive, & que le feu dont elle étoit remplie, étoit assez moderé. Cela est si vray, qu'il ne se contentoit jamais de ses premieres pensées; mais qu'il les repassoit & les digeroit dans son esprit avec toute l'application imaginable. Il se servoit pour les embellir des convenances qu'il croyoit nécessaires, & des lumieres qu'il tiroit de son érudition.

Ce fut selon les principes qu'il avoit établis dans son poëme, qu'il tâcha d'exécuter ses pensées. Il travailloit avec beaucoup de lenteur, & je luy aurois souhaité cette grande vivacité qu'on luy attribuë, pour donner plus d'esprit à son pinceau, & pour mettre ses idées en plus beau jour. Cependant il ne laissoit pas d'aller à ses fins par la Théorie : & il y a lieu d'être étonné que cette même Théorie, qui devoit le rendre assuré de la bonté de son ouvrage, ne luy ait pas rendu la main plus hardie. Ce qu'on

peut dire à cela, eſt, que la grande ſpeculation a beſoin d'une grande pratique, & que du Freſnoy n'avoit que celle qu'il s'étoit acquiſe de luy-même par le peu de Tableaux qu'il avoit faits.

Il eſt aiſé de voir par ſes ouvrages qu'il cherchoit le Carache dans le goût du deſſein, & le Titien dans le coloris : ainſi qu'il s'en expliquoit ſouvent. Nous n'avons point eu de Peintre François qui ait tant approché du Titien que du Freſnoy, à en juger entr'autres par les deux Tableaux qu'il fit à Veniſe pour le noble Marc Paruta, dont l'un repreſente une Vierge à demi corps, & l'autre une Venus couchée. Ce qu'il a peint en France tient encore de ce goût-là, principalement ce qu'il a fait au Rinci pour M. Bordier Intendant des Finances : cette Peinture paſſant pour le plus beau de ſes ouvrages au jugement des connoiſſeurs. Mais ſi le peu de Tableaux qu'il a faits ne ſont pas ſuffiſans pour répandre ſon nom en divers endroits de l'Europe, celuy de ſon Poëme ſur la peinture le fera vivre autant que cet Art ſera en quelque eſtime dans le monde.

NICOLAS MIGNARD

DE Troyes en Champagne, frere aîné de Pierre Mignard, surnommé le Romain, n'a pas eu dans son tems la même réputation que celuy-cy, mais il avoit assez de parties dans la peinture pour se tirer aussi bien que luy du nombre des Peintres ordinaires. Leur pere qui s'appelloit Pierre, & qui avoit servi le Roy dans ses armées l'espace de vingt-ans, laissa la liberté à ses deux fils de suivre l'inclination qu'ils avoient pour la peinture. Nicolas en apprit les commencemens chez le meilleur Peintre qui se trouvoit pour lors à Troyes : & pour se fortifier dans sa profession, il alla étudier à Fontainebleau d'aprés les Figures antiques qui s'y trouvent, & d'aprés les peintures du Primatice. Mais voyant que la source des beautez qu'il étudioit étoit en Italie, il en voulut faire le voyage. L'occasion de certains ouvrages l'arrêta quelque tems à Lyon : mais beaucoup plus à Avignon, où il devint amoureux d'une fille qu'il épousa à son retour d'Italie, (ce qui le fit appeller Mignard d'Avignon.) Aprés avoir passé deux ans à Rome, & quelques années à Avignon chez son beau-pere, il

fut appellé à la Cour par le Roy, qui l'avoit connu lorsqu'il passa en Avignon, dans le tems de son mariage avec l'Infante d'Espagne en 1659.

Mignard étant arrivé à Paris, y fut employé pour la Cour & pour des particuliers en divers ouvrages, où il donna des preuves de sa capacité. Il fit quantité de Portraits : mais son talent étoit plûtôt pour les Histoires. Il inventoit ingénieusement, & se plaisoit à traiter des sujets poëtiques. Le feu de son imagination étoit pourtant médiocre, & il compensoit cela par une grande exactitude, & par une grande propreté dans son travail. La trop grande attache qu'il y avoit le fit mourir d'hydropisie en 1668. au grand regret de tous ceux qui l'avoient connu ; car il n'étoit pas moins honnête homme, que bon Peintre. Il étoit pour lors Recteur de l'Academie, laquelle assista à ses funerailles dans l'Eglise des Feüillans, où il fut enterré.

CLAUDE VIGNON

NAtif de Tours, suivit d'abord la maniere de Michelange de Caravage, & fit dans ce goût-là des Tableaux d'une grande force. La promptitude avec laquelle il tra-

vailloit luy procura beaucoup d'employ, & pour y satisfaire, il rendit sa maniere plus expéditive encore, mais beaucoup moins forte que ce qu'il avoit accoûtumé de faire. Il produisoit facilement, & sa façon d'employer ses teintes, étoit de les mettre en place sans les lier, & de peindre en ajoûtant toûjours des couleurs, & non pas en les mêlant par le mouvement du pinceau; en sorte que la superficie de ses Tableaux en est très-raboteuse. Ainsi sa maniere, qui n'est qu'une pure pratique manuelle, est trés-aisée à connoître. Comme il consultoit rarement la nature & l'antique, & que ses inventions & ses expressions n'avoient rien de particulier ni d'extraordinaire, ses Tableaux ne sont pas recherchez des curieux. Il étoit fort consulté pour la connoissance des manieres, & pour le prix des Tableaux. Il mourut en 1670. dans un âge fort avancé.

SEBASTIEN BOURDON

NAtif de Montpellier, avoit un génie de feu, qui ne luy a pas permis de reflechir beaucoup, ni de s'appliquer suffisamment aux parties les plus essentielles de son Art. Les études qu'il en fit en Italie,

furent même interrompuës par quelque querelle qui l'obligea d'en sortir aprés n'y avoir fait que peu de séjour. Cependant il avoit un genie facile, qui luy a fait produire dans ses premiers ouvrages assez de bonnes choses, pour donner des esperances d'une habileté extraordinaire.

Les guerres civiles de France qui y suspendirent les travaux des beaux Arts, luy firent faire le voyage de Suede, où la réputation de la Reine Christine l'avoit attiré *Mais* cette Reine ne luy ayant donné pour tout employ que son Portrait à peindre, il n'y fit pas grand séjour; & son génie de feu ne pouvant s'accommoder de l'inaction, le fit revenir bien-tôt en France chercher des occasions de s'exercer. S'il n'a pas rempli tout ce que l'on attendoit de luy, il a du moins soûtenu sa réputation par des compositions extraordinaires, & par des expressions vives. Mais comme son génie n'étoit pas conduit par un jugement bien solide, il s'évaporoit souvent en des imaginations outrées; & qui aprés avoir fait plaisir au Spectateur par leurs bizarreries piquantes, tombent dans le sauvage pour peu qu'on les examine. Il n'en est pas de même de son païsage, il le faisoit très-bien; & j'en ai vû plusieurs, qui sont de beaux effets de son imagination, & que la bizarrerie ne rend

que plus agréables, parce qu'il y entre certains effets extraordinaires, qu'il a étudiez d'aprés le naturel, & qu'il a exécutez d'une main prompte & facile. Il eſt vray que les ſites, qui en ſont peu communs, n'en ſont pas bien reguliers, & ne s'accordent pas ſouvent dans leur plan. Il finiſſoit peu ſes ouvrages, & les plus finis même ne ſont pas toûjours les plus beaux.

Il paria une fois contre un de ſes amis, qu'il peindroit en un jour douze têtes d'aprés le naturel, & grandes comme le naturel, & gagna. Ces têtes ne ſont pas des moindres qui ſoient ſorties de ſon pinceau. Il ſe ſervoit ſouvent de l'impreſſion de la toile quand il avoit du poil à faire, non pas en laiſſant l'impreſſion découverte, mais en la découvrant avec l'ante de ſon pinceau.

Il a fait quantité d'ouvrages, dont les plus conſiderables ſont, la Galerie de M. de Bretonviliers dans l'Iſle de Nôtre Dame, & les ſept Oeuvres de Miſericorde, qu'il a gravées luy-même à l'eau-forte. Celuy de tous ſes Tableaux qu'on eſtime davantage, eſt le martyre de ſaint Pierre, qu'il fit pour le May de l'Egliſe de Nôtre-Dame, & que l'on y conſerve comme un des plus beaux de tous ceux qu'elle contient.

Il étoit Calviniſte de Religion, mais d'ailleurs de très-bonnes mœurs, & fort eſtimé

dans l'Academie, dont il étoit Recteur. Il travailloit pour le Roy dans l'appartement bas des Tuilleries lorsque la mort le surprit en 1671. âgé d'environ soixante-ans.

SIMON FRANÇOIS

NE' à Tours en 1606. se tourna dés son bas-âge du côté de la dévotion. Il voulut même se faire Capucin : mais ses parens l'en ayant empêché, il cherchoit une profession qui fût propre à tenir son cœur élevé à Dieu, lorsqu'il vit par hazard un Tableau de la Nativité de N. S. qui le toucha tellement, que dans la vûë d'en pouvoir faire de semblables, il prit la resolution de se faire Peintre. Ainsi ce n'est point par une violente inclination qu'il embrassa la peinture, mais par une vocation qui paroissoit avoir quelque chose d'extraordinaire ; car son génie étoit assez froid, quoy qu'il eût d'ailleurs l'esprit assez solide pour faire son chemin dans la route ordinaire de la peinture.

Il n'eût point d'autre Maître que les bons Tableaux qu'il copia. Il fit d'abord quelques Portraits ; & M. de Béthune son protecteur, qui s'en alloit Ambassadeur à Ro-

me, le mena avec luy, & luy procura une pension du Roy. Il demeura en Italie jusqu'en 1638. & à son retour, passant par Bologne, il lia amitié avec le Guide, qui luy fit son Portrait.

A son arrivée en France il fut assez heureux pour être le premier Peintre qui eût l'honneur de faire le Portrait du Dauphin que la Reine venoit de mettre au monde. Ce premier ouvrage luy réüssit si bien, qu'il avoit lieu d'esperer que la Cour, qui en étoit contente, & qui luy promettoit de la protection, le porteroit dans la suite, & luy procureroit de grands ouvrages : mais quelque disgrace qu'il n'avoit point meritée étant venuë à la traverse, luy fit quitter la Cour pour mener une vie retirée & plus convenable à son dessein.

C'est-là qu'il songea tout de bon à ne s'occuper de sa peinture que pour son salut, & qu'il résolut de ne plus faire de Tableaux que de dévotion, dans laquelle il se fortifia tellement que le reste de sa vie a été le modele d'un parfait Chrêtien. Entre toutes les vertus qu'on luy a vû exercer, celle de la patience a été la plus remarquable, car étant affligé de la pierre pendant les huit dernieres années de sa vie, on luy en a vû supporter les douleurs avec une constance incroyable. Il mourut en 1671. & la

pierre qu'on luy trouva aprés sa mort pesoit une livre.

On ne voit point de ses Tableaux dans les Cabinets: il y en a dans quelques Eglises de Paris, & il n'est pas difficile en les voyant de juger que leur Auteur étoit plus dévot qu'habile Peintre. Très-habile pourtant, en ce qu'il a sçû se servir de son Art, pour acquerir le Ciel, plûtôt qu'une vaine réputation.

PHILIPPE DE CHAMPAGNE

NE' à Bruxelles en 1602. de parens d'une médiocre naissance, mais gens de bien, témoigna dés son enfance une inclination extraordinaire pour la peinture. Il changea plusieurs fois de maîtres qui n'étoient que des peintres médiocres, à la réserve de Fouquiere qui luy apprit à faire du païsage. Pour les autres genres de peintures, il ne les doit qu'à son assiduité au travail & à l'envie qu'il avoit de s'avancer.

Dans l'ardeur qu'il avoit d'apprendre, il chercha quelqu'un qui pût luy donner des instructions: mais n'ayant trouvé personne de la capacité qu'il souhaittoit, il se resolut à n'en prendre d'autre que la nature qu'il imita depuis, sans beaucoup de choix, quoyqu'assez regulierement.

A l'âge de dix-neuf ans il forma le dessein d'aller en Italie, & fit son compte aussi de passer par la France & de s'y arrêter autant qu'il le jugeroit à propos selon l'occasion. Etant arrivé à Paris il se mit chez l'Alleman fort mauvais Peintre ; mais fort employé. Il le quitta pour se retirer en son particulier, & se logea au College de Laon, où le Pouffin après son premier retour d'Italie demeuroit aussi ; cette rencontre lia une espece d'amitié entr'eux, & fit qu'un Peintre nommé du Chesne, qui bien qu'ignorant, avoit entrepris les ouvrages de peinture du Palais de Luxembourg, les employa tous deux dans ce Palais, Pouffin à quelques petits ouvrages dans les Lambris, & Champagne à faire quelques Tableaux dans l'appartement de la Reine. Elle les trouva si fort à son gré que du Chesne en témoigna une forte jalousie, d'où Champagne qui aimoit la paix prit occasion de s'en retourner à Bruxelles, pour voir son frere, & de là faire le voyage d'Italie par l'Allemagne. Mais à peine étoit-il arrivé à Bruxelles que l'Abbé de saint Ambroise, qui étoit sur-Intendant des Bâtimens, luy fit sçavoir la mort de du Chesne & le fit revenir en France. Il y prit aussi tôt possession de la direction des peintures de la Reine, qui luy donna un logement dans le Luxembourg & douze

cens livres de pension. Ce fut en ce tems-là qu'elle le fit travailler aux Carmelites & qu'il épousa la fille de du Chesne. Comme il aimoit son Art & qu'il étoit fort laborieux, il a fait à Paris, & dans le Royaume une infinité d'ouvrages. On en voit entr'autres lieux aux deux Convents des Carmelites, du Faubourg saint Jacques, & de la ruë Chapon; au Calvaire du Faubourg saint Germain; au Palais Royal; dans le Chapitre de Nôtre-Dame de Paris & dans plusieurs Eglises: sans compter une infinité de Portraits qu'il faisoit fort ressemblans, & qu'il finissoit beaucoup. M. Poncet Conseiller en la Cour des Aydes, qui étoit de ses amis, le pria un jour de Dimanche de faire celuy de sa fille, qui devoit faire profession le lundi aux Carmelites de la ruë Chapon, n'y ayant plus que ce jour-là où les gens du monde pussent la voir; mais Champagne faisant scrupule de peindre un Dimanche ne voulut jamais, quoy qu'on luy pût dire & offrir, se laisser vaincre aux prieres de son ami; car outre qu'il étoit bon Chrétien il étoit fort desintereſſé, comme on en jugera par ce que je vais rapporter icy.

Le Cardinal de Richelieu n'ayant jamais pû faire quitter à Champagne le service de la Reine par les promesses qu'il luy avoit

fait faire de luy établir une groſſe fortune pour luy & pour les ſiens, ne pût s'empêcher de loüer ſa fidelité & de l'eſtimer d'autant plus qu'il perſiſtoit dans ſon attachement. Le premier Valet de Chambre du Cardinal, qui luy avoit fait la propoſition, ajoûta, qu'il n'avoit qu'à ſouhaiter, & que ſon maître ne luy refuſeroit rien. A quoy Champagne repondit, que ſi M le Cardinal pouvoit le rendre plus habile Peintre qu'il n'étoit, ce ſeroit la ſeule choſe qu'il ambitionneroit le plus : mais comme cela n'étoit pas poſſible, il ne deſiroit de ſon Eminence que l'honneur de ſes bonnes graces. Cette réponſe qui fut rapportée au Cardinal, bien-loin de l'aigrir ne fit qu'augmenter l'eſtime qu'il avoit pour ce Peintre. Quoy que Champagne refuſât de ſe donner au Cardinal, il ne refuſoit pas pour cela de travailler pour luy. Il luy fit entr'autres choſes ſon Portrait à diverſes fois, qui eſt un des meilleurs qu'il ait peint en toute ſa vie.

Il étoit depuis long-tems dans une grande réputation, lorſque le Brun arriva d'Italie. Celuy cy par ſa capacité & par le moyen de ſes protecteurs, gens puiſſans, prit bientôt le timon de la peinture, & fut fait dans la ſuite premier Peintre du Roy, ſans que Champagne en ait témoigné la moindre jalouſie.

Il eut de son mariage un fils & deux filles ; de ces trois enfans il ne luy resta qu'une fille qu'il aimoit tendrement ; & comme elle se fit Religieuse à Port-Royal où elle étoit pensionnaire, cela donna à Champagne de l'attachement pour ce Convent, & pour les personnes qui y avoient quelque relation qu'on appelloit en ce tems-là du nom de Janseniste. Il mourut en 1674. âgé de soixante-douze ans, estimé de tous ceux qui le connoissoient, tant pour sa peinture que pour ses mœurs.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Champagne.

LA forte inclination que Champagne fit voir dés son bas âge pour la peinture n'étoit accompagnée d'aucune élevation. Ce n'est pas qu'il n'ait fait quantité de compositions & qu'il n'eut de la facilité à inventer : mais son génie étoit froid & son goût tenoit beaucoup de son païs.

Il s'est toûjours fort attaché au naturel & à imiter avec assez de fidelité ses modeles : mais il ne les sçavoit pas disposer d'une façon à leur donner de la vie & du mouvement. Il n'a pas bien connu ce qu'il faut

retrancher du vray pour le rendre moëleux, leger, & de bon goût, ni ajoûter ce peu qui le fait paroître animé ; il me semble en un mot que tout son sçavoir étoit dans son modele dont il étoit esclave, bien-loin de le faire obéïr à son génie ou du moins aux regles de son Art. Je ne voy pas même qu'il ait penetré les bons principes de la peinture, ni qu'à la réserve du dessein où il a fait voir assez de régularité, mais peu de goût, il ait fait rien sentir de bien piquant dans aucun de ses Tableaux.

Je ne puis celer néanmoins que j'ay vû de luy beaucoup de bonnes choses pour les couleurs locales, beaucoup de têtes bien imitées & fortes de couleurs ; mais dont la plûpart n'étoient point tout-à fait exemptes de l'immobilité & de l'indolence qui est ordinaire aux modeles même vivans.

De representer la nature en la corrigeant, de suppléer toutes les beautez dont elle est susceptible, & de luy distribuer des lumieres & des ombres avantageuses qui l'accompagnent, c'est l'ouvrage d'un Peintre parfait : mais il est toûjours d'un bon Peintre de l'imiter avec facilité telle qu'elle se rencontre, d'en faire voir un caractere fidele quand même il ne l'orneroit que des beautez qu'elle a presentes, sans penetrer toutes celles qui pourroient luy convenir. C'est

dans ce sens que Champagne a pû meriter l'estime que l'on en a fait dans son tems avec d'autant plus de justice qu'il faisoit le païsage d'une bonne methode, qu'il entendoit fort bien la perspective, qu'il finissoit extrêmement tous ses ouvrages, & qu'enfin il exerça long-tems la charge de Recteur dans l'Academie.

JEAN-BAPTISTE DE CHAMPAGNE

AUssi de Bruxelles, neveu de Philippe, dont on vient de parler, fut élevé par son oncle dans la peinture. L'union dans laquelle ils vivoient, & l'estime qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit prendre au neveu la même maniere qu'avoit suivie son oncle, en degenerant un peu de force & de verité. Du reste ils avoient les mêmes sentimens dans leur profession & dans leur morale, celuy-cy fit un voyage en Italie, qui ne dura que quinze mois, sans prendre d'autre goût que celuy que les ouvrages de son oncle luy avoient inspiré. Il mourut professeur de l'Academie en 1681. âgé d'environ quarante-trois ans.

NICOLAS LOIR

DE Paris, fils d'un habile Orfévre, ne manquoit pas de génie pour inventer, ni de feu pour exécuter. Il n'y avoit néanmoins rien en cela qui passât le Peintre ordinaire. On n'y remarque, ni fineſſe de penſée, ni caractere particulier qui eût quelque élevation. Il avoit un bon goût de deſſein, de la propreté & de la facilité dans tout ce qu'il faiſoit ; & ſans ſe donner le tems de digerer ſes penſées, à peine les avoit-il produites qu'il les exécutoit, ſouvent même en diſcourant avec le monde, par la grande habitude qu'il s'étoit acquiſe, & par l'heureuſe memoire des choſes qu'il avoit vûës en Italie. Il ne demeuroit court ſur aucun ſujet & faiſoit également bien les Figures, le Païſage, l'Architecture & les Ornemens. On voit dans Paris quantité de ſes ouvrages tant publics que particuliers, pluſieurs Galeries & Appartemens, & entr'autres pour le Roy dans le Palais de Tuilleries. Il mourut en 1679. âgé de cinquante-cinq ans, étant pour lors Profeſſeur à l'Academie.

CHARLES

CHARLES LE BRUN

DE Paris, apporta en naissant toutes les dispositions pour former un grand Peintre. Il se servit de son talent dés qu'il pût se servir de sa raison : Il le cultiva par des études continuelles, & il le fit valoir par la fortune, qui seconda son merite, & qui ne l'abandonna jamais. Il étoit fils d'un Sculpteur mediocre qui demeuroit dans la Place Maubert. Ce Sculpteur fut employé à quelque ouvrage dans le Jardin de l'Hôtel Seguier. Il avoit accoûtumé d'y mener son fils, & de luy faire copier quelques desseins auprés de luy. M. le Chancelier s'y étant un jour allé promener, vit ce jeune homme qui dessinoit avec tant de facilité & d'application pour son âge, qu'il ne douta point que ce ne fut l'effet d'un génie au dessus du commun. La physionomie de cet enfant luy plût. Touché de ces bonnes dispositions, il l'obligea de luy porter de tems en tems de ses desseins, & voulut bien dans la suite prendre soin de son avancement, & l'aider de quelque secours d'argent pour luy donner du courage.

Ce jeune homme, animé par des récompenses, fit des progrés surprenans, en sorte

que M. le Chancelier le recommanda à Vouët, qui peignoit alors la Bibliotheque de l'Hôtel Seguier, & qui étoit regarde de tous nos Peintres comme le Raphaël de la France.

Le Brun fit à l'âge de quinze ans deux ouvrages qui surprirent les Peintres de ce tems-là : le premier étoit le Portrait de son ayeul, & l'autre representoit Hercule assommant les chevaux de Diomede: Aprés quelque tems, M. le Chancelier Seguier connut par les progrés qu'avoit fait le Brun, & par l'avidité que ce jeune Peintre avoit d'apprendre, qu'il étoit tems de le faire voyager en Italie. Il l'y envoya en 1639. Il l'y entretint par une grosse pension l'espace de trois ans, pendant lesquels le Brun cultiva son génie par toutes les connoissances qui l'ont conduit au dégré de perfection où il s'est élevé. Les jeunes Peintres qui reviennent de Rome passent ordinairement à Venise pour prendre au moins quelque teinture du bon coloris : mais le Brun n'eût pas cette curiosité.

Le premier Tableau qu'il fit à son retour d'Italie, fut le Serpent d'airain, qui est dans le Convent des Religieux de Picpus, & ensuite quelques autres pour M. le Chancelier son protecteur.

Il sentoit fort bien ce qu'il valoit, par

comparaiſon aux Peintres de ſon tems, & l'envie qu'il avoit de ſe faire connoître luy faiſoit ſolliciter vigoureuſement les ouvrages qui devoient être expoſez au public. Ce fut dans cette vûë qu'il fit à Nôtre-Dame deux années de ſuite le Tableau du May. Il peignit la premiere année le martyre de ſaint André, & la ſeconde le martyre de ſaint Eſtienne. Le Sueur, dont nous avons parlé, étoit le ſeul Concurrent qui luy pût diſputer : mais ſoit qu'on trouvât le Brun plus habile ou plus à la mode, ſoit que le nombre de ſes amis fût plus grand, il emportoit toûjours ſur ſon Competiteur les grandes occaſions de ſe ſignaler.

La Galerie de M. Lambert dans l'Iſle Nôtre-Dame, & le Seminaire de ſaint Sulpice établirent ſi ſolidement ſa réputation, que M. Foucquet, ſur-Intendant des Finances, le voulût avoir pour les ouvrages de Peinture qui devoient embellir ſa Maiſon de Vaux le-Vicomte. Le Brun y a laiſſé des témoignages de la profondeur de ſon génie & de ſon ſçavoir, ſur tout dans l'Appartement que l'on appelle la Chambre des Muſes. On y voit un Plat-fond qui paroît un des meilleurs Tableaux qu'il ait faits.

M. Foucquet, pour attacher le Brun entierement à ſon ſervice, luy donna une penſion de douze mille livres, outre le paye-

ment de ſes ouvrages. Et aprés la détention de M. Foucquet, le Roy qui vouloit rendre ſon Royaume floriſſant par les Arts, auſſi-bien que par les ſciences, jetta les yeux ſur le Brun : ſa Majeſté l'annoblit ; Elle l'honnora de l'Ordre de ſaint Michel, & le fit ſon premier Peintre.

C'eſt dans ce poſte qu'il rendit ſon merite encore plus ſenſible au Roy, & que M. Colbert Miniſtre d'Etat, & ſur-Intendant des Bâtimens, le regarda comme le plus grand Peintre du monde. Ce fut ſur ſes projets que ce Miniſtre propoſa à ſa Majeſté d'affermir les fondemens de l'Academie de Peinture, & de la rendre la plus celebre qui ait jamais été en ce genre-là. Les revenus en furent augmentez. On y établit de nouveaux Statuts, & elle fut compoſée d'un Protecteur, d'un Vice-protecteur, d'un Directeur, d'un Chancelier, de quatre Recteurs, de quatorze Profeſſeurs, dont il y en auroit un pour l'Anatomie, & un autre pour les Mathématiques ; de pluſieurs Ajoints aux Recteurs & aux Profeſſeurs, de pluſieurs Conſeillers, d'un Secretaire, & de deux Huiſſiers.

Ce fut auſſi ſur les Memoires de le Brun, que le Roy établit une Academie à Rome, pour y entretenir un Directeur qui eût ſoin que les Penſionnaires, que le Roy y envoye

de tems en tems, se rendissent capables de bien servir sa Majesté dans les ouvrages de Peinture, de Sculpture, & d'Architecture.

Le Brun avoit un zele très-ardent pour faire fleurir les beaux Arts en France; il repondoit en cela aux bonnes intentions du Roy, & M. Colbert étant chargé de faire exécuter ses ordres, s'en rapportoit entierement à le Brun. Ce Peintre prenoit non seulement le soin des choses en general, mais il n'en épargnoit aucuns pour ses Tableaux en particulier. Il s'instruisoit à fond du sujet qu'il avoit à traiter ou par la lecture des bons Auteurs, ou par les Sçavans qu'il consultoit.

Il a fait à Sceaux, & dans plusieurs maisons de Paris des ouvrages que la renommée a rendus recommandables. Mais les plus considerables sont chez le Roy en plusieurs grands Tableaux de l'Histoire d'Alexandre, au Plat-fond de la grande Galerie de Versailles, & au grand Escalier du même lieu.

Quand le Roy choisit le Brun pour son premier Peintre, il luy donna en même tems la direction generale des Manufactures des Gobelins, & il l'exerça avec tant d'application, qu'aucun ouvrage ne s'y faisoit qui ne fût de son Dessein. Il mourut en 1690. dans son logement des Gobelins.

Sa Sepulture eſt dans une Chapelle qu'il avoit acquiſe à ſaint Nicolas du Chardonnet, où ſa Veuve luy a fait ériger un magnifique Mauſolée.

REFLEXIONS

Sur les Ouvrages de Charles le Brun.

LA facilité avec laquelle le Brun a fait ſes études de peinture à Rome, & les premiers Tableaux qu'il peignit à ſon arrivée, firent naître une grande opinion de ſa capacité. Il n'amuſa point le public par des commencemens loüables qui fiſſent ſeulement préſumer ce qu'il devoit être un jour : il fit comme le figuier, qui au contraire des autres arbres commence par produire ſes fruits, ſans les faire preceder de fleurs qui en ſont les eſperances. Tout ce qui eſt ſorti de ſa main a toûjours été regardé comme l'ouvrage d'un grand maître, enſorte que l'on peut dire en quelque façon, que les progrez qu'il a faits dans ſon Art, n'ont pas été pour ſe faire habile, puiſqu'il l'étoit déja, mais pour devenir un des premiers Peintres de ſon ſiecle.

Il avoit un beau génie, l'eſprit penetrant, & le jugement ſolide ; il inventoit facile-

ment, mais avec réflexion. Il ne faisoit rien entrer dans la composition de ses Tableaux qu'il n'y eut bien pensé ; il consultoit les Livres & les Sçavans, pour ne rien obmettre de ce qui pouvoit bien remplir son sujet; il l'exprimoit ingenieusement & avec une vivacité qui n'avoit rien de l'emportement. On crut d'abord à la vûë de ses premiers ouvrages, dont les sujets étoient presque tous de dévotion, que son talent étoit particulier pour la douceur & pour la tendresse : mais il a bien fait connoître par les Tableaux qu'il a faits depuis, que son génie étoit universel, & qu'il pouvoit également bien traiter l'enjoüé, comme le sérieux, & le tendre comme le terrible.

Il a traité ses sujets allegoriques avec beaucoup d'imagination : mais au lieu d'en tirer les symboles de quelque source connuë, comme de la Fable, & des Médailles antiques, il les a presque tous inventez, ainsi ces sortes de Tableaux, deviennent par là des enigmes, que le spectateur ne veut pas se donner la peine d'éclaircir.

Il a toûjours estimé l'Ecole Romaine pour le dessein, mais il a eu une pente à suivre celle de Bologne, & particulierement le goût d'Annibal Carache, dans lequel il avoit acquis une facilité merveilleuse. Et si dans cette partie il n'étoit pas tout-à fait

ſi ſpirituel que ce Peintre, il étoit moins chargé, plus égal, plus gracieux, & toûjours correct. Ses Attitudes ſont d'un beau choix, naturelles, expreſſives, contraſtées judicieuſement : ſes draperies bien jettées, flattant & marquant le nud avec diſcretion, ſans y mêler néanmoins l'agréable varieté des étoffes particulieres. Ses expreſſions ſont belles dans tout ce qu'il a voulu repreſenter, & le traité curieux qu'il a compoſé des paſſions de l'ame, avec des Figures demonſtratives, fait voir la grande attention qu'il y avoit apportée. Il ſemble pourtant qu'en cela même, *il a trop* generalement ſuivi l'idée qu'il s'en étoit faite, en ſorte qu'elle a degeneré en habitude & en ce qu'on appelle maniere. Cette habitude eſt belle à la verité ; mais faute d'éxaminer la nature, & de voir qu'elle peut exprimer une même paſſion de differentes façons, & qu'il y en a de particulieres qui ſont vives & piquantes, il a privé ſes ouvrages d'un prix qui non ſeulement leur auroit donné entrée dans les Cabinets des Curieux, mais qui leur y auroit procuré une place conſiderable.

Ce que je dis de cette generale expreſſion des paſſions de l'ame peut avoir lieu pour le deſſein tant des Figures que des airs de tête que le Brun a répreſentées, car ils ſont preſque toûjours les mêmes, quoyque d'un

très-beau choix : ce qui vient sans doute, ou d'avoir reduit la nature à l'habitude qu'il avoit contractée, ou de n'y avoir pas assez consideré les diversitez dont elle est susceptible & dont les productions singulieres ne sont pas moins l'objet du Peintre que les generales.

Le Brun reconnut assez dés son retour d'Italie, le besoin qu'il avoit de se défaire des teintes sauvages & triviales dont Vouët son maître s'étoit servi pour la prompte expedition de ses ouvrages : il fit ce qu'il pût pour en sortir, il les rendit plus moderées & plus approchantes de la verité : mais quelque effort qu'il ait fait pour s'en défaire entierement, il a toûjours retenu le stile de se servir de teintes trop generales dans ses draperies comme dans les carnations, & de n'avoir pas eu assez d'égard aux reflets qui contribuent beaucoup à la force & à la rondeur des objets, aussi bien qu'à l'union & à la verité de l'imitation.

Ses couleurs locales sont mauvaises, & il n'a point fait assez d'attention à donner par cette partie le veritable caractere à chaque objet ; ce qui est la seule cause pour laquelle ses Tableaux sentent toûjours, comme on dit, la palette, & ne font point cette fidele sensation de la nature. Et pour preuve de ce que j'avance icy, il n'y a qu'à met-

tre un des meilleurs Tableaux de le Brun, auprés de quelque autre des meilleurs de l'Ecole Venitienne. Cette comparaiſon eſt excellente, non ſeulement en cette occaſion, mais en toute autre où il s'agira de juger des couleurs locales.

Cette pratique où étoit le Brun, jointe au peu de ſoin qu'il a eu d'employer les bruns ſur le devant de ſes Tableaux, & l'opinion où il étoit que les grands clairs ne pouvoient être placez ſur le derriere, luy ont fait faire beaucoup d'ouvrages de peu d'effet.

Il n'en a pas uſé de même pour l'intelligence du Clair-obſcur, & quoi qu'il n'y ait pas fait une attention bien formelle dans ſes premiers tems, il en a connu la neceſſité abſoluë dans un âge plus avancé, & l'a pratiquée avec ſuccés. Les grands Tableaux qu'il a peints de l'Hiſtoire d'Alexandre en ſont des preuves bien ſenſibles.

Ces dernieres productions, qui ſont les meilleures qu'il ait faites en ſa vie, ſont plus que ſuffiſantes pour faire voir l'étenduë de ſa capacité & de ſon génie, & les Eſtampes qui en ont été gravées avec ſoin porteront ſa gloire par toute la terre.

Le Brun étoit univerſel pour tous les genres de peintures, à la reſerve du païſage. Son Pinceau étoit leger & coulant:

Il joignit une extrême facilité à une extrême exactitude. Enfin, quelque chose qu'on puisse luy reprocher du côté de sa maniere trop ideale, trop peu variée, & trop peu naturelle, il avoit d'ailleurs assez de parties pour tenir un rang considerable parmy les habiles Peintres : & quoy que la brigue ait pû dire, ou faire pour obscurcir ses talens, sa memoire en est déja vangée, & la posterité continuëra, sans doute, de rendre la justice qui est duë à son merite.

AVERTISSEMENT.

Madame la Comtesse de Feuquiere, n'ayant pas jugé à propos de fournir un Memoire touchant la vie & les principaux ouvrages de feu Mr. Pierre Mignard son Pere, Premier Peintre du Roy ; le Libraire a cru faire plaisir au Public d'extraire ce qui suit des Hommes illustres de Mr. Perrault.

PIERRE MIGNARD.

Pierre Mignard naquit à Troyes en Champagne au mois de Novembre 1610. son pere passa la plus grande partie de sa vie à la guerre où il reçût plusieurs blessures qui l'obligerent enfin à quitter le service. Il eût deux fils, l'aîné ayant pris le parti de la

peinture, il destina à la Medecine le cadet, qui est celuy dont je parle. Ce jeune fils avoit une si forte inclination pour la profession de son frere, & tant de génie pour ce bel Art, que lors qu'il accompagnoit le Medecin qu'on avoit choisi pour l'instruire, il ne s'occupoit qu'à dessiner les attitudes des malades, & de ceux qui les servoient. Il peignit dés lors dans un même Tableau la femme du Medecin, ses enfans & un domestique, avec tant de ressemblance & un si bon goût, quoy qu'il n'eût pas encore douze ans, que les plus habiles auroient pû l'avoüer

Ce premier essay, qui marquoit ce qu'il devoit estre un jour, détermina son Pere à lui laisser suivre une profession pour laquelle la nature lui avoit donné de si heureuses dispositions. Le progrés qu'il y fit en très-peu de tems fut tel, que le Marêchal de Vitry ayant vû les ouvrages de ce jeune Peintre, qui n'avoit que quinze ans, le demanda à son Pere pour peindre sa Chapelle de Coubert, où tous ceux qui la virent furent frappez de la beauté de son imagination. Le Marêchal charmé de sa vivacité, l'emmena à Paris, & le mit sous la conduite de Monsieur Voüet Premier Peintre du Roy, homme alors d'une grande réputation. Il s'attacha d'abord à imiter son

Maître, & le fit si parfaitement, qu'on ne pouvoit distinguer leurs ouvrages. Mais l'excellence de son génie lui fit bien-tôt reconnoître ce qu'il y avoit de foible dans Voüet; & dés qu'il eût vû les Tableaux que le Maréchal de Crequy rapporta d'Italie, il forma le dessein d'aller à Rome, où il arriva sous le Pontificat d'Urbain VIII.

Sa premiere application fut de quitter la maniere de Voüet: il chercha de meilleurs modeles dans les Antiques, & dans les Tableaux de Raphaël & du Titien. Le bon goût qu'il prit dans cette étude, mit ses Tableaux en si grande réputation, qu'ils se répandirent bien-tôt dans la Sicile, dans la Catalogne & dans l'Espagne. Les Italiens mêmes, naturellement jaloux des étrangers & remplis du mérite de leurs Peintres, ne pûrent s'empêcher de lui rendre justice.

Il alla de Rome à Venise, & fut comblé d'honneurs & de presens par tous les Princes dans les Etats desquels il passa. A Venise il s'attacha particulierement à l'étude du coloris, où il acheva de se perfectionner. Il demeura depuis à Rome vingt-deux ans de suite, pendant lesquels il peignit les Papes Urbain VIII. Innocent X. & Alexandre VII. les Cardinaux & les grands Seigneurs souhaitterent tous d'avoir leurs portraits de sa main. Il continuoit à travailler avec un

grand succés, lorsque le Cardinal Mazarin luy envoya les ordres du Roy & de la Reine Mere pour revenir en France, où il a peint le Roy dix fois, & plusieurs fois toute la Famille Royale.

Les principaux ouvrages qu'il fit depuis son retour en France, sont la Coupe du Val de Grace, qui est le plus grand morceau de peinture à fresque qui soit dans l'Europe. Il a peint aussi à fresque la Chapelle des Fonds de saint Eustache, un Plat-fond dans l'Arsenal, & un autre à l'Hôtel de Longueville qui represente une Aurore. Il a peint à Versailles la petite Gallerie du Roy, & un grand Cabinet de l'Appartement de Monseigneur. Mais son Chef-d'œuvre est la Gallerie & le grand Salon de saint Cloud qu'il acheva en moins de quatre ans. Il paroît dans ces ouvrages une si belle Ordonnance, tant de force & tant de grace, que les Connoisseurs qui viennent d'Italie, y trouvent, comme le remarqua d'abord le Cardinal Ranucci, toute la beauté des peintures des Caraches, du Guide & du Dominicain.

Le Roy pour honorer son mérite, lui donna des Lettres de Noblesse en 1687. & Monsieur le Brun Premier Peintre du Roy, étant mort en 1690. sa Majesté lui donna les charges de son Premier Peintre, de Di-

recteur & Chancellier de ſon Academie Royale de Peinture & Sculpture, & de Directeur des Manufactures des Gobelins.

Dans le tems qu'il tomba malade de la maladie dont il eſt mort, il finiſſoit un Tableau de ſaint Luc où il s'eſt peint lui-même tenant une palette & des pinceaux. Il y a même un petit bout de tapis qu'il laiſſa imparfait. Quatre mois auparavant, il avoit achevé un ſaint Matthieu. On voit dans ces deux derniers Tableaux faits pour le Roy, que l'âge n'avoit rien diminué de la correction de ſon deſſein, de la force & de la legereté de ſon pinceau, quoy qu'il fût alors dans une extrême vieilleſſe. Il mourut le trente May 1695. âgé de 85. ans.

Il eſtoit extrêmement gracieux dans ſes deſſeins, dans les attitudes nobles & aiſées qu'il donnoit à ſes Figures, & dans la fraîcheur agréable de ſon coloris. Il peignoit également en grand & en petit ; ce qui ſe rencontre rarement dans les plus grands Maîtres. Il a donné aux Sculpteurs pluſieurs deſſeins de Figures, & particulierement de pluſieurs Termes qu'on voit à Verſailles, & qui ont été travaillés ſous ſa conduite.

Il étoit fort laborieux, & diſoit ſouvent, qu'*il regardoit les pareſſeux comme des hommes morts.* Cependant il ne pouvoit ſuffire à l'empreſſement des perſonnes de qualité,

qui déſiroient d'avoir leurs Portraits de ſa main.

Ses bonnes qualitez ne ſe bornoient pas au talent de ſa profeſſion, ſon eſprit, ſa douceur, & l'agrément de ſon commerce lui firent un grand nombre d'amis qui lui furent toûjours fort attachez. Son amitié étoit ſûre, reguliere, tendre & ſolide : la probité & la droiture lui furent naturelles : Enfin les honnêtes gens trouvoient dans ſa converſation autant de charmes, que les Connoiſſeurs en remarquent dans ſes ouvrages. Comme il a travaillé pendant ſoixante-treize ans, il eſt mort avec des biens conſiderables. Il a laiſſé quatre enfans, trois garçons & une fille pour laquelle il eût une tendreſſe ſinguliere qui a toûjours été réciproque. Elle a épouſé le Comte de Feuquiere.

On a remarqué que lors qu'il avoit à repreſenter ou des Vertus ou des Déeſſes, il les peignoit ſouvent ſous le viſage & ſous la taille de ſa fille ; mais comme c'eſt une perſonne d'une rare beauté, on ne doit pas trouver étrange qu'il s'en ſoit ſervi pour embellir ſes ouvrages.

CLAUDE GELE'E,

dit

LE LORRAIN.

LA maniere dont la fortune a tiré ce Peintre de la grande obscurité où il étoit, pour en faire un homme estimé par toute l'Europe, est tout-à-fait surprenante. Dans sa jeunesse ses parens l'envoyerent à l'Ecole, mais comme il n'y pouvoit rien apprendre, ils le mirent en apprentissage chez un Patissier. Il y acheva son tems : mais comme ce fut sans en avoir beaucoup profité, ne scachant que faire, il se mêla parmi des gens de sa profession qui alloient à Rome, pour tacher comme eux d'y gagner sa vie. Et comme il ne sçavoit pas la Langue, & qu'il étoit fort grossier, ne pouvant trouver de pratique, il se mit par hazard au service d'Augustin Tasse, pour lui broyer ses couleurs, pour nettoyer sa palette & ses pinceaux, pour penser son cheval, pour faire sa petite cuisine, & les autres choses necessaires dans un menage ; car Augustin n'avoit que luy seul dans sa maison.

Ce Maître, dans l'esperance de tirer de son Valet quelque service dans le plus gros

de ſes ouvrages, luy apprit peu-à-peu quelques regles de Perſpective.

Le Lorrain eut d'abord de la peine à comprendre ces principes de l'Art : mais lorſqu'il eût commencé à recevoir quelque petite retribution de ſon travail, le courage luy vint, ſon eſprit s'ouvrit, & il ſe mit à étudier avec une ferveur opiniatrée. Il étoit à la campagne depuis le matin juſqu'à la nuit à conſiderer les effets de la nature, & à les peindre ou deſſiner. Sandrart rapporte qu'étant à la campagne avec luy, pour étudier enſemble, le Lorrain luy faiſoit remarquer, comme auroit fait un Phyſicien, les cauſes de la diverſité d'une même vûë, c'eſt-à-dire, qui paroît tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre pour ce qui regarde les couleurs ; ainſi qu'il paroît par la roſée du matin, ou par le ſerain du ſoir. Il avoit la memoire ſi heureuſe, qu'il peignoit avec beaucoup de fidelité, étant retourné chez luy, ce qu'il n'avoit fait que voir avec attention à la campagne. Il étoit ſi abſorbé dans ſon travail, qu'il ne viſitoit preſque perſonne. Son divertiſſement étoit l'étude de ſa profeſſion ; & à force de cultiver ſon Talent, il a fait des Tableaux qui luy ont acquis par le monde une réputation immortelle dans le genre de peinture qu'il a embraſſé. On peut conjecturer par là ce que peut la conſtance

dans le travail contre la peſanteur de l'eſprit. Il avoit de la peine à operer, & ſon ouvrage ne répondant pas à ſon intention, il étoit quelquefois huit jours à faire & défaire la même choſe. Sa touche n'a point de maniere, & il broüilloit ſouvent par des glacis les arbres qu'il avoit touchez.

Quelque ſoin qu'il ait pris de deſſiner à l'Academie, il n'a jamais pû faire des figures de bon goût pour accompagner ſes Païſages. Il eſt mort à Rome en 1678. extrêmement âgé. Le Pape Innocent X. eſtimoit tant les ouvrages du Lorrain, que voulant en voir l'auteur, il luy fit dire qu'il luy feroit plaiſir de luy faire quelquefois cortége dans ſes promenades.

NOEL COYPEL.

NOEL COYPEL, naquit à Paris le deuxiéme Décembre 1629. il étoit fils de Guyon Coypel Cadet de Normandie. Il fût conduit à Orleans par ſon pere, qui y étant appellé par quelques affaires, le mit ſous la diſcipline du plus habile Peintre de la Ville nommé Poncet, éleve de Vouët.

Ce Peintre étoit fort infirme & incommodé de la goutte ; de ſorte que ne pouvant vaquer à ſes affaires, il y employoit

ſon jeune diſciple, en qui il avoit remarqué beaucoup d'eſprit & de jugement : mais comme ces ſortes d'occupations détournoient Coypel de ſon travail, & qu'il avoit un grand amour pour la peinture ; il réparoit par les études qu'il faiſoit la nuit, le tems qu'il perdoit le jour. Ayant atteint l'âge de quatorze ans, il revint à Paris ; & paſſant par la rue de ſaint Honoré, il entra par hazard dans l'Egliſe des Jacobins, où un Peintre nommé Quillerier peignoit la Chapelle de S. Hiacinthe, lequel voyant ce jeune enfant regarder ſon ouvrage avec attention, luy demanda s'il apprenoit à peindre ; le jeune enfant luy répondit qu'oüy ; que s'il vouloit luy faire peindre quelque choſe, il connoîtroit le peu qu'il ſçavoit faire : Quillerier y conſentit, & ayant été ſurpris de ſon ouvrage, il continua de le faire travailler pendant quelque tems.

Il ſe fit enſuite connoître à Charles Errard, qui pour lors entreprenoit toutes les peintures qui ſe faiſoient pour le Roy ſous les ordres de M. de Ratabon, ſur-Intendant des Bâtimens de ſa Majeſté. Et comme Errard faiſoit donner à ce jeune homme une paye auſſi forte qu'aux plus habiles qui travailloient conjointement avec luy, M. de Ratabon s'en étonna ; & en ayant demandé la raiſon, Errard luy ré-

pondit, qu'il ne falloit pas payer selon l'âge, mais selon le merite.

Coypel n'a presque pas cessé depuis ce tems là de travailler pour le Roy.

En l'année 1660. il épousa Madelaine Herault, fille d'Antoine Herault Peintre, qui passoit pour lors pour un des plus grands Connoisseurs en beaux Tableaux, & qui en faisoit negoce. Alors le merite de Coypel fut connu des Curieux les plus considerables. Il fit les Portraits de Mylord Loxard, Ambassadeur d'Angleterre, & de sa famille, dans un même Tableau, qui fut fort estimé des Connoisseurs.

Madelaine Herault peignoit aussi, & copioit dans la derniere perfection. Il est resté entre les mains de sa famille plusieurs belles copies d'aprés Raphaël, & de plusieurs autres grands maîtres, faites de sa main. Elle étoit d'une vertu & d'une pieté, qui la mettoit encore au-dessus de ses talents.

En 1661. il acheva un Tableau où il representa saint Jacques le Majeur, qui marchant à la mort, convertit en son chemin un Gentil, qui l'embrasse. Ce Tableau fut exposé le premier jour de May à la grande porte de l'Eglise de Paris avec un applaudissement universel, & passe encore aujourd'huy pour un des plus beaux qui soient dans cette Eglise.

Il fit dans ces tems-là plusieurs Tableaux pour le Roy dans le vieux Louvre, & le Plat-fonds de la Salle des Machines des Thuilleries. Il peignit ensuite plusieurs grands Tableaux pour le Parlement de Bretagne à Rennes, qui furent fort estimez, & le sont encore aujourd'huy des Connoisseurs.

Peu de tems aprés il peignit pour le Roy, avec beaucoup de succés, le Plat-fonds d'un grand Salon qui étoit alors à Versailles ; mais qui malheureusement a été abbattu par les changemens que l'on a faits dans le Bâtiment de ce superbe Château.

Ensuite, il donna à l'Academie Royale de Peinture & de Sculpture, où il avoit été reçû, un Tableau répresentant Caïn & Abel. Peu de tems aprés, il fut élu Professeur de la même Academie.

Dans ce même tems, il peignit le grand Cabinet du Roy au Palais Royal. On voit dans le Plat-fonds des Figures d'une correction de dessein, que l'on admireroit dans des Tableaux anciens.

Il fut ensuite choisi par M. Colbert, Ministre, Secretaire d'Etat, & sur-Intendant des Bâtimens du Roy, pour peindre l'Appartement de sa Majesté aux Thuilleries. Tout y fut orné sous sa conduite, & sur ses desseins ; & il y a plusieurs beaux Ta-

bleaux de sa main, tant aux Plat-fonds de cet Appartement, que dans les Lambris, & au dessus des cheminées. Il y a aussi dans le petit Oratoire une Nativité de la main, d'une grande beauté.

Il fit ensuite plusieurs beaux Tableaux aux Plat-fonds des petits Appartemens du haut du Château de Versailles, & en fit faire les ornemens sur ses desseins. Ils ont été abatus par les changemens qui se sont faits dans le Bâtiment.

En 1672. le Roy luy donna un appartement aux Galleries du Louvre; & en même tems, voulant qu'il vit l'Italie, le choisit pour Directeur de son Academie de Peinture, Sculpture, & Architecture, que sa Majesté a établie à Rome; & M. Colbert qui l'honnoroit de sa protection, luy conseilla de mener avec luy en ce voyage son fils, qui pour lors étoit en seconde au College d'Harcourt où il faisoit ses études, & qui cependant n'avoit pas laissé de dessiner les jours de congé à l'Academie, & d'y remporter plusieurs petits prix de dessein.

Noël Coypel partit pour Rome vers la fin de l'année 1672. & mena avec luy Antoine Coypel son fils unique, âgé pour lors d'onze ans. Il y mena aussi son beau-frere Charles Herault, Peintre de l'Academie pour le païsage, & Charles Poerson son

couſin & ſon diſciple, qu'il avoit élevé chez-luy dés ſa plus grande jeuneſſe. Pluſieurs autres Penſionnaires du Roy Peintres, Sculpteurs, & Architectes, partirent avec luy, & ſous ſa conduite. Il arriva à Rome, & prit poſſeſſion du Directorat à la place de Charles Errard, qui revint en France. Peu de tems aprés Antoine Coypel ſon fils ayant remporté un prix à l'Academie de ſaint Luc pour un deſſein d'invention, & n'ayant à lors que douze ans & demy, il fut honoré de la penſion du Roy.

Noël Coypel donna un nouveau luſtre à l'Academie de France. Il loüa un grand & magnifique Palais pour la loger ; & ayant fait mouler les plus belles Statuës de Rome, & il en orna un grand ſalon. Et outre l'Academie du modele, il en établit une autre dans ce ſalon pour deſſiner d'aprés l'Antique ; & pour encourager les Etudiants à ce noble exercice, il y deſſinoit luy-même les ſoirs pour leur ſervir d'exemple. Il fit mettre les armes de France ſur la porte du Palais de l'Academie, & célebrer le jour où elles furent poſées par un feſtin, des concerts de muſique, & un feu d'artifice. Enfin il n'épargna dans ſa fonction ny ſoins ny dépenſe pour faire honneur à ſa nation, ce qui luy fit mériter dans Rome l'eſtime & l'amitié de tout le monde ; tant

par

par le caractére de son esprit & de ses mœurs, que par sa grande capacité. Car il peignit à Rome les Tableaux destinez pour le Cabinet du Conseil du Roy à Versailles, & qui par les changements qui se sont faits en bâtissant la grande Gallerie, se trouvent à present placez dans l'Appartement de la Reyne. Ces Tableaux furent exposez dans Rome à une fête qui se fit à la Rotonde, & reçûrent un applaudissement general, ce qui fit beaucoup d'honneur à la nation Françoise. Il fut honoré de l'amitié de M. le Duc d'Estrées, alors Ambassadeur de France à Rome : de M. le Cardinal son frere, & des plus grands Seigneurs du païs. Il fut étroitement lié d'amitié avec le Cavalier Bernin, & le Cavalier Carlo Maratti. On le voulut faire Prince de l'Academie de saint Luc; mais quelques raisons particulieres l'empêcherent d'accepter cet honneur. Enfin aprés avoir rempli sa carriere dans Rome pendant trois années avec distinction, il revint en France avec son fils, où il fut reçû de M. Colbert avec des marques de bonté infinies. Il y continua les ouvrages qu'il avoit commencez pour le Roy.

Quelques années aprés, il fit deux pertes qui changerent beaucoup sa situation. Madelaine Herault sa femme mourut; & presqu'en même tems il pleura avec toute la

France le protecteur des Arts & le sien ; c'est-à-dire, M. Colbert. M. de Louvois devint sur-Intendant des Bâtiments, & le chargea de plusieurs desseins de Tapisseries pour la Manufacture des Gobelins ; & dans le même tems, il se remaria en secondes nôces avec Anne Perrin. Il continua toûjours à travailler pour le Roy, & fut élû Recteur de l'Academie de Peinture : mais plus appliqué à son Art & à sa famille, qui devint fort nombreuse, qu'à faire sa Cour, il éprouva long-tems que la fortune ne vient guerre chercher les personnes qui ne vont pas au-devant d'elle. La force du mérite cependant l'emportant toûjours, & rien n'échapant à la justice du grand Roy sous lequel nous avons le bonheur de vivre, sa Majesté luy fit l'honneur de luy donner une pension de mille écus, & de le nommer Directeur de l'Academie de Peinture aprés la mort de Pierre Mignard, que sa Majesté avoit nommé de même quand Charles le Brun mourut. M. de Villa-Cerf, alors sur-Intendant des Bâtiments, l'honnoroit de sa bien-veillance, & le regardoit avec une grande distinction pour la solidité de son esprit & pour sa probité. Mais M. de Villa-Cerf s'étant démis de la charge de sur-Intendant des Bâtiments, & n'ayant pas vécu long-tems aprés, Noël Coypel ressen-

tit cette derniere perte avec la plus vive douleur. Quelques années aprés il ne laissa pas de faire pour l'Eglise des Invalides deux grands morceaux à fresque qui sont au-dessus de l'Autel ; & qui representent, l'un l'Assomption de la Vierge, & l'autre son Couronnement. Mais alors âgé de soixante-dix-huit ans, les grandes fatigues d'un si penible ouvrage, jointes à quelques déplaisirs particuliers luy causerent une longue maladie, dont il mourut le vingt-quatre Decembre 1707. âgé de soixante-dix-neuf ans, la veille de Noël, jour même de sa naissance.

Il a laissé aprés luy Antoine Coypel son fils, assez connu par la réputation que luy ont acquise ses grands ouvrages, dont plusieurs sont gravez. C'est luy encore qui a peint la Gallerie du Palais Royal, la voute de la Chapelle de Versailles ; & fait les desseins, sur lesquels on a gravé en creux & en taille-douce l'Histoire du Roy en médailles. On en diroit davantage, s'il n'étoit pas vivant. Ce qu'on peut ajoûter, sans blesser sa modestie, c'est que son merite l'a fait choisir Directeur de l'Academie au mois de Juillet de l'année 1714. choix que sa Majesté a approuvé avec éloge.

MADAME LE HAY.

ELizabeth Sophie Chéron, épouse de M. le Hay, naquit à Paris le troisiéme d'Octobre de l'année 1648. son pere qui étoit de Meaux, avoit de la réputation parmi les Peintres de Portraits : il étoit Calviniste, mais Marie le Fevre sa mere étoit Catholique. Mademoiselle Chéron fit de si grands progrés dans la Peinture, qu'à l'âge de quatorze ans elle étoit déja celebre : & ce fut à cet âge que sa mere la mena à l'Abbaye de Joüarre pour y peindre l'Abbesse & des pensionnaires illustres qui y étoient pour lors. Ce voyage fut la cause de sa conversion, car au retour de Joüarre elle se fit Catholique. C'étoit une personne pleine de mérite, soit du côté des vertus, soit par les talens. Son respect & ses égards pour sa mere, sa fidelité pour ses amis, sa sensibilité pour les pauvres, & sur tout son attachement véritable à la réligion Catholique ; tout cela distinguoit encore plus Mademoiselle Chéron, que son habileté dans la Musique, dans la Poësie & dans la Peinture. Nous avons d'elle un recüeil de Poësies où sa pieté & son génie paroissent également : & si l'on vouloit donner au public

tout ce qu'elle a fait depuis, on auroit dequoy beaucoup augmenter ce Recüeil ; mais nous ne parlons icy que de ſon mérite de peinture. Elle réüſſiſſoit parfaitement bien ſur tout à peindre les femmes, mais elle ne ſe bornoit pas à faire des Portraits, elle a fait voir dans des Tableaux d'Hiſtoires un grand goût de deſſein, & une grande intelligence du Clair-obſcur. Mais peut-être rien ne prouve t-il tant ſon ſçavoir que la maniere dont elle a deſſiné en grand pluſieurs cachets antiques, qui contiennent en petit de grandes compoſitions ; & dont la plûpart gravées ſur ſes deſſeins par d'habiles maîtres, ſont dans les cabinets des curieux, M. le Hay nous fait eſperer le reſte. On peut voir auſſi des têtes antiques de ſa main, deſſinées avec une pureté de contour & une élégance admirable. Du reſte elle avoit embraſſé toutes les maniéres de peindre, & elle réüſſiſſoit également bien en huile, en miniature & en émail. Elle gravoit même & de bon goût.

Ses talens pour la Poëſie luy méritérent une place dans l'Academie des *Ricovrati* de Padouë, qui luy en envoya les Patentes en 1699. dans leſquelles l'Academie luy donne le ſurnom d'*Erato*. Son mérite de peinture l'avoit déja fait recevoir dans l'Academie que le Roy a fondée à Paris pour

les Peintres & pour les Sculpteurs. Voicy l'Extrait des Regiſtres de ce célebre corps : *Du onziéme jour de Juin 1672. l'Academie extraordinairement aſſemblée, M. le Brun a preſenté deux Tableaux de Portraits, faits par Damoiſelle Elizabeth Chéron, leſquels ont tellement ſatisfait la compagnie, qu'elle a eſtimé cet ouvrage trés-rare, excedant même la force ordinaire de ſon ſexe, & a réſolu de luy donner la qualité d'Academicienne ; & pour cet effet, a ordonné de luy expedier les Lettres néceſſaires.* Qu'auroit dit l'Academie ſi elle avoit eu à juger du mérite de Mademoiſelle Chéron, par les ouvrages qui ſont depuis ſortis de ſes mains ?

Elle mourut le 3. de Septembre 1711. avec tous les ſentimens de pieté qu'on pouvoit attendre d'une perſonne, qui comptoit pour rien tous les talens de l'eſprit au prix des vertus Chrétiennes.

Elle a laiſſé deux illuſtres éleves, Anne & Urſule de la Croix, nieces de ſon mari M. le Hay.

Il n'y a que peu de tems qu'on a reçû de Rome l'Article ſuivant ; on le donne icy en François, tel qu'il eſt en Italien.

CARLO MARATTI.

CARLO MARATTI, étoit originaire d'Illyrie : car du tems de Soli-

man, sa famille vint s'établir à Camerano dans la Marche d'Ancone. Ce fut là qu'il naquit en l'année 1625. Il fit voir dés son enfance un naturel trés-heureux pour la peinture, & étant venu à Rome chez André Sacchi célebre Peintre & disciple de l'Albane, il s'y arrêta à la grande satisfaction de son maître, qui par les dispositions & l'intelligence du jeune éleve, prévoyoit & disoit à tout le monde qu'il seroit plus grand Peintre que luy. Il s'attacha fort aux ouvrages de Raphaël, des Caraches & du Guide; & de ces trois manieres il s'en fit une propre, par laquelle il parvint bien-tôt à un haut dégré d'estime & de réputation, non seulement dans Rome & dans l'Italie, mais dans toute l'Europe. On a une infinité de ses Tableaux grands & petits, tous peints avec une extrême soin. On voit entr'autres de sa main plusieurs têtes de la sainte Vierge, qui luy ont fait beaucoup d'honneur. Il commença les peintures du Palais Altieri, mais il ne les a pas achevées, ce qui luy causa beaucoup de déplaisir; parce qu'il s'étoit proposé de faire voir dans ce Palais toute l'étenduë de son sçavoir. On faisoit un si grand cas de ses ouvrages, qu'on luy a donné jusqu'à six cens écus pour une demie Figure, & trois mille écus pour un Tableau d'Autel. Il étoit en grande considéra-

tion auprés de plusieurs Princes de l'Europe, auprés des Papes, & sur tout de Clement XI. aujourd'hui regnant qui le fit Chevalier dans le Capitole, en presence du Sacré College, & qui pendant le cours de sa vie & à la mort l'a comblé d'honneurs. Carlo Maratti mourut le 15. de Novembre de l'année 1713. âgé de quatre-vingt-huit ans & sept mois. Il est enterré dans un magnifique Tombeau qu'il s'étoit préparé pendant sa vie, dans l'Eglise des Chartreux de Rome. On luy a érigé à Camerano, lieu de sa naissance, un superbe monument avec l'inscription suivante.

CAROLO MARATTI

Ex Illyria Oriundo, Camerani orto,
Viro toto Orbe celeberrimo:
Quem ob singularem ejus virtutem
Clemens XI. Pontifex Max. bonarum
Artium Restitutor,
In Capitolio adstante Sacro Cardinalium
Senatu,
Equestri Cruce insignivit:
Et antea Alex. VII. Clem. IX. Innoc. XI.
& XII. summi Pontifices
Ludovicus XIV. Galliarum, Joannes III.
Poloniæ Reges.
Christina Alexandra Suecorum
Regina

Quam plurimis honoribus, & muneribus
decorarunt:
Romæ in Templo ad Diocletiani Thermas,
tumulo magnificè extructo
Resurrectionem expectaturo
Cives Cameranenses Civi Optimo, &
illustri
Exiguum hoc non exigui amoris docu-
mentum
Posuere
Ne tanto Viro
Cujus memoria nulla ferè Europæ Civitas caret
In Natali Loco monumentum deesset.

Vivebat Anno salutis M. DCC. XII.

AVERTISSEMENT.

Le second Article de M. de la Hire & les quatre derniers Articles, ont été ajoûtez dans cette Edition à l'ouvrage de M. de Piles.

DU GOUT,

Et de sa diversité, par rapport aux differentes Nations.

APrés avoir parlé des Peintres de differens endroits de l'Europe, j'ay crû qu'il ne seroit pas hors de propos de dire icy quelque chose des differens goûts des nations. On a parlé du grand goût dans son lieu, & l'on a fait voir qu'il devoit se trouver dans un ouvrage accompli, comme dans sa fin ; & dans un Peintre parfait, comme dans sa source. Mais il y a dans les hommes un goût general, qui est susceptible de pureté & de corruption, & qui devient particulier selon l'usage que l'on fait des choses particulieres. Je tâcheray d'expliquer icy la maniere dont il se détermine, & dont il se forme.

On peut, ce me semble, raisonner du goût de l'esprit, comme du goût du corps.

Il y a quatre choses à considerer dans le Goût du corps.

1. L'Organe.
2. Les choses qui se mangent, ou qui sont goûtées.
3. La Sensation qu'elles causent.
4. L'Habitude que cette même Sensa-

tion réïterée produit dans l'organe.

Il y a de même quatre choſes à conſiderer dans le goût de l'eſprit.

1. L'Eſprit qui goûte.
2. Les choſes qui ſont goûtées.
3. L'Application de ces choſes à l'eſprit, ou le jugement que l'eſprit en porte.
4. L'Habitude qui ſe fait de pluſieurs jugemens réïterez, de laquelle il ſe forme une idée qui s'attache à nôtre eſprit.

De ces quatre choſes, l'on peut inferer:

Que l'eſprit peut être appellé goût, en tant qu'il eſt conſideré comme l'organe:

Que les choſes peuvent être appellées de bon ou de mauvais goût, à meſure qu'elles contiennent, ou qu'elles s'éloignent des beautez que l'art, le bon ſens, & l'approbation de pluſieurs ſiecles ont établies.

Que le jugement que l'eſprit fait d'abord de ſon objet, eſt un premier goût naturel, qui, dans la ſuite peut ſe perfectionner, ou ſe corrompre, ſelon la trempe de l'eſprit, & la qualité des objets qui ſe preſentent.

Et enfin, Que ce jugement réïteré produit une habitude, & cette habitude une idée fixe & déterminée, qui nous donne un penchant continuel pour les choſes qui ont attiré nôtre approbation, & qui ſont de nôtre choix.

C'eſt ainſi que ſe forme, peu-à-peu dans l'eſprit de chaque particulier, ce que nous appellons plus ordinairement goût dans la Peinture. Du reſte, quoyque tous les goûts ne ſoient pas bons, chacun eſt perſuadé que le ſien eſt le meilleur. C'eſt pourquoy l'on peut définir le goût, *l'Idée habituelle d'une choſe, conçûë comme la meilleure dans ſon genre.*

Il y a trois ſortes de goûts dans la Peinture, le goût naturel, le goût artificiel, & le goût de nation.

Le goût NATUREL, eſt l'idée qui ſe forme dans nôtre imagination à la vûë de la ſimple nature. Il paroît que les Allemands & les Flamands ſont rarement ſortis de cette idée, & la commune opinion eſt que le Corrége n'en a point eû d'autre. Ce qui fait toute la difference de celuy-cy à ceux-là, c'eſt que les idées ſont comme les liqueurs qui prennent la forme des Vaſes où elles ſont reçûës; & qu'ainſi le goût naturel peut être bas ou élevé ſelon les talens des particuliers, & ſelon le chois qu'ils ſont capables de faire des objets de la nature.

Le Goût ARTIFICIEL, eſt une idée qui ſe forme par la vûë des ouvrages d'autruy, & par la confiance que nous avons aux conſeils de nos Maîtres; en un mot, par l'éducation.

Et le Goût de NATION, eſt une idée que les ouvrages qui ſe font ou qui ſe voyent en un païs, forment dans l'eſprit de ceux qui les habitent. Les differents goûts de nation ſe peuvent réduire à ſix, le goût Romain, le goût Venitien, le goût Lombard, le goût Allemand, le goût Flamand, & le goût François.

Le Goût ROMAIN, eſt une idée des ouvrages qui ſe trouvent dans Rome. Or il eſt certain que les ouvrages les plus eſtimez qui ſoient dans Rome, ſont ceux que nous appellons Antiques & les ouvrages Modernes qui les ont imitez, ſoit en Sculpture, ſoit en Peinture. Toutes ces choſes conſiſtent *principalement* dans une ſource inepuiſable de beautez du deſſein, dans un beau choix d'Attitude, dans la fineſſe des expreſſions, dans un bel ordre de Plis, & dans un ſtile élevé où les Anciens ont porté la Nature, & aprés eux les Modernes depuis prés de deux ſiecles. Ainſi ce n'eſt pas merveille ſi le Goût Romain étant extrêmement occupé de toutes ces parties, le Coloris qui ne vient que le dernier, n'y trouve plus de place. L'eſprit de l'homme eſt trop borné, & la vie eſt trop courte pour approfondir toutes les parties de la Peinture, & les poſſeder parfaitement toutes à la fois; ſur tout dans un tems où les principes de cet Art

ne sont encore ni bien établis, ni bien connus. Ce n'est pas que les Romains mepriſent le Coloris, car ils ne peuvent mepriſer une choſe dont ils n'ont jamais eu une idée bien juſte : mais étant prévenus d'autres parties où ils tâchent de ſe perfectionner, & n'ayant pas le tems de s'appliquer à connoître le Coloris, ils ne l'eſtiment pas tout ce qu'il vaut.

Le Goût VENITIEN, eſt oppoſé au Goût Romain, en ce que celuy-cy a un peu trop negligé ce qui dépend du Coloris, & celuy-là ce qui dépend du deſſein. Comme il y a très-peu d'Antiques à Veniſe, & très-peu d'ouvrages du Goût Romain, les Venitiens ſe ſont attachez à exprimer le beau naturel de leur païs. Ils ont caracteriſé les objets par comparaiſon, non ſeulement en faiſant valoir la veritable couleur d'une choſe, par la veritable couleur d'une autre; mais en choiſiſſant dans cette oppoſition une vigueur harmonieuſe de couleurs, & tout ce qui peut rendre leurs ouvrages plus palpables, plus vrays, & plus ſurprenans.

Le Goût LOMBARD, conſiſte dans un deſſein coulant, nourri, moëleux, & mêlé d'un peu d'Antique & d'un bien naturel choiſi, avec des couleurs fonduës, fort approchantes du naturel, & employées d'un pinceau

leger. Le Corrége eſt le meilleur exemple de ce Goût, & les Carraches qui ont tâché de l'imiter, ont été plus corrects que luy dans le deſſein, mais inferieurs à luy dans le Goût de ce même Deſſein, dans la Grace, dans la Delicateſſe, & dans la fonte des Couleurs. Annibal dans le ſéjour qu'il fit à Rome prit tellement le Goût Romain, que je ne compte pour Lombards que les ouvrages qui ont précedé celuy de la Gallerie Farneſe.

Je ne mets pas non plus au nombre des Peintres Lombards ceux qui étans nez en Lombardie ont ſuivy ou l'Ecole Romaine, ou l'Ecole Venitienne : parce que j'ay plus d'égard en cela à la maniere que l'on a pratiquée qu'au lieu où l'on a pris naiſſance. Les Peintres & les Curieux qui ont mis par exemple dans l'Ecole de Lombardie, le vieux Palme, le Moretto, Lorenzo Lotto, le Moron, & pluſieurs autres bons Peintres Lombards, du païs de Breſſe & de Bergame, nous ont jetté inſenſiblement dans la confuſion, & ont fait croire à pluſieurs que l'Ecole Lombarde & l'Ecole Venitienne étoient la même choſe ; parce que les Lombards dont je viens de parler, ont entierement ſuivy la maniere du Giorgion & du Titien. J'ay moy-même parlé autre-fois ſelon cette idée confuſe, parce que la plû-

part de nos Peintres François en parloient ainſi : mais la raiſon & les Auteurs Italiens qui ont traité ces matieres m'ont remis dans le bon chemin.

Le Goût ALLEMAND, eſt celuy qu'on appelle ordinairement Goût Gottique. C'eſt une idée de la nature comme elle ſe voit ordinairement avec ſes défauts, & non comme elle pourroit être dans ſa pureté. Les Allemands l'ont imitée ſans choix, & ont ſeulement vétu leurs Figures de longues draperies dont les plis ſont ſecs & caſſez. ils ſe ſont plus arrêtez à finir leurs objets qu'à les bien diſpoſer, les expreſſions de leurs Figures ſont ordinairement inſipides, leur deſſein ſec, leur couleur paſſable, & leur travail fort péné. Il y a eu néanmoins parmy les Allemands des Peintres qui meritent d'être diſtinguez, & qui ont été en certaines parties comparables aux plus habiles d'Italie.

Le Goût FLAMAND, ne differe de l'Allemand que par une plus grande union de couleurs bien choiſies, par un excellent Clair-obſcur, & par un pinceau plus moëleux. J'excepte des Flamands ordinaires, trois ou quatre Flamands, diſciples de Raphaël, qui rapporterent d'Italie la maniere de leur Maître, dans le Deſſein & dans le Coloris. J'en excepte encore Rubens &

Vandeik, qui ont regardé la nature par des yeux penetrans, & qui ont porté ſes effets dans une élevation peu commune ; quoiqu'ils ayent retenu quelque choſe du naturel de leur païs dans le Goût du Deſſein.

Le Goût François a été toûjours ſi partagé, qu'il eſt difficile d'en donner une idée bien juſte : car il paroît que les Peintres de cette Nation ont été dans leurs ouvrages aſſez differens les uns des autres. Dans le ſéjour qu'ils ont fait en Italie, les uns ſe ſont contentez d'étudier à Rome & en ont pris le Goût : D'autres ſe ſont arrêtez plus long-tems à Veniſe, & en ſont revenus avec une inclination particuliere pour les ouvrages de ce païs là, & quelques-uns ont mis toute leur induſtrie à imiter la nature telle qu'ils la croyent voir. Parmy les plus habiles Peintres François qui ſont morts depuis quelques années, * il y en a qui ont ſuivi le Goût de l'Antique, & d'autres celuy d'Annibal Carrache pour le Deſſein, & les uns & les autres ont eu un Coloris aſſez trivial : mais ils ont d'ailleurs tant de belles parties, & ils ont traité leurs ſujets avec tant d'élevation, que leurs Ouvrages ſerviront toûjours d'ornemens à la France, & ſeront admirez de la poſterité.

* Le Pouſſin & le Brun.

FIN.

NOMS DES PEINTRES dont il eſt parlé dans ce Volume.

A.

ADAM ELSEIMER, Page 396
L'Albane. 321
Albert Dure. 336
Albert, *Leon-Baptiſte.* 139
Aldegraf, *Albert.* 351
André del Sarte. 182
Angelic, *Jean.* 141
Antoine de Meſſine. 145
Apelle. 116

B.

BACCIO BANDINELLI. 186
Balthazart Peruzzi, *de Sienne.* 209
Bamboche, *Pierre de Laar, dit* 415
Barent, *Ditterie.* 366
Baroche, *Fréderic.* 234
Baſſan, *Jacques du Pont, dit,* & ſes Fils. 280
Baſtian del Piombo. 219
Baur, *Guillaume.* 411
Beccafumi, *Dominique.* 207
Bellin, *Jacques.* 241
Bellin, *Gentil.* la même

contenus en ce Volume. 547
Bellin, *Jean.* 243
Blanchard, *Jacques.* 451
Blomart, *Abraham.* 395
Bol, *Jean.* 367
Both, *Jean*, & ſon Frere. 419
Bourdon, *Sebaſtien.* 492
Braur, *Adrien.* 408
Brendel, *Fréderic.* 411
Du Breüil. 449
Bril, *Matthieu.* 377
Bril, *Paul.* la même
Brugle, *Pierre*, dit le Vieux Brugle. 362
Le Brun, *Charles.* 505
Bufalmaco, *Bonamico.* 134

C.

CALCAR, *Jean de* 349
Caliari, *Paul.* 266
Caliari, *Benoiſt.* 274
Caliari, *Charles.* la même
Caliari, *Gabriel.* la même
Candito, *Pierre.* 343
Les Caraches, 290
Carlo Maratti. 542
Caſtagno, *André* del
Cavallini, *Pietro.* 136
Champagne, *Philippe* de 467
Champagne, *Jean Baptiſte* de 503
Chéron, *Eliſabeth Sophie,* 532
Cimabué. 129
Corrége, *Antoine.* 287

Corneille, *Corneille.* 278
Corneille, *Pierre.* 382
Cosimo, *Pierre.*
Cosimo, *André.* 183
Charmois, *Martin* de 475
Cousin, *Jean.* 447
Coxis, *Michel.* 345
Coypel, *Noël.* 523

D.

D'Ak, *Jean.* 376
Daniel de Volterre. 221
Dipembec, *Abraham.* 420
Dominique de Venise.
Le Dominiquin. 312
Dorigni, *Michel.* 483
Les Dosses. 245
Duccio.

E.

Englebert, *Corneille.* 343

F.

Ferdinand Elle. 450
Fouquier, *Jacques.* 414
Franc Flore. 363
Francesca, *Pietro della* 140
Francesco Francia. 153
François, *Simon.* 495
Fréminet, *Martin.* 449
Du Fresnoy, *Charles-Alfonse.* 483

G.

GADDO GADDI. 131
Gaddo Gaddi, *Tadeo di* 137
Gaſſel, *Lucas.*
Gaud, *Henri*, Comte Palatin. 412
Geldorp. 419
Gelée, *Claude*, dit le Lorrain. 521
Genga, *Jerôme.* 175
Gentile da Fabriano.
Georges Pens. 342
Gerbier, *Balthazart.* 438
Ghirlandaï, *Dominique.* 147
Giorgion. 146
Giottino, *Thomas.* 138
Giotto. 132
Girard Dau. 428
Goltius, *Henri.* 374
Goltius, *Hubert.* 365
Le Guerchin. 324
Le Guide. 305

H

HAINS *Joſeph.* 377
Hanneman. 431
Hemskerc, *Martin.* 367
Herman Süanefeld. 418
Hire, *Laurent* de la 479
Holbein, *Jean.* 356
Hontorſt, *Gérard.* 402

J.

JANSON, *Abraham.* 399
Jean de Burges 349
Jean da Udiné, 204
Jordans, *Jacques.* 432
Joſepin. 235
Jules Romain. 176

K.

KAY. 365
Kouc, *Pierre.* 350

L.

LAMBERT LOMBART. 355
Lanfranc, *Jean.* 316
Laurati, *Pietro.* 136
Leonard de Vinci. 157
Lippo. 139
Lippi, *Philippe*, le Pére. 142
Lippi, *Philippe*, le Fils. 149
Loir, *Nicolas.* 504
Laurenzetti, *Ambrogio.* 136
Lucas de Leyde. 345

M.

MABUSE, *Jean* de 352
Manfredi, *Bartholomæo.* 332
Manteigne, *André.* 152
Margaritoné. 132
Martin de Vos. 370
Memmi, *Simon.* 137
Michelange Bonarotti. 210
Michelange de Caravage. 328

contenus en ce Volume. 551
Mignard, *Nicolas.* 490
Mirevelt, *Michel Janſon.* 401
Miris, *François.* 430
More, *Antoine.* 361
Mortuo da Feltro. 193
Mutien. 277

N.

NETSCHER, *Gaſpart.* 441

O.

OTTHO VENIUS. 379
Olivier. 419
Organa, *André.* 138

P.

PALME, *le Vieux.* 278
Palme, *le Jeune.*
Pamphile. 114
Le Parméſan. 195
Parraſius. 112
Paſqualin della Marca. 236
Paul Véronéſe. 266
Pellegrin de Bologne. 224
Pellegrin de Modéne. 206
Penni, *Franceſco*, dit-il Fattoré. 181
Penni, *Luca.* 182
Perrier, *François.* 470
Perrin del Vague. 209
Petel, *Georges.*
Piétre de Cortone. 238
Piétre Pérugin. 263

Polembourg, *Corneille.* 409
Pinturrichio, *Bernardin.* 150
Polidore de Caravage. 187
Pontorme, *Jacques* de 185
Pordenon, l'Ancien. 275
Pordenon, *Jules Licinio*, dit 285
Porbus, *Pierre* & *François.* 366
Pouſſin, *Nicolas.* 457
Primatice, *François.* 222
Protogéne. 124

Q.

QUILLINUS, *Eraſme.* 433
Quentin Meſſis. 347

R.

RAPHAEL Sanzio. 165
Raphaël da Regio. 232
Rambrant. 421
Ribera, *Joſeph*, dit l'Eſpagnolet. 333
Richard. 233
Le Roux, *ou*, Roſſo. 194
Rotenamer, *Jean.* 391
Rubens, *Pierre-Paul.* 385

S.

SALVIATI, *François.* 226
Sandrart, *Joachim.* 434
Sandro Boticello. 151
Saveri, *Roland.* 410
Schoüarts, *Chriſtophe.* 364
Schut, *Corneille.* 401
Scorel, *Jean.* 394

Sebaſtien

Sebastien de Venise. 219
Ségre, *Gérard.* 400
Ségré, *Daniel.* 417
Signorelli, *Lucas.* 155
Spranger, *Barthelemi.* 372
Stefano de Florence. 136
Stella, *Jacques.* 472
Stenuik, *Henri.* 398
Stimmer, *Tobie.* 360
Stradan, *Jean.* 371
Sueur, *Eustache le* 477

T.

TAFFI, *André.* 130
Téniers, *David*, le Vieux. 413
Téniers, *David*, le Jeune. 420
Teste, *Piétre.* 237
Timanthe. 115
Tintoret, *Jacques Robusti*, dit le 261
Tintoretta, *Maria.* 266
Titien. 250
Torrentius, *Jean.* 410

V.

LE Valentin. 403
Van-Deik, *Antoine.* 420
Van-Heem, *Corneille.* 334
Van-Eyk, *Jean & Hubert.* 414
Van-Houk, *Jean.* 344
Van Orlay, *Bernard.* 378
Van-Ort, *Adam.* 235
Vanius, *François.*

Varin. 451
Vasari, *Georges.* 228
Vecelli, *François.* 260
Vecelli, *Horace.* 261
Ver-Mandre, *Charles.* 369
Ver Méyen, *Jean Corneille.* 360
Vérocchio, *André.* 148
Verfcure, *Henri.* 437
Vignon, *Claude.* 491
Vouët, *Simon.* 453

Z.

ZEUXIS. 109
Zuccre, *Tadée.* 227
Zuccre, *Fréderic.* 231

Fin des Noms des Peintres contenus en ce Volume.

APROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, ce Livre, intitulé, *Abregé de la Vie des Peintres, avec des reflexions ſur leurs Ouvrages, & un Traité du Peintre parfait; De la connoiſſance des deſſeins, & de l'utilité des Eſtampes* : & j'ay cru que cette Edition, où l'Auteur a mis la derniere main, & où l'on a pris ſoin de faire quelques additions, ſeroit plus agréable encore & plus utile au public que toutes les Editions précedentes. Fait à Paris ce dixiéme de Fevrier 1715. *Signé*, FRAGUIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nôtre amé JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris ; Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer un *Abregé de la Vie des Peintres, avec des Reflexions sur leurs ouvrages* ; Et un *Cours de Peinture par principes, composé par le sieur de Piles* ; s'il Nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires : Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de *dix années* consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de de nôtre obéissance ; & à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ny contrefaire ledit Livre, en tout ny en partie, ny d'en faire aucuns Extraits, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers

audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caractéres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le sieur Voysin, Commandeur de nos ordres : le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Sécretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission : Et nonobstant clameur de haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le 20. jour du mois de Mars, l'an de grace 1715. & de nôtre Regne le soixante-douziéme. Par le Roy, en son Conseil. FOUQUET.

Registré sur le Registre, num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 924. num. 1172. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 29. Mars 1715. Signé, ROBUSTEL *Syndic.*

CATALOGUE

Des Livres nouvellement imprimez à Paris chez JACQUES ESTIENNE, *Libraire, rue Saint Jacques, à la Vertu.*

TRAITEZ sur la Priere publique, & sur les Dispositions pour offrir les saints Mysteres, & pour y participer avec fruit. *in douze*, grand papier, septiéme Edition, 2 l.

—— le même, *in douze*, petit papier, 1 l. 15 s.

—— le même, *in dix huit*, grand papier, 1 l. 10 s.

—— le même, *in dix huit*, petit papier, 1 l.

Lettres sur divers sujets de Morale & de pieté, *par l'Autheur du Traité de la Priere publique*, troisiéme Edition, *in douze*, grand papier, 1 l. 15. s.

—— le même, *in douze*, petit papier, 1 l. 10 s.

—— le même, *in dix-huit*, grand Papier, Quatriéme Edition, 1 l. 5 s.

—— le même, *in dix-huit*, petit papier, 1 l.

Sentimens qu'il faut inspirer à ceux qui s'engagent dans la profession Religieuse, *in douze*, 1 l. 10 s.

—— Méthode & Pratique des principaux Exercices de Pieté, par le même, *in douze*, seconde Edition augmentée de plusieurs exercices pour la Confession & Communion. 1 l.

Conduite spirituelle pour les Novices, par le même, *in douze*, 2 l. 5 s.

Méditations sur les plus importantes Veritez Chrêtiennes, & sur les principaux Devoirs de la Vie Religieuse, pour les Retraites de ceux qui ont embrassé cet état. Nouvelle Edition, revûë & corrigée par l'Auteur, *in douze*, 2 l.

Exhortations aux malades & aux mourans, avec des considerations sur les devoirs des personnes qui sont engagées par leur état à servir les malades dans les Hôpitaux, *in douze*, 1 l. 10 s.

Recueil de tous les Mandemens & Lettres Pastorales de M. FLECHIER, Evêque de Nismes, sur divers sujets; avec son Oraison funebre, *in* 12. 2 l.

—— Oeuvres mêlées, du même; contenant ses Discours, Complimens, Harangues, Poësies Latines & Françoises, &c. *in* 12. 2 l. 5 s.

—— Lettres choisies, du même, sur divers sujets; avec

une Relation des Fanatiques, & des Reflexions sur les mœurs du siecle, *in* 12. 2. vol. 4 l. 10 s.

La vie de Sainte Therese, tirée des Auteurs originaux Espagnols, & des Historiens contemporains, avec un choix de ses plus belles Lettres, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de sa Vie, par M. DE VILLEFORE, *in* 4. 6 l.

Conferences Ecclesiastiques de Paris, où l'on concilie la Discipline de l'Eglise avec la Jurisprudence du Royaume *sur le Mariage*, & où l'on a ajoûté les passages de l'Ecriture, des Conciles, des Peres, des Jurisconsultes; les Usages & Coûtumes de chaque Diocese, &c. Ouvrage non seulement necessaire à tous Prêtres, Curez, Directeurs, Confesseurs, Avocats, &c. mais encore très-utile à toutes les personnes qui sont engagées dans l'état du mariage, ou qui veulent s'y engager. Imprimées par l'ordre de Son Eminence Monseigneur LE CARDINAL DE NOAILLES Archevêque de Paris, *seconde Edition*, revûe, corrigée & augmentée, & mise dans un meilleur ordre que la premiere, *in* 12. 5. vol. 12 l. 10 s.

La Bibliotheque des Predicateurs, qui contient les principaux sujets de la Morale Chrêtienne, mis par ordre alphabetique, & dont chaque sujet contient six Paragraphes, *in quarto*, 8 vol. 56 l.

—— Suite du même sur les Mysteres de Nôtre Seigneur J. C. & de la sainte Vierge, *in quarto*, 3. vol. *sous la presse.*

Sacrifice perpetuel de Foi & d'Amour au très-saint Sacrement de l'Autel; par le R. P. GOURDAN, Chanoine Regulier de S. Victor, *in* 12. 2 l.

Histoire des premiers Solitaires d'Egypte; *ou* Lettres pour & contre, sur la fameuse question: Si les Solitaires appellez Thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étoient Chrêtiens; Pour servir d'éclaircissement à un Livre nouvellement imprimé, intitulé, *Philon, de la Vie contemplative*, *in* 12. 1 l. 10 s.

Instructions sur divers sujets de Morale pour l'éducation chrêtienne des Filles, *in* 12. 2 l.

Sermons sur tous les Mysteres de Nôtre Seigneur J. C. & de la S. Vierge, par M. l'Abbé DU JARRY, *in* 12. 2. vol.

—— Panegyriques & Oraisons funebres, *in* 12. 1. vol. par le même. } 8 l.

Explication du Cantique des Cantiques, par M. HAMON, revûe & corrigée sur le manuscrit, par M. NICOLE, *in* 12. 4. vol. 8 l.

Les Bucoliques de Virgile traduites en François, avec le Latin très-correct à côté, des Notes historiques & criti-

ques, & de grandes Remarques, *in* 12. 1 l. 10 s.

Les Fables de Phedre traduites en Vers François, avec le Latin à côté, & de courtes Notes critiques, *in* 12. 1 l. 10 s.

Cours de Peinture par principes, par M. DE PILLES, *in* 12. 2 l.

—— Abregé de la Vie des Peintres, avec des Reflexions sur leurs ouvrages, & un Traité du Peintre parfait, de la connoissance des Desseins, & de l'utilité des Estampes. Par M. DE PILLES. *Second Edition*, augmentée considerablement par l'Auteur; avec un abregé de sa Vie. *in* 12. 2 l. 10 s.

Instructions en Vers mis en air pour les Religieuses, par le R. P. GUIBERT P. D. L. seconde Edition augmentée de plusieurs Instructions, *Brochure in* 12. 8 s.

La Morale Chrétienne, par feu Messire ANTOINE GODEAU Evêque de Vence, à l'usage des Curez, &c. *in douze*, 3. vol. 7 l.

—— Lettres choisies, du même, sur divers sujets, *in* 12. 1. vol. 2 l. 5 s.

Moralis Christiana ex Scriptura Sacra, Traditione, Conciliis, Patribus & Insignioribus Theologis excerpta, Auctore JAC. BESOMBES, *in* 12. 8. vol. 12 l. 10 s.

Traductions diverses pour former le goût de l'Eloquence sur les Modeles de l'Antiquité, publiées cy devant sous le titre d'*Oeuvres posthumes de M. de Maucroix*, 2 l.

Les Catilinaires de Ciceron, avec le Latin à côté, & des Remarques, Seconde Edition, revûë, corrigée & augmentée. *sous presse.*

L'Oraison pour Marcellus, du même. *Brochure*, 4 s.

P. D. Huetii Episcopi Abrincensis Carmina, in 12. 1 l. 10 s.

Le Guide des Comptables, ou Maniere de rediger soi même toutes sortes de comptes, suivant l'hypothese de la Recette, de la Dépense, & de la Reprise, par le Sieur BERNARD D'HENOUVILLE, *in octavo*, 1 l. 10 s.

Traité des Excommunications, divisé en deux Parties, par M. l'Abbé D. P. *in* 12. 2 l. 10 s.

Traité sur la maniere d'écrire des Lettres, & sur le Ceremonial; avec un discours sur ce qu'on appelle Usage, dans la Langue Françoise, par M. DE GRIMAREST, *in* 12. 1 l. 10 s.

Le Prince Kouchimen; Histoire Tartare. Et Don Alvar del Sol; Histoire Napolitaine, *in* 12. 1 l.

Histoires de Pieté & de Morale, par M. l'Abbé DE CHOISY de l'Academie Françoise, *in* 12. 2 l.

Joseph; Tragedie en Vers, par M. l'Abbé GINEST, *in octavo*, 1 l.

Démonstration de l'Existence de Dieu, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, par Monseigneur l'Archevêque Duc de Cambrai, Seconde Edition, in 12. augmentée d'une Refutation du Système de Spinosa, 1 l. 15 s.

Suite des Jugemens des Sçavans de M. BAILLET, *ou* Jugemens des Sçavans sur les Auteurs qui ont écrit de la Rhetorique, avec un précis de la doctrine de ces Auteurs, par M. GIBERT, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur de Rhétorique, *in* 12. 1. vol. 2 l. 5 s.

Essai d'Exhortations pour les états differens des malades, dont les Confesseurs & les Fideles pourront se servir utilement: avec un Recueil d'Actes & Aspirations propres aux Agonizans: Et un Examen general sur tous les pechez de chaque état, pour aider aux malades à faire une Confession générale, *in* 12. 2. vol. 1 l. 5 s.

Propositions importantes sur l'Homme, avec leurs dépendances.

I. Propos. L'Homme est plus que matiere & corps.

II. Propos. L'Homme est composé de deux parties, qui bien que differentes essentiellement, ne sont neanmoins qu'un Homme par leur étroite union.

III. Propos. L'Homme & le Monde ont eû un commencement.

IV. L'Homme mortel selon son corps, est immortel selon son ame, vol. *in quarto*, 6. l.

Propositions importantes sur la Réligion, avec leurs dépendances, *in quarto*, 8. l.

I. Propos. Dieu est. *Contre l'Atheisme.*

II. Propos. Dieu est un. *Contre l'Idolatrie.*

III. Propos. La Réligion du Deïsme.

IV. Propos. Les Caracteres de la véritable Réligion.

La Mechanique du Feu, *ou* l'art d'en augmenter les effets, & d'en diminuer la dépense. Premiere Partie; contenant le *Traité des nouvelles cheminées* qui échauffent plus que les cheminées ordinaires, & qui ne sont point sujettes à fumer. Par M. GAUGER, *in* 12. *fig.* 2. l. 10 s.

Retraite annuelle formée sur des modeles de l'Ecriture Sainte, &c avec des Reflexions sur la Loi Evangelique, & le renouvellement du Baptême, *in* 12. 2 l. 5 s.

Les Lettres d'Héloïse & d'Abailard mises en vers François, par le sieur P. F. G. DE BEAUCHAMPS, *in octavo*, 10. s.

M. F. *Quintiliani Institutiones oratoriæ, cum notis à* D. ROLLIN, *in douze*, 2. vol. 4. l. 10 s.

Propositions importantes sur la Religion avec leurs dépendances, *in quarto*, 8. l.

L'Eloquence Chrétienne dans l'idée & dans la pratique, *in quarto*, 4 l.

Oraiſon funebre de Meſſire François d'Aligre, Abbé de ſaint Jacques de Provins, prononcée dans l'Egliſe de cette Abbaye le 16. Avril 1712. par le R. P. LENET Chanoine Régulier de cette maiſon, *in quarto*, 1 l.

Oeuvres ſacrées ſur les plus importantes vérités de la Réligion & de la Morale, avec deux diſcours en vers; Et une Lettre de JEAN PIC, Prince de la Mirandole, &c. ſur la maniere de bien vivre: Par Mr. B** *in octavo*. 2. l.

Livres provenans des fonds de Librairie de Mrs. Elie Joſſet, & Guillaume Deſprez: & qui ſont en grand nombre chez Jacques Eſtienne.

L'Imitation de J. C. avec des Reflexions, & l'Ordinaire de la ſainte Meſſe en Latin & en François, par M. LE TOURNEUX, *in douze*, 2. l.

——— La même, *in vingt quatre*, 1 l.

——— *du même*, Explication Litterale & Morale ſur l'Epitre de S. Paul aux Romains, *in douze*, 1. l. 10 ſ.

——— *du même*, Lettres à quelques perſonnes de la Religion Prétenduë Réformée, pour les exciter à rentrer dans l'Egliſe Catholique, & pour répondre à leurs difficultez, *in douze*, 1. l.

——— *du même*. Explication des parties & des ceremonies de la Meſſe, avec l'Ordinaire en Latin & en François, & des Prieres du matin & du ſoir, *in dix-huit* groſſe lettre, 15 ſ.

——— le même, *in dix-huit*, petite lettre, 12 ſ.

On trouvera chez le même Libraire divers autres Livres ſur toutes ſortes de ſujets, tant de France que des Païs étrangers.

ЦУНБ
им. Н.А. Некрасова
2 000001 935958